
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580639 2



NKV

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 — 1848

Par de Bazancourt.

—

TOME V.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

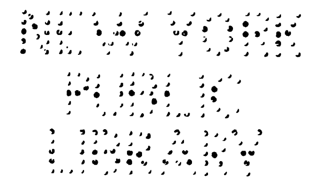
—

1851

SECONDE PARTIE.

1848.

La France n'a pas accepté la république, elle l'a subie.



PROLOGUE.

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il est important que le lecteur nous permette de remonter un peu dans le passé, et de lui faire parcourir quelques scènes qui sont pour ainsi dire le chaînon dramatique et palpitant qui lie ces deux récits entre eux. Elles serviront à la fois d'épilogue au premier et de prologue au second.

La France, échappée à la république sanglante de 1793, s'était jetée, mutilée et presque expirante, dans les bras du Directoire.

Le général Bonaparte, à son tour, venait de renverser, le 18 brumaire, ce gouvernement faible et impuissant qui remplaçait la cruauté par l'anarchie et jetait le pays dans la plus désolante confusion qui se pût imaginer.

Le jeune général avait relevé les esprits abattus, les cœurs épouvantés ; son épée, habituée à la victoire, avait repoussé l'ennemi au dehors et écrasé l'anarchie au dedans. Il avait raffermi ses conquêtes en Italie, que la faiblesse honteuse du Directoire laissait échapper des mains de la France ; et la nation, réorganisée d'un côté, victorieuse de l'autre, se relevait de l'avilissement qui avait courbé son front et taché son noble visage.

La Vendée et la Bretagne, derniers sanctuaires du parti royaliste, s'étaient pacifiées et avaient mis bas les armes dans la personne de leurs principaux chefs : Châtillon, d'Autichamps et même George Cadoudal.

La bataille de Marengo avait couronné le front du premier consul d'une auréole étincelante dont le traité de Lunéville devait doubler la splendeur.

C'est à ce moment-là même, au mois de décembre 1800, que commoncent les scènes que nous voulons essayer de retracer.

Maintenant, quelques mots indispensables sur la position du parti royaliste en France, c'est-à-dire sur la noblesse.

Exilée et proscrite, émigrée à l'étranger, décimée par l'échafaud, elle se partageait en deux portions bien distinctes :

L'une, sage et résignée, tout en conservant dans son cœur le culte inaltérable de sa religion monarchique, reconnaissait les immenses services rendus à la nation par le premier consul; elle ne se jetait pas dans les bras du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, dont l'ambition, comme le dit un grand historien, loin d'effrayer les esprits, était alors accueillie comme une espérance; mais elle oubliait, en face de la France encore bouleversée et maladive, les prétentions de partis qui ne pouvaient devenir que les coupables étincelles de la guerre civile, et attendait, confiante et digne dans son isolement, l'heure que la volonté de Dieu marquerait à la régénération monarchique.

L'autre, impatiente, agitée, pleine de fièvre, sentait, au contraire, à chaque titre de gloire, à chaque élan de sa reconnaissance publique, grossir le fiel de la colère et de son indignation; sourde aux cris de la nation, insensée dans

ses espérances, aveugle dans ses volontés, elle ne voyait que ses propres pensées, et regardait le premier consul comme un usurpateur qui voulait gravir, à son profit seul, les marches du trône, en s'appuyant sur la lame de son épée ; car Bonaparte avait laissé peu de doute aux royalistes, pour ce qui regardait la restauration de la maison de Bourbon.

Aussi le foyer de l'insurrection, éteint en apparence, avait des cendres encore brûlantes.

Telle était donc la situation des esprits ; car nous ne voulons pas parler du parti démagogique, dernières gouttes de fiel échappées des flancs du serpent écrasé et qui souillaient encore le pavé des rues : s'il avait mis le poignard dans les mains du Corse Aréna et de ses complices, il n'avait abouti qu'à en faire des déclamateurs de clubs et les comparses ridicules d'une tragédie comique dans sa lâcheté et dans son impuissance.

On en était aux premiers jours de décembre.

Un soir, dans la rue de Varennes du faubourg Saint-Germain, il y avait ce bruit de voitures, ce mouvement inaccoutumé, cette sorte d'agitation de la rue qui indiquent quelque chose d'extraordinaire. C'est que le

comte et la comtesse de Vernond tenaient cercle.

Le comte appartenait à l'ancienne noblesse ; son père avait rempli de hautes fonctions vers la fin du règne de Louis XV et avait payé sur l'échafaud son tribut de dévouement à la royauté.

Voici en deux mots le portrait moral du comte de Vernond, chez lequel se réunissaient les principaux membres du parti royaliste; caractère indécis, énergique par boutades, faible par tempérament, il n'avait ni la complète résignation des uns, ni la fièvre incessante des autres ; il espérait tout bas, se tenait à peu près bien avec tout le monde, et avait ce que l'on appelle un pied dans les deux camps; nous entendons les deux camps du parti monarchique.

Déjà les salons étaient remplis; les hommes, divisés par groupes, parlaient avec animation. Les femmes causaient du premier consul, les unes avec aigreur, les autres avec une certaine complaisance, lorsque les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants, et l'on annonça :

— Le marquis de Savernoy, mademoiselle de Savernoy.

Toutes les têtes se retournèrent et toutes les conversations cessèrent.

Le comte et la comtesse de Vernond allèrent au devant des nouveaux arrivants, et pendant que la comtesse prenait la main de la jeune fille, le comte serrait cordialement celle du marquis.

— Quelle bonne fortune que de vous voir, mon cher Henri! lui dit-il, et tous ici en seront aussi heureux que moi.

Ces paroles étaient prononcées à voix haute, mais le comte, se penchant vers le marquis, ajouta plus bas :

— Vous avez reçu ma lettre?

Henri fit un signe de tête affirmatif, et répondant aux premières paroles du comte :

— Vous le savez, mon cher Vernond, je quitte peu la Provence et je viens bien rarement à Paris.

— Nous vous la ferons quitter, votre Provence, mon cher marquis. Quand on porte votre nom, on ne va pas se confiner au fond d'un vieux château.

Le jeune marquis secoua la tête avec un air de triste négation.

Il avait à peine trente-trois ans; mais les rudes épreuves fatalement traversées, mais

cette existence de dangers, de combats et de fatigues, la sienne chaque jour, avaient donné à son visage une expression de gravité.

Il avait vu s'écrouler tant de choses qu'il croyait impérissables, il avait entendu tant de lamentations, il était enfin entré si profondément dans la vie que sa jeunesse s'était enfuie devant les larmes et le sang qui coulaient de toutes parts, pour faire place à cette maturité du visage moitié triste, moitié sombre, qui est comme le reflet du cœur.

Le nom du marquis de Savernoy était en grande vénération dans le parti aristocratique; car chacun se rappelait quel rôle de dévouement courageux avait joué le vieux marquis, son père, et avec quelle valeur, quel courage héroïque et désespéré, son fils Henri avait combattu en Vendée, pour la cause perdue de la royauté décapitée.

Pendant que le comte de Vernond et les personnages influents du parti royaliste entouraient le marquis, madame de Vernond avait placé sur un divan, à côté d'elle, mademoiselle de Savernoy, autour de laquelle s'était formé tout aussitôt un cercle de jeunes femmes.

C'est que la vie actuelle touchait encore de trop près à ces haines, à ces persécutions, à

ces assassinats, pour que l'intérêt inspiré par les victimes des terroristes fût entièrement émoussé ; c'est que les blessures étaient trop saignantes pour que les cicatrices n'en fussent pas encore visibles à tous les yeux, et ne fissent pas palpiter tous les cœurs. Ceux qui avaient survécu s'aimaient à l'égal de frères.

— N'est-ce pas mademoiselle de Savernoy, dont j'ai tant entendu parler, dit une vieille duchesse en se penchant vers madame de Vernond, condamnée par le tribunal révolutionnaire, et que chacun a crue morte si longtemps ?

— C'est elle-même ; elle a bien souffert, allez !

— Pauvre petite ! Dieu lui doit des jours meilleurs pour effacer une si cruelle jeunesse.

Chacune chuchotait et parlait bas pendant que tous les yeux étaient fixés sur mademoiselle de Savernoy.

— C'est, dit-on, le plus miraculeux événement qui se puisse imaginer, reprit une autre.

— Combien il serait intéressant d'en entendre le récit de sa propre bouche !

— Ne serait-ce pas renouveler de bien poignantes douleurs ?

— On dirait que ses yeux ne voient plus qu'à travers des larmes, tant son regard est humide et voilé.

Toutes ces paroles se pressaient, se confondaient pour ainsi dire les unes avec les autres et arrivaient aux oreilles de mademoiselle de Savernoy comme un murmure sympathique et touchant.

La comtesse de Vernond se pencha vers elle.

— J'espère, ma chère enfant, lui dit-elle, que vous ne vous méprenez pas sur le sens et la portée des sentiments que vous inspirez. Ce n'est pas, croyez-le bien, une vaine curiosité, mais un sentiment de profond et vif intérêt pour la jeune fille courageuse qui a partagé tant de dangers et touché deux fois de si près la plus affreuse des morts.

—La volonté de Dieu m'a sauvée, dit Jeanne; car c'était bien Jeanne de Savernoy dont nos lecteurs ont suivi pas à pas l'amère et cruelle jeunesse, la pauvre Jeanne qui avait tant pleuré, tant souffert, et que la Providence avait deux fois arrachée aux sanglantes saturnales de la révolution.

Madame de Vernond lui prit les mains et, les serrant dans les deux siennes :

— Nous vous en prions toutes ici, faites-

nous, chère enfant, le récit de ce merveilleux événement auquel vous devez la vie.

— Comme tous les bienfaits que la Providence vous envoie, reprit Jeanne doucement, il est resté pour moi un profond mystère; je n'ai pas cherché à comprendre; j'ai joint les mains et j'ai remercié Dieu.

La jeune fille, après ces quelques mots prononcés, se tut; sa physionomie avait pris une expression de tristesse indéfinissable, et sa pensée, reportée tout à coup à ces cruelles heures de souffrance et de mort, s'était remplie de larmes.

— Oh! dit-elle en serrant étroitement la main de madame de Vernond, ce sont là d'affreux souvenirs, et le cœur saigne d'y penser seulement... Six années me séparent aujourd'hui de cette heure terrible, et j'en revois encore tous les affreux détails... Nous avions tous comparu devant le tribunal révolutionnaire... A côté de moi était ma pauvre compagne du couvent, Anaïs de Préville, et derrière nous, nous tenant toutes deux pour ainsi dire dans ses bras, le digne et généreux Dupuis, que son dévouement pour moi traînait à l'échafaud. Pauvre Dupuis!... Pauvre Anaïs!...

Pendant qu'elle parlait, le front de Jeanne s'était incliné sur sa poitrine et on voyait des pleurs glisser le long de ses joues.

— Pauvre Dupuis !... reprit-elle une seconde fois après un court instant de silence ; il allait à la mort pour que nous fussions toujours ensemble, et la mort nous a séparés !... Au sortir du tribunal, nous marchions dans un corridor voûté, étroit et sombre ; autour de nous des geôliers et des gendarmes. Oh ! qu'ils étaient cruels ces hommes ! et que Dieu leur pardonne, à eux qui n'avaient pas pitié de cette dernière heure du condamné et qui l'insultaient par les plus atroces railleries !... A un endroit plus sombre encore que les autres, où le corridor, je crois me le rappeler, faisait un coude, je me sentis tout à coup violemment saisie par l'épaule, une main se posa sur ma bouche et étouffa un cri de terreur qui allait m'échapper... Ce qui se passa, je n'en sais rien ; mais j'entendis comme le bruit d'une porte se refermer doucement, et une voix qui me disait tout bas :

« — Silence !... silence !...

« J'étais dans une espèce d'enfoncement dont je touchais de mes deux mains les parois opposées, et morte d'épouvante, retenant mal-

gré moi le souffle de ma respiration, je sentais tout mon corps qui tremblait ; je fusse tombée si je n'avais été retenue par ces murs dont l'humidité me glaçait. Cependant, Dieu m'est témoin que je n'avais pas peur de mourir!... J'entendais s'éloigner lentement les pas de mes compagnons de supplice. Peu à peu tout devint silencieux... Quel horrible silence!... »

Et mademoiselle de Savernoy, brisée par l'émotion de ce récit qui la rejetait dans le passé, ne pouvait comprimer un tremblement nerveux.

— Pauvre enfant! dit madame de Vernond en la pressant dans ses bras, combien vous avez dû souffrir!

Toutes les têtes étaient penchées vers la jeune fille, et l'on voyait tous les yeux mouillés de larmes.

Jeanne releva son visage qui était pâle.

— Je ne sais combien de temps s'écoula. J'avais entendu comme un grondement de tonnerre; j'ai su depuis que c'était le départ des fatales charrettes qui, depuis le matin, stationnaient déjà dans la cour. Je restai encore bien longtemps seule; enfin, des pas venus de l'extrémité du corridor semblèrent s'approcher du lieu où j'étais. Mon cœur battit, mon sang se glaça. Un instant après, la

porte s'ouvrit et un homme entra. Il avait une lanterne sourde sous ses vêtements.

« — Vous n'avez pas fait de bruit ? me dit-il d'une voix rude.

« — Non, repris-je en tremblant.

« Et j'ajoutai bien bas :

« — C'est vous qui m'avez sauvée !...

« — Oui.

« — Pourquoi ? ne pus-je m'empêcher de lui dire en voyant l'expression dure et farouche de son visage.

« — Qu'est-ce que ça vous fait ? me répondit-il. Je vous ai sauvée ; c'est une bonne action, et cela doit porter bonheur : voilà tout.

« — Oh ! oui, lui dis-je en joignant les mains, une bonne action porte toujours bonheur, et si vous avez un enfant qui soit malheureux et qui souffre, Dieu se souviendra de ce que vous avez fait et le protégera.

« Le visage de cet homme changea tout à coup, et je vis à la lueur de la lumière qu'il tenait à la main passer sur ses traits une lueur subite de douce justice.

« — N'est-ce pas ?... n'est-ce pas ?... dit-il. »

« Puis il ajouta d'une voix sourde en se frappant la poitrine :

— Vous avez dit le seul mot qui pût arriver là. »

« Je le vois encore, comme s'il était devant mes yeux ; il posa sa lanterne à terre et s'appuya contre le mur. C'était un homme au rude visage, et je tremblais à le regarder, même sachant que je lui devais la vie.

« — Vous êtes une ci-devant, reprit-il, une aristocrate, je le sais ; ça ne me fait rien ; mais il faut bien que je vous le dise, je vous hais tous, je voudrais vous marcher sur le corps : aussi, si je vous ai sauvée, soyez bien tranquille, ce n'est pas pour vous. Ç'a été un éclair, une pensée, une folie, peut-être, mais voilà tout. J'ai sauvé la vie à une jeune fille qui allait mourir, parce que... parce que j'ai une fille aussi, mais une pauvre fille qui n'a pas, comme vous, la force et la santé; c'est tout simple, elle est du peuple.

« — Vous avez une fille!... m'écriai-je.

« — Oui, une pauvre petite qui s'en va, qui se meurt comme sa mère est morte... elle a votre âge, et cependant elle ne vous irait pas à l'épaule, tant elle est chétive et malade. Qu'est-ce que ça me fait? je l'aime comme ça. Quand vous avez passé devant moi, tout à l'heure, vous étiez si pâle que j'ai cru voir ma pauvre Rose, lorsque je vais l'embrasser le matin, et je me suis dit que s'il y avait un Dieu là-haut, ce qui, après tout, est bien pos-

sible, en vous sauvant il me tiendrait compte de cela et qu'il rendrait la santé à mon enfant. N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'elle vivra?

« Je ne pourrai jamais vous rendre l'expression poignante qu'il y avait sur le visage et dans la voix de ce pauvre père; le geôlier, l'homme brutal et implacable avait disparu. Il porta la main à ses yeux. Je vis bien qu'il pleurait.

« — Dieu vous entend, repris-je, en cherchant à toucher une de ses mains qu'il retira vivement; ayez foi en lui. Je ne puis que le prier, moi, chaque jour, à chaque heure; mais je le prierai du fond du cœur pour la pauvre Rose.

« — Oh! qu'il la sauve!... murmura-t-il d'une voix étouffée; qu'il sauve mon enfant!... Si elle meurt... qu'on ne me demande plus de pitié, je serai plus féroce qu'un tigre!...

« Je voulus parler; il me fit signe brusquement de la main de me taire.

« — En voilà assez; personne maintenant ne doit plus passer aujourd'hui pour le service dans ce corridor; mais, c'est égal, ne faites pas de bruit, on ne sait pas ce qui peut arriver; dans deux heures, il fera nuit, je vous apporterai des vêtements d'homme que

vous passerez par-dessus tout ça, et bon voyage.

« Avant que j'eusse pu répondre, il avait repris sa lanterne, fermé la porte à double tour, et je l'entendis s'éloigner en chantant le refrain d'une de ces horribles chansons qui me navraient le cœur. »

Mademoiselle de Savernoy avait parlé avec une émotion toujours croissante ; on eût dit que la voix du passé lui soufflait mot à mot le souvenir de cette scène étrange et jusqu'aux intonations brusques et rudes du geôlier ; ses yeux étaient fixes, son visage immobile : ce n'était plus à madame de Vernond qu'elle parlait, c'était à elle-même, à son cœur, à ses pensées.

Toutes les têtes étaient penchées vers elle, émues et tremblantes, car toutes peut-être avaient dans ce passé si vivant encore un souvenir de deuil.

— Deux heures après, en effet, reprit Jeanne dont la voix était devenue plus calme, ce sauveur inattendu revint apportant avec lui des vêtements semblables aux siens ; je pus ainsi sortir sans être reconnue ; il faisait nuit.

Au détour de la première rue, il me dit :

« — Je vais par ici; cette rue que voilà vous conduira dans la direction des Jacobins. Allez de ce côté ou d'un autre si cela vous convient.

« Et se retournant brusquement, il s'éloigna d'un pas rapide.

« — Je prierai bien pour Rose, lui criai-je.

« Je ne sais pas s'il m'a entendue... Depuis je ne l'ai jamais revu. »

— Comment ! s'écria madame de Vernond malgré elle, cet homme vous abandonna ainsi la nuit, sans asile, sans soutien.

— La Providence me protégeait, et l'âme de mon père veillait déjà sur moi, répondit Jeanne d'une voix triste.

— Oui, vous avez raison, chère enfant; car la Providence seule pouvait vous arracher à la mort d'une façon aussi miraculeuse.

Pendant que mademoiselle de Savernoy faisait ce récit, il y avait dans un cabinet attenant au salon une conversation très-animée.

Le marquis de Savernoy, assis dans un fauteuil au fond de la chambre, avait écouté en silence.

— Croyez-moi, messieurs, dit-il en se levant et en dominant le groupe au milieu duquel il s'avançait, par le calme et la dignité

de sa physionomie, ne nous faisons pas les champions de l'Angleterre; la guerre civile est une affreuse chose, et il fallait pour la légitimer tout le sang que versaient les bourreaux de la France; dans le cœur de la nation la monarchie est plus qu'un principe, c'est un dogme; attendons l'heure que Dieu a marquée pour son triomphe, cette heure n'est pas éloignée peut-être. L'insurrection, vînt-elle aujourd'hui embraser à la fois la basse et la haute Vendée, le Morbihan, le Maine, la Normandie et la Bretagne, ne produirait que du sang versé, rien de plus.

Et comme le marquis de Savernoy vit les visages froids et sombres, son front se colora d'une rougeur éclatante, et il reprit d'une voix ferme :

— Nul n'est plus attaché que moi à la royauté, et n'en conserve plus la religion intacte et pure dans son cœur; nul parmi vous n'est prêt, plus que moi je le suis, à donner tout son sang pour elle, et je l'ai prouvé, je le crois; mais ne voyez-vous pas, aveugles, que cet homme possède toutes les sympathies populaires, et que la nation entière l'entoure de reconnaissance et d'espoir?... Royalistes, pensons un peu à la France; c'est le plus beau

fleuron que l'on puisse apporter à la couronne d'un roi.

Et le jeune marquis, calme et digne comme il n'avait jamais cessé de l'être durant cet entretien, dans lequel s'était déchaînée la violence des passions, s'éloigna lentement, rentra dans le salon, et fit signe à sa sœur qu'il était temps de se retirer.

Il nous faut traverser rapidement les événements de cette époque.

Le marquis de Savernoy, dégoûté de la guerre civile que la popularité de Bonaparte rendait impossible et criminelle, avait contribué par son influence à désarmer les principaux chefs du parti royaliste, Bourmont, d'Autichamps et George Cadoudal; mais son cœur était brisé, son âme découragée et saignante: aussi, ayant refusé de prendre du service, malgré les offres réitérées du premier consul, il s'était retiré dans une propriété qu'il avait achetée entre Aix et Marseille.

Quelque cruelle et ingrate qu'ait été pour lui la Provence, il n'avait pu abandonner ce pays où s'étaient passées les plus belles années de sa jeunesse. La terre sur laquelle tombent les feuilles fanées de nos plus douces illusions, de nos plus saintes croyances, est une terre

funèbre et chère à la fois, elle a une voix qui nous parle dans le silence, une mémoire du passé qui ne s'efface jamais.

Et pour Jeanne, pour la pauvre jeune fille dont la vie avait été la plus terrible des épreuves et la plus cruelle des douleurs, pieuse et sainte dans sa pensée, elle donnait son âme tout entière au culte d'un souvenir ; elle qui ne demandait plus rien, n'espérait plus rien sur la terre, combien chaque pas qu'elle faisait sur le sol de la Provence avait un écho retentissant dans son cœur et ramenait devant ses yeux des scènes terribles ! Elle se rappelait le jour où, pour la première fois, George lui était apparu dans cette sombre et pauvre chaumière ; puis, sans transition aucune, elle le revoyait dans cette froide prison, lui disant un adieu qui devait être éternel. Il était pâle, tremblant, les yeux inondés, et elle entendait encore à ses oreilles ses touchantes paroles de dévouement et d'amour résigné.

George était là, toujours là, pour ses yeux comme pour son cœur.

Qu'importe ce qu'était devenu George ? Qu'il fût riche ou misérable, puissant ou proscrit, entouré d'honneurs ou repoussé par tous, mort

ou vivant! elle lui appartenait tout entière; car à ce moment suprême où l'on touche à la dernière heure de sa vie, ses lèvres avaient murmuré le secret de son cœur; elle s'était donnée à George par la parole et par l'âme; chaque jour sa première pensée volait vers l'absent, et le nom du proscrit était mêlé dans toutes ses prières à Dieu.

La solitude est le bonheur des âmes affligées; le recueillement est le sanctuaire des cœurs brisés.

Jeanne fuyait tout ce qui l'arrachait au culte de ses souvenirs; l'affection même de son frère était une étrangère à laquelle elle était forcée, en gémissant, de fermer le seuil de ses pensées. A personne elle ne pouvait dire quel nom maudit elle prononçait tout bas dans le silence et dans l'isolement.

Aussi ce qu'elle pouvait encore donner aux autres de sa vie ainsi couverte d'un long voile de deuil, elle l'employait à secourir les souffrances et à consoler les affligés. Quelque forme que revêtît la douleur, elle l'accueillait comme une sœur bien-aimée.

Ainsi s'écoulaient tous les jours : rester des heures entières dans l'allée la plus sombre du parc, absorbée en elle-même, ou aller au vil-

lage voisin porter des secours et des consolations.

Malgré toutes ses recherches depuis six années, nul n'avait pu dire ce qu'était devenu George le conventionnel.

En vain Petit-Pierre, cet enfant fidèle et courageux que nous connaissons tous, avait cherché à découvrir sa trace : personne ne se souvenait plus de George, ou n'osait plus s'en souvenir; à toutes ses questions on répétait : « Il doit être mort avec les autres. »

Et Petit-Pierre alors venait bien tristement répéter ces cruelles paroles à mademoiselle de Savernoy, qui murmurait tout bas au fond de son cœur, en joignant ses deux mains et en regardant le ciel :

— Les cœurs fidèles et purs sont fiancés à la mort aussi bien qu'à la vie.

Si les événements ultérieurs ne nous pressaient pas, il serait curieux et intéressant de suivre le développement de cette pensée mystérieuse et triste qui venait, chaque jour, se blesser à quelque angle de la vie et faire rougir le front de Jeanne ou saigner son cœur.

Henri de Savernoy avait longtemps attribué la pâleur et la mélancolie de sa sœur aux dangers terribles qui avaient assailli sa jeunesse,

à cette hache si longtemps suspendue sur sa tête et à la mort tragique de leur vieux père ; mais chaque fois qu'il lui avait parlé de la nécessité impérieuse de se créer un protecteur et un soutien en dehors de son affection fraternelle qui pouvait lui manquer tout à coup, il avait vu ses joues déjà décolorées prendre chaque fois une teinte plus livide encore.

Un jour, elle était dans un petit salon attenant à sa chambre, et comme d'habitude triste et pensive, lorsque son frère entra.

Il s'approcha de Jeanne et s'assit à côté d'elle ; mais, contre l'ordinaire, il ne l'embrassa pas sur le front.

— Ma sœur, lui dit-il, je ne te demanderai pas le secret que tu me caches et que tu n'as jamais voulu confier à l'affection de ton frère ; les confidences du cœur s'acceptent, mais ne se demandent jamais.

— Mon frère !... essaya de dire Jeanne, qu'effrayait malgré elle la parole lente et sévère de Henri.

— Je ne te fais aucun reproche, Jeanne, sans me demander si j'aurais le droit de t'en faire ; mais Dieu, en nous enlevant notre père, a remis entre mes mains le dépôt de ta vie et de ton avenir, dépôt triste et précieux à l'époque

où nous vivons. Dans huit jours, demain, aujourd'hui, que sais-je? les devoirs que m'impose mon pays peuvent m'éloigner de toi; la mort glorieuse qui a frappé le marquis de Savernoy peut être réservée à son fils...

— Henri, ne parle pas ainsi!...

— Il n'y a que les enfants qui s'effrayent de la mort; nous autres, ma sœur, nous avons vécu trop souvent avec elle pour qu'elle ne nous trouve pas à toute heure le visage tranquille et le cœur prêt. Tu comprends donc, Jeanne, que je ne dois pas te laisser seule et sans appui. Le comte de Chavannes, qui appartient à la plus haute noblesse du Morbihan, et que tu as rencontré plusieurs fois, m'a fait l'honneur de me demander ta main; c'est un parti des plus honorables et qui te donne à toi, pauvre enfant si près d'être seule au monde, une nouvelle famille digne de toutes les estimes et de tous les respects.

Jeanne était immobile et glacée; ses grands yeux, dont la souffrance avait terni l'éclat, se levèrent lentement sur son frère.

— Je suis très-honorée, dit-elle, de la recherche et de la demande de M. le comte de Chavannes, j'apprécie au plus haut degré l'honneur d'entrer dans sa famille.

Le visage de Henri se dérida, et il tendit la main à sa sœur; celle-ci, sans faire un mouvement, continua de la même voix :

— Mais, tu le sais, mon frère, je désire ne pas me marier.

— Jeanne!... s'écria Henri.

— Ce qui t'inquiète, c'est la pensée de me laisser seule un jour, peut-être; celle qui consacre sa vie à consoler les malheureux et à secourir les malades est sûre de n'être jamais isolée.

— Cela est impossible, Jeanne.

— Cela sera cependant, mon frère, répondit la jeune fille d'une voix triste et douce à la fois.

— Ma parole est engagée.

— Le comte de Chavannes sera le premier à t'en dégager quand tu lui auras répété ce que je viens de te dire.

Henri se leva.

— Jeanne, dit-il froidement, depuis huit jours j'hésitais à entamer cet entretien; car j'en prévoyais l'issue. Cette décision de votre part est déraisonnable, et j'espère que vous accorderez à mon affection bien vive ce que je serais désolé de devoir à mon autorité de chef de famille. Ce soir M. de Chavannes doit venir au château, recevez-le, je vous prie,

comme un homme qui a demandé votre main et dont j'ai agréé la demande.

Puis sans attendre la réponse de sa sœur, le marquis de Savernoy sortit et laissa Jeanne plongée dans un douloureux abîme de nouvelles souffrances.

Le hasard, auquel est réservé dans la vie la plus grande part des événements, change bien souvent de nom; il s'appelle aujourd'hui *providence*, demain *fatalité*, mais qu'il soit providence ou fatalité, il grave presque toujours sa trace à chaque pas de l'existence humaine, il se joue parfois des impossibilités les plus grandes, comme parfois il entasse aussi en un seul jour ce qui pourrait suffire à remplir toute une année.

Jeanne resta plus d'une heure abattue, brisée. Son cœur n'hésitait pas, il pleurait à sanglots.

Elle se mit à genoux et pria ; la prière est le dernier refuge des grandes douleurs.

— Oui, dit-elle en se relevant et en essuyant d'une main moins tremblante les traces des larmes qu'elle avait versées, c'est à la tombe que je suis fidèle ; car George n'est plus ; s'il vivait, ne l'aurais-je pas revu? C'est au souvenir de cette tombe que je donne ma vie entière.

Quel est l'homme, si impitoyable qu'il soit, qui ne respecte pas ce que la mort a sanctifié? Oui! oui! mon Dieu!... Vous m'avez inspirée, je dirai tout à mon frère, je lui ouvrirai ce pauvre cœur depuis si longtemps déchiré par une souffrance muette, je lui raconterai le noble et généreux dévouement de cet homme dont le nom est maudit par tous; il repousserait avec honte et colère sa sœur aimant George vivant, il lui pardonnera aimant George mort. L'âme de mon frère est trop noble et trop grande pour ne pas comprendre que le cœur ne se donne pas deux fois.

Ainsi pensait la pauvre Jeanne.

Presque heureuse dans son malheur, elle sortit pour aller accomplir sa sainte mission de charité au village voisin, où l'attendait une pauvre jeune fille cruellement atteinte par une de ces fatales maladies qui minent jour par jour la vie dans la poitrine et ne pardonnent jamais.

La résignation est la vertu la plus nécessaire à ceux qui doivent vivre comme à ceux qui doivent mourir. Mademoiselle de Savernoy et la pauvre paysanne étaient sœurs par la souffrance; toutes deux n'espéraient plus qu'en Dieu.

Jeanne puisa dans son cœur des paroles plus

consolantes et des accents plus pieux ; sa voix arrivait à la malade comme un écho du ciel, tant elle semblait dégagée des entraves de la terre. Elle lui apprenait à ne pas regretter la vie; et quand elle parlait ainsi, ses lèvres s'empourpraient, son front rayonnait, comme si un ange y eût placé une auréole; chaque mot était un baume consolateur versé sur ce lit d'agonie.

Les heures passèrent rapides et douces pour celle qui parlait comme pour celle qui écoutait ; et il se faisait tard lorsque mademoiselle de Savernoy songea à revenir au château par la longue allée de châtaigniers qui précédait la grille d'entrée.

Le feuillage touffu des grands arbres interceptait les dernières clartés du jour.

Jeanne marchait lentement ; sa tête était inclinée, et sa pensée revoyait encore le visage si pâle de la jeune fille ; elle entendait encore sa voix douce et faible qui lui disait pendant que des larmes coulaient de ses deux yeux :

— J'eusse été si heureuse de vivre !

Derrière un des vieux châtaigniers, un homme apparut tout à coup.

Quoique cet homme, dont un chapeau à larges bords couvrait le visage, restât sur un

des côtés de l'allée, appuyé contre l'arbre derrière lequel il semblait s'être caché, Jeanne s'arrêta plus tremblante que les feuilles agitées par le vent au-dessus de sa tête.

L'heure avancée de la journée, l'ombre épaisse répandue autour d'elle, ce silence presque mystérieux des dernières heures du jour, donnaient à cette rencontre le caractère étrange d'une apparition fantastique.

D'ailleurs cette allée conduisait au château et nulle autre part.

Où allait donc cet homme? et que voulait-il, immobile ainsi et debout contre un arbre?

L'effroi est un sentiment instinctif que la pensée ne raisonne pas, mais qui vous enveloppe et comprime en vous le sentiment de la vie comme sous l'étreinte d'un cercle de fer.

Mademoiselle de Savernoy sentait déjà son sang se glacer dans ses veines et son cœur cesser de battre. Elle voulut continuer de marcher; mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle sentit ses jambes fléchir, et elle s'arrêta de nouveau en portant à la fois ses deux mains à sa poitrine.

L'inconnu n'était plus qu'à deux pas d'elle.

D'un mouvement brusque, il fit tomber à terre son chapeau, et, dans le même moment,

les dernières lueurs phosphorescentes du crépuscule glissant entre les branchages illuminèrent son visage.

Il était pâle et blême.

Ses yeux, dont les regards étaient ternes, avaient un large cercle jaunâtre, et sur ses traits amaigris la souffrance ou la misère avait creusé son douloureux sillon; tout en lui indiquait un homme jeune encore, et cependant sur les tempes ses cheveux grisonnaient.

C'est qu'il y a pour les hommes une vieillesse anticipée qui tient de la destinée bien plus que de l'âge.

Mademoiselle de Savernoy poussa un faible cri et s'affaissa tout à coup sur elle-même, de telle façon qu'elle fût tombée à la renverse, si l'étranger ne se fût précipité et ne l'eût reçue dans ses bras.

Autour d'eux, tout était silencieux.

La nuit calme et tranquille n'avait pas un nuage à son front, et le bruissement des feuilles entre elles semblait être le tressaillement de ces deux cœurs si longtemps désolés.

Jeanne avait ouvert les yeux, mais ses forces étaient brisées par cette émotion soudaine, inattendue, qui l'avait frappée, pour ainsi dire, comme eût fait un coup de foudre,

et son corps restait renversé sur le bras qui la soutenait, semblable à la branche flexible d'un saule ployé par le vent.

— George... George..., murmura-t-elle faiblement en essayant de se soulever un peu.

— Oh ! pardonnez-moi, Jeanne, dit-il en se penchant sur elle ; pardonnez-moi de vous avoir revue, mais si vous saviez depuis ces six ans combien j'ai souffert !... Ne m'enviez pas ce seul moment de bonheur dans ma vie isolée et perdue !... Oh ! répondez-moi !... Jeanne ! Par grâce, un mot, mademoiselle !... Levez sur moi vos beaux yeux !... Et puis, je partirai... vous ne me reverrez plus... jamais... jamais !... Oh ! mon pauvre cœur ! enivre-toi de cet éclair de félicité... ma pauvre âme glacée, viens te réchauffer à ce rayon inattendu... Elle ne m'a pas oublié !... elle a prononcé mon nom !... je ne me souviens plus d'avoir souffert !...

La jeune fille s'était relevée, et soutenue par George, elle fit quelques pas jusqu'à ce qu'elle eût atteint un arbre contre lequel elle s'appuya ; puis sans parler, car il y a des moments où la parole affaiblit la pensée plutôt qu'elle ne l'exprime, elle tendit ses deux mains au républicain.

Celui-ci s'agenouilla sur la terre humide de rosée et se couvrit le visage avec ces deux mains bien aimées.

— Oh! que je vous ai pleurée, Jeanne!... dit-il d'une voix tremblante; et que je remercie Dieu qui vous a sauvée!...

Il s'arrêta un instant.

— Tenez, depuis six ans, voilà le premier rayon de lumière qui entre en moi. Pardon!... pardon!... j'oublie tout à vous regarder!... Jeanne, combien j'avais lu en votre âme tout ce qu'il y avait de noble et de grand! Bien-aimée du malheur, vierge sainte de la proscription, ne me dis pas que dans ta pensée tu ne m'as repoussé; je le sais, je le devine; parlez-moi seulement pour que j'entende votre voix... parlez-moi, Jeanne, parlez-moi...

— George, répondit la jeune fille avec un accent simple et touchant, je vous ai bien appelé, bien attendu, bien demandé au ciel et à la terre; je vous ai bien pleuré, George.

— J'espérais mourir... je l'ai voulu; mais loin de vous, je n'en ai pas eu le courage. Oui Jeanne, j'ai voulu mourir, quand j'ai vu l'abîme où m'avait entraîné ce cruel vertige de liberté; j'ai voulu mourir quand le ban-

deau que j'avais sur les yeux m'a été violemment arraché et que j'ai compris tout ce sang, toutes ces larmes, toutes ces désolations. Oh! vous ne saurez jamais, Jeanne, ce qu'il y a d'affreux, de terrible dans cet anéantissement complet de toutes les croyances, de toutes les convictions, de toute la foi; lorsque le jour s'est fait autour de ces hommes que j'avais tant aimés et tant crus, de ces hommes que j'eusse servis à genoux, les pieds dans mon propre sang; lorsque la réalité m'a enfin ouvert tous ces cœurs et que j'ai entendu la France jeter à la fois un long cri de malédiction; la France!... que j'aimais avec idolâtrie et à laquelle j'eusse donné avec reconnaissance et amour ma vie jusqu'à son dernier souffle!... Oh! je suis fou, n'est-ce pas, de vous parler de tout cela, de ces horribles tortures, de cet immense désespoir?... mais à qui en parlerais-je? A qui, mon Dieu! si ce n'est à vous, l'ange de ma vie; à vous, Jeanne, qui savez bien que je ne suis pas un misérable, un vil égoïste ou un ambitieux; à vous, qui avez pu lire dans cette âme qui n'est pas flétrie. Je vous apporte aujourd'hui, ma Jeanne bien-aimée, six années de désolation et d'exil.

George, en parlant ainsi, joignait les mains.

— Que vous êtes bonne, Jeanne, vous pleurez!... Seigneur! Seigneur!... prenez ces deux larmes qui coulent et faites-en deux étoiles de votre ciel devant lesquelles je m'agenouillerai chaque soir.

Il s'arrêta tout à coup et regarda avec effroi autour de lui.

— Il me semble que j'ai entendu du bruit... Oh! ne t'en va pas encore! ma vie, mon âme, mon espérance, ne vous en allez pas!... c'est le vent qui a passé entre ces deux branches au-dessus de nos têtes. Jeanne, si longtemps je t'ai crue morte!... et cependant tous les jours je priais... Oui!... moi, sceptique, incrédule, je priais... Les malheureux ont si besoin de croire en Dieu!

— Merci, George! murmura la jeune fille; merci de n'avoir pas pensé que je vous avais oublié! merci de vous être dit que Jeanne, si Dieu l'avait épargnée, resterait fidèle au malheur, à la proscription, à la mort même!

— Oh! la destinée d'un homme est quelquefois bien amère, et la croix de souffrance que chacun doit porter dépasse souvent les limites de nos forces.

George avait prononcé ces derniers mots avec une expression de suprême désolation :

on sentait les sanglots de son cœur ruisseler avec les paroles sur ses lèvres.

Jeanne le regardait à travers cette teinte mélancolique que verse la nuit.

— Pauvre ami, combien ces six années ont vieilli votre visage et terni l'éclat si fier et si brillant de vos yeux!... Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas crue quand mes douloureux pressentiments précédaient l'expiation de l'avenir? Mais qu'êtes-vous donc devenu? Dans quel exil lointain...?

— J'ai fui!... Jeanne, interrompit George; j'ai fui aussi loin qu'a dû fuir la conscience de Caïn après le meurtre d'Abel. Il me semblait que chaque parcelle de la terre de France me poursuivait de ses malédictions, et cependant!... cependant!... tenez... c'est à devenir fou!...

Il se frappa le front de ses deux poings fermés. Puis il reprit d'une voix plus calme :

— Écoutez-moi... Lorsque la mort touchait presque votre front, pauvre jeune fille, je vous j'ai dit : « Jeanne de Savernoy!... George le Montagnard! il y a un abîme entre ces deux noms-là; un abîme que rien ne peut combler, ni amour, ni prières, ni larmes. » Vous êtes jeune, vous avez encore bien des années à vivre, je ne veux pas que mon souvenir soit

une chaîne qui pèse inexorablement sur chacune d'elles, je ne veux pas que mon nom vienne chaque jour les empoisonner. Ces serments faits en face de la mort, je vous en délie; devant Dieu et devant moi, Jeanne de Savernoy, vous êtes libre. Oubliez le malheureux justement repoussé et proscrit; oubliez, entendez-vous? oubliez!... Voilà ce que j'étais venu vous dire : maintenant, plus un mot, laissez-moi mon courage. Adieu!... adieu!...

— Vous me croyez donc le cœur bien égoïste et bien lâche? s'écria mademoiselle de Savernoy avec une énergie soudaine; lorsque j'étais malheureuse, condamnée, m'avez-vous abandonnée? Lorque l'échafaud m'attendait, m'avez-vous dit ce que vous me dites aujourd'hui? Votre dévouement comblait l'abîme. Qui est venu dans ma prison me porter l'espérance? Vous, George. Qui, aux dépens de sa vie, me rendait à la liberté? Vous. Qui s'est voué corps et âme à la prisonnière poursuivie par une implacable vengeance? Vous, toujours vous, George!... Vous voyez bien que je ne puis pas vous oublier et que ce serait un sacrilége.

— Merci, Jeanne, c'est votre âme qui parle, et votre âme est noble et grande, je le sais, mais la réalité est là qui étouffe, qui étreint.

Ne voyez-vous pas, cœur pur et généreux, que votre vie de chaque jour me repousse et me renie?... Est-ce à votre frère que vous irez confier le secret de notre amour? Est-ce devant lui que vous oserez prononcer mon nom? Oh! je sais trop bien ce qu'il vous dirait... et je ne le veux pas! car j'ai mon orgueil et ma fierté, Jeanne, je les puise tous deux dans ma conscience qui est aussi pure que votre âme est belle; au moins je conserverai près de vous la sainteté du malheur, et je n'enchaînerai pas votre jeunesse à ce qu'ils appelleraient un opprobre, oui, un opprobre!... une honte!... n'est-ce pas? et je serais dégradé peut-être, flétri à vos propres yeux; alors je me tuerais!... Non, Jeanne, vous êtes libre... vous êtes libre... Il faut que la société ait une expiation... Adieu!

Jeanne tenait une des mains de George dans les siennes et sentait cette main trembler, agitée par le frisson de la fièvre.

— Et moi je vous dis, s'écria-t-elle, que vous ne partirez pas ainsi!

Le visage de George changea tout à coup d'expression, ses yeux s'illuminèrent d'un feu subit; son visage rayonnant semblait avoir rejeté loin de lui les traces de la souffrance.

Ce n'était plus le révolutionnaire proscrit par la clameur publique, écrasé par le poids douloureux de ses propres pensées; c'était le jeune Montagnard d'autrefois, vigoureux, énergique, portant la jeunesse et la fierté sur son front éclatant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il en pressant la jeune fille dans ses bras, vous avez donc mis dans une seule âme tous vos trésors d'amour et de charité? Oh! mon cœur! mon pauvre cœur! pourquoi débordes-tu malgré moi?... Jeanne, je n'ai plus le courage de me taire; tu es ma vie, mon âme; tu rayonnes en moi comme une éclatante lumière. Oh! tu l'as bien compris, j'étais résolu à mourir!... T'avoir crue morte, te retrouver, et te perdre!... J'étais fou quand je te parlais ainsi... N'est-ce pas, mon étoile, n'est-ce pas, mon ange, tu ne partiras pas?... Je suis si malheureux! le silence et l'isolement m'apportent des déchirements si affreux!... Oh! je vous dirai tout cela, ma Jeanne bien-aimée; mais vous ne partirez point, n'est-ce pas? je ne veux que vous voir de loin, quand vous passerez, entendre le son de votre voix et me dire: « Elle est là. » Les malheureux se font des bonheurs de toutes choses.

En ce moment, un bruit lointain se fit entendre, et à l'extrémité de l'allée qui conduisait au château apparurent des lumières errantes.

— On s'est inquiété de mon absence, dit Jeanne en posant une de ses mains sur le bras de George ; on vient au devant de moi... mon pauvre ami, il faut nous quitter.

— Déjà !... déjà !... s'écria celui-ci d'une voix douloureuse ; qu'ils sont cruels !...

— Tout mon cœur reste auprès de vous.

Les lumières approchaient, et déjà on entendait le bruit des voix.

— Qu'ils viennent vite !... qu'ils viennent vite ! murmura George, dont le regard s'attachait dévorant et inquiet sur la jeune fille.

— Ami, dit Jeanne d'une voix basse comme si elle eût craint que ses paroles ne pussent déjà arriver jusqu'à ceux qui la cherchaient, quoi qu'il arrive, ayez foi en moi ; c'est la volonté de Dieu qui nous réunit, il n'est pas dans le pouvoir des hommes de nous séparer. Tous les soirs je suis cette allée pour retourner au château ; si quelque grand malheur nous menaçait.... vous voyez cet arbre... creusé par le milieu ? j'y déposerai... un... petit pa-

pier ; alors... alors vous m'attendriez, George, jusqu'à ce que je vinsse.

— Oui... oui..., murmura le proscrit en pressant sur ses lèvres une des mains de la jeune fille. Partez... j'ai peur pour vous... Adieu !... adieu !...

— Adieu !... répéta-t-elle doucement.

Mais déjà George s'était élancé dans l'obscurité et avait disparu.

Alors mademoiselle de Savernoy se dirigea lentement vers ceux qui venaient à sa recherche.

Aussitôt qu'elle fut rentrée au château, elle monta à sa chambre et fit dire à son frère qu'étant très-souffrante, il lui était impossible de descendre au salon.

Henri comprit bien que ce devait être pour ne pas se trouver avec le comte de Chavannes, et il se rendit aussitôt chez sa sœur.

— Jeanne, lui dit-il, M. de Chavannes, que j'ai fait prier de venir, ne va pas tarder à arriver ; votre absence ce soir aurait plus d'importance que vous ne le supposez ; ce serait une injure à la fois et pour lui et pour moi. Je vous en prie, ne fût-ce que pour un quart d'heure, descendez au salon.

— Ne puis-je être malade sans que ce soit

une injure pour M. de Chavannes et pour vous? répondit Jeanne.

— Mais cette maladie n'est pas assez grave pour vous empêcher de faire ce que je vous demande.

— Tenez, mon frère, touchez mes mains, sont-elles assez brûlantes? Touchez mon front, vous y sentirez le feu de la fièvre.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas voir M. de Chavannes, s'écria Henri d'une voix dont l'expression pleine de colère était mal contenue.

— Eh bien! oui, répondit Jeanne avec autant de calme que son frère avait mis d'emportement, c'est parce que je suis malade, et parce que je ne veux pas voir M. de Chavannes.

— Vous oubliez, Jeanne, je vous le répète encore, que je suis le chef de famille, et que seul j'ai le droit de commander et de vouloir.

— Au nom du ciel, mon frère, ne me parlez pas ainsi; je souffre réellement, et je suis hors d'état de le supporter. Excusez-moi, je vous en supplie, auprès de M. de Chavannes; c'est une grâce que je vous demande.

— Ma sœur!... ma sœur!... dit Henri après un instant de silence, que t'ai-je donc fait

pour que tu manques ainsi de confiance en moi? Je t'aime pourtant bien, Jeanne.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes; elle voulut parler, mais ses lèvres s'agitèrent seulement, et elle se mit à sangloter.

Henri s'inclina sur elle et la baisa au front.

— Et moi aussi, je t'aime, Henri, je t'aime, mon frère, dit la jeune fille.

Puis, prenant les deux mains du jeune homme avec un mouvement brusque de subite résolution :

— Tu le veux!... je vais tout te dire; aussi bien, il y a des secrets qui vous rongent quand on les garde en soi. Écoute-moi donc.

Elle attacha sur son frère ses yeux que la fièvre rendait ardents.

— Écoute-moi, reprit-elle une seconde fois d'une voix frémissante, et en s'arrêtant presque à chaque syllabe, tant l'émotion qu'elle voulait contenir la suffoquait. Il y a six ans... lorsque tous nous maudissaient, nous repoussaient... lorsque la haine, la malédiction et la mort s'attachaient à nous..., confiée à l'affection de cet excellent homme dont le dévouement a causé la perte..., je passais pour sa nièce, et lui, tu le sais, pour un des

plus farouches républicains de son quartier ; ma vie alors..., mon frère, était un long deuil et une épouvante de chaque jour ; j'ai bien souffert, va... j'ai bien pleuré ; car j'avais rarement des nouvelles de notre père, et jamais des tiennes.

— Pauvre sœur ! murmura à demi-voix Henri, dont le cœur se brisait à ce cruel souvenir.

— Un homme, un de ces hommes, purs au fond de leur conscience, mais qu'égarait un fatal aveuglement, et qui se croyaient les missionnaires de la liberté, venait chaque jour dire toutes ses pensées et ouvrir son âme à la nièce du citoyen Gracchus.

Le marquis de Savernoy fronça le sourcil.

Jeanne avait levé les yeux sur lui, et comme elle hésitait à continuer son récit :

— Je vous écoute, dit froidement Henri, dont le visage avait pris une expression de dureté et de sécheresse indicible.

La pauvre jeune fille sentit son courage l'abandonner et tout son cœur se glacer ; cependant elle ne pouvait plus se taire.

— Eh bien ! oui, reprit-elle en serrant sa poitrine de ses deux mains comme pour en comprimer l'oppression, vous ne comprendrez

jamais ce que cet homme a montré de dévouement inaltérable, d'affection sans bornes à cette pauvre jeune fille ; c'est à elle qu'il venait rendre compte chaque jour des hésitations de son âme, des doutes et des tremblements de son cœur. Il y a des choses qui ne se racontent pas, mais qui se ressentent. Oh! qu'il était timide et tremblant, suppliant et résigné, quand il me demandait, les mains jointes, d'être le seul rayon de lumière qui éclairât sa vie ! car, je vous le jure, son âme, à lui, n'était pas souillée et flétrie : il croyait combattre.

Jeanne, en parlant, s'animait, et Henri, immobile, la lèvre dédaigneusement plissée, la regardait en silence. On eût dit une statue de marbre.

Comme éblouïe par ses souvenirs qui se pressaient en foule, Jeanne mit la main devant ses yeux et resta quelques secondes sans parler.

— Continuez donc, Jeanne! s'écria-t-il tout à coup d'une voix comprimée en frappant du pied, je vous ai dit que je vous écoutais.

— Oh! Henri!... oh! mon frère!... reprit-elle avec une expression de douloureux reproche.

Henri tourna la tête de son côté.

— Je vous écoute, continua-t-il de la même voix, et mon père aussi.

— Eh bien ! mon père, continua Jeanne en levant ses deux mains vers le ciel, c'est à vous que je m'adresse, jugez-moi, mon père !... Ne pouvant le fuir, je voulus l'éloigner... C'était impossible !... Et je sentais chaque jour entrer en moi un trouble indéfinissable. Ah ! tu ne sais pas, toi, Henri, tu ne sauras jamais ce qu'une pauvre fille que la fatalité poursuit, qu'entourent à chaque heure de sa vie des paroles de haine et de malédiction, épuisée par les larmes, brisée par la souffrance, peut éprouver de bonheur immense et de reconnaissance infinie à se sentir aimée ainsi, aimée dans son isolement, aimée dans son martyre, et à s'appuyer sans crainte, sans méfiance, sur un de ces dévouements qui parlent la voix de votre cœur.

Dans le même moment, on frappa à la porte.

Jeanne tressaillit.

— Qui est là ? dit Henri d'une voix brusque.

La porte s'entre-bâilla.

— M. le comte de Chavannes vient d'arriver à l'instant ; il attend M. le marquis au salon.

Henri se redressa et passa d'un mouvement

rapide une de ses mains sur son front, baigné d'une sueur de fièvre.

— Dites à M. de Chavannes que je suis auprès de ma sœur qui est extrêmement souffrante; présentez-lui mes excuses; dans quelques instants, s'il veut bien m'attendre, je le rejoindrai au salon.

La porte se referma.

Il y eut alors un long moment de silence.

Mademoiselle de Savernoy reprit d'une voix lente :

— Quand j'ai été arrêtée, condamnée, que lui importait la haine attachée à mon nom d'aristocrate, les dangers qu'il bravait, la mort qui pouvait le frapper? Je le vois encore dans ma prison, pâle, les yeux remplis de larmes et me disant : « Qu'importent les jours qui me restent à vivre? je veux vous sauver!... »

— Et cet homme?... cet homme?... interrompit Henri, qui s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre.

— Cet homme est aujourd'hui malheureux, proscrit, abandonné de tous.

— Son nom?

— Je ne le connais que sous celui de George.

— George le conventionnel !... George! l'ami

de Robespierre, de Saint-Just, l'inséparable de ce misérable Obrier !

— George que j'aime, mon frère.

— Où est-il?... où est-il?...

— Qu'importe où il soit? Je l'aime, et jamais je ne porterai le nom d'un autre.

— Vous êtes folle! s'écria Henri, dont le visage était aussi blanc que celui d'un fantôme. Je vous ai écoutée, Jeanne; à votre tour écoutez-moi. Dans la société on a des devoirs à remplir; ces devoirs sont quelquefois des sacrifices, mais nul n'a le droit de s'y soustraire. Je vous parle froidement, vous le voyez, et sans colère. L'honneur d'une maison, la pureté intacte d'un nom sans tache depuis des siècles sont des fardeaux légers aux âmes nobles et grandes; je ne viens pas ici vous demander compte de votre cœur, je ne viens pas appuyer sur lui et le briser par des paroles dures et sévères; mais je vous dis, Jeanne de Savernoy, que votre nom, que le respect dû à la tombe de votre père, que tout enfin vous fait un devoir d'oublier.

— Dieu me fait un devoir de ne pas abandonner le malheureux qui souffre et qui n'a plus que moi sur la terre.

— C'est-à-dire que tu veux faire entrer le

déshonneur dans notre famille; c'est-à-dire que tu veux allier le nom des Savernoy à celui d'un terroriste, d'un de ces êtres maudits qui ont assassiné le roi et couvert de sang toute la France!... Jeanne, regarde-moi, tu es folle!...

La jeune fille était immobile et silencieuse.

— Tu ne me réponds pas!... Mais que veux-tu?... que prétends-tu?... Sais-tu qu'il vaudrait mieux que tu fusses morte sous la main du bourreau?... Voyons, ma sœur, je t'en supplie... reviens à toi; ce que tu veux est impossible; ce serait monstrueux!...

— Vous m'avez dit, mon frère, murmura Jeanne, que vous vouliez me parler froidement et sans colère.

— Pardonne-moi, dit Henri; pardonne-moi!...

Et il tendit la main à sa sœur.

— Ne me tendez pas la main, murmura celle-ci, pour n'être pas forcé de me la retirer tout à l'heure avec indignation.

Mademoiselle de Savernoy s'était levée; et son visage, d'abord abattu et livide, reprenait l'animation de la vie; il y avait dans toute sa personne si frêle, si maladive, quelque chose

de soudainement énergique, de résolu ; ses yeux avaient des regards qui semblaient comme les ailes d'un ange monter jusqu'au ciel.

— Ce que vous venez de me dire, mon frère, je me le suis dit chaque jour et à chaque heure. Que de fois, ici, dans cette même chambre, j'ai prié les mains jointes et le cœur navré!... Que de fois, brisée par la douleur, j'ai appelé mon père! S'il y a des devoirs qu'il faut remplir, Henri, il y a aussi des lâchetés qu'il ne faut jamais commettre, et Dieu dans sa volonté a fait des existences fatales. Déjà ce fardeau cruel de l'honneur d'un nom, du juste orgueil d'une race ancienne, a fait couler le sang d'un infortuné. Aujourd'hui un proscrit me tend la main...

— Il est donc ici?... interrompit Henri avec un violent éclat de voix.

— Cette main, continua Jeanne, je ne la repousserai pas ; ce malheureux, sans consolation sur la terre, je lui ai donné ma vie ; que le monde me condamne, mon âme m'absout ; mais je l'aime, entendez-vous ? je l'aime !... Vous voyez bien que je ne puis pas être l'épouse du comte de Chavannes.

— Vous l'entendez !... vous l'entendez, mon

père! s'écria le marquis en levant ses deux bras au-dessus de sa tête.

— Épargnez-moi, Henri, toute parole de colère et de mépris, je suis résolue, je suis résignée.

— Résolue, n'est-ce pas, à flétrir notre famille par une union indigne, résolue à appeler le mépris de tous sur une race jusqu'à vous honorée et pure, pour que l'on dise : La fille du marquis de Savernoy s'est jetée dans les bras d'un des assassins de son père! Tache au front!... tache au blason!...

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

Henri s'approcha d'elle.

— Il en est temps encore, Jeanne, ouvre tes yeux aveuglés, écoute la voix de la raison, ne voue pas par un faux point d'honneur ta vie à l'isolement et au remords; toi, à qui tant de souffrances, tant de persécutions ont donné une auréole de martyre, ô ma sœur, n'arrache pas de ton front cette auréole, ne la foule pas à tes pieds. Tu ne réponds pas?...

— Je vous ai dit, mon frère, tout ce que j'avais à vous dire.

Henri la saisit violemment par le bras.

— Prends garde, fille impie, sœur coupable!... Ne crains-tu pas que toute mon af-

fection se change en haine et en mépris? Mais moi aussi, je suis résolu à ne pas subir ce déshonneur!...

— Henri, ne parlez pas si haut, se contenta de dire Jeanne, les fenêtres du salon sont au-dessus de celles-ci, et le comte de Chavannes peut vous entendre.

Le marquis de Savernoy laissa retomber le bras de sa sœur, qu'il tenait étroitement serré dans sa main droite.

— Jeanne, dit-il d'une voix qu'il essayait en vain de rendre calme et posée, j'espère que la nuit vous portera conseil et vous rendra la raison avec le sentiment de votre honneur et de votre dignité; j'espère que mademoiselle de Savernoy comprendra qu'il y a des obstacles infranchissables contre lesquels celui qui se heurte vient toujours se briser; j'espère que son âme se réveillera de sa léthargie et qu'elle parlera à son cœur. Demain, je viendrai prendre votre réponse, et, selon ce qu'elle sera, vous dire mes dernières résolutions.

Puis Henri de Savernoy sortit de la chambre de sa sœur, et alla rejoindre le comte de Chavannes.

Nous ne voulons pas entrer dans les détails de ce qui se passa encore entre Henri de Sa-

vernoy et sa sœur; lutte désespérée d'un cœur contre la cuirasse d'airain de ce spectre sans entrailles qu'on appelle la société. N'est-ce pas toujours ce même combat inégal contre la logique inflexible de la froide raison ?

Le marquis de Savernoy avait été élevé à cette école inexorable de l'aristocratie d'alors, hautaine et intraitable dans son orgueil, dans ses traditions, dans ses priviléges, mais qui payait en toute occasion du plus pur de son sang cet orgueil et cette inexorabilité.

Jeanne de Savernoy, de son côté, était une de ces natures frêles et tremblantes qui s'épuisent dans les larmes, s'enveloppent dans leur propre douleur, jusqu'au jour où elles deviennent énergiques et résolues par excès d'épuisement et de souffrance; alors, comme cette force leur vient du cœur, foyer intarissable, elles ne s'arrêtent plus en chemin.

Aussi un soir Jeanne s'était enfermée dans sa chambre, plus pâle, plus abattue que de coutume; parfois cette pâleur faisait tout à coup place à une rougeur fébrile qui colorait les pommettes de ses joues. Son silence était agité, sa méditation inquiète; des mots sans suite expiraient sur ses lèvres, semblables à des soupirs à moitié étouffés, et des sanglots sans

larmes suffoquaient par instants sa poitrine.

Oh ! que le silence parfois contient de mystérieuses et poignantes douleurs ! Combien elle déchire les fibres les plus palpitantes du cœur, cette voix intime qui parle tout bas en nous !...

Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de la tourelle : le douzième coup s'était traîné comme un gémissement plaintif à travers le silence de la nuit.

Jeanne, muette, immobile, écouta longtemps encore après que le bruit eut cessé.

On eût dit qu'elle interrogeait la fièvre de son inquiétude ; le moindre bruit la faisait tressaillir comme un enfant égaré au fond d'une forêt.

— Petit-Pierre ne peut tarder à venir..., murmura-t-elle bien bas. Oh !... j'ai peur !... j'ai peur !... mon Dieu ! si ce que je fais est mal, pardonnez-moi !...

Elle se tut ; car il lui sembla entendre des pas dans le corridor qui précédait ses appartements ; et retenant son souffle, elle marcha sur la pointe du pied jusqu'à la porte de sa chambre, contre laquelle elle resta appuyée quelques secondes, l'oreille collée contre la serrure.

— Si... mon frère... avait quelque soupçon?... S'il était... éveillé?...

Elle posa à la fois ses deux mains sur son cœur, car les battements en étaient si pressés qu'ils l'empêchaient d'écouter attentivement.

Il se passa peut-être deux ou trois minutes; mais quand on tremble et que l'on attend, les minutes sont des heures interminables.

Enfin elle entendit au dehors quelque chose comme le grattement d'un ongle contre le bois extérieur de la porte.

— C'est lui!... fit Jeanne bien bas en se relevant.

Et elle ouvrit la porte.

— Me voici, mademoiselle, dit Petit-Pierre en entrant à moitié.

Mademoiselle de Savernoy fut prise d'un tremblementsubit, et elle serait infailliblement tombée, si elle ne s'était retenue à un meuble.

— Tout le monde dort, mademoiselle, reprit Petit-Pierre, et personne ne m'a entendu ; soyez sans inquiétude.

Jeanne se releva, passa sa main sur ses yeux ; puis, s'approchant du crucifix qui était pendu près de son lit, elle baisa pieusement les pieds du Christ.

— Allons, dit-elle, du courage !... par-

tons... Tiens, Petit-Pierre, prends cette cassette. O mon père!... ô mon père!... murmura-t-elle une dernière fois en levant vers le ciel ses yeux dans lesquels roulaient de grosses larmes.

— Vous pouvez éteindre la lumière, mademoiselle, j'ai ma lanterne.

Le brave jeune homme (car l'enfant du couvent d'Orange était devenu presque un homme) ajouta de cette voix pleine de dévouement qui fait tant de bien à entendre quand on souffre :

— Ma bonne maîtresse, ne tremblez donc pas ainsi; il y a une chose sûre : c'est que ce que vous faites est bien, puisque vous le faites.

Jeanne l'eût embrassé, tant elle lui était reconnaissante de ce qu'il venait de dire.

— Merci, Petit-Pierre, répondit-elle avec attendrissement, Dieu t'entende!...

Et tous deux se mirent à marcher d'un pas étouffé le long du corridor.

Ils descendirent ensuite par un petit escalier.

Bientôt, ils eurent atteint la grille extérieure du château; personne n'avait pu ni les voir, ni les entendre.

La nuit était froide, mais calme et belle; à

peine si un vent léger agitait le feuillage des arbres, et l'on entendait au loin se répondre comme des échos vivants les cris plaintifs des oiseaux de nuit.

Trois ans s'étaient écoulés depuis les scènes que nous avons retracées.

Un jour, l'on annonca au marquis de Savernoy qu'une personne désirait lui parler pour affaire secrète et particulière.

— Le nom de cette personne? demanda Henri.

— Son nom, a-t-elle dit, est complétement inconnu à M. le marquis, répondit le domestique.

— Pour une affaire secrète, répéta le marquis après un instant d'hésitation; et son nom, dites-vous, m'est complétement... inconnu. N'importe, faites entrer.

Lorsque cet homme eut été introduit, il salua Henri de Savernoy sans affectation, et resta debout, immobile et silencieux, jusqu'à ce que celui-ci eût fait signe au valet de se retirer.

Alors parcourant d'un regard rapide la pièce

dans laquelle il se trouvait, il s'assura que tous deux étaient seuls.

— M. le marquis de Savernoy, dit-il ensuite d'une voix grave, je viens prononcer devant vous un nom qui, bien longtemps, vous a été cher, et qui est resté, j'en suis certain, gravé dans votre cœur.

— Lequel, monsieur?

— Celui de Jeanne de Savernoy.

Une expression subite de colère comprima les traits du marquis, et une rougeur excessive colora son front.

— C'est un nom, répondit-il d'une voix dure et hautaine, que je défends à qui que ce soit de prononcer devant moi.

L'inconnu voulut parler; mais le marquis continua avec un accent d'indignation qui faisait trembler sa voix:

— C'est le nom d'une femme qui a apporté ici la honte et le deuil; elle a fui sans respect et sans remords le saint foyer de la famille; qu'elle soit maudite!

— M. le marquis, on maudit les vivants, mais on pardonne aux morts.

— Jeanne!... Jeanne!... s'ecria Henri qui devint pâle.

— Votre sœur n'est plus.

— Morte!... morte, ma sœur!... répéta deux fois le marquis d'une voix accablée en se laissant tomber dans un fauteuil; oui... vous avez raison... monsieur, quelque grande qu'ait été la faute, quelque immense que soit la colère, quelque inflexible qu'ait voulu se faire le cœur; faute, indignation et colère s'oublient devant ce mot terrible que vous venez de prononcer. Morte!... ma pauvre Jeanne!... que Dieu dans sa bonté avait épargnée au jour des plus cruelles épreuves... Brisé le dernier chaînon de toute ma famille!... pauvre sœur!... pauvre sœur!... que Dieu te pardonne, comme moi je le fais en ce moment!

L'étranger était debout, silencieux, et avant que le marquis eût relevé les yeux sur lui, il essuya brusquement deux larmes qui s'étaient échappées de ses yeux.

— Oh!... mon cœur!... oh!... mon cœur!... du courage!... murmura-t-il d'une voix si basse que ce fut à peine un frémissement de ses lèvres.

— Dieu l'a punie bien cruellement, reprit le marquis après un instant de silence; mais que tout le crime et le châtiment retombent sur celui qui l'a si fatalement entraînée au déshonneur!

— M. le marquis, dit l'inconnu d'une voix brève, le mot de déshonneur ne doit pas être prononcé; mademoiselle de Savernoy était l'épouse...

— De George le Montagnard, de George le révolutionnaire!... interrompit Henri avec un mouvement d'indicible mépris.

— Ne joignez pas vos imprécations à celles qui accablent les malheureux qu'un fatal enthousiasme de la liberté a poussés comme un vertige dans ce précipice sanglant. S'il y a des coupables indignes de tout pardon, il y a aussi des aveugles, des insensés; ceux-là n'avaient qu'un noble but et de nobles pensées.

La voix de cet homme devenait amère et frémissante.

— Oh! oui!... heureux ceux qui sont morts!... Ils sont morts dans leur conviction et dans leur aveuglement; ils n'ont pas entendu toutes ces voix désolées rendre grâce à Dieu le jour de leur extermination; ils n'ont pas vu tous ces visages en deuil maudire leurs tombeaux; ils n'ont pas vu la France entière fouler leurs cendres aux pieds!... Ceux-là, proscrits, sans asile, sans pardon, rongés par les plus affreux remords, ne sont pas tombés à genoux, écrasés de douleur et de honte. Il y a,

croyez-le bien, dans le cœur de certains hommes, quelque chose qui parle plus haut que toutes les malédictions de la terre.

Si le marquis de Savernoy eût regardé attentivement cet inconnu pendant qu'il parlait ainsi, il eût vu des gouttes de sueur couler le long de ses tempes.

Henri ne répondit rien pendant quelques instants, comme s'il eût voulu laisser s'éteindre entièrement l'écho des paroles qui venaient d'être prononcées ; puis, s'adressant à l'inconnu :

— Vous êtes venu, monsieur, lui dit-il, m'annoncer cette triste nouvelle, et rien autre chose, n'est-ce pas ?

L'étranger hésita un instant à répondre, il semblait avoir peur de parler, enfin il reprit d'une voix basse :

— Veuillez, M. le marquis, m'écouter sans m'interrompre.

— Je vous écoute, monsieur.

Le silence qui succéda à ce peu de mots avait quelque chose de solennel.

— L'épouse de George, dit l'étranger, a laissé un fils.

— Jeanne !... un fils !

— Oui, un fils qui doit hériter de la pro-

scription et de la fatalité qui pèsent sur le nom de son père.

— Pauvre enfant!... murmura le marquis; cent fois mieux eût valu qu'il n'eût pas vu le jour!...

Le visage de l'inconnu se contracta visiblement à ces paroles; mais ce fut un éclair. Il releva la tête, rejetant par ce mouvement ses longs cheveux en arrière, et reprit d'une voix basse :

— Je vous avais prié, M. le marquis, de ne pas m'interrompre. Celui qui vous parle connaît George depuis longtemps, et sa vie entière à partir du jour où il a quitté la cabane de son père; triste et fatal jour parmi les plus tristes et les plus funèbres de sa vie! Mais ne le confondez pas avec ces hommes sans conscience et sans foi, qui n'avaient pour but que l'ambition, l'envie ou la vengeance, les trois démons qui enfantent le plus de crimes et de lâchetés dans le cœur des hommes. L'amour de la liberté a fait des martyrs, et George en est un; son âme a été aveuglée, jamais flétrie!... Mais son front avait été marqué par Dieu sans doute du sceau de la fatalité; il devait souffrir toutes les douleurs, comme il devait avoir toutes les résignations. Sa sœur est morte déshonorée..

son père est mort frappé par la main du bourreau... une jeune fille, à laquelle il avait donné son âme et sa vie, l'a aimé... Cette jeune fille est venue à lui, elle a été maudite et perdue!... Il l'a serrée dans ses bras, elle est morte !... Oh!,.. oui... fatalité!... fatalité!... La vie de ce malheureux, mutilée, écrasée par le souvenir du passé, n'avait plus que ce seul lien sur la terre; ce lien est brisé... Oui, M. le marquis, l'homme qui a porté malheur est mort à tout ce qu'il aimait, l'homme qui n'a plus qu'un nom détesté à donner, a peur pour ce pauvre petit dont Dieu, hélas! a rappelé à lui l'ange gardien.

L'inconnu, brisé par la douloureuse émotion dont il s'efforçait de contenir les élans en lui-même, se tut un instant; puis il murmura d'une voix sourde :

— Peut-être... un jour en écoutant le récit de ces scènes terribles, il maudirait celui qui lui a donné le jour et qui ne peut lui laisser qu'un héritage sanglant et funèbre, marque de Caïn sur le front!... Oh!... ce serait affreux!... affreux!...

Pendant qu'il parlait, sa respiration sifflait dans sa poitrine comme un râlement.

— M. le marquis, ajouta-t-il, écoutez bien ce que je vais vous dire; pour tous, à partir

d'aujourd'hui, George est mort... Jamais nul n'entendra parler de lui, jamais nul ne pourra mettre sur un visage le nom de George le révolutionnaire. Ce sera une vie et un secret plus sûrement enfermés que dans un tombeau; mais cet enfant, le fils de Jeanne, le fils de votre sœur, qu'il devienne le vôtre, M. le marquis, c'est votre sang aussi! C'est la vie, c'est l'âme de celle que vous avez chérie; recevez-le dans votre famille, recevez-le dans votre cœur.

Un sourire d'indéfinissable ironie effleura les lèvres du marquis qui avait tout écouté sans que sa physionomie, redevenue froide et impassible, changeât d'expression.

— C'est cela... c'est cela..., fit-il, et lorsqu'il aura pris place et nom dans cette famille, un jour viendra, n'est-ce pas? où George, George le Montagnard, George son père, frappera la tête haute à l'hôtel du marquis de Savernoy et viendra réclamer son fils?

Le visage de l'inconnu devint pourpre, ses yeux lancèrent des éclairs et il se redressa de toute la hauteur de sa taille.

— Jamais celui dont vous parlez, répondit-il, n'a commis dans sa vie une lâcheté ou une action infâme, et il y aurait infamie et lâcheté à agir ainsi! M. le marquis, l'honneur de

George vaut l'honneur d'un gentilhomme. Celui que vous accusez, vous ne l'avez vu qu'une seule fois dans votre vie, et vous devez en avoir gardé la mémoire ; ce jour-là, vous étiez venu demander asile à la cabane de son père ; ce jour-là, sa sœur venait d'être déshonorée, souillée par un misérable ; un cri !... et la pauvre enfant eût été sauvée ; mais ce cri vous condamnait tous à mort, et, seule, elle a été perdue!...

La voix était vibrante et énergique.

— Quand son frère l'a tenue dans ses bras, pâle, brisée de douleur et de honte... il eût pu, lui, n'écoutant que sa vengeance et sa juste colère, faire retomber sur vous et sur les vôtres ce crime odieux, et vous livrer au bourreau... Qui l'eût condamné? Ce n'est pas vous, M. le marquis, vous, qui avez maudit la pauvre Jeanne, parce qu'elle n'a pas abandonné dans sa proscription et dans son isolement celui que tous repoussaient... vous, que l'honneur de votre race rend si cruel et si inflexible.... George risquait sa vie, celle de tous les siens; car un décret, vous le savez, condamnait à mort ceux qui donnaient refuge aux aristocrates... N'importe !.. il a tenu tête à tous ceux qui sur le seuil de sa porte hurlaient votre nom avec des

cris sauvages; il a rendu le passage libre, la route sûre, et il vous a dit : « Partez! » Voilà ce qu'il a fait, la seule fois que vous l'ayez rencontré ; avez-vous le droit de le croire capable d'une lâcheté et d'une infamie? Maintenant, M. le marquis, j'ai fini ce que j'avais à vous dire, et j'attends votre réponse.

Il y eut un assez long intervalle de silence.

Le marquis de Savernoy avait la tête courbée sur sa poitrine. Plongé dans une méditation profonde, il écoutait le combat intérieur qui se livrait en lui.

Dans l'immobilité de l'inconnu, on devinait l'attente douloureuse qui comprimait son cœur. Une de ses mains tantôt serrait son front, tantôt tordait convulsivement ses cheveux, pendant que ses lèvres murmuraient :

— Seigneur... Seigneur... donnez-moi du courage.

Henri de Savernoy s'était relevé.

— Oh!... mon père!... oh!... mon père!... dit-il comme une prière, je le dois à ton nom, je le dois à ta race, l'enfant de Jeanne de Savernoy ne peut être un orphelin, livré à la merci du hasard.

Ces mots passèrent sur ses lèvres comme un léger frissonnement, et ne furent entendus

que de celui qui parlait et de Dieu qui entend tout.

Il fit quelques pas pour se rapprocher de l'inconnu.

Dans toute sa personne il y avait un aspect de dignité fière et calme, véritable cachet de cette hauteur aristocratique du siècle passé, que rien n'abattait ou ne faisait fléchir.

— Vous m'avez dit, monsieur, que George, à partir d'aujourd'hui, sera mort pour tout le monde?

— Je l'ai dit.

— Que nul n'entendra prononcer son nom?

— Je l'ai dit.

— Que jamais il ne viendra réclamer ses droits sur cet enfant?

— Jamais.

— C'est un orphelin que j'adopte.

— Un... orphelin..., murmura l'inconnu avec effort.

— Et vous m'engagez la parole de George, sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes?

— Sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes, répéta l'inconnu comme eût fait un écho.

— Cet enfant s'appelle?...

— Arthur.

— Vous me remettrez son acte de naissance et le contrat de mariage de ma sœur.

— Les voici tous deux.

— C'est bien, dit Henri en prenant les papiers.

Et il ajouta d'une voix haute :

— L'enfant de ma sœur Jeanne de Savernoy deviendra le mien.

— A votre tour, M. le marquis, deux mots, reprit l'inconnu.

— Parlez, monsieur.

— Cet enfant ne sera pas élevé comme un étranger dans votre famille?

— Non, je le jure.

— Il aura place dans votre cœur comme à votre foyer?

— Je le jure.

— Vous aurez pour lui l'amour et l'orgueil que l'on a pour son propre fils? Adopté par vous, il portera votre nom?

— Je le jure! Que Dieu et mon père m'entendent, dit Henri d'une voix solennelle.

— Adieu, M. le marquis, demain je reviendrai.

Le marquis de Savernoy était retombé dans l'abîme de ses réflexions; il ne répondit pas, mais fit un signe affirmatif de la tête.

L'inconnu sortit.

Quand il fut seul dans la rue, un profond gémissement s'échappa de sa poitrine; il marchait d'un pas rapide, et ses lèvres frémissaient.

Bientôt il eût atteint la maison où il habitait.

Au fond d'une chambre un petit enfant dormait dans son berceau.

Quand la personne qui veillait auprès de lui se fut retirée, cet homme s'agenouilla devant le berceau, et, appuyant son front dans ses deux mains, laissa couler par torrents ses larmes si longtemps contenues; on entendait de douloureux sanglots se répandre pour ainsi dire avec elles.

Il resta ainsi plus d'une heure, tantôt courbant le front sous le poids de sa douleur, tantôt tenant ses yeux humides fixés sur l'enfant endormi.

Quand le pauvre petit se réveilla, il le prit dans ses bras et le couvrit de caresses.

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... dit-il.

Puis se frappant la poitrine avec un mouvement suprême de désolation, il remit l'enfant dans son berceau.

— Père, que fais-tu là? murmura-t-il d'une

voix étouffée au milieu de ses sanglots; tu n'as plus d'enfant!...

. . . .

Le lendemain, le marquis Henri de Savernoy reçut dans ses bras et baisa au front le fils de Jeanne de Savernoy et du Montagnard.

— C'est mon enfant, dit-il; il s'appelle Arthur de Savernoy.

Huit jours plus tard, George s'embarquait au Havre sur un bâtiment en partance pour l'Amérique.

FIN DU PROLOGUE.

I

Au moment où nous reprenons ce récit, quarante-quatre ans se sont écoulés ; près d'un demi-siècle.

Combien d'événements de toute nature contient, pendant une semblable période, la vie d'un homme ou la vie d'une nation ! La même fatalité des passions humaines s'attache à toutes les deux.

Étrange volonté du destin qui remue toute chose en ce monde comme fait la tempête déchaînée des flots de l'Océan.

Que de transformations multiples a subies

cette énigme indéchiffrable que l'on appelle le pouvoir! Que de souvenirs, appartenant tous à l'histoire, s'entassent et se heurtent pêle-mêle!

Le premier consul devenu empereur, faisant litière, dans son heureuse audace, de têtes couronnées et rêvant comme César la conquête du monde. La restauration ramenant l'ancienne monarchie de saint Louis et de Henri IV, et jetant au milieu de la noblesse napoléonienne la vieille noblesse exilée et proscrite qui inscrit des siècles sur ses parchemins jaunis.

Puis la grave et vigoureuse figure de l'empereur, souvenir vivant et héroïque au cœur de la nation, devant lequel semble, tout à coup, s'évanouir comme un fantôme la monarchie à peine ressuscitée.

Mais n'entendez-vous pas déjà gronder le canon de la bataille et sonner le tocsin d'alarme? Ne voyez-vous pas, vers le Nord, le ciel qui se rougit de flammes étincelantes, la terre qui se couvre d'une moisson de sang?

Tous les échos crient : *Waterloo!* Défaite qui devait être une victoire, tombeau de tant de gloires étouffées en un jour!

Après Waterloo, le rocher de Sainte-Hélène!

Après le rocher de Sainte-Hélène, l'agonie !

La France, haletante d'émotions, vivait au pas de course, le sac sur le dos, l'incertitude dans la pensée, le doute dans le cœur. Déchirée sans cesse par la volonté du destin, elle écoute piétiner sur son sein meurtri cette étrange fantasmagorie d'événements qui prennent chacun tant de noms différents et autour desquels coulent toujours soit du sang, soit des larmes.

Voilà, hélas! ce qui fait le malheur de notre siècle.

Voilà ce qui a engendré en lui le manque de foi et l'absence de conviction, deux choses sans lesquelles le doute habite sans cesse en nous, hôte triste et funèbre.

Pauvre France! au milieu de cette tempête politique qui la bouleversait sans cesse, elle a sucé le lait de l'inconstance. Elle s'est faite amoureuse de l'inconnu, amante des révolutions, qui ne sont autre chose que le règne de ce qui n'est pas. Ce sable mouvant, qui a brûlé les pieds de l'enfant, réagit à son insu sur le cerveau de l'homme ; car la foi est bien plutôt une tradition qu'une vertu du cœur. On s'habitue à elle comme on s'habitue au respect ;

et le passé, hélas! s'il est un enseignement, est aussi, le plus souvent, une semence que récolte l'avenir.

Il y a une triste vérité à dire : c'est que la pensée humaine, si elle n'est un fleuve régénérateur dans lequel se retrempent et se vivifient les forces humaines, est un torrent qui engloutit et renverse plus sûrement que les avalanches détachées du sommet des Alpes.

Malheur! malheur au siècle qui la laissera courir déchaînée et sans entraves sur le monde civilisé !

Nous marchons, par la négation de toutes choses, à l'athéisme le plus absolu ; fils effrontés de Voltaire, c'est à peine si nous croyons à l'honneur de notre père et à la vertu de notre mère ; nous rions de tout, du bien comme du mal ; le vice a son pavois, la débauche son excuse ; la vieillesse a été débaptisée : elle s'appelait *expérience*, elle s'appelle aujourd'hui *décrépitude*.

Oh ! la belle route en vérité que celle qui conduit à la sécheresse du cœur et qui fait, pour tous, le chemin rude et desséché !... Il semblerait que nous vivons dans un monde de ténèbres et que l'héritage glorieux de Charlemagne, de François Ier et de Louis XIV, ne

soit plus qu'une défroque en guenilles à jeter aux orties.

C'est ce qui a fait la révolution de 1830.

C'est ce qui, dix-huit ans plus tard, a fait celle de 1848.

Ces deux révolutions sont sœurs par la pensée et par l'ingratitude.

Mais, après l'une, s'est trouvé un homme qui a relevé le trône, à moitié brisé par les barricades, et, enrayant de sa main puissante la roue révolutionnaire, a ramené la France dans le chemin de la grandeur et de la prospérité ; après l'autre, il ne s'est trouvé que des têtes sans cervelle et des poitrines sans cœur ; des hommes dépravés, ceux-ci par l'ambition et la débauche, ceux-là par les orgies émeutières des estaminets de carrefour, la plupart ramassés dans les bas-fonds de la société.

C'est au milieu de cette tourbe dépravée, des fiers républicains du jour, que se déroule notre second drame. Il n'a pas dépendu de ces messieurs que la boue dans laquelle il se traînera malgré lui ne soit changée en sang. Aujourd'hui que la France en a fait raison et qu'elle les a repoussés loin de son sein qu'ils voulaient souiller et déchirer encore, peut-

être la leçon portera-t-elle son utile enseignement, et les fruits mûris de l'expérience tomberont-ils de l'arbre si violemment agité.

Avant d'entrer dans les événements de cette histoire qui sont tous d'hier et d'aujourd'hui, il était impossible de ne pas jeter ce regard en arrière.

Pour bien s'entendre, il faut appeler chaque chose par son nom.

C'était au mois de novembre 1847. Dans la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, à l'extrémité où elle vient se perdre dans la rue Vieille du Temple, il y a une porte bâtarde qui ouvre sur une petite allée fort sombre à l'extrémité de laquelle se trouve un escalier plus sombre encore, car il ne reçoit le jour que par de petites lucarnes très-distancées les unes des autres.

C'est dans cette maison, au troisième, que demeure un Italien avec lequel nos lecteurs doivent faire connaissance, qu'ils le désirent ou non.

Cet Italien s'appelle Marini.

Est-il utile d'ajouter que c'est un réfugié

politique? Tous les Italiens qui ne sont pas en Italie sont des réfugiés politiques. C'est ce que l'on appelle l'hospitalité des nations entre elles.

L'appartement du signor Marini se compose de deux pièces principales : une chambre fort petite et fort nue dans laquelle il couche, un cabinet dans lequel il travaille et reçoit; car le signor Marini reçoit au moins autant qu'il travaille.

Ce cabinet est fort sale, fort poudreux, comme le sont tous les cabinets d'usuriers ou d'agents d'affaires; de tous côtés gisent épars, sans aucune corrélation entre eux, les objets les plus différents. En face de la cheminée, il y a une sorte de bureau à casiers, et par un étrange contraste avec le désordre apparent, tous les papiers de ce bureau sont numérotés et classés avec soin.

Le meuble le plus élégant du cabinet est une vieille pendule, autrefois dorée, qui représente le serment des Horaces, pendule de réfugié et de conspirateur.

N'oublions pas de mentionner ici que cet appartement a double face; car par un placard soigneusement dissimulé, il communique avec une autre pièce également arrangée

en cabinet de travail et qui a une sortie particulière sur la rue Vieille du Temple.

Marini, enveloppé dans une houppelande autrefois couleur puce, est assis dans un vieux fauteuil de cuir et réunit, par un travail minutieux, une foule de petits papiers. Sur son bureau, il y a un portefeuille ouvert; ce portefeuil contient un assez grand nombre de billets à diverses échéances et des titres de différentes natures.

Car notre homme est quelque peu usurier et prêteur d'argent; il y a tant de dévouements que l'argent achète, tant de désespoirs qu'il enchaîne et rive à soi; mais Marini est encore bien autre chose; un Italien qui n'aurait qu'un métier serait un Italien manqué. Par goût, par métier, par instinct, par nature, celui-là aimait les variétés de costumes et de figures; il faisait donc dans la vie réelle de la comédie à travestissements.

Dans le moment présent, il est *lui-même,* chose assez rare; aussi nous empressons-nous de consigner ici son type véritable.

Il est petit, maigre, nerveux, développé du front, les cheveux coupés ras; sur sa peau tendue ses veines se gonflent, regorgeant d'un sang vigoureux; il a la lèvre étroite, le front

plissé, le sourire court, le regard furtif; sa physionomie a une énergie intelligente, mais une préoccupation soupçonneuse.

Voilà ce qui frapperait au premier abord l'observateur ou le peintre qui voudrait faire un portrait consciencieux; mais si les événements et les années ont laissé, en s'écoulant, sur les traits de l'Italien le cachet caractéristique de sa nature première, ils ont gravé profondément leurs traces dans sa pensée et lui ont forgé une seconde nature entièrement opposée; car celle-là est le résultat de l'étude et de l'observation. Ses passions le conduisaient ; aujourd'hui il exploite tacitement celles des autres, car il a compris l'empire qu'elles ont sur chacun de nous. Sa pensée, son travail et son intelligence appartiennent à tous et à personne.

Donc, sa véritable profession est celle de conspirateur, ou plutôt d'agent de conspirations. Cela découle tout naturellement de son origine; mais entendons-nous bien, *il signor* Marini est un adroit coquin; il a abandonné le métier pour son propre compte (les petites gens comme lui ne peuvent jamais y rien gagner, et depuis longtemps il était guéri de cette niaiserie de jeunesse), mais il le continue

comme spéculation, au profit des autres. Fin, adroit, énergique par occasion, insinuant par intuition, au lieu de poursuivre le songe creux de l'indépendance par la liberté, il cherche à résoudre petit à petit le problème bien plus facile de l'indépendance par l'argent.

Pour en arriver là où il est, voici l'échelle descendante qu'il a suivie.

Jeune, enthousiaste, il a commencé par admirer et aimer avec aveuglement les Mazzini et consorts. Plus tard il les a craints, aujourd'hui il les méprise. Il était donc dans toutes les conditions voulues pour conspirer convenablement.

On le voit, pour ces messieurs qui s'intitulent les redresseurs de torts de la société, les Messies de la vraie liberté, Marini devait être un homme précieux, car il était au-dessus de cette faiblesse que l'on appelle l'entraînement, et pouvait mettre au service de ceux qui l'employaient ses petits talents de société.

Aujourd'hui, c'est un vieil usurier, dos voûté, voix aigre et grinçante, regard caché sous les verres bleus de ses lunettes, type de juif au premier chef. Demain, c'est le plus honnête et le plus inoffensif des propriétaires, au regard bénin, au visage placide, allant prendre sa

demi-tasse et lire son *Journal des Débats*. Un autre jour, vêtu comme un journalier, il parcourt les faubourgs et boit le vin bleu des barrières. Enfin, selon le besoin des circonstances, il accepte tous les rôles et sait prendre toutes les physionomies.

Nous avions bien raison de le dire : Marini était un homme précieux.

Tout à coup, la sonnette de la porte fit entendre un bruit aigre.

Marini se leva brusquement.

— Qui peut venir à cette heure matinale ? dit-il en enfonçant jusque sur ses yeux un vieux bonnet de soie noire et en mettant ses lunettes à verres bleus sur son nez.

Puis il alla à la porte, entrebâilla un petit guichet, et regarda en dehors quelle était la personne qui avait sonné. Mesure de prudence à laquelle il ne manquait jamais.

— Tiens, fit-il en refermant tout doucement le guichet.

Et ôtant brusquement son bonnet et ses lunettes, il redressa sa taille et ouvrit.

L'homme qui entra tendit la main à Marini, puis, après s'être assuré par un coup d'œil investigateur qu'ils étaient seuls et que toutes les portes étaient fermées, il tira de la man-

che de son habit un petit papier et lut à voix demi-basse.

« Aujourd'hui le frère de Lyon doit arriver ; il remettra, pour constater son identité, l'autre moitié déchirée de cette feuille de papier. »

Celui qui lisait donna en même temps à Marini une enveloppe cachetée et continua.

« Le rendez-vous est à la Chaumière, à six heures ; prévenir qui de droit. Apporter dans la journée tout ce qui est relatif à l'*alphabet révolutionnaire.* Ne pas oublier que l'on peut avoir besoin, au premier jour, d'un homme énergique et résolu et qu'il faut l'avoir sous la main. Veiller comme toujours. »

Ce qui venait d'être lu était écrit d'une façon indéchiffrable.

— As-tu compris ? dit l'envoyé.

— Parfaitement.

— Je n'ai pas besoin de relire une seconde fois ?

— Nullement.

— La réponse ?

— Tout sera fait.

L'émissaire secret approcha de la cheminée le papier qu'il venait de lire, y mit le feu, regarda attentivement la flamme jusqu'à ce qu'elle eût tout dévoré, tendit une seconde fois la main à Marini sans que sa physionomie froide et impassible participât à cette marque de cordialité, ouvrit la porte et sortit.

Marini prit l'enveloppe dans laquelle était le morceau de papier déchiré, et la serra dans un tiroir qu'il referma avec soin, puis il alla s'asseoir dans son fauteuil.

— Voyons, dit-il en appuyant son front sur sa main; prévenir du rendez-vous... Je n'ai que deux personnes à avertir pour ce qui me concerne.

Il fit deux croix et un chiffre sur une feuille de son carnet.

— Apporter tout ce qui a rapport à l'*alphabet révolutionnaire.*

Il alla à un des angles de son cabinet, fit jouer un ressort imperceptible et prit dans une cachette pratiquée dans le mur un paquet de papiers qu'il mit dans son portefeuille; puis il revint s'asseoir dans son fauteuil. Marini était méthodique.

Après quelques minutes de silence, il murmura entre ses dents :

— Un homme... résolu.... énergique... Il parait que... ça marche... Qui... pourrai-je?... Oui... oui... celui-là fera l'affaire... Son dossier est complet... Une petite saisie aujourd'hui... c'est la misère. Il a une fille; on en tirera bien pied ou aile.

Toutes ces paroles entrecoupées passaient lentement sur ses lèvres comme le murmure ou l'écho de sa pensée.

Tout en parlant, il avait mis en ordre les papiers de son bureau.

Lorsqu'il eut jeté sur son cabinet un dernier regard de muette et scrutative interrogation, il entra dans la chambre à coucher, dont il referma la porte à double tour.

Un quart d'heure après, il en sortit parfaitement méconnaissable. Habit noir, court et râpé, pantalon étroit et luisant, cheveux grisonnants, chapeau à rebords étroits et plats posé sur le sommet de la tête.

Il s'apprêtait à sortir lorsque la sonnette agitée résonna une seconde fois.

— Encore quelqu'un, dit-il en faisant un soubresaut involontaire; cette sonnette a un son vibrant qui me retourne le sang; je la changerai. Si c'était Forin !...

Et d'un coup d'œil rapide il regarda les

trois Horaces, puis après la précaution d'usage, c'est-à-dire l'examen muet par le petit guichet, il alla ouvrir.

Ce n'était point Forin.

L'homme qui avait sonné ne fit pas un pas pour entrer, et il resta sur le seuil debout et froid. Son œil creux avait un regard terne, et tout autour de son visage osseux de longs cheveux châtains, sales et mal peignés descendaient en désordre sur son cou et sur le collet de sa redingote ; son corps était en analogie avec son visage, mince et roide, à un tel point qu'on eût pu croire que chaque mouvement devait le briser.

— M. Marini, dit-il d'une voix brève, en abaissant à moitié sur ses yeux ses paupières flasques et plissées.

— C'est moi.

Cet homme alors fit un mouvement de la tête, qui agita comme la crinière d'un cheval sa chevelure désordonnée, et, sans prononcer un mot, il entra.

Marini ferma la porte avec soin, écouta de côté et d'autre avec précaution, et revint vers l'étranger qui, accoudé contre la cheminée, venait de tirer d'un portefeuille une moitié de lettre écrite déchirée d'une certaine façon.

Il la présenta à Marini.

L'Italien alla à son bureau, prit l'enveloppe dans laquelle était l'autre morceau de papier et le rajusta avec celui que l'inconnu lui avait remis.

— Vous voyez, lui dit-il en lui montrant une chaise, que c'est bien ici que vous avez affaire; vous êtes le frère que nous attendons de Lyon, soyez le bien venu.

L'inconnu tendit la main à l'Italien qu'il avait examiné par une rapide investigation du regard.

— Seront-ils bientôt exterminés? dit-il d'une voix de mélodrame en penchant de côté sa face jaune et osseuse.

— On y travaille.

— On travaille trop lentement; les patriotes de Lyon s'impatientent. Le règne des tyrans pèse...

— Pardon, frère, interrompit Marini de cette même voix flegmatique et accentuée qu'il affectionnait, je ne suis que la moitié d'un conspirateur, agent de conspiration, si vous aimez mieux, je ne m'occupe pas des autres détails. Nous n'attendions plus que Lyon; Bordeaux, Toulouse, Marseille, Carcassonne sont arrivés depuis hier.

L'homme maigre passa une de ses mains dans son habit boutonné jusqu'au cou ; pose conspiratrice qu'il affectionnait assez.

— J'arrive pour ce que vous savez, dit-il d'une voix sombre.

Marini continua sans faire la moindre attention à l'interruption mélodramatique de son interlocuteur.

— Ce soir, si vous le voulez bien, vous serez mis en rapport avec les ordres délégués pour une communication importante. Ce soir, rendez-vous général à la Chaumière. Vous connaissez la Chaumière, n'est-ce pas? l'Éden du quartier Latin ; vous voyez que nous sommes mondains ; c'est qu'à Paris il n'est pas facile d'échapper à la surveillance de cette bonne vieille mère que l'on nomme préfecture de police, et il faut se donner de temps à autre les airs les plus champêtres et les allures les plus pastorales.

L'homme maigre essaya de sourire, mais sa face jaune et ridée s'y prêta de bien mauvaise grâce, et le sourire devint une sinistre grimace.

— Ce sont des conspirations à l'eau de rose, fit-il avec une moue dédaigneuse ; aussi on patauge, on n'avance pas. Par Robespierre !...

s'écria-t-il d'une voix gutturale, vous autres Parisiens, vous êtes de mous patriotes; la moindre des choses vous abasourdit, vous faites comme les hannetons qui comptent leurs cornes pendant une heure avant de s'envoler; nous autres Lyonnais!...

Marini ne broncha pas; le langage du frère et ami glissait sur lui comme l'eau sur la glace; il en avait tant vu et tant entendu! Il se contenta de l'interrompre par ces seuls mots :

— C'est donc bien convenu : ce soir, à la Chaumière, à six heures. On dînera.

Le frère lyonnais approuva d'un hochement de tête.

— As-tu quelques roulantes? dit-il; j'en manque radicalement.

— L'association est bien pauvre, répondit Marini, toujours sur le même ton, et l'ouvrier des faubourgs est d'un entretien très-lourd.

— Alors, donne-moi dix francs.

Pendant que Marini, toujours avec la même ponctualité flegmatique, prenait dix francs dans un tiroir et préparait un carré de papier pour le reçu, le frère et ami était en extase devant la pendule.

— Qu'est-ce que jurent ces trois patriotes? dit-il.

— C'est le serment des Horaces.

— Des... Horaces... tu veux dire, des Voraces. Ça n'est pas mal, mais à Lyon ils ne sont pas habillés comme ça.

Et après cet aperçu historique d'une si pénétrante sagacité, le Rougillon sortit comme il était entré, roide et sombre, seulement avec dix francs de plus dans sa poche; ce qui lui faisait en tout dix francs. L'amour de la patrie tient lieu des vaines richesses.

— Ma foi! dit Marini, le Lyonnais n'est pas amusant, mais il est arrivé bien à propos; me voilà débarrassé de lui. La petite réunion sera ce soir au complet, et si le grand inquisiteur veut bien ne pas nous lancer ses limiers aux jambes, ça ira comme sur des roulettes.

Après avoir jeté un coup d'œil de satisfaction sur son travestissement, il descendit l'escalier et se dirigea vers la place du Caire.

Le signor Marini se rendait chez son huissier, huissier de confiance qu'il avait déjà employé dans des occasions délicates.

— Maître Riffard, dit-il en entrant, le dossier Dominique est-il prêt pour la saisie?

— Tout prêt!

— Il faut saisir ce matin.

— Vous savez que tout le mobilier vendu ne rapportera pas soixante francs.

— Qu'est-ce que ça me fait?

— A vos ordres; je voulais vous prévenir seulement.

— J'ai des raisons pour vouloir opérer la saisie moi-même, en votre compagnie bien entendu, mon cher M. Riffard. Adjoignez-vous un homme sûr.

— Très-bien! j'ai un vieux clerc *ad hoc*. Je suis à vous dans la minute; je signe seulement ces exploits, c'est rue des Postes, n'est-ce pas?

— Oui, rue des Postes.

Marini s'assit et compulsa le dossier.

II

La rue des Postes, où se rendait Marini en compagnie de l'huissier Riffard, appartient en propre à ce qu'il est convenu d'appeler le *quartier Latin*. Aussi, dans cette même rue, y avait-il ce jour-là une réunion d'étudiants, c'est-à-dire visages jeunes, paroles pétulantes, cœurs vifs et brûlants, enthousiastes de tout ce qui apparaît, du nuage qui passe, de l'oiseau qui vole, de la jeune fille qui sourit, de la main qui se tend, de la voix qui l'appelle.

C'est que la jeunesse des étudiants n'est pas cette jeunesse de tout le monde enfermée stric-

tement dans les limites de la vie commune, tenue en lisière par l'inquiétude des parents et surveillée par le regard rigide de la paternité; elle est bruyante et fantasque, folle de liberté et d'indépendance, échevelée par le cœur et par la tête, baril de poudre près duquel brûle incessamment cette flamme divine que Dieu a mise en nous.

Aussi par les fenêtres entr'ouvertes du quatrième étage, on entend déjà les clameurs joyeuses de ces jeunes convives du banquet de la vie.

L'appartement où ils se trouvent sort des règles ordinaires, et franchit d'un bond orgueilleux les bases fondamentales du quartier Latin. Il se compose de trois pièces.

Cela s'est-il jamais vu? Trois pièces !... au lieu de la chambre mansardée de rigueur.

Celles où sont réunis les amis conviés à un somptueux déjeuner, possède un tapis à fleurs diaprées, dont les branches, tantôt rouges, tantôt jaunes, tantôt violettes, serpentent et se tordent coquettement sur un fond vert comme des couleuvres qui jouent dans l'herbe; et puis un bahut, façon antique, bois à moitié moisi, girandoles de fruits et de fleurs, sculptées avec art et fouillées avec adresse par un

ciseau consciencieux, têtes fantastiques ornées d'emblèmes mythologiques; sur les planches de ce bahut sont entassés des verres de Bohême, des potiches chinoises et des plâtres de nos meilleurs artistes.

Ici, un tigre de Barye, les pattes crispées, l'œil ardent, la gueule haletante; là, des chiens de Mêne, et un daim aiguisant ses longs et larges bois contre le tronc d'un arbre; plus loin, des oiseaux de Lechesne, les ailes étendues, lutant entre eux de souplesse et d'agilité, puis, des deux côtés du bahut, sur deux supports gothiques, les statuettes de Rachel et de Déjazet.

Sur une des autres faces, au-dessus d'un long divan en velours, il y a deux panoplies, dont l'une est couverte d'armes anciennes, l'autre, d'objets de chasse et d'armes modernes.

Les deux autres pièces sont à l'avenant.

Nous nous arrêtons là dans notre description, pour ne pas humilier ce pauvre quartier Latin, peu habitué à un luxe aussi oriental.

Dans cet appartement habite Arthur de Savernoy, le petit-fils de ce noble et valeureux Henri de Savernoy, dont les lecteurs doivent avoir gardé souvenir.

Arthur a vingt et un ans. Il vient de passer

son troisième examen, le plus difficile, le plus dangereux de tous, le Rubicon enfin des étudiants; et c'est pour fêter son triomphe qu'il a convié quelques-uns de ses camarades à un repas inconnu jusqu'alors dans les fastes du quartier Latin.

Arthur est bien le type de cette jeunesse du XIXe siècle, pleine de confiance en soi-même, et méprisant dans son insouciante audace l'expérience du passé pour se jeter, toutes voiles dehors, dans l'inconnu de l'avenir, amoureuse des idées libérales les plus exagérées, et s'enivrant de ces mots sonores et creux, *patriotisme* et *liberté,* que les fauteurs de désordres et d'anarchie ont toujours au service des insensés; jeunesse soupçonneuse et inquiète, tenant dans ses flancs féconds le bien et le mal, et presque toujours poussée comme par un vertige à la négation de ce qui est.

Oui, telle est la jeunesse de ce siècle, tumultueuse, agitée, pleine de rumeurs sourdes, sans conviction aucune, espérant toujours et ne se souvenant jamais.

Arthur de Savernoy rêvait comme on rêve à vingt et un ans; le frottement des écoles en avait fait un libéral des plus avancés sans qu'il

sût pourquoi ; il s'abreuvait à l'excès de ces folles idées qui altèrent et empoisonnent.

Caractère généreux, noble à l'excès, plein de dévouement et d'abnégation, de chaleur instinctive, il se créa promptement, parmi les jeunes gens de l'école, de nombreux amis dont il était l'idole et sur lesquels il ne tarda pas à prendre un empire absolu.

Aussi Arthur de Savernoy était une puissance et une autorité réelle, il montait ou arrêtait les cabales ; il eût soulevé à son gré par ricochets une partie du quartier Latin ; il faut dire aussi que le quartier Latin n'est pas difficile à soulever, il aime tout ce qui ressemble au tapage; c'est pour lui comme le marchepied de l'indépendance.

Arthur comprenait sa puissance ; et comme il y a toujours en nous un sentiment naturel d'orgueil, il en était fier et n'eût pas abandonné son petit trône au quatrième étage pour le splendide hôtel du duc de Savernoy, son aïeul.

C'est qu'il savait bien que c'était la meilleure partie de l'école qui s'était ralliée à lui, et que celle-là dominait l'autre par l'intelligence, qui est la véritable force.

Il était riche, il était jeune, il était ardent ; il jetait pour le plaisir de tous son argent par

les fenêtres et en avait au service de ses amis sans s'inquiéter qu'on lui rendît ce qu'il avait prêté. Il était la providence des amateurs de punch, de grogs et de bishops; petit-fils de duc et pair, il se montrait *bon enfant* avec tout le monde. Que fallait-il de plus? Combien de popularités qui visent haut ne sont pas aussi bien assises que l'était la sienne!

Toutefois, et pour établir, avant de commencer ce récit, chaque chose sur son véritable pied, il est juste de dire qu'une partie de l'école lui échappait complétement, la partie qui passe peu d'examens, mais qui joue beaucoup au billard, s'occupe peu du droit romain, mais culotte parfaitement les pipes. Et cette partie-là au moins n'est pas à dédaigner; la paresse et la queue de billard ont leurs prosélytes.

A la tête de ceux-là était Mathias; Mathias, élève de *huitième année;* Mathias, casseur d'assiettes de la société, et qui ne dédaignait pas, dans les occasions solennelles, de s'élancer sur un billard pour haranguer les amis et leur prouver les réformes indispensables tant dans le gouvernement que dans l'école de droit. Type bien vrai, bien réel, bien connu, et que l'on rencontre à chaque pas. Bonne nature au

fond, terrain généreux, mais où la paresse et les mauvaises habitudes sont bien près d'ensemencer tous les vices.

— Bonjour, Édouard, dit Arthur en allant vers le nouveau venu.

— Tu sais, repartit celui-ci, j'ai été refusé; je n'ai jamais aimé les Romains, ce sont des voleurs de gloire; aussi leur droit me le rend, il ne m'aime pas.

— Arthur, c'est le Sardanapale du quartier Latin.

— C'est votre ami, votre camarade, messieurs, qui est bien heureux de vous recevoir chez lui, répondit Arthur en plaçant des chaises autour de la table.

Uu quart d'heure s'était à peine écoulé, que six nouveaux venus s'étaient joints aux quatre déjà présents.

— Savez-vous, messieurs, que j'ignore comment nous ferons pour tenir quinze ici, à moins de nous mettre dessus et dessous ?

Ce matin-là, les deux royautés populaires se donnaient la main. Mathias, qui affectait de faire bande à part et nourrissait en secret un sentiment de jalousie contre le roi son voisin, déjeunait chez Arthur de Savernoy, quoique celui-ci eût eu la faiblesse de croire que les

troisièmes examens étaient faits pour être passés.

— Arthur, dit un des étudiants qui se prélassait sur le divan et s'amusait à former au-dessus de sa tête des tourbillons fantastiques avec la fumée de son cigare, es-tu bien sûr que tout cela ne vient pas de chez Chevet ?

— Incapable de faire une infidélité à ce brave Viaud, la Providence des étudiants

— A la bonne heure, excepté avec les femmes, la fidélité est la première des vertus.

— Tudieu ! cria une voix dans l'antichambre, quel fumet de Périgord !... je demande ardemment qu'Arthur passe un examen tous les huit jours, et surtout qu'il soit reçu ; l'aspect de ce repas me délecte l'odorat.

— On tirera au sort.

— Mathias ne doit-il pas venir ?

— Certainement.

— Alors on criera beaucoup, on fumera de même, et on boira tout autant.

Au même moment on entendit dans l'escalier un grand bruit de voix et de rires.

— Messieurs, je vous annonce Mathias et son état-major, dit un des étudiants en riant.

Comme un écho de ses paroles, la voix de

Mathias, douée d'un timbre de stentor, hurla dans l'antichambre :

Vive l'amour, le rhum et le tabac,
C'est le refrain
Du quartier Latin.

Et Mathias entra, une casquette à carreaux sur l'oreille, une pipe noire comme une aile de corbeau à la bouche, avec de longs cheveux roux demi-crépus et une moustache plus pointue que l'épée d'un mousquetaire.

Mathias s'arrêta sur le seuil.

—Salut la compagnie, la casquette à bas, le brûle-gueule en poche! Tudieu! messeigneurs, quel luxe aristocratique! des tapis! du velours et du gothique à pleines mains; pardon, je me trompe, je suis chez le sultan Mamoud. Allez, la musique!... défilons par rang de taille.

— Messieurs, dit Arthur tout en tendant la main à Mathias, je crois que nous voilà au complet.

— Fallait dire qu'on déjeunait chez l'empereur de Russie, reprit Mathias, on aurait lâché l'habit flamme de punch et le gibus. Est-ce que ça se mange, tout ça?

— Ça se mange et ça se boit. A table!... à table!...

Tous les étudiants prirent place.

— Serrez les coudes, dit Arthur en riant, les gestes sont défendus pour cause majeure.

— Je déjeune chez Lucullus, fit Mathias ; on sait son histoire romaine, quoique l'on passe fort peu son troisième examen ; dire que v'là huit ans que j'aspire à ce gueux de troisième ! ensuite il n'y a pas d'affront ; faudrait retourner à Carpentras, ma patrie, et Carpentras après Paris !... en v'là du changement, des queues fausses et des billards troués !

Tout en parlant, Mathias emplissait et vidait son assiette avec une agilité extraordinaire.

— Il n'y a, reprit-il, que le vieux père qui me tracasse dans tout ça ; il a commencé depuis dix ans à passer la soixantaine, et s'il allait fumer sa dernière pipe sans que je sois là... sacrebleu !... foi de Mathias ! ça me couperait le cœur en quatre. V'là du vin qui se laisse boire ; Gabriel, passe-moi cette fiole, je m'en charge.

Mais les yeux de l'étudiant étaient humides.

— Si jamais je suis gouvernement, dit un des convives, on sera reçu docteur sans passer d'examens. A quoi ça sert-il ? à embêter le monde, voilà tout.

— Bien, Guguste, s'écria Mathias d'une voix aiguë, et si nous nous entendions, ça n'irait pas longtemps comme ça. Nous verrons bientôt du nouveau, mes petits amours.

— Mathias parle toujours comme une énigme.

— Mathias sait ce qu'il dit, reprit celui-ci qui venait de vider *sa fiole*, il ne parle pas, parce que... suffit, assez causé ; mais le four chauffe. Est-ce que par hasard vous êtes contents, vous autres, de la manière dont ça se manigance là-haut ?

— Moi, fit Arthur, je ne parle pas par énigmes comme Mathias, mais je dis que c'est en vain que l'on veut étouffer les idées libérales et qu'elles prendront le dessus tôt ou tard. Nous autres hommes d'une nouvelle génération, nous ne pouvons éternellement marcher dans les vieilles routes et les ornières usées ; il nous faut des réformes et avec elles plus d'air et d'espace. A nous de donner au pays tout entier une impulsion nouvelle, à nous de lever le drapeau de l'indépendance et de la confraternité.

Arthur avait prononcé ces paroles avec une chaleur et une énergie croissantes.

Mathias le regardait avec une sorte d'ébahis-

sement ironique, et il dit à demi-voix à son voisin :

—Voilà un fils de duc et pair qui ne va pas trop mal.

— Croyez-vous donc, continua Arthur, que l'on doive être éternellement voué à l'admiration plastique du passé ? Quand les pères ont fini, les fils commencent; c'est le devoir de la jeunesse d'être l'avant-garde du progrès.

— Les pères ! c'est du rococo, on n'en porte plus, il faut du neuf. A la santé de la belle jeunesse dont nous sommes les plus beaux ornements !

— Bravo, Mathias ! s'écrièrent toutes les voix.

— Je réclame pour ce toast exceptionnel deux autres fioles, répliqua celui-ci d'une voix plus élevée que toutes celles des autres. Le bon vin est l'ami de l'homme, et l'homme est l'ami du bon vin.

— Messieurs, dit Arthur, nous sommes ici pour rire, boire et chanter, et non pour parler politique. Je me mets à l'amende de six bouteilles de champagne. François, du champagne frappé !

— Parle souvent politique, petit, murmura Mathias tout en ingurgitant un verre de vieux

médoc. Tudieu! quel genre! François, du champagne! Jasmin, mets de l'or dans mes poches! je repropose un retoast.

—Voyons le retoast de Mathias! dirent tous les étudiants en se levant et en tendant leurs verres.

— Il est court, mais logique. Attention! les verres sont-ils pleins? *A l'espèce métallique, la plus rare de toutes les espèces!*

Ce devint un tumulte de rires et de cris confus, de verres qui s'entre-choquaient, et au milieu de tout cela le verbe aigu de Mathias dont le règne véritable commençait.

— Camarades et concitoyens, criait-il, je propose d'entremêler d'un généreux lansquenet le champagne frappé de monseigneur; le vieux a envoyé quelques roulantes qui demandent à rouler. Ah çà! Lucullus, ajouta-t-il en regardant le plafond, qu'est-ce qu'on fait donc là-haut? on a l'air de s'y cogner avec agrément.

En effet, on entendait depuis quelques instants un bruit étrange de voix et de meubles qui venaient de l'étage supérieur.

— Deux amants qui se rudoient sur ta tête, ajouta un autre, affaire de se raccommoder. Le mâle paye la casse. Connu.

— En place pour le lansquenet! cria Mathias, et le verre en main.

— Mathias, combien as-tu eu de boules noires?

— Sept sur sept. Ce triomphe sans pareil clôt ma huitième année; mais c'est égal, ils se lasseront avant moi, j'ai encore dix années dans le corps, bon œil et bon estomac. Eh bien! quoi! la vie n'est pas mauvaise; on étudie avec soin les mœurs de la capitale, voilà tout. Je joue dix francs au plus malin : ça y est-il, mes petits amours?

— Je tiens les dix francs, dit Arthur. Le bruit qu'ils font là-haut est énervant.

— Silence au paradis! Ça nous énerve, fit Mathias en riant aux éclats.

Mathias, surtout quand il parlait à Savernoy, avait des manières pleines de sarcasme.

Arthur se leva brusquement.

— Oui, mon cher, reprit-il d'une voix brève, j'aime le bruit que je fais; j'aime moins celui que font les autres; c'est un défaut d'éducation.

Mathias attacha sur lui son petit œil fauve, et répondit presque aussitôt sur le même ton d'ironie marquée, et tout en prenant les cartes :

— Tiens, je vais peut-être ruiner un aristo-

crate; ça m'amusera. Lafleur, du champagne! je compte en boire pour six semaines.

Arthur ne répondit rien, car il eût peut-être emporté la pièce; mais, à l'éclair rapide qui passa sur sa physionomie, il était facile de voir que le coup avait porté.

Il y a toujours, il faut bien l'avouer, entre les hommes que la société a placés dans des positions différentes, souvent même à leur propre insu, un germe indestructible de jalousie et de méfiance. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire pardonner une supériorité quelconque.

Arthur de Savernoy jouait; et même, dans sa façon de jouer, insouciante, sans émotion, il y avait un je ne sais quoi qui était toute une réponse mordante à l'apostrophe de Mathias, qui, l'œil attentif, la pipe immobile entre les lèvres, suivait les cartes avec anxiété.

L'appartement offrait, en ce moment, un de ces aspects étranges où se reflètent, comme autant de facettes, tous les côtés de la vie.

Ceux-ci, accoudés sur la table, vidaient à qui mieux mieux des carafons d'eau-de-vie et de kirsch; ceux-là, étendus sur le divan, les pieds en l'air, regardaient dans un demi-sommeil courir autour d'eux la fumée de leurs

pipes ; d'autres avaient décroché les armes de différents pays qui formaient un trophée ; tandis que quelques-uns, groupés autour des joueurs, jetaient pêle-mêle des pièces de vingt sous et de cinq francs. L'or était banni de ce quatrième étage. Puis, au milieu de tout cela, ajoutez les débris du déjeuner, les verres cassés, les bouteilles vides, les chaises renversées ou poussées les unes contre les autres, et vous aurez le tableau à peu près complet, véritable idylle du quartier Latin, moins Frisette, Georgette, Rigolette et toutes les charmantes grisettes, produit naturel du cru.

— Pour peu que ça continue, dit un des étudiants, je vais être curé et récuré.

— En tout cas, répondit Arthur avec assez de mauvaise humeur, je n'y suis pour rien. Depuis un quart d'heure, je perds tout ce que je joue.

— Avec moi, cher ami, dit Mathias d'un ton mielleux.

Arthur se leva.

Il eût payé le double de ce qu'il perdait pour gagner Mathias.

Son visage était rouge, ses yeux étaient enflammés.

— Le bruit qu'ils font là-haut est insuppor-

table, reprit-il avec mauvaise humeur ; décidément, c'est agaçant au suprême degré.

— Le fait est, ajouta Mathias en retournant deux valets, que voilà une mansarde inconvenante au premier chef.

— Tellement inconvenante, riposta Arthur, dont l'irritabilité, stimulée par les libations, avait besoin d'une issue, que je vais leur dire d'aller faire du bruit dehors.

— Voilà qui sent son autocrate. Je parie dix pistoles qu'Arthur n'ira pas.

— Et pourquoi n'irais-je pas?

— Je ne dis pas que tu n'iras pas ; je parie ; voilà tout.

— Mathias, est-ce sérieux?

— Sérieux comme dix pistoles que je vais gagner ce coup-ci à l'ami Gabriel.

— Eh bien ! j'y vais... et tout de suite encore.

— Arthur, Arthur, dirent quelques-uns des étudiants, ne fais pas cela ; chacun est libre chez soi.

— Laissez donc, laissez donc, ce sera amusant. Le pari est fait. Jean...poltron qui s'en dédit.

— Messieurs, j'ai dit que j'irais; j'y vais.

— C'est une folie.

— Tenez, les entendez-vous faire leur tapage? répéta Arthur.

— Pardieu! mon cher, ceux qui habitent le troisième pourraient, ce me semble, se plaindre bien davantage.

Le visage d'Arthur était pourpre; la fumée des pipes, celle du vin, sa colère intérieure d'avoir perdu contre Mathias, ce défi qu'il venait de lui jeter, tout cela dansait et se heurtait dans son cerveau, et il arrivait en outre ce qui arrive toujours en pareille occasion, c'est que plus on voulait le retenir, plus il s'acharnait à son idée par entêtement et par un faux point d'amour-propre bien ridicule, mais hélas! bien naturel en nous.

Les trois plus raisonnables parmi les étudiants l'entouraient.

— Il n'ira pas, dit la voix aiguë de Mathias.

Arthur fit un bond comme si la pointe d'une lame l'eût touché, et repoussant ses camarades du bras, il s'élança hors de l'appartement.

— Mathias, tu es stupide!

— Sapristi!... fit Mathias en se hissant sur ses grandes jambes, il y est allé; ça me coûte dix pistoles.

Arthur, après avoir fermé la porte sur lui pour que personne ne le suivît, avait monté,

sans se donner le temps de réfléchir, les douze ou quinze marches qui séparaient le quatrième des mansardes du cinquième. Il mit la main sur la clef, la tourna dans la serrure et ouvrit la porte mais il resta immobile sur le seuil, tant il était loin de s'attendre au tableau qui se présenta à ses yeux.

Sur un lit, dans le fond de la chambre, était couché un homme d'une soixantaine d'années environ. Sur son visage amaigri, on voyait l'empreinte d'une longue souffrance, et l'on devinait, à le voir, qu'une fièvre lente et cruelle avait miné ses forces. Son front était chauve ; des moustaches blanches, dont les poils indisciplinés couraient au hasard parmi les sillons creusés sur ses joues par la maladie, indiquaient que cet homme était un vieux soldat. Sa tête était à peine soutenue par un mauvais traversin, et sur le lit était étendue une vieille capote d'uniforme en compagnie d'une bien pauvre couverture de laine. Les quelques meubles de la chambre attestaient une aisance descendue, peu à peu, jusqu'à la misère. Toutefois, la propreté qui y régnait indiquait la présence d'une femme.

Sur le sommet d'une armoire en bois de noyer, il y avait le buste de l'empereur, et tout

autour de la chambre, des lithographies de batailles. Une table, un buffet également en noyer, quelques chaises, et c'était tout.

Dans un coin de la chambre, trois hommes, trois hommes noirs, aux habits sinistres, aux figures impassibles qui semblent porter avec eux le désespoir et la ruine. Deux écrivaient, le troisième était debout.

Appuyée contre le bois du lit, silencieuse et les yeux pleins de larmes, une jeune fille les regardait.

Son visage avait une expression de douleur résignée impossible à décrire; elle avait épuisé, la pauvre enfant, tout ce que les yeux renferment de larmes, tout ce que le cœur renferme de prières, tout ce que la poitrine contient de sanglots. Elle avait tendu ses deux mains jointes, elle s'était agenouillée, et ces hommes que l'habitude rend insensibles à la douleur avaient continué froidement leur cruelle mission. Le vieux soldat s'était emporté pendant que la jeune fille priait; puis tous deux s'étaient tus et attendaient silencieusement.

Certes, les étudiants qui jouaient et riaient à l'étage inférieur n'avaient plus le droit de se plaindre qu'on les interrompait par un tapage inconvenant.

Arthur n'avait pas fait un mouvement ; il se tenait contre la porte ; car il se sentait chanceler, tant à cause de l'émotion subite qui s'était emparée de lui, que par suite des toasts réitérés auxquels il venait de se livrer ; ses regards se portaient, alternativement, du vieillard à la jeune fille.

Les hommes noirs continuaient la saisie des objets qui composaient ce modeste et simple ameublement, avec cette impassiblllité que rien n'émeut, n'offusque ou ne dérange. Celui qui commandait en chef à cette triste exécution parcourait d'un œil scrutateur les plus petits recoins. Pas un clou ne passait inaperçu ; l'habitude est une si belle chose !

Pendant ce temps, Marini qui, on se le rappelle, accompagnait maître Riffard, observait avec un regard attentif toutes les nuances de la triste scène qui se passait devant lui ; l'arrivée du jeune étudiant parut le contrarier visiblement, quoiqu'il fût encore bien loin de s'attendre au dénoûment du drame dont il avait avec tant de soin préparé les différentes péripéties.

L'huissier continua de sa voix flegmatique :

— *Item*, onze lithographies encadrées et coloriées.

A ces mots, le malade fit un bond sur son lit :

ses yeux s'allumèrent d'une flamme étrange; il se leva à moitié, et penchant en dehors du lit son corps épuisé par la souffrance, il attacha son regard fiévreux sur celui qui venait de parler.

— Ces... batailles!... ces batailles!... murmura-t-il d'une voix tremblante en étendant un de ses bras vers les lithographies, tandis que de l'autre il se soutenait avec peine; c'est le bonheur de ma vieillesse, la consolation de ma misère... Ces batailles... on ne me les arrachera qu'avec la vie!

— Mon père!... mon père!... dit la jeune fille en entourant de ses bras le corps amaigri du vieillard.

Mais lui, les regards enflammés, les membres tremblants, semblait ne rien écouter, ne rien entendre.

— Ces batailles..., répétait-il, (et sa voix, tout à l'heure si faible, était devenue tout à coup, sonore et frémissante), entendez-vous bien? c'est toute la vie du vieux soldat. A celle-ci, j'ai reçu ma première blessure, j'avais quatorze ans et j'étais enfant de troupe. A celle-ci, une balle m'a traversé la cuisse au moment où je montais le premier à l'assaut d'une redoute; à celle-là j'ai été laissé pour mort, un coup de

lance m'avait troué la poitrine... La voyez-vous... là... là?... cette glorieuse cicatrice accompagnera le vieux soldat dans son tombeau.

Et en parlant ainsi, il écartait sa chemise et montrait avec orgueil sa poitrine déchirée par une large blessure.

— A celle-là, j'ai été décoré de la main même de l'empereur qui m'a embrassé, tout noir de poudre que j'étais encore... Oh!... mes batailles!... mes chères batailles!... n'est-ce pas que vous ne me les enlèverez pas?...

Des larmes roulaient dans ses yeux, et il tendait ses deux mains.

— Oui! je ne dis pas le contraire; c'est triste, répondit l'huissier; mais je n'y puis rien.

Dominique (car tel était le nom du vieux soldat) allait parler encore; mais la jeune fille lui mit la main sur la bouche, et, appuyant sur la poitrine de son père sa tête tout en larmes, elle murmura au milieu de ses sanglots :

— Silence, mon père... Ne voyez-vous pas qu'ils sont sans pitié?

Arthur de Savernoy avait été témoin de cette scène déchirante, et au milieu de l'impression profonde qu'il en ressentait, il était honteux en lui-même de la pensée égoïste qui l'avait

amené là où il était. Son cœur honnête et bon se révolta de cette froide insensibilité des hommes de loi; tout ce qu'il y avait de généreux en sa nature palpita violemment.

Cloué pour ainsi dire par son émotion sur le seuil de la porte, dès que le silence eut succédé à cette scène, il s'élança vers la table où les hommes écrivaient.

— Quelle somme demandez-vous? dit-il à l'huissier.

— Deux cent soixante et quinze francs quatre-vingt-huit centimes, s'empressa de répondre Marini.

— Cessez votre triste métier, cette somme va vous être payée; veuillez m'attendre un instant, je demeure à l'étage au-dessous.

Et il disparut.

Un mouvement de mécontentement étrange passa sur les traits de l'huissier; il se mordit les lèvres sans rien répondre, tandis qu'il froissait entre ses doigts le dossier qu'il tenait à la main.

Le soldat et la jeune fille étaient silencieux et immobiles, regardant, écoutant presque sans oser comprendre.

Le cœur d'Arthur battait comme il n'avait peut-être jamais battu; c'était la première im-

pression vraiment douloureuse qu'il eût ressentie.

Quand il rentra, il était si pâle que ses camarades en furent effrayés. Ceux que les fureurs croissantes du lansquenet n'absorbaient pas s'empressèrent autour de lui.

— Qu'y a-t-il donc, Arthur ?

— Rien, mes amis, rien...

— As-tu besoin de nous ?...

— Nullement, je vous assure... merci.

— Tu es bien pâle !

Au milieu du groupe des joueurs s'éleva tout à coup la tête de Mathias.

— Tu m'as gagné dix pistoles, Arthur, mais ce n'est pas une raison pour que je ne sois pas tout entier à ton service ; tu sais que je m'entends assez proprement à casser les membres des braillards ; je retourne un valet et je suis tout à toi.

— Je n'ai besoin de personne, dit Arthur qui était allé à son secrétaire dont il avait ouvert le tiroir avec une vivacité pleine de fièvre, car le pauvre Dominique l'attendait là-haut.

Il y avait juste trois cents francs, le reste de sa pension du mois. Il les prit et sortit en courant.

— Ah çà ! dit Mathias, il vient de se fêler, c'est sûr. Il a quelque chose de détraqué.

Arthur avait monté avec plus de rapidité encore que la première fois l'escalier qui conduisait à la mansarde.

— Voilà trois cents francs, dit-il, payez-vous, et remettez les titres à ce pauvre homme.

Le visage de l'huissier était loin d'exprimer la béatitude naturelle à un créancier qui rentre dans le payement d'une somme inespérée.

— Le compte y est, dit-il d'une voix sèche.

Mais tout à coup sa physionomie changea, son front soucieux se dérida, et ses lèvres eurent un agréable sourire en s'approchant du soldat pour lui remettre son dossier.

— Vous pouvez, mon brave, vous vanter d'avoir un voisin d'une espèce rare, reprit-il. Il ne faut pas nous en vouloir, si nous avons été forcés de... Nous sommes de pauvres diables qui exécutons. Tenez, voici la liasse en règle.

Et il ajouta, en se penchant vers le malade :

— Voyez-vous, mon brave, ceci entre nous, si vous aviez encore besoin de quelque somme... venez me trouver ; je vous adressesai à un digne homme de ma connaissance qui

n'est pas dur et qui ne tourmente pas les pauvres gens.

— Monsieur, dit Dominique en lui montrant la porte, vous n'avez plus rien à faire ici.

— C'était par intérêt, reprit l'huissier de la même voix. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il sortit en murmurant entre ses dents serrées :

— Le coup est manqué, mais le dernier mot n'est pas dit encore.

Pendant la scène que nous venons de retracer, le visage de la jeune fille avait une de ces expressions que la plume est impuissante à rendre : les battements de son cœur soulevaient sa poitrine et gonflaient d'une joie ineffable ce jeune sein tout à l'heure si douloureusement oppressé.

Quand ces trois hommes sinistres furent partis et que le regard du jeune homme, souriant et calme, s'arrêta sur elle, elle ne put que joindre les mains comme elle eût fait devant un envoyé de Dieu, et cacha dans la poitrine de son père son visage qui tout à coup s'inonda de larmes.

— Monsieur, dit le vieux soldat d'une voix qui tremblait, tant son émotion était grande,

je ne puis rien, hélas ! pour reconnaître une aussi grande générosité.

— C'est un argent bien placé, dit Arthur d'une voix douce ; il est dans les mains de Dieu.

Et, tendant la main au soldat, il ajouta, en lui montrant les batailles accrochées au mur :

— Elles ne vous quitteront pas !

Dominique retint la main du jeune homme dans la sienne.

— Monsieur, lui dit-il avec une nuance d'orgueil qui perçait à travers le sentiment de reconnaissance empreint sur sa physionomie, c'est de l'argent prêté, rien de plus... rien de plus ; sans cela, je n'eusse jamais accepté.

Le regard d'Arthur, que n'accompagna aucune parole, fut toute une réponse pleine de cette délicatesse du cœur qui était un second bienfait, plus précieux encore que le premier.

Le soldat continua à demi-penché sur lui :

— Ces hommes ont été impitoyables, sans cœur et sans entrailles !... Je leur ai demandé avec prière, et cette pauvre enfant qui est là tout en pleurs les a suppliés, à mains jointes, d'attendre, une semaine au plus, qu'une somme d'argent que j'attends soit arrivée. Rien... rien... Oh ! si j'avais eu vingt ans de moins,

j'aurais fermé la porte, et je les eusse écrasés l'un contre l'autre, foi de Dominique!... Dans huit jours, monsieur, je vous rendrai cette somme... fidèlement... je vous le jure... Dominique est un vieux soldat; il ne manque jamais à sa parole... il se ferait plutôt sauter la cervelle.

Le pauvre malade, épuisé par la violence de ses émotions et par la scène cruelle qui venait de se passer, retomba sur son lit, pâle et sans force.

— Mon père! mon bon père!... s'écria la jeune fille en soulevant de ses deux mains la tête du vieillard; vous voyez bien que Dieu vient à notre aide.

— Oh! vous avez bien raison, mademoiselle, dit Arthur d'une voix douce; Dieu n'abandonne jamais les braves gens.

Et avant que la fille du soldat eût fait un mouvement, il avait quitté la mansarde.

Sur le même palier qu'Arthur de Savernoy, il y avait une autre porte, et devant le seuil de cette porte un vieillard qui regardait le jeune étudiant descendre de la mansarde de Dominique.

Sur son front de quatre-vingts ans couraient encore quelques cheveux argentés; son visage

avait des rides profondes, et les orbites de ses yeux étaient creusées ; l'on voyait que la vie de cet homme avait traversé de rudes épreuves, mais sa physionomie respirait une calme gravité, son sourire semblait avoir conservé l'empreinte des tristes désenchantements qui laissent leurs traces à chaque pas de la vie humaine.

Quand Arthur passa devant lui pour rentrer dans son appartement :

— C'est bien, ce que vous avez fait là, M. Arthur ! lui dit le vieillard, c'est très-bien !

Arthur, absorbé par toutes les émotions qu'il ressentait, leva la tête comme s'il eût été réveillé en sursaut.

— Ah ! c'est vous, M. Vancelay ?

— Vous êtes un brave jeune homme, reprit celui-ci en serrant, avec une affection toute particulière, la main qu'Arthur lui avait tendue, vous êtes un brave jeune homme et un noble cœur.

— C'était un vieux soldat criblé de blessures, répondit le jeune homme.

Et il rentra dans le petit salon où ses amis buvaient, jouaient, chantaient et riaient, sans se douter que c'étaient des cris de douleur

qui avaient un instant interrompu leur gaieté bruyante.

Celui qu'Arthur avait appelé M. Vancelay le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée; puis, lui aussi, il rentra dans son appartement.

— Oh ! oui, c'est un digne cœur !... murmura-t-il à demi-voix en allant s'assoir solitairement dans son grand fauteuil, le meuble le plus important de sa modeste demeure.

III

A la même heure où Arthur de Savernoy réunissait dans un joyeux festin la fleur des pois du quartier Latin, dans la rue de Provence un jeune homme soulevait à peine sa paupière fatiguée. Les frais rayons d'un jour d'automne n'avaient pas encore pénétré dans ce sanctuaire inviolable du sommeil, et cependant midi venait de sonner. Midi, pour beaucoup de gens, c'est la moitié de la journée; pour d'autres, c'est la première heure du jour.

— Quelle heure peut-il être? murmura-t-il d'une voix dolente en écartant à demi les ri-

11.

deaux de son lit ; puisque je me réveille, il est tard.

Et il sonna.

Un domestique parut aussitôt.

Sans même attendre la question qui, sans nul doute, lui était faite chaque matin sous la même forme, celui-ci, en valet qui connaît son métier, dit en entrant :

— Midi vient de sonner.

— Ouvre mes rideaux, François.

Pendant que François soulevait les rideaux de brocatelle jaune, ouvrait les volets et plaçait près du lit, sur un plateau d'argent, les journaux et les lettres, le jeune homme laissa retomber sa tête sur son oreiller moelleux.

Nous avons dit le jeune homme, parce que, dans notre langue, c'est pour ainsi dire un terme générique appliqué à un certain âge; mais Léon de la Vrillière, car tel est son nom, a trente-trois ans. Franchement, ce n'est pas une bonne raison pour ne plus être un jeune homme.

Il est brun, il a le teint assez coloré, les cheveux noirs et lustrés, les yeux vifs, les lèvres étroites et serrées, mais le cou est gros, les membres sont épais, les mains larges et, il faut l'avouer, sans distinction aucune, le torse

bombé comme celui d'un athlète brisé aux exercices de la lutte; certes, cet extérieur robuste et carré contrastait un peu avec l'élégance excessive et presque féminine qui l'entourait, car l'on croirait peindre le séjour d'un Amadis si l'on entrait dans les détails curieux de cette chambre à coucher meublée en bois de rose, et dont Mombro, comme toujours, avait fait une merveille de distinction aristocratique. Que voulez-vous? Jupiter, pour enlever Europe, s'était bien métamorphosé en taureau.

Il faut ajouter que l'épaisseur quelque peu commune de ses membres disparaissait en grande partie sous une allure aisée et une désinvolture pleine d'assurance et de confiance en soi. En outre, la Vrillière avait un certain tour dans le geste, dans la voix, dans le maintien, que donne l'usage de vivre dans ce cercle mondain formé si vite à Paris autour de l'homme qui a de l'argent à jeter sans le compter; l'épais collier de barbe qui entoure son visage, ses moustaches noires qui font ressortir ses dents blanches et bien rangées, donnent à sa physionomie quelque chose de franchement viril peu habituel aux indolents de nos jours.

Le domestique avait quitté la chambre et la Vrillière n'avait fait aucun mouvement, soit pour rompre la bande de ses journaux, soit pour regarder si le plateau déposé près de son lit par François contenait quelques lettres.

Cependant il ne dormait pas; mais son visage avait cette fixité attentive que donne le souvenir d'une pensée ou d'un rêve.

— Oh! murmura-t-il lentement en se parlant à lui-même, sans que ses yeux, comme attachés sur un point fixe, changeassent de regard, quel beau rêve je faisais!... il devançait la réalité; dans mes salons se pressait tout ce que Paris renferme d'hommes éminents, de noms illustres; le ministre m'annonçait, en me serrant la main, que je venais d'être nommé au poste d'ambassadeur; j'avais à côté de moi une femme que tous saluaient avec respect et envie, et cette femme s'appelait la comtesse de la Vrillière; sur ma voiture il y avait des armoiries resplendissantes. Oh! le beau rêve!... le beau rêve!...

La Vrillière s'était relevé d'un mouvement brusque et hautain.

— Pourquoi ne s'accomplirait-il pas? Est-ce donc une ambition si insensée? et ne suis-je pas sur le seuil de la réalité? Courage, mon

bon génie... Encore quelques jours et j'aurai atteint l'échelon le plus difficile.

Tout en parlant ainsi, il regarda autour de lui comme pour bien s'assurer qu'il était seul, et après cette investigation muette, il reprit à voix demi-basse ce colloque avec lui-même :

— Qui jamais aurait pu le croire?... Arrivé où je suis, moi qui étais inconnu et étranger à tous. Oh! les millions de mon père!... que vous faites la route où l'on marche large et facile! Mon père!... Quand je prononce ce nom, ma voix tremble malgré moi... J'ai peur!... Peur! répéta-t-il une seconde fois d'une voix ironique après un instant de silence ; et pourquoi donc aurais-je peur?... L'argent!... l'argent!... voilà ce qu'il faut en ce monde pour tout éteindre, tout oublier... Qu'importe le reste?... Tu m'as donné de l'argent, beaucoup d'argent... Merci, mon père!... Oh! tu connaissais bien les hommes ; c'est l'éternelle histoire du veau d'or, autour duquel on se traîne à genoux ; c'est le grand mot de toutes les ambitions.

La Vrillière avait prononcé ces dernières paroles d'une voix pleine d'arrogance. En détournant la tête, il aperçut deux lettres sur le plateau.

— Du général d'Épernay ! dit-il en décachetant avec avidité.

A peine eut-il jeté les yeux sur cette lettre que son visage prit une expression de joie rayonnante ; il se leva sur son séant.

— Oh ! mon rêve !... mon rêve ! dit-il.

Et il décacheta la seconde lettre.

Dans le même moment, la porte s'ouvrit, et François annonça M. de Leufroy.

Deux mots sur ce nouveau personnage.

C'était un de ces élégants de seconde veine, que tout le monde voit par insouciance, auxquels on donne la main par habitude, mais que l'on estime juste assez pour en penser beaucoup de mal. Combien de gens ont cette position dans le monde ! ce qui ne les empêche pas d'être admis sur un très-bon pied, et d'être recherchés au besoin.

— Encore au lit, paresseux ? dit celui-ci en entrant.

— C'est moins étonnant que de te voir, à cette heure matinale, pommadé, frisé, superbe et prêt à refaire la conquête de ta volage Paquita.

— Ne me parle plus de Paquita, je l'abandonne à son malheureux sort et aux diamants de son exécrable Russe.

— Il paraît décidément que c'est le grand triomphateur du jour; et toi, mon pauvre ami, tu t'en vas demandant ton Eurydice à tous les échos d'alentour. L'amour est une vilaine chose, les Paquita aussi ; je te conseille de te défaire au plus vite de ces deux infirmités. Fais une bonne fin, contente-toi de jouer au whist. Argine et Judith te feront oublier l'infidèle, ainsi que l'exécrable habitant de la Néva ; tu vois que cela rime : *Néva*, *Paquita*.

— Tu as sur le cœur les trois cents louis que je t'ai gagnés hier, reprit de Leufroy, que cette conversation blessait fort dans son amour-propre d'amant éconduit.

— Au fait, c'est vrai, tu m'as gagné trois cents louis. Sais-tu que tu me gagnes souvent trois cents louis? reprit la Vrillière d'une voix moitié ironique, moitié nonchalante, en lissant négligemment entre ses deux doigts les poils lustrés de sa moustache noire. Décidément, je nourris ton malheur ; je suis ton Russe.

— Oui, j'ai assez de bonheur au jeu, dit de Leufroy fort tranquillement.

— Tu pratiques le système des compensations.

Pendant ce dialogue, la Vrillière avait

sauté à bas de son lit et s'était revêtu du costume du matin le plus richement élégant qui se puisse rencontrer. Il y avait peut-être dans cet habillement de chambre plus d'argent que de bon goût dépensé; mais c'est un de ces détails auxquels il ne faut pas s'arrêter,

La Vrillière était devant la glace et ralliait symétriquement, avec les dents de son peigne d'ivoire, les mèches éparses de ses cheveux.

Ici un silence de quelques minutes avait succédé.

De Leufroy regardait la Vrillière; et, pour celui qui eût observé attentivement sa physionomie, il était évident qu'une pensée secrète le dominait et qu'il était venu pour parler d'autre chose que de Paquita et des diamants du Russe.

Pendant que la Vrillière était devant la glace, il parcourait la chambre du regard, et ses yeux s'arrêtèrent sur les lettres restées sur le lit à moitié ouvertes.

De Leufroy se leva pour aller prendre un cigare dans un ravissant coffret de bois de rose et de porcelaine de Sèvres, mais on eût dit qu'il cherchait à voir ce que pouvaient contenir ces deux lettres, fort mal placées

pour l'indiscrétion de ses regards : aussi, et quelque subtilité qu'ils eussent, ils ne purent découvrir dans cette rapide inspection que la signature de l'une d'elles.

— Général d'Épernay, murmura-t-il tout bas entre ses lèvres.

Et il alla se rasseoir dans son fauteuil.

— Tu réfléchis, mon cher de Leufroy, dit la Vrillière qui s'était retourné.

— Je pensais à ce cigare, qui est excellent, et j'en regardais voltiger la fumée au-dessus de ma tête.

— Voilà une pensée digne des bergers de l'Arcadie.

— A propos, la Vrillière, et ton mariage? reprit de Leufroy avec indifférence, en faisant tomber, du bout de son petit doigt, la cendre blanchie de son cigare.

— J'allais t'en parler.

— C'est ta Paquita à toi!

— Eh bien! ma Paquita se porte à merveille.

— Je t'en fais mon compliment.

La Vrillière avait été prendre les deux lettres qui étaient sur son lit.

— Cher ami dit-il, en tendant la main à de Leufroy, j'ai un vrai fonds d'amitié pour toi,

et je t'aime véritablement, parce que tu m'as rendu deux grands services.

— Moi? dit celui-ci en se soulevant à moitié.

— Sans t'en douter : qu'importe? J'ai été amoureux une seule fois dans ma vie.

— De la petite Marguerite.

— Comme tu dis, de la petite Marguerite ; je l'aimais, ce qui était une bêtise ; je croyais en elle, ce qui était bien plus bête encore ; tu me l'as enlevée, et sans diamants ; elle t'aimait en cachette pendant qu'elle me trompait ouvertement ; tu m'as guéri de l'amour : premier service. Tu me gagnes tous les jours au whist un fort joli revenu, tu me guéris du jeu ! second service. Ta main? tu es un ami véritable.

De Leufroy eut l'air de rire aux éclats, et ajouta :

— Aussi, pour compléter la cure radicale, tu te maries.

— J'espère que ce sera le seuil où s'arrêteront tes bons offices.

— Pour un homme qui parle si bien du mariage, tu m'as l'air de t'en tenir à la théorie et de négliger de ton mieux la pratique, car voilà deux petits poulets qui pourraient bien

t'avoir procuré le plus agréable des réveils.

On voit que l'autre se glissait tortueusement vers son idée fixe.

— Tu as raison, le plus agréable des réveils. Peux-tu me promettre une discrétion de quelques jours?

— S'il s'agit de choses sérieuses, oui.

— Très-sérieuses ; lis cette lettre.

De Leufroy la prit avec une nonchalance affectée ; mais déjà ses yeux impatients en dévoraient le contenu.

— Elle est...?

— Du comte d'Épernay.

— Ah ! ah ! du futur beau-père : et il te dit que sa fille est charmante, pleine des plus aimables qualités ; c'est la monnaie de tes millions.

— Mieux que cela ; lis.

De Leufroy lut ce qui suit :

« Mon cher la Vrillière, je ne veux pas « tarder d'un instant à vous annoncer une « excellente nouvelle ; je quitte le garde des « sceaux ; ma demande, je pourrais dire notre « demande, a été soumise hier au conseil des « ministres que présidait Sa Majesté. Succès « complet ; aussitôt votre mariage avec ma

« fille, vous recevrez l'autorisation du ministre
« de prendre le titre de comte, en ajoutant à
« votre nom le nom d'*Épernay*. A ce soir,
« n'est-ce pas, mon cher la Vrillière?

« Général comte D'ÉPERNAY. »

Si la Vrillière eût été moins plongé tout entier dans la béatitude de ses rêves orgueilleux, si près de s'accomplir, il eût pu, peut-être, remarquer que cette lecture produisait un effet étrange sur son ami, malgré la promptitude avec laquelle celui-ci comprima le mouvement involontaire qui passa comme un éclair sur sa physionomie.

— Bravo, mon cher comte, dit-il en se levant. Mais... ce mariage n'est pas très-prochain... encore?

— J'espère bien que dans huit jours ce sera fait.

— Dans huit jours!...

Cette exclamation fut dite sur un tel ton, que la Vrillière répliqua en souriant:

— Cela te chagrine donc?

— Au contraire, cher ami. Et ce voyage que tu devais faire... en Provence, je crois?

Les deux sourcils de la Vrillière se contrac-

tèrent subitement, ses traits prirent une expression à la fois sombre et dure.

— J'y ai renoncé, dit-il.

— Je t'en félicite, car... je croyais que des affaires de famille pouvaient retarder tes projets.

— Je n'ai pas de famille, répondit la Vrillière, dont le visage se couvrit d'un nuage épais; je n'ai aucun intérêt en Provence.

De Leufroy, sans répondre, fit voltiger la fumée de son cigare en dessins capricieux.

— Je n'ai que la moitié de votre confidence, M. le comte, lui dit-il.

— Et voici l'autre, reprit la Vrillière, qui passa la main sur son front et secoua brusquement la tête.

De Leufroy regarda rapidement la signature de la seconde lettre.

— Édouard de Rouvaux, dit-il. c'est, si je ne me trompe, le nouveau chef de cabinet du ministre des affaires étrangères?

— Oui.

De Leufroy lut à haute voix :

« Cher ami (c'est vrai, tu étais au mieux avec Rouvaux), le général d'Épernay a fait merveilles, il a demandé pour vous, au nom de

ses services et d'un certain passe-droit *fort heureux* dont il avait à se plaindre, le consulat général de Barcelone ; le ministre se fait tirer l'oreille ; moi, qui connais le fond des choses, je vous dis tout bas : L'affaire est faite. Mais vous savez le vieux proverbe : Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Épousez... épousez... et votre nomination sera présentée immédiatement à la signature du roi. Si vous avez le temps, passez me serrer la main à mon cabinet.

« É. DE ROUVAUX. »

— Tu vois, dit la Vrillière en reprenant la lettre, que j'ai pleine et entière confiance en toi. Aussi, pas un mot de tout ceci à qui que ce soit.

— Il y a encore un proverbe là-dessus, répliqua l'autre avec un sourire. *Si la parole est d'argent, le silence est d'or*... Tu peux être tranquille, j'ai toujours mieux aimé l'or que l'argent.

— Maintenant, M. de Leufroy, dit la Vrillière avec un sérieux forcé, à votre tour.

Celui-ci se leva, alluma un second cigare et répliqua sur le même ton :

— Je suis prêt à répondre.

—Hier, au concert de la comtesse M***, j'étais à écouter de mon mieux l'air de la *Lucie* chanté par Moriani, lorsqu'une fort belle personne entra dans le salon, teint pâle comme un beau soir d'automne, ainsi que dirait notre poëte Alfred de Musset, longs cheveux noirs qui couraient sur ses épaules.

— Des yeux, n'est-ce pas, qui semblent toujours être entre le ciel et la terre?

— Et pour compléter le portrait, des lèvres minces, mais d'un dessin si correct qu'on les dirait taillées dans le marbre.

— Pardieu! la princesse Pallianci, produit fort attrayant de la belle Italie.

— C'est toi qui l'as nommée. Il paraît que cette belle princesse est une des célébrités du jour?

— Tu sais seulement cela d'hier soir, ignorant?

— Ma foi, oui. Mais il n'en est pas de même de toi.

— Qui t'a dit cela ?

— Pardieu! Montlaur auquel je demandais le nom de cette beauté inconnue pour moi, et à laquelle tant de visages souriaient.

— Et Montlaur t'a dit?...

— Montlaur commençait à me raconter que c'était une beauté politique; dans le même moment, tu es arrivé, et en chevalier courtois, tu t'es assis auprès d'elle, avec un air d'intimité très-compromettant.

De Leufroy avait repris son attitude nonchalante.

— Oui, mon ami, reprit-il d'une voix traînante, c'est une beauté... politique ; voilà la seule vérité que t'ait dite ce pauvre Montlaur.

— Les femmes veulent donc se mêler de tout?

— Pourquoi pas, puisque les femmes sont le brasier auquel on vient demander le feu sacré de l'inspiration, de l'énergie et du courage. Quelle est l'action de notre vie dans laquelle une femme, par la pensée, le rêve ou la réalité, ne joue pas un grand rôle? Je le sais bien, les sages qui tournent sept fois leur langue avant de dire une bêtise, crient qu'elles mènent à l'abîme. Mais si parfois elles font des criminels, combien ne font-elles pas de héros souvent!

De Leufroy s'était animé, malgré lui, en parlant, et sa voix, d'habitude ironique et railleuse, avait un timbre tout particulier.

— Tu me confonds, s'écria la Vrillière; tu as presque l'air de parler sérieusement, toi le sceptique railleur.

— Tu as raison, je m'animais, et c'est mauvais, surtout à jeun. Je te parle des femmes au lieu de te parler de la princesse Pallianci ; c'est qu'elle n'est presque pas une femme.

— Elle est bien belle.

— D'une beauté exceptionnelle comme sa nature ; elle n'entraîne pas, elle séduit. Étrange organisation en contraste perpétuel avec elle-même, elle est de feu ou de glace, selon sa volonté. Nulle femme, quand elle le veut, n'a plus de charmes qu'elle, nul homme plus de courage et d'énergie.

— Mi-partie ange et démon, interrompit la Vrillière en riant; heureusement les ailes sont plus longues que les griffes.

— Ne plaisante pas, la Vrillière, c'est une amie ou une ennemie dangereuse. Elle mène de front un bal dont elle fait les honneurs, un concert dont elle est le plus puissant attrait, et une conspiration dont elle peut devenir à la fois le chef le plus hardi comme l'instrument le plus actif, le plus infatigable. Mon cher ami, reprit-il après avoir allumé son cigare qui s'était éteint pendant la con-

versation, une société, quelle qu'elle soit, a dans son sein tous les germes de discorde et de destruction, comme les hommes ont en eux en naissant le germe de la mort : les ambitieux, les mécontents, les petits et les réprouvés, forment la bohême de la société moderne; eh bien ! la princesse a un tact parfait pour les découvrir, les démasquer et les amener à soi. Toujours la vieille histoire qui sera éternellement neuve; le défaut de la cuirasse ou le talon d'Achille.

— Et tu as été séduit, mon pauvre ami ?

— J'ai remarqué, riposta aussitôt de Leufroy, que les gens heureux sont railleurs; mais, hélas! il y a longtemps qu'on ne me séduit plus, cher ami, et l'on ne m'a jamais entraîné. Aimer la princesse !... Allons donc !... Je la connais trop pour cela ; elle ! ma maîtresse !... c'est tout au plus mon collaborateur.

— En république?

— N'est-ce pas une comédie ou un drame comme un autre?

— Ah çà ! tu es donc toujours républicain?

— Comment ! toujours? voilà un mot superbe ; il y a à peine six mois que je me suis trouvé cette vocation.

La Vrillière s'approcha du fauteuil dans lequel son ami était fort commodément étendu, et, se penchant vers lui, il lui frappa ironiquement sur l'épaule.

— Voilà, dit-il, un beau modèle de sans-culottes, en gants jaunes et à l'eau de rose.

— Eh! mon Dieu! répliqua celui-ci sans rien perdre ou compromettre de sa position horizontale, Sénèque écrivait avec un stylet d'or son traité sur le *Mépris des richesses*, et Saint-Just était l'élégant le plus parfumé de son temps; Sardanapale et Catilina ne sont pas si loin l'un de l'autre qu'on le croit. Aussi, M. le comte, en dépit de mes opinions, j'accepterai très-volontiers une place dans votre voiture armoriée, je n'ai pas de préjugés mesquins.

— Et toi, citoyen, quand tu auras, en collaboration avec la belle princesse, renversé le gouvernement au profit d'une nouvelle république, tu ne me couperas pas trop vite le cou?

— J'aurai une petite cachette pour mes amis. Adieu, cher.

— Tu t'en vas?

— Je crois que ce n'est pas tout à fait le temps de te parler réformes sociales. Je te

laisse rêver à ton bonheur et... à ton consulat général.

La Vrillière lui tendit la main. De Leufroy sortit après avoir allumé un troisième cigare.

Tout en descendant l'escalier à la hâte, il murmurait entre ses dents :

— Il n'y a pas de temps à perdre,

Quand il fut dans la rue, il se jeta dans le premier cabriolet de remise qu'il rencontra, et le cocher partit au plus grand trot de son cheval.

La Vrillière, resté seul, se laissa tomber dans son fauteuil, et se prit le front à deux mains.

Une méditation profonde, inquiète, agitée, venait de s'emparer de lui ; car quelques mots prononcés dans la conversation avaient remué dans sa pensée de poignantes inquiétudes. Si l'avenir appartient à Dieu, le passé est aux hommes ; c'est un livre qu'aucune volonté ne peut fermer entièrement et que chaque main a le droit d'ouvrir.

— Oh!... la Provence!... la Provence!... murmura-t-il à demi-voix.

Et ces trois mots, qui passèrent avec amertume sur ses lèvres, se glissèrent en frémissant entre ses doigts entrelacés.

Après un instant de silence plein d'angoisses

et de crispations nerveuses, il releva sa tête que semblait alourdir le pesant fardeau de ses souvenirs, soulevant les longs cheveux qui couvraient ses tempes.

— Allons, allons, dit-il, je suis fou !... Cette pensée m'assiége incessamment, et plus d'un demi-siècle a passé sur ce secret... Ce souvenir qui m'effraye est bien tout entier dans la tombe. Je suis fou !...

Un sourire de satisfaction immense rayonna sur tout son visage et redonna les couleurs à ses lèvres minces et pâles.

— Je m'inquiète... quand tout me sourit, continua-t-il. Ces trois rêves de la vie d'un homme, fortune, orgueil et ambition, sont à moi ; tout ce que ma pensée me demande, la réalité me le donne, et je m'inquiète !... Dans huit jours je serai comte de la Vrillière, consul général !... Je vais aller voir si les diamants de la future comtesse sont enfin montés, car ces bijoutiers sont d'une lenteur...

Tout en parlant ainsi, il avait sonné son valet de chambre.

— François, lui dit-il, donne-moi de quoi m'habiller, et dis au cocher de faire atteler ; à cinq heures, tu m'apporteras au club de quoi changer.

Une heure après, la Vrillière s'arrêtait au coin de la place Vendôme, devant le bijoutier Lecointe, et courait ensuite chez Palmyre, qui s'était chargée de la confection de la corbeille.

Il va sans dire qu'au milieu de ces graves occupations, il n'oublia point d'aller serrer la main au chef du cabinet, pendant que son valet de pied allait rappeler au fleuriste de ne pas oublier de composer avec les fleurs les plus rares le bouquet de mademoiselle d'Épernay.

Il est temps de dire à nos lecteurs où allait si précipitamment M. de Leufroy. Il allait rue Sainte-Croix de la Bretonnerie; ce n'est pas, à coup sûr, le quartier des amours, mais c'est peut-être celui des affaires.

Le cabriolet s'arrêta au coin du marché Saint-Jean; de Leufroy, après avoir regardé quelques instants autour de lui, retourna sur ses pas dans la rue que le cabriolet venait de parcourir, et s'arrêta devant la demeure du signor Marini : il entra dans l'allée, monta l'escalier d'un pas rapide, et sonna à la porte de l'Italien, au moyen d'un bout de ficelle attaché à un crochet de fer rouillé.

Dès qu'elle s'ouvrit, il entra comme un ouragan.

— Je suis bien aise de te voir, Marini, dit-il en s'asseyant sur la première chaise qu'il rencontra; j'avais une peur atroce de ne pas te trouver chez toi.

— Ma foi, monsieur, je rentre à l'instant.

Marini avait fermé la porte avec le soin minutieux qui le caractérisait.

De Leufroy allumait un cigare, son compagnon inséparable.

— M. de Leufroy vient, sans doute, me demander de l'argent? reprit flegmatiquement l'Italien en s'inclinant fort respectueusement.

— Du tout, pas pour le moment.

— Vous m'étonnez.

— Il s'agit de trois millions qui nous échappent.

— Les trois millions de la Vrillière!...

— Dans huit jours il se marie.

— Bah!

— Tout est décidé.

— Nous mettrons bien quelques bâtons dans les roues.

— Dans huit jours, il est, par autorisation royale, comte et consul général.

— Il va vite en besogne, continua l'Italien avec le même sang-froid; mais l'expérience

m'a appris que, tant qu'une chose n'est pas faite, il y a autant à parier contre que pour.

— Si ce la Vrillière nous échappe, nous sommes perdus!

— Ah! ça c'est vrai, nous tirerions la langue au quatrième degré. Ce serait dommage, le reste marche si bien; mais êtes-vous sûr qu'il soit aussi avancé que vous le dites?

— Prends mes paroles au pied de la lettre.

— Alors, répliqua Marini, dont le visage devint profondément méditatif, il faut se hâter... Et ce Forin qui ne revient pas.

— Aussi, pourquoi avoir envoyé un ivrogne de cette espèce?

— Eh, mon Dieu! fit Marini avec une accentuation particulière dans la voix, on n'est pas parfait dans ce monde; Forin aime considérablement à boire, c'est vrai; mais il a des qualités: il est hardi, entreprenant, infatigable; laissez faire M. le comte, dans huit jours, il y a huit fois vingt-quatre heures, et dans chaque heure, le temps de défaire soixante mariages, bien des comtes et des consuls généraux.

— Forin a-t-il écrit au moins?

— Pardieu!

— Est-il sur la trace?

— Vous savez mon défaut : je ne réponds jamais aux questions.

— Marini, tu es un homme insupportable.

— A votre service, M. de Leufroy. Ainsi donc, résumons-nous ; car d'un instant à l'autre on peut venir nous déranger : Dans huit jours, notre homme doit se marier si on n'y met bon ordre, ce qui en fait du même coup un comte de nouvelle fabrique et un consul général ; c'est assez joli pour commencer. Peste ! les d'Épernay n'y vont pas de main morte. Donc, surveillez-le de près ; il doit avoir la puce à l'oreille et être pressé : n'oubliez pas de crier de temps à autre contre cette société aussi aveugle dans ses sympathies qu'implacable dans ses haines ; préparez la voie... vous savez... de bonnes réformes sociales... le nivellement des droits... l'abaissement de ces orgueils dépravés... etc... etc... ça ne peut jamais faire de mal.

— Mais si Forin n'arrive pas ?

— Que diable ! n'ayez pas peur, il arrivera... ou bien nous trouverons autre chose, nous ne sommes pas des imbéciles.

— Marini, tu es une énigme perpétuelle.

— Oui, mais les énigmes finissent toujours par se deviner... A propos, si vous ne trouvez

pas, dans la journée, un volume quelconque chez votre concierge, qu'un monsieur aura remis pour vous, rendez-vous ce soir, à six heures, à la Chaumière.

— Ah bah ! à la Chaumière, sous la garde du vénérable Lahire ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— A six heures ?

— A six heures.

De Leufroy sortit.

Marini alla tranquillement s'asseoir dans son fauteuil. Et, pendant qu'il prenait au crayon quelques notes en chiffres, il murmurait entre ses dents, comme se parlant à lui-même :

— En voilà un qui ne vaut pas dans toute sa personne la patte cassée d'un chien ; mais c'est un homme précieux pour nous, je ne lui connais pas une seule qualité.

IV

Vraiment, les régénérateurs sociaux sont sans pitié! Comme les corbeaux, ils s'abattent partout... Ne pas respecter la *Chaumière*, ce séjour des grâces inédites du quartier latin! *Retro, Satanas!...* Pourquoi ne pas aller dans quelque bon réduit démocratique au fond duquel, comme disait un frère et ami de bonne souche, un *délicieux fumet mélangé ail, porc, eau-de-vie et vin bleu*, frapperait à chaque instant leurs facultés olfactives... Mais la Chaumière!...

Elle aussi!... elle sera initiée à vos beaux rêves, grotesques descendants de Robespierre,

clowns ridicules qui ne demanderiez pas mieux que de devenir d'atroces bouchers demain, si vous le pouviez!

N'est-ce pas l'*Eldorado* de la France savante en herbe, la passion de ses heures oisives? Dans ce séjour demi-champêtre, plus rien ne rappelle l'asservissement de l'étude, la parole froide et doctorale du maître; là, l'étudiant est indépendant et souverain : il règne, il chante, il danse, il est gracieux et volage à son gré; il porte sur un de ses bras le tartan de la grisette, tandis que de l'autre il la rapproche de son cœur; il connaît les noms de tous et de tout, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable de chaque allée, la douce obscurité de chaque buisson, toutes ces choses qui sont pour lui autant de souvenirs; il les salue et leur sourit comme l'on fait d'un ami qu'on retrouve.

Il est galant et promeneur ainsi que Faust et Marguerite, tant que l'archet ne le convie pas à la danse; alors il s'y précipite avec toute l'ardeur de ses vingt ans, sans peur, mais pas toujours sans reproche.

Ce jour-là, le ciel n'avait pas d'étoile; des nuages sombres couraient çà et là et venaient subitement couvrir les rayons argentés de la

lune, comme pourraient faire des manteaux impénétrables. Un vent inégal faisait frissonner entre elles les feuilles jaunies des arbres, et quelques-unes, détachées, tantôt voltigeaient au-dessus des têtes, tantôt s'affaissaient sur le sable pour y mourir tout à fait.

C'est qu'on était aux derniers jours d'octobre, et les branches à demi dépouillées s'inclinaient sous le vent; on eût dit qu'elles voulaient dire un dernier adieu et donner un dernier baiser aux feuilles qui gisaient à terre.

Quand les feuilles s'en vont, les joies de la Chaumière sont bien près de les suivre. Aussi, malgré le ciel qui était menaçant, la bise qui criait quelque peu, il y avait foule joyeuse et bruyante à la Chaumière; on aime doublement ce que l'on craint de perdre.

Il ne faut pas croire, au moins (et je parle ici pour ceux qui pourraient ignorer tous les détails de ce séjour agréable), que la Chaumière ne soit qu'un jardin avec des bosquets et des allées tortueuses, ce qui est déjà fort séduisant; elle est mieux élevée que cela, plus aimable et plus clairvoyante. Elle a ses cabinets particuliers, son restaurant, *utile dulci*, et ce n'est pas la partie la moins fréquentée et la moins tumultueuse.

Nos conspirateurs avaient retenu le plus grand des cabinets.

C'était un dîner offert aux délégués des départements, et pour ne pas effaroucher le maître du logis, deux conspiratrices haut placées dans l'estime socialiste avaient été invitées à prendre part à ce petit conventicule. Les femmes bien souvent sont les roses qui cachent les épines.

Mais la Chaumière est habituée à la visite des étrangers; loin de s'en effrayer, elle en est fière et s'en honore.

Certainement pour un œil quelque peu observateur, la physionomie de cette société n'avait pas tout à fait l'aspect et le parfum des habitués du lieu; mais la gaieté la plus franche animait tous les visages, excepté celui de l'homme maigre et jaune que nous avons déjà vu chez Marini, et qui posait en bas-relief révolutionnaire.

Tous les regards souriaient fort agréablement, les verbes étaient hauts, les voix éclatantes, comme il appartient à des hommes qui ne craignent pas d'être entendus ou écoutés. On eût dit de nouveaux musiciens cherchant à se mettre au diapason d'un orchestre.

L'élégant des clubs surtout était d'une

gaieté charmante; il racontait des histoires adorables; l'OEil-de-Bœuf et les talons rouges n'avaient rien vu de pareil.

Le conspirateur sérieux le regardait avec des yeux pleins d'un mâle dédain, tandis que les pommettes osseuses de ses joues tressaillaient sous un petit frémissement nerveux.

De Leufroy l'avisa dans son coin, taciturne et muet; et allant à lui, il sortit de sa poche le plus délicieux porte-cigares qui se pût voir (présent de Paquita avant le Russe), afin d'offrir un cigare au patriote lyonnais.

— Je ne fume jamais, répondit celui-ci avec solennité.

— Je vous plains, répliqua de Leufroy sur le même ton, en pirouettant à demi sur ses talons; vous vous préparez une vieillesse bien pénible. De quel département notre cher frère arrive-t-il?

— De Lyon.

— Ah! il paraît qu'à Lyon on conspire intérieurement et extérieurement.

— Et sérieusement, dit l'homme maigre en redressant sa taille de squelette.

Dans le même moment on entendit le bruit d'une citadine qui s'arrêtait.

— Ah! voilà ces dames, s'écria de Leufroy

qui lissait devant une glace le bout de ses moustaches; mon cher frère, hasardez par mégarde un sourire, je vous en supplie, sinon vous allez effrayer ces dames.

—Qu'avons-nous besoin de jupons au milieu de nous? riposta l'homme sérieux.

— Oh! oh! fit notre Parisien en frappant sur l'épaule du Lyonnais, qui en éprouva un mouvement marqué d'oscillation, décidément Lyon me paraît bien arriéré.

Et d'un pas leste et sautillant il alla au-devant de ces dames, après avoir toutefois salué le Lyonnais avec une courtoisie quelque peu ironique.

Nous l'avons dit, elles étaient au nombre de deux, et elles entrèrent ensemble.

L'une s'appelle la princesse Olympia Pallianci et vient en droite ligne d'Italie, le pays des jolies femmes, des oranges éternelles et des conspirations.

L'autre s'appelle Augusta et est le produit énergique et vigoureux d'un département français. Elle rêve bien des choses, en écrit davantage encore; nature étrange et qui semble fatiguée ou humiliée d'être femme. Son allure a une façon franche et cavalière qui dénote tout d'abord une de ces organisations résolues

qui croient beaucoup en soi, veulent qu'on y croie, et qui, se forgeant des principes à part, ont banni de leurs pensées comme de leurs mœurs de puérils détails imposés à leur sexe. Une telle femme ne peut pas être blonde; ce serait un anachronisme. Les traits de sa physionomie sont plutôt rudes et sauvages; ce qui n'est en rien le miroir ou l'écho de son cœur. Le lecteur achèvera le portrait.

La princesse Pallianci est brune aussi, et cependant il y a tout un monde entre ces deux femmes, quant à l'extérieur et à la physionomie. La princesse n'a pas sur le visage cette rédondance vigoureuse de la vie qui sort par les yeux, s'exhale par les lèvres et se traduit pour ainsi dire dans chaque mouvement.

Le visage de la princesse Pallianci est, au contraire, d'une pâleur mate et presque maladive; ses yeux, entourés d'un large cercle de bistre, sont noirs, plus expressifs qu'ils ne sont vifs; parfois ils s'animent tout à coup et lancent de fauves étincelles. Les sourcils, qui sont à la beauté des yeux ce que sont les cheveux à la beauté du visage, ont un dessin large et vigoureusement accentué; mais, par un heureux contraste, ils sont adoucis aux extrémités et dans leurs contours. Le nez est d'un beau

dessin ; les narines, pures et fermes comme celles d'une statue de Phidias, ont ce léger gonflement que donne le tressaillement du sang dans les veines ; un peintre se fût longtemps arrêté avant d'essayer ou d'oser en rendre l'expression. Les lèvres développées sont pâles et sans couleur ; de longs cheveux légèrement ondés, vigoureux dans leur couleur et dans leurs replis, semblent accompagner, comme de sévères et mâles gardiens, cette figure étrange que nous avons voulu peindre dans ses détails les plus frappants.

On doit comprendre tout ce que ce visage pâle, presque fiévreux, si éloigné de ceux que l'œil est habitué à rencontrer, peut avoir de triste et de mélancolique. On dirait un des pâles habitants de la tombe que la volonté de Dieu arracherait à la terre.

L'arrivée de la princesse Pallianci et celle d'Augusta changèrent toutes les physionomies.

Les figures se déridèrent ; il est bien entendu que nous ne parlons pas de celle du Lyonnais.

— Nous voilà au grand complet, messieurs, dit celui qui semblait présider comme chef à cette *réunion de famille*. A table ! Nous ferons plus ample connaissance le verre à la main, en portant un toast à ces dames.

Et il les nomma l'une après l'autre aux différents convives.

Tous s'inclinèrent.

On le voit, on n'eût pas été plus poli dans un salon du faubourg Saint-Germain.

Chacun s'assit.

La princesse Pallianci se mit à la droite, et Augusta à la gauche de celui qui avait parlé.

De Leufroy se plaça en face, et le repas commença comme commencent tous les repas.

L'homme jaune s'était assis à côté de de Leufroy.

— En voilà un, dit celui-ci à demi-voix, qui dégoûterait des conversations; s'ils sont tous comme cela à Lyon, je leur souhaite beaucoup d'agrément.

Certes, si quelqu'un, guidé par un motif de suspicion, fût venu secrètement observer cette réunion de conspirateurs, il n'eût pu deviner, sous ces appétits dévorants, les stoïques régénérateurs des libertés publiques. Carcassonne, et Toulouse surtout, se faisaient remarquer dans cette lutte acharnée des estomacs patriotiques; Marseille et Bordeaux, comme grandes villes, avaient plus de retenue, ou moins d'appétit. Les habitants de la vieille Lutèce man-

geaient en hommes qui en ont depuis longtemps l'habitude.

De Leufroy, nature railleuse et ironique, observait Lyon, dont rien ne pouvait dérider l'allure fantastique, et qui, de temps à autre, abaissait dédaigneusement son œil glauque sur les patriotes assez désœuvrés pour s'occuper de semblables futilités.

— Vous offrirai-je de ce plat, mon cher Lyonnais? fit de Leufroy, toujours avec la même politesse obséquieuse.

— Je ne me nourris pas de fanfreluches, répondit l'austère républicain en appuyant sur la table ses deux avant-bras osseux.

— Que voulez-vous? repartit l'autre avec une physionomie aussi imperturbable que celle du Lyonnais, vous préféreriez de beaucoup, je le sais, mon digne frère, une gibelotte de rois ou un consommé au gendarme; soyez tranquille, nous mettrons ces plats-là prochainement à la mode; mais pour le quart d'heure, ils ne sont pas encore inventés, et force nous est de nous contenter de ce prosaïque salmis de bécasses.

Tout cela avait été dit si sérieusement que le Lyonnais répliqua de sa voix la plus creuse:

— Que saint Robespierre nous vienne en

aide, et bientôt l'heure sonnera de faucher en plein pré et de tailler en plein drap !

Nous n'avons rien dit encore du délégué italien, absorbé que nous étions par nos aimables compatriotes ; ce délégué est le produit de la *Jeune Italie* ou pour mieux dire de l'*Italie rouge* (l'une est le départ, et l'autre l'arrivée) ; il a sucé dès sa plus tendre enfance le lait des bons principes révolutionnaires. Aussi, admirateur et disciple des Mazzini, des Mamiani, des Gioberti et des Sterbini, il brûlait du désir de renverser l'édifice social, et venait, frère plein de confiance et d'espoir, tendre la main à la France, double signe de fraternité et de mendicité.

Certes, les frères de la Jeune Italie ont des droits éternels à la reconnaissance des mauvais citoyens ; ce sont, avec les Polonais, les Juifs errants des révolutions ; on les retrouve partout où l'ordre est menacé par l'anarchie.

S'il n'était pas jaune comme le Lyonnais, il était sombre comme lui ; les plis de son front semblaient former deux poignards en croix.

Tout à coup, comme si son patriotisme échevelé, trop longtemps contenu, se fût échappé malgré lui, il se leva tenant d'une main son verre.

— La *Jeune Italie,* s'écria-t-il, boit à la santé de la France régénérée !

— L'idée est bonne, dit de Leufroy de sa voix railleuse, mais il faut crier moins haut, les échos ont de longues oreilles ici.

— Oui, à la *Jeune Italie,* à la *France sociale,* dit la princesse, dont le teint pâle se colora subitement. A Mazzini ! tête de feu, cœur de fer ; à Sterbini ! à vous tous nos frères !

— Je ne demande pas mieux que de boire à la *Jeune Italie* et à la *France sociale,* dit le Lyonnais, mais je déclare que pour le moment nous sommes des révolutionnaires à la guimauve : qu'on donne le signal et qu'on se bûche carrément.

L'Italien avait un petit discours tout prêt, ce qui l'empêcha évidemment de faire attention à l'interrupteur, et il reprit :

— Nos sociétés secrètes sont organisées dans toute l'Italie, elles s'étendent comme un vaste réseau ; nous avons des agents actifs et énergiques en Suisse, en Allemagne, en Piémont, à Naples, en Sicile, en Portugal ; un serment de mort nous lie tous les uns aux autres, et à chaque heure du jour ou de la nuit, le poignard est prêt à frapper les traîtres et les indécis.

— Bravo ! interrompit le Lyonnais en jouant

d'une façon expressive avec le manche de son couteau; voilà les vrais principes!

Carcassonne et Toulouse firent un signe de tête affirmatif. De Leufroy se servit une seconde fois du salmis de bécasses.

L'Italien continua à réciter sa leçon.

— Le carbonarisme que l'on croit étouffé renaît de ses cendres. En 1821, il a peuplé les prisons implacables de l'Italie et fait couler en France le sang de trois nobles martyrs; aujourd'hui il peuple audacieusement toutes les campagnes. Mais ce n'est plus ce carbonarisme insouciant qui gémissait sans vengeance au fond des cachots; c'est le carbonarisme régénéré qui porte dans ses flancs l'avenir de la liberté.

Le Lyonnais se leva, la langue lui démangeait dans le palais; il inclina sur l'épaule droite par un mouvement subit d'oscillation sa face jaune et tirée, et laissa ses cheveux vagabonds courir de tous côtés sur ses joues creuses.

— Si le Lyonnais s'en mêle, dit de Leufroy, on ne va plus dîner tranquille.

Celui-ci avait déjà étendu horizontalement son bras prophétique, et il prononça ces mémorables paroles :

— Les vieux moyens des Droits de l'Homme, des Familles, des Saisons, des Vengeurs, etc., sont usés jusqu'à la corde; ce sont des joujoux d'enfants au biberon; c'est en plein drap révolutionnaire qu'il faut tailler aujourd'hui, et quand tous les morceaux seront bien coupés et bien préparés, on coudra alors un habit à la Robespierre et à la Saint-Just!

— J'approuve la parabole, dit de Leufroy sans lever la tête; elle est pleine de sens et d'actualité; mais l'éducation sociale de l'ouvrier parisien est pénible et laborieuse; qu'on ne s'y trompe pas; c'est encore et ce sera toujours un grand enfant que l'on mènera bien facilement par le bout du nez avec quelques mots d'espérance.

Un sourire de profond mépris crispa les lèvres minces et ternes du Lyonnais.

— Le soldat, dit-il d'une voix creuse, est le garde-chiourme du bagne industriel dans lequel nous vivons.

Patriotique et démocratique appréciation de cette armée qui fait la gloire de la France.

La princesse Olympia tenait sa tête appuyée sur sa main.

Augusta observait en silence; ses yeux avaient une physionomie étrange; il y a tou-

jours une plume dans les regards d'une femme-auteur.

Alors se leva d'un air grave celui qui avait pris place entre les deux femmes, et qui semblait exercer sur cette aimable réunion l'autorité d'un président.

Quelques mots en passant sur ce personnage, car nous sommes appelés à le retrouver dans le courant de cette histoire. Dès à présent, il faut connaître les masques, l'avenir nous fera connaître les cœurs.

Il s'appelle Faustin.

Il a le front découvert et haut, empreint de plus d'orgueil que de véritable fierté prise dans la bonne acception du mot ; ses cheveux sont rejetés en arrière, ses joues pour ainsi dire gonflées et rédondantes ; sa tête se renverse avec affectation, mais ses yeux n'ont ni l'éclair du génie, ni cette étincelle que l'énergie donne au regard ; sa poitrine, enveloppée comme celle du Lyonnais dans un habit boutonné jusqu'au collet, est large et semble toute remplie de l'air que ses poumons aspirent bruyamment. On dirait, à le voir ainsi, qu'il a passé sa vie en contemplation devant le paon, dont chaque mouvement est une glorification de soi-même.

— Citoyens dit-il (un républicain de bonne souche ne pouvait se permettre le mot *messieurs*), le lieu choisi pour cette réunion nous empêche par juste prudence de nous livrer à tous les élans d'un patriotisme épuré par les épreuves du despotisme infâme qui pèse sur nous; ainsi donc posons la main sur notre cœur pour en arrêter les héroïques battements; tous ici nous avons la même pensée, le même but, la même haine instinctive. Oui, le moment approche, et c'est pour cela que nous avons appelé à nous nos frères et amis de Rome, de Marseille, de Toulouse, de Lyon, de Bordeaux, de Carcassonne; les autres villes qui n'ont pu envoyer de délégués ont pris l'engagement de se conformer entièrement à ce qui serait résolu. Pour les dispositions à prendre et l'acceptation définitive des plans arrêtés, nous en conférerons dans un lieu plus secret, mais il faut être sobre de rendez-vous; la police a l'éveil, et ses limiers sont fins.

— Je me soucie d'elle comme un taureau d'un roquet, interrompit le Lyonnais.

De Leufroy le regarda avec étonnement. L'assimilation de ce squelette humain à un taureau lui paraissait exorbitante.

— Le but essentiel de cette réunion, ci-

toyens délégués, continua l'orateur, c'est de vous initier à un nouveau mode d'affiliation, que nous avons cru devoir adopter, les autres étant devenus pour chacun des livres ouverts, par l'avortement d'un grand nombre de sociétés successives. Il est important que la même organisation nous réunisse tous; car, par ce moyen, quelque éloignés que nous puissions être les uns des autres par des événements que la prudence nous ordonne de prévoir, nous pourrons facilement, malgré la distance, avoir une complète communication de projets, de pensées et d'action. Cette affiliation, que j'appellerai l'*Alphabet révolutionnaire,* pour la résumer en deux mots, est simple et nette dans tous ses détails; je prierai donc mes frères et amis des départements de me prêter quelques instants d'une attention soutenue. Des agents à nous veillent au dehors, et sont prêts à nous prévenir à la moindre alerte.

Tout cela avait été dit avec une voix lente et grave, et du ton d'un homme qui assoit nettement les bases d'une autorité sans réplique. Les émeutiers sont des troupeaux; le boucher les mène.

Aussi un grand silence se fit et tous les yeux devinrent attentifs.

— Ce qui démontre surtout, frères et amis, la puissance réelle de cette nouvelle organisation, c'est qu'elle est constituée déjà, qu'elle fonctionne à vos côtés, chaque jour, à chaque minute, sans qu'aucun de vous en ait pu seulement soupçonner la mystérieuse trame, et c'est pour y être initiés aujourd'hui, et occuper dans cette association des postes importants, que vous vous trouvez réunis.

Les visages, qui étaient sérieux, se déridèrent. Le démocrate le plus épuré n'en est pas moins sensible aux douceurs éphémères de l'amour-propre satisfait.

Faustin continua :

— Cette société, qui doit porter par toute l'Europe régénérée le noble cri de l'indépendance, se compose d'un comité de cinq membres, appelés les CINQ A SUPÉRIEURS. *Un* à Rome travaille toute l'Italie ; *un* active et fomente en Allemagne le mouvement des esprits ; les *trois* autres appartiennent à la France. *Le premier* correspond avec le Nord ; *le second* avec le Midi ; *le troisième*, centre et noyau de toutes les opérations, a son siége à Paris où toutes les sociétés secrètes, de quelque point qu'elles partent, viennent converger. Telle est la mission des *cinq A supérieurs*.

Ici l'orateur s'arrêta une seconde fois dans son allocution, et reprit après s'être recueilli un instant :

— Les initiés ne sont eux-mêmes affiliés que cinq par cinq, c'est-à-dire qu'il n'y a que des *groupes de cinq*, quatre affiliés et un chef, lequel reçoit lui-même les mots d'ordre d'un chef de quatre autres affiliés dont le numéro ou plutôt la lettre alphabétique lui est supérieure, et qui les communique à un autre dont la lettre lui est inférieure.

« *Les cinq A*, chefs suprêmes, donnent seuls les ordres, prennent les dispositions, et disposent de l'*Alphabet révolutionnaire* par les échelons descendants. Voici en quelques mots la marche suivie :

« A, faisant partie du comité des *Cinq*, se choisit une lettre, son B, parmi ses hommes de confiance. B recrute quatre hommes et choisit à son tour son C, qui recrute également quatre hommes ; ainsi de suite.

« A n'est donc et ne doit être connu que de son B, C ne reçoit d'ordres que de B, et n'en transmet qu'à D.

« Chaque A du comité des *Cinq* peut créer une certaine quantité de B, qui deviennent les premiers chaînons de vingt-trois séries ; mais

la lettre B connaît seule l'A qui l'a choisie ; les autres membres du comité supérieur lui sont inconnus.

« Les cinq A se connaissent seuls entre eux.

« Les ordres transmis ainsi aux différentes séries sont rares et précis, jamais écrits, si ce n'est entre les A supérieurs lorsqu'ils doivent communiquer ensemble ; et cette lettre, en quelque main que le hasard ou la trahison la fasse tomber, n'est intelligible que pour les seuls membres du comité supérieur. »

Chacun des assistants écoutait avec une grande attention, et pendant que l'austère et grave républicain prononçait ces mystérieuses paroles, on entendait l'orchestre du bal et les cris joyeux des danseurs.

Ce silence à côté de ce bruit, ce pacte de destruction à côté de cette joie insouciante et folle, ces hommes que réunissaient des projets misérables et insensés, si près de ces danses joyeuses et de ces cris de fête, offraient un spectacle étrange. C'était bien la vie humaine avec ses contrastes saisissants et ses mystérieux dédales.

L'homme maigre ne put y tenir; il y avait si longtemps qu'il n'avait placé son mot qu'il lui

semblait manquer par son silence aux devoirs que lui imposait son patriotisme épuré; aussi il releva la tête d'un mouvement soudain, ce qui agita visiblement sa crinière lyonnaise.

— Oui, il faut être prudent, dit-il de cette même voix empruntée aux échos des catacombes, car de lâches espions se glissent dans nos réunions les plus secrètes, et il est impossible de délibérer sur le périmètre du vol d'un hanneton, sans qu'ils en soient instruits.

De Leufroy, visiblement de mauvaise humeur de n'avoir point été instruit par avance de cette mystérieuse combinaison, n'avait pas prononcé un mot; il se retourna vers le Lyonnais.

— Ah! fit-il, on délibère à Lyon sur le périmètre du vol d'un hanneton. C'est une occupation des plus intéressantes.

L'orateur avait repris la parole.

— Donc un B va trouver son C et lui dicte l'ordre à exécuter; le C l'écrit au crayon, le communique à son D, puis le déchire. Je n'ai pas besoin de vous dire que chaque lettre de l'alphabet transmet verbalement l'ordre à ses quatre hommes s'il y a lieu, soit avant, soit après l'avoir communiqué à la lettre suivante; c'est ainsi que serait prêt et averti à l'avance,

pour être debout au premier signal, l'Alphabet tout entier.

« Maintenant il s'agissait de prévoir la mort, l'arrestation ou l'absence momentanée d'un ou de plusieurs des A *supérieurs*, afin que rien ne pût entraver l'action générale dans un moment décisif.

« Les cinq A du comité supérieur se sont donc partagé un ouvrage en cinq volumes, soit de géographie, soit d'histoire, et chacun des A a eu soin, sur différentes pages, et en suivant une série de numéros convenus à l'avance, de marquer par des signes, qui paraissent pour tous une simple note du lecteur, les noms et les adresses des B qu'il a choisis. De cette façon, un A est arrêté, ou malade, ou bien il est mis dans l'impossibilité d'agir par lui-même ; un de ses collègues fait demander à sa femme, à ses enfants, ou à toute autre personne, tel volume de tel ouvrage dont il a besoin, et qu'il lui a prêté ; la chose est si simple que l'on pourrait donner sans crainte ce volume sous les yeux mêmes d'un juge d'instruction. Quel soupçon peut inspirer le volume dépareillé d'un ouvrage scientifique ?

« Par ce moyen bien simple, un seul A survivant sur les *cinq* du comité supérieur pour-

rait, à lui seul, tout inconnu qu'il serait au reste de l'affiliation, convoquer l'Alphabet en entier. »

— Bravo ! s'écrièrent ensemble tous les assistants qui avaient écouté avec une muette et religieuse attention le développement de cette mystérieuse combinaison.

— Ma foi, dit de Leufroy en ramenant sur ses tempes les boucles de ses cheveux, c'est un travail fort ingénieux !

— Maintenant, citoyens, exclama aussitôt d'une voix rauque le squelette lyonnais, en étendant ses deux bras en travers de la table, il s'agit de mordre rudement au talon les poltrons et les temporisateurs. La poche au fiel est pleine, il faut la crever.

On voit que le frère et ami continuait, sans se démentir une seule minute, son langage agréablement pittoresque.

— Sacrebleu ! répliqua de Leufroy en se levant, cet homme finira par me donner la jaunisse ; crevez votre poche et laissez-nous tranquilles.

Les deux femmes écoutaient en silence ; la réplique de leurs rôles n'était pas encore arrivée.

— Je n'ai pas fini, dit le républicain-orateur,

et j'en appelle maintenant à toute l'énergie de vos âmes de fer...

Tout à coup un homme entra brusquement.

C'était Marini.

Il portait une redingote à la propriétaire, couleur feuille morte, et avait une allure à mériter le prix Montyon.

— Des figures suspectes rôdent de ce côté, dit-il à voix basse.

Après avoir jeté ces mots d'alerte, il sortit en refermant soigneusement la porte.

— Alors, dit de Leufroy avec son même sourire ironiqne et calme, c'est le moment d'offrir le bras aux dames ; la *Chaumière* nous réclame.

Et il présenta fort galamment son bras à la princesse Pallianci en lui disant à demi-voix :

— Je demande ardemment à me séparer du Lyonnais. C'est ma bête noire !

Vraiment, ce Marini était un trouble fête. Avant son arrivée, tout se passait si bien.

La *réunion de famille* était fort émue et indiquait, par les gestes les plus expressifs, son peu de goût pour le rôle de martyr.

V

Que le lecteur pardonne à notre héros républicain les détails peut-être stériles de cette scène, le but est assez louable pour mériter grâce à ses yeux.

Détruire l'ordre social et ramasser dans le sang où elle pourrissait la défroque de Robespierre ; ressusciter 93 avec ses aimables saturnales et réveiller de leur sommeil léthargique les douces joies de la Terreur, comment ne pas tout pardonner à des cœurs animés de si nobles sentiments ?

Seulement, nous ne voulons pas que l'on

fasse à l'imagination du romancier les honneurs de cet ingénieux *alphabet*; MM. les démocrates y reconnaîtront sans nul doute l'œuvre sortie de leur cerveau et rendront justice à sa parfaite et scrupuleuse exactitude.

Le fait est que de Leufroy avait raison, c'est un joli travail et qui doit, si Dieu lui prête vie, propager les touchantes doctrines de ces empoisonneurs de l'esprit public.

Ils avaient grandement raison d'avoir les uns dans les autres une confiance aussi craintive que limitée, touchant hommage rendu à leurs vertus.

La trahison ne devait-elle pas être l'hôte habituel de ces agglomérations immondes d'individus sortis pour la plupart des plus bas fonds de la société, relaps, faillis, renégats, hommes perdus de dettes et de débauches, sbires voués d'instinct et de besoin à la destruction, lèpre hideuse de la civilisation? Quelle foi pouvaient-ils avoir les uns dans les autres, eux qui avaient foulé aux pieds toutes croyances, Judas prêts à trahir à toute heure du jour sous le baiser de la fraternité?

Celui qui s'était institué de plein droit le président de ce conciliabule démocratique s'était levé avec une précipitation qui dénotait

le cas tout particulier qu'il faisait de sa sûreté personnelle.

Toulouse, Bordeaux, Carcassonne, se livraient à une pantomime des plus significatives et ne dédaignaient pas d'y joindre des gémissements prolongés.

L'homme jaune de son côté était dans une agitation désordonnée, il mesurait les fenêtres de l'œil et agitait en l'air ses grands bras de squelette.

— Par Saint-Just! disait-il d'une voix qui chevrotait entre ses dents serrées, il ne s'agit pas de se faire prendre ici comme dans une souricière par les infâmes stipendiés du pouvoir; la patrie nous réclame, donnons-nous de l'air!

— Par Saint-Just! reprit de Leufroy de sa même voix railleuse en l'arrêtant par le bras, vous n'allez pas, je suppose, sauter par la fenêtre; ça n'avancerait à rien, et vous vous casseriez par morceaux.

— J'ai mon affaire, dit tout à coup le Lyonnais avec un bond de satisfaction.

Et jetant sous la table son habit, du reste peu regrettable, il s'affubla d'une serviette autour du corps en guise de tablier et disparut avec une célérité digne du sylphe le plus léger.

A la vue de ce stratagème ingénu, la princesse et Augusta partirent d'un éclat de rire.

— Messieurs, reprit de Leufroy, je ne crois pas à un danger sérieux; mais il vaut mieux nous disperser dans le jardin. Princesse, allons respirer l'air frais d'une soirée d'automne; cela vous inspirera, ma chère Augusta, et vous nous ferez à ce sujet quelque pastorale charmante.

—Nous fuyons devant le danger, répondit la princesse, dont le teint prit un semblant d'animation vitale.

— Du tout, nous l'évitons, fit le Parisien en allumant son cigare.

— Faustin, vous êtes bien pâle, dit tout bas la princesse.

— Je ne me sens pas bien, répondit celui-ci, tellement troublé, qu'il ne songeait pas à s'en aller.

— C'est du luxe, cher ami, répliqua de Leufroy en lui frappant sur l'épaule ; député, tu es inviolable. Et puis, vous le savez, ce que dit ce cher Marini n'est pas parole d'Évangile; en principe tout lui est suspect, et quand il sort, il se méfie de son chapeau et de son parapluie.

— Qui nous aime nous suive! dit Augusta en riant. Au jardin!

Il nous a fallu bien des lignes pour analyser

quelque peu la nouvelle physionomie de ces braves patriotes, depuis le mot d'alerte jeté par l'Italien, mais tout ce que nous avons rapporté s'était passé en deux ou trois minutes tout au plus. Et chacun partit dans une direction différente comme eût pu faire une volée d'oiseaux.

L'effroi est un mouvement instinctif qui précède la réflexion et met à nu, par une soudaineté imprévue, les âmes faibles et les cœurs timorés.

Cette patriotique réunion, comme on a pu le voir, brillait doublement par ses vertus civiques et par l'absence de tout courage.

Faustin, comme nous l'avons dit, avait cédé à ce premier mouvement de trouble involontaire; mais il avait trop l'habitude des conspirations pour que ce mouvement fût de longue durée; il connaissait son métier sur le bout du doigt; aussi il se mêla, avec une indifférence fort bien simulée, aux groupes qui allaient et venaient, pendant que ses yeux alertes et habiles, comme tous ceux des conspirateurs émérites, interrogeaient les visages.

En passant, il fit un signe à de Leufroy qui galantinait gracieusement auprès de la princesse.

— Pardon, mesdames, dit celui-ci en s'inclinant devant Olympia avec un véritable parfum de haute compagnie, il faut obéir à l'ordre du maître.

Et il alla rejoindre Faustin qui s'était arrêté à quelques pas de là.

Pendant ce temps, l'orchestre du père Lahire (comme disaient les étudiants) faisait merveilles, et le personnel brillant se livrait, hélas! pour la dernière fois peut-être, aux excentricités d'une danse dont le froid hiver devait interrompre le cours.

Est-il besoin de dire que nos amis du matin y étaient au grand complet?

C'était l'empire de Mathias, il y régnait en souverain absolu ; là, nul ne pouvait lui contester sa couronne. Aussi, comme il avait le verbe haut, les yeux étincelants, le visage radieux !

Les libations du matin avaient doublé sa verve habituelle ; il allait, il venait, il courait, criait et entraînait dans le flot agité de ses mouvements celle qu'il appelait sa *véritable Frisette,* et celle-là était bien fière et bien orgueilleuse d'avoir été la préférée par un héros du quartier latin.

— En place!... en place !... criait Mathias,

la vie est courte, les jours aussi, en place pour la contredanse!...

— En place! répétait Frisette de la voix la plus aiguë.

Et l'orchestre s'était élancé dans la carrière harmonieuse avec un vacarme inaccoutumé. C'était un nouveau quadrille de Musard, dans lequel on brisait trois chaises et on tirait deux coups de pistolet.

Aussitôt un des amis de Mathias prit fraternellement la taille de la séduisante Frisette.

— Allons, immortelle Frisette, au champ d'honneur!

— Tiens, c'est vrai, Guguste m'a engagée.

— Fichtre! dit Mathias, me voilà sans particulière.

— Oh! mon petit Guguste, laissez-moi danser celle-ci avec Mathias, je vous aimerai bien.

— Du tout, interrompit Mathias, Frisette, t'es engagée, tu ne m'appartiens plus. C'est taquinant, car je vais peut-être me trouver comme Robinson dans son île.

Et pendant qu'il parlait, il scrutait tous les visages avec une muette et inquiète préoccupation.

— Diable! diable! diable! murmura-t-il, chacun a sa chacune.

Et il s'élanca en avant cherchant de tous ses yeux.

Ainsi, il passa devant Arthur de Savernoy que ses amis avaient entraîné à la *Chaumière*, pour laquelle il avait, il faut l'avouer, une fort médiocre estime; son éducation, ses mœurs, son instinct même l'en éloignaient; mais il fallait bien finir gaiement une journée si bien commencée, et ne pas fausser compagnie à ses amis. Seulement, il ne dansait pas, et, appuyé contre un arbre, il se contentait de regarder, en souriant à demi, passer comme un panorama fantastique ces danses aussi incohérentes que tumultueuses.

Pendant que Mathias, pressé par les accords bruyants de l'orchestre comme un cheval par l'éperon, cherchait une danseuse dans les replis les plus obscurs des bosquets, Arthur tenait ses yeux fixés sur une femme inconnue dont les joues et le visage étaient parfois inondés par ses longs cheveux noirs que fouettait le vent. A travers ces flots transparents et soyeux, il avait deviné la beauté du regard et vu sur les lèvres un de ces sourires étranges qui sont comme les derniers mots d'une pensée qui s'échappe.

Arthur était jeune. Mais on peut être jeune

et ne pas s'adonner aux Frisettes ou autres ; seulement il rêvait, et se prenait souvent à croire et à chercher ses rêves au réveil comme s'ils eussent été des réalités. C'est la folie habituelle qui tient notre pauvre humanité de dix-sept à vingt-trois ans. C'est l'épreuve du feu par laquelle commence la vie.

Cette inconnue, c'était la princesse Olympia.

Elle avait ce qui étonne au premier abord plutôt que ce qui charme. C'est pour cela qu'Arthur de Savernoy la regardait ; son attitude, sa mise, quoique simple, contrastaient visiblement avec les habituées de ce champêtre asile dans lequel elle apparaissait comme un mystère. A son côté était Augusta qui composait dans sa pensée une bucolique sociale.

Mathias passait en courant ; il s'arrêta devant la jeune femme, et comme c'était une de ces natures excentriques qui ne doutent de rien et qui croient à tout ce qu'elles veulent, il releva brusquement ses moustaches rousses par un mouvement qui lui était habituel et s'avança vers elle le chapeau pittoresquement suspendu sur un des côtés de la tête.

— Madame, dit-il en tendant la main, je vous offre celle-ci.

— Je ne danse pas, monsieur, répondit la

princesse avec un mouvement de lèvres qui eût complété sa réponse, si Mathias eût été un homme à comprendre le langage muet des lèvres.

C'était le dernier espoir de Mathias, la dernière branche de salut, et l'orchestre courait en notes éclatantes ; tout son cerveau dansait.

— Oh ! madame, dit-il, ça ne fait rien ; mais je danse, moi.

Et déjà sa main touchait le bras d'Olympia ; celle-ci se retira d'un pas.

— Monsieur, je vous ai dit que je ne dansais pas.

Mathias avait la parole prompte, la tête chaude.

— Parbleu ! fit-il, je vous ai bien entendue, je ne jouis pas de l'infirmité d'être sourd, mais ici, ou on ne vient pas, ou on danse ; d'ailleurs, on sera convenable, on sait vivre.

La princesse pressa légèrement le bras d'Augusta, et fit deux pas pour s'éloigner.

Mais notre étudiant était tenace dans ses idées, il l'arrêta par le bras.

— Nous faisons la mijaurée, reprit-il d'une voix de fausset, parce que nous avons des cheveux bouclés et quelque peu d'œil. Ces mijaurées-là, c'est vieux ; ça ne se porte plus.

Arthur avait été le témoin muet de cette scène. Par ce sentiment instinctif qui est au fond de tous les cœurs bien placés, il sentit la rougeur lui monter au visage en voyant Mathias agir ainsi envers une femme, et il s'élança entre lui et la princesse.

— Tu vois bien, mon cher Mathias, que madame ne veut pas danser.

— Ça ne te regarde pas, répliqua Mathias; quand tu seras chez tes duchesses, tu feras ce que tu voudras; tourne les talons, petit.

Le visage d'Arthur devint pourpre, il posa la main sur le bras de Mathias.

— Je n'ai pas besoin d'être chez des duchesses, dit-il, pour faire respecter une femme.

Mathias regarda un instant Arthur de Savernoy; le fiel qu'il y avait depuis longtemps entre ces deux hommes commençait à monter.

— Ah! bah! dit-il cependant sans rien répondre.

Et écartant légèrement Arthur avec son bras de taureau, il s'élança avec opiniâtreté sur les pas des deux femmes, qui avaient profité de ces quelques mots échangés entre eux pour s'éloigner.

Rien ne révolte comme ce qui sent la force brutale.

Arthur, qui ne s'attendait pas au mouvement de Mathias, avait trébuché, et l'impression qu'il en ressentit fut telle que ses joues en blêmirent.

— Mathias!... Mathias! répéta-t-il deux fois entre ses dents, ce que je dis est sérieux. Je vous en prie, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune femme, acceptez mon bras, et n'ayez aucune crainte.

— M. de Savernoy, riposta Mathias en se redressant de toute sa taille, mêlez-vous de vos affaires! Le rôle de chevalier ne vous va pas : vous êtes trop pommadé pour cela.

— Insolent! cria Arthur qui ne se contenait plus.

— Tout beau, petit, pas de gros mots, Mathias a le poignet dur, ça se connaît ici, et il tape.

La contredanse était interrompue et chacun entourait les acteurs de cette scène.

Les uns riaient, car il y a des gens que toute querelle amuse, les autres se contentaient de regarder et d'écouter.

Les amis communs cherchèrent à intervenir; les partisans d'Arthur passèrent de son côté, les fanatiques de Mathias se groupèrent derrière lui; mais tous hésitaient, car chacun

comprenait qu'une intervention directe ferait immédiatement de cette querelle un conflit général et peut-être une bataille sérieuse.

— Monsieur, murmura à demi-voix Olympia, combien nous sommes désolées...

— Madame, interrompit Arthur, ne me faites pas l'affront de regretter que j'aie pris votre défense ; regrettez plutôt qu'il y ait un homme capable d'insulter une femme, quand cette femme est seule, comme vous l'étiez tout à l'heure.

Mathias avait campé plus audacieusement que jamais son chapeau sur le flanc de sa tête, et posant sa main, que crispait une colère contenue, dans les flots roux de ses cheveux :

— M. de Savernoy, dit-il d'une voix moitié ironique, moitié stridente, j'ai l'honneur de vous faire savoir que Mathias n'aime pas les leçons, ce qui fait qu'il ne passe pas d'examens.

— Nous le verrons demain, interrompit Arthur avec hauteur.

Et il se dirigea vers la porte de sortie, emmenant avec lui les deux femmes que la violence de cette scène avait rendues toutes tremblantes.

— Faites avancer la voiture de monseigneur,

cria Mathias de sa voix la plus aiguë en saluant ironiquement ; le valet de pied de madame la duchesse !

Puis, se retournant vers ses amis qui l'entouraient, il ajouta :

— Je savais bien que ce damoiseau me passerait un jour par les mains.

Les instruments étaient muets et le chef d'orchestre, penché en avant, ne pensait qu'à écouter. Les échos paisibles de la Chaumière sont peu habitués aux scènes sérieuses, et celle-ci était des plus sérieuses.

Ce n'était pas la querelle d'un étudiant avec un autre étudiant, d'un homme avec un homme ; c'était pour le quartier Latin un événement politique ; les deux fractions de l'école se trouvaient nettement posées en antagonisme l'une de l'autre.

N'est-ce pas la lutte perpétuelle des classes élevées avec les classes inférieures ? On a beau les confondre, vouloir les lier et les unir, il se trouve toujours quelque angle caché auquel l'une ou l'autre se blesse,

Mathias était cependant ce que l'on appelle vulgairement un bon enfant ; si la tête était chaude, emportée, le cœur était bon ; mais lorsqu'il avait un verre de vin dans le cer-

veau, tous les mauvais instincts remontaient à la surface.

Arthur avait quitté la Chaumière.

— Monsieur, lui dit Olympia dès qu'ils eurent dépassé la porte d'entrée, combien nous vous devons de reconnaissance! mais cette querelle n'aura pas de suites ? n'est-ce pas, car nous serions au désespoir...

— Je vous assure, interrompit Arthur, que je ne m'en souvenais plus.

— Nous allons monter dans une voiture, dit la princesse en s'arrêtant devant une citadine stationnant avec quelques autres à cinquante pas environ de la Chaumière.

— Serais-je assez heureux, mesdames, pour que vous me permissiez de vous accompagner?

— Nous vous remercions mille fois, monsieur, de votre bonne protection, mais veuillez nous permettre de ne pas en abuser plus longtemps.

Arthur avait trop de tact et d'esprit pour insister davantage, il fit signe au cocher qui descendit de son siége et ouvrit la portière de la voiture.

Après avoir offert son bras à chacune des deux femmes pour les aider à monter, il ferma lui-même la portière et s'inclina en ayant

soin, par extrême discrétion, de s'éloigner de quelques pas.

Mais lorsque la voiture partit, il ne put s'empêcher de tourner la tête ; son regard rencontra celui de la jeune femme, qui lui souriait une dernière fois avec un gracieux signe de tête.

Arthur s'arrêta et regarda la voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la première rue.

Evidemment le pâle visage de la princesse avait laissé sa trace dans ce jeune cœur.

Il était encore immobile à la même place, lorsque deux hommes passèrent près de lui sans que même il s'en aperçût, tant il était absorbé par les pensées diverses qui couraient dans son cerveau.

Ces deux hommes étaient Faustin et un de ses acolytes.

Tous deux regardèrent obliquement Arthur; il y a des hommes qui ne regardent jamais en face.

— C'est le défenseur de ces dames, dit Faustin avec un sourire ; ma foi ! cette petite scène est venue fort à propos, elle aura donné le change aux limiers de la police.

Si l'on était tenté de faire une comédie sur

les différents épisodes que nous venons de raconter, on pourrait certainement l'intituler : *la Journée aux événements*, tant il est vrai que le hasard, ce maître imprévu de toutes nos actions, ce despote orgueilleux de toutes nos pensées, accumule souvent dans un seul jour ce qui pourrait suffire à une année entière.

Tout cependant n'était pas fini encore.

L'Italien Marini, après s'être promené, par prudence, dans différents quartiers, pour savoir s'il était suivi, rentrait enfin ; il allait frapper à sa porte, lorsqu'il se sentit saisi par le bras.

Il fit un bond en arrière. Quand on n'a pas la conscience tranquille, on n'aime pas à être saisi par le bras.

La rue était sombre, la nuit était noire ; ce qui fit qu'il ne put reconnaître au premier coup d'œil l'individu qui l'accostait aussi brusquement.

Cet homme, du reste, était fort médiocrement mis ; il avait une casquette de loutre rabattue sur les yeux ; de longs cheveux mal peignés, ternes et touffus, étaient agglomérés sur ses joues ; les poils hérissés de ses moustaches semblaient lutter les uns contre les autres ; de plus, son teint marbré de taches rouges, ses

lèvres épaisses et violacées indiquaient suffisamment l'usage immodéré de boissons alcooliques.

Nous avons oublié de dire qu'il avait, comme agrément personnel, une jambe de bois.

— Eh bien!... l'on ne reconnaît donc pas les amis? dit-il d'une voix légèrement pâteuse!

Marini, un peu rassuré, le regarda sous le nez.

— Forin!... fit-il avec une exclamation de joie.

— Pardieu!... l'ami Forin, qui grelotte et qui t'attend depuis deux heures. Sans le marchand de vin du coin, où je me suis repassé quelques lampées de vieux cognac, je m'abrutissais.

— As-tu de bonnes nouvelles?

— De bonissimes.

— Ça n'est jamais prudent de causer dans la rue, monte chez moi.

— En avant! dit Forin; d'autant plus que je me rappelle un certain rhum plein d'agrément et d'une vieillesse inusitée.

Marini montait déjà l'escalier que Forin, ballotté d'une muraille à une autre par sa marche quelque peu irrégulière, luttait encore

contre le corridor fort obscur, au bout duquel se trouvait l'escalier.

— Tu sais, Marini, que je n'arriverai jamais...,grommelait-il en se heurtant de droite et de gauche. Ah! si... je tiens la rampe... Bonjour, petite.

Et il monta aussi rapidement que le lui permettaient sa jambe de bois et l'obscurité.

Aussitôt que Marini fut entré dans son cabinet, il alluma sa lampe; ses mouvements avaient une vivacité fébrile.

— Voyons, vite, Forin, dit-il, parle : je croyais que je n'arriverais jamais.

— Sapredieu! répliqua l'autre en ôtant son bonnet de loutre pour passer une de ses mains dans ses cheveux rebelles, on voit bien, signor Marini, que tu te repassais ici par le bec de bonnes andouillettes, au lieu de manger du chien enragé sur la route.

— Eh bien? fit Marini.

— Je m'assois et je colloque avec toi; j'appelle de toutes mes forces un verre de ce vieux rhum pour me nettoyer le larynx.

— Oui, tout ce que tu voudras, mais parle... As-tu réussi?... Ces papiers, as-tu pu te les procurer?... Cet homme dont on a parlé vit-il réellement?

— Da... da... da... comme tu es pressé! on dirait que le soleil va nous *riffler* tous dans cinq minutes. Sois calme et jubilant, mon bon, les papiers se dorlotent pacifiquement sur mon estomac.

Marini laissa échapper une exclamation de joie.

— Donne vite, dit-il.

— Et ce vieux rhum! nous le cachons donc aujourd'hui à papa, à ce pauvre petit papa qui a bien travaillé. Donnant, donnant.

L'Italien se leva brusquement, ouvrit une armoire et posa sur la cheminée une bouteille et un verre.

— Un verre, un seul, reprit l'autre; tu prends donc Forin pour un lépreux ou un goinfre? Allons donc! un seul verre, ça boite comme moi avec mon outil de bois, ajouta-t-il en frappant sur sa jambe.

— J'ai mal à la gorge ce soir, répondit Marini tout en versant un verre de rhum au nouveau venu.

La vue du liquide adoré dérida complétement le visage de Forin; il se renversa en arrière sur sa chaise dans un sentiment de douce extase, et dit de son air le plus galant :

— Viens à moi, douce ambroisie.

En une gorgée le contenu du verre avait disparu.

— Maintenant, vieux, verse encore, verse toujours, et passons aux paperasses; voici la chose.

Et il tira de dessous son gilet un paquet de papiers attaché avec un petit cordonnet.

— Je te prie de remarquer, signor Marini, avec quel soin ils sont outillés.

— Forin, dit Marini en prenant les papiers, tu es un grand homme et je te vote des remerciments.

— Avec ce petit verre de rhum que j'envoie rejoindre son illustre compagnon; en route, l'amour! au galop, ta place est retenue là-bas.

Marini, sans se donner même le temps de s'asseoir devant son bureau, habitude classique, avait arraché l'enveloppe, et d'un œil avide, interrogateur, parcourait les papiers.

Forin buvait sans désemparer une quantité innombrable de petits verres, en les accompagnant d'allocutions variées. Déjà son œil petillait et un grognement de satisfaction se traînait comme un murmure sur ses lèvres.

— C'est bien cela..., disait l'Italien; avec ces aimables renseignements, on pourra commen-

cer à battre en brèche ce cher la Vrillière; mais cet homme... tu ne me dis rien de cet homme?

— On le possède, son vieux.

— Ah!... s'écria Marini en se levant tout droit.

— Décidément, ton rhum est excellent, petit Marini de mon cœur.

Un rayon d'immense contentement illuminait le visage de l'Italien, d'ordinaire si froid et si impassible.

— Eh bien! Forin, dit-il d'une voix qui essayait d'être enjouée, il y en a encore dans un bon coin quelques bouteilles qui demandent à fraterniser avec toi.

— Vive la fraternité du rhum!... s'écria celui-ci en dégustant son douzième verre, je fraternise... Vive la république! Quand nous l'aurons... créée sur toute la surface du globe, je demande à être... dégustateur de la patrie. Je commence à narrer, assieds-toi.

Ici Forin se redressa en homme qui sait la valeur de ses paroles; il abaissa ses paupières sur ses yeux, passa sa main sur son front, et s'adossant contre la cheminée, il reprit d'une voix plus accentuée :

— Tu comprends, signor Marini, que je

savais mon affaire; je me suis installé dans le visage en homme qui mange bien, et surtout qui sait boire... vois-tu, ça pose un homme tout de suite dans l'opinion publique; on se dit : « Voilà un crâne tape-à-l'œil qui pratique la chose. » J'ai fait jaser les vieux et les jeunes, tout ça cause comme des serins; mais pour boire, ça ne boit pas plus qu'une planche... Vois-tu, la jeunesse d'aujourd'hui, ça n'a pas de creux, ça ne vaut pas une chique.

Celui qui eût pu assister à cette scène eût vu sur la physionomie de l'Italien à quel point l'impatientait ce flot de paroles confuses et sans suite; mais si d'un côté Marini se maîtrisait, de l'autre Forin était trop occupé de sa narration pour penser à autre chose. Aussi il continua en jetant de temps à autre un coup d'œil rapide sur la bouteille, comme s'il eût eu peur qu'elle pût lui échapper.

— Ceci est une appréciation politique que m'inspire la circonstance; quand on ne boit pas... suffit. Je *suis donc été* à la mairie ou *mairerie*, l'un et l'autre se disent, on sait sa langue. J'ai appris au maire que j'étais un ami intime de la famille royale; ça lui a plu tout de suite à cet homme. Je lui ai dit que c'était une infamie qu'il ne fût pas décoré, lui, sa

femme et ses enfants, et que je ferais mon rapport, et je lui ai coulé mon histoire... Alors nous nous sommes mis à fureter ensemble de vieux papiers, que ça sentait la république une et indivisible à réjouir le cœur, et j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait. En v'là un crâne sabotier qui allait bien; comme il travaillait l'aristocrate! autant de vus, autant de *rifflés*... il fallait se *cavaler* promptement, ou bien *crac*, plus de tête sur les épaules.

On voit que Forin, empruntant le pittoresque de son langage au vocabulaire ordinaire de l'argot, en semait quelques mots par-ci par-là, pour animer la conversation et lui donner un tour agréable.

— J'ai pris, ajouta-t-il, tout ce que j'ai trouvé de plus joli à son endroit.

— Et le vieux serviteur des Castelnois?...

— Tu vas plus vite que les violons; un petit verre, et suis bien mon intéressante narration; elle va commencer à être touchante de fond en comble. Le vieux, l'ancien des Castelnois a quitté le pays; mais il venait quelquefois voir l'endroit où était le château, et où il y a maintenant des pierres et de l'herbe. — Ça dessèche de parler, verse un petit verre, Marini, les autres s'ennuient tout seuls. — Je

continue; tu le sais, j'ai le cœur peu doux et l'œil peu lacrimoyant; mais quand je pense au vieux là-bas, ça me retourne et je deviens un vrai canard.

En effet, le visage de Forin venait de prendre malgré lui un caractère sérieux, et le cynisme habituel en avait disparu; c'est qu'il y a toujours en nous, quelque flétrie que soit notre nature, un coin caché, ignoré de nous-mêmes, où se réfugie, silencieux et les ailes brisées, l'ange gardien de notre cœur. Forin, tout abruti qu'il était au contact des mauvaises passions, n'était pas encore entièrement un misérable, et une corde avait résonné en lui, semblable à cette voix dans le désert, qui se meurt sans écho.

Marini bouillait d'impatience.

— Tu grilles, mon Italien, dit Forin d'un air narquois. *Patienza*, comme disent *les ceux* de ta nation, v'là que j'arrive.

— Bien lentement, murmura Marini qui mordillait une plume entre ses dents.

— Où perchait-il? impossible de le savoir; ma foi! j'allais filer avec mes paperasses, faute de mieux, lorsqu'un matin que j'étais en train de tuer le ver, v'là que j'entends dire à côté de moi: « Tiens, le vieux qui passe! Je fais un bond.

Le vieux !... qui ?... quoi ?... qu'est-ce ?... J'avale mon verre et je file ; je le rattrape qui montait un petit chemin, j'engage la conversation, et, sans avoir l'air de rien, je prononce le nom du sabotier Barasson.

« Nom d'un petit verre ! si vous aviez vu, il s'est arrêté court comme si une couleuvre lui avait piqué le talon, et v'là qu'il me raconte tout au long l'histoire du Barasson. Sapristi ! quel coquin!... J'en ai vu, mais pas de cette force-là ; et pendant que l'ancien parlait, la sueur lui coulait le long des joues, il avait de grosses larmes dans les yeux ; je ne savais plus où j'en étais.

« — Pauvre vieux ! que je lui dis en lui serrant la main, et là, sacredieu, de grand cœur, c'est pas possible !

« — Pas possible ! qu'il me dit. J'en ai la preuve.

« — Si c'est vrai?

« — Comme Dieu existe. »

— L'on ne m'avait pas trompé, murmura Marini, qui écoutait avec attention et avait les deux yeux attachés sur le visage de Forin. Continue.

— Sapredieu ! que je n'ai pu m'empêcher de lui dire, en v'là un fameux brigand auquel ce

serait doux et plein d'agrément de tordre le cou comme à un canard.

« — J'en ai les preuves!... j'en ai les preuves! répétait le vieux en tremblant de tous ses membres.

« — Eh bien! cet excellent sabotier a un fils.

« — Un fils! Et qu'est-ce qu'on lui fait?

« — On le dorlote tout comme un poulet gras, et on l'aime comme du vieux vin, vu qu'il a trois millions.

« — Que son père a volés!... me crie l'autre; un fils!... un fils!... Et où est-il?

« — A Paris.

« — Oh! si je pouvais aller à Paris!...

« — Alors je calcule mon effet, et je lui dis:

« — Ça peut se faire, vous m'avez l'air d'un brave homme avec vos cheveux blancs, j'y vais, nous partons ensemble.

— Bravo! s'écria Marini; et il est à Paris?

— Comme toi-z-et moi.

— C'est un coup de maître pour notre association.

— Que dis-tu de l'ami Forin?

— Je dis que s'il a besoin d'argent, il n'a qu'à parler.

— Je parle, et je demande uu joli petit papier carré; mais pas une coupure bien entendu.

— Tu l'as mérité ; signe ce reçu et voilà.

— Je vais apposer mon parafe paternel et maternel.

— Maintenant, écoute.

— Je t'écoute et je bois.

— Comment s'appelle le vieux?

— Benoist.

— Où demeure-t-il?

— Rue des Prouvaires, n° 2, dans un petit garni.

— Tu m'y mèneras demain, il faut qu'il se tienne tranquille, jusqu'au jour où on aura besoin de lui.

Marini, après avoir écrit le nom et l'adresse, se leva et s'arrêta tout étonné devant Forin.

— Qu'est-ce que tu fais donc?

— Je termine, belbutia Forin, qui tenait à deux mains la bouteille et buvait à même.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? continua-t-il en trébuchant, tu danses sur tes quilles!... Forin, mon bon homme, respectons l'équilibre. Est-ce... que tu n'es... plus de... la partie?

— Forin, voyons, dit Marini en s'avançant, laisse cette bouteille, tu as trop bu déjà.

— Trop... bu?... Qu'est-ce qui a dit ça?... Forin... ne boit... jamais... assez... Ap...

ap... appr...ends ce... la, pal...toquet... Marinini...ni.

Et il avala d'un trait le reste de la bouteille.

Appuyé du dos contre la cheminée, il resta un instant debout, les yeux ouverts, les lèvres pendantes.

Puis, tout d'un coup, il glissa sur son unique talon et tomba en travers du cabinet. La bouteille qu'il tenait encore à la main se brisa en morceaux.

— Allons, bon, fit Marini en se penchant sur lui ; en voilà bien d'une autre !

Les lèvres de Forin s'agitaient nerveusement; mais les yeux étaient fermés et de grosses gouttes d'eau coulaient sur son visage comme s'il eût été trempé par une pluie d'orage; sa jambe de bois et sa jambe naturelle s'étaient arrangées pour le mieux et fraternisaient ensemble de bonne grâce.

— Forin !... Forin !... répétait Marini en secouant l'ivrogne par sa redingote ; il se fait tard, tu ne peux pas rester ici.

Mais celui-ci n'appartenait déjà plus aux choses de ce monde et était plongé dans un sommeil léthargique, agité toutefois de minute en minute par des crispations convulsives.

Marini ne tarda pas à s'apercevoir de l'inutilité de ses efforts.

— Que le diable l'emporte!... grommela-t-il entre ses dents en poussant du pied le corps étendu.

Il ouvrit la porte de la petite pièce qui lui servait de chambre à coucher.

Peu à peu sa mauvaise humeur disparut, car il calculait dans sa pensée les heureux résultats du voyage de Forin.

Il ne tarda pas à se coucher.

Tout en éteignant sa lumière, il murmurait à demi-voix d'un air de satisfaction :

— C'est égal, je peux dire comme Titus : « Je n'ai pas perdu ma journée; » le la Vrillière n'a qu'à bien se tenir.

VI

Quittons les habitués de la Chaumière et leurs joies excentriques, quittons l'Italien Marini et les patriotes conspirateurs... Que le lecteur nous permette de le transporter en meilleur lieu, chez le duc de Savernoy, par exemple, bonne et ancienne connaissance pour lui ; car le duc, c'est Henri, ce brave, généreux et bouillant jeune homme que nous avons suivi pas à pas dans les jours les plus néfastes de la révolution. Le roi Louis XVIII, en récompense de tant de services loyalement rendus,

de tant de sang noblement versé, l'a nommé duc et pair après la seconde restauration.

Le duc de Savernoy a quatre-vingts ans.

Màis ces hommes, dont la jeunesse vigoureuse et triste à la fois n'a été que combats, rudes épreuves, et dont la vie s'est passée loin des molles joies des boudoirs et des fêtes, avaient cette belle et austère vieillesse que Dieu donne à ses élus; leurs visages portaient l'empreinte des mâles vertus qui les avaient distingués.

C'est qu'ils avaient assisté aux cruelles épopées de ce siècle si fécond en terribles événements, et que leur sang, comme celui des vieux guerriers du moyen âge, s'était nourri du choc des combats.

De tout temps la vie de ces hommes avait été épurée par les grands sacrifices et les grandes catastrophes; soldats ou martyrs, ils avaient vu tomber en cendres leurs plus chères croyances. Le renversement du trône et des autels, le meurtre du roi, le massacre de tous les leurs, telles étaient les douloureuses haltes de ces existences marquées par la fatalité; la volonté inexorable du destin avait assis pêle-mêle enfants, hommes et vieillards au banquet de toutes les déceptions. Mais pour les fortes

natures, l'adversité n'est pas le pilon qui broie, c'est le creuset qui épure.

Les cheveux du duc de Savernoy ont blanchi sur sa tête, mais ne l'ont pas quittée ; ses joues se sont creusées, sa vue s'est affaiblie, mais s'ils perçoivent mal la lumière, ses yeux reflètent encore la noblesse de son cœur et la pureté de sa conscience ; les années enfin ont tracé sur ce visage leurs sillons inexorables, tout en lui conservant la mâle beauté des antiques héros d'Homère.

Le corps ne se courbe pas, mais les membres parfois tremblent affaiblis ; alors la tête se relève plus droite et plus haute, et l'énergie indomptable de l'âme lutte contre l'épuisement du corps.

Le duc de Savernoy est étendu plutôt qu'assis dans un grand fauteuil à dossier renversé ; ses bras sont croisés sur sa poitrine. Ses paupières à demi fermées et l'immobilité de ses traits indiquent que le vieillard est plongé dans une de ces rêveries méditatives qui font du passé, et de l'étude du présent, l'expérience de l'avenir.

Tout dans le salon du duc de Savernoy dénote une grande fortune. De nombreux domestiques, sévèrement habillés, attendent dans

une vaste antichambre, car Henri de Savernoy a été remis en possession de ses biens invendus.

La porte du salon s'ouvre et l'on annonce :

— Le marquis et la marquise d'Épernay, le général comte d'Épernay !

— Quelle aimable et charmante surprise ! dit le duc en se levant, appuyé sur le manteau de la cheminée. A Paris, madame la marquise! Vous, mon cher marquis, dans la moderne Babylone ! C'est une bonne fortune dont vos amis ne sauraient trop se réjouir, car elle est bien rare ; pardonnez-moi de ne pouvoir aller au devant de vous.

— Ne vous dérangez pas, cher duc, votre vieille amie ira à vous, puisque vous ne pouvez venir vers elle.

Le duc, amoureux à l'excès des anciennes traditions, type vivant de cette politesse exquise et recherchée du vieux temps, inclina son front chauve sur la main que lui tendait la marquise, et la baisa : il pressa celle du marquis ; puis s'adressant au général, il ajouta en riant :

— Général, je vous tends la main le dernier, car, malgré vos moustaches grises, vous êtes l'imberbe de la société.

— Un imberbe de cinquante-quatre ans !

— Cinquante-quatre ans !... oh ! le bel âge !... c'est la jeunesse ! Il y a loin de cinquante-quatre ans à quatre-vingts.

— Vingt-six ans !

— C'est la vie d'un homme presque entière entre vous et moi, mon cher général ! décidément, vous n'êtes qu'un enfant auprès de nous. Mais, dans ce siècle, c'est à l'école des jeunes gens que les vieillards s'instruisent ; voyons, qu'avez-vous à m'apprendre aujourd'hui ? Depuis que mon refus de serment m'a éloigné de la chambre haute, et que l'on m'a défendu de lire pour ménager le peu qui me reste de vue, vous m'avez promis d'être ma gazette.

— Méfiez-vous des nouvelles de mon cher frère, dit aussitôt le marquis avec une raillerie moitié sérieuse ; c'est un demi-relaps, il n'a plus qu'un pied dans notre camp. Si on l'en croyait, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Hélas ! nul n'ose ou ne veut donner le signal, et nos Achilles restent dans leur tente ! Le feu sacré s'éteint.

— Alors, marquis, dites aussi que chez le duc de Savernoy le feu sacré est éteint, répondit le vieux duc ; j'ai peur des révolutions pour la France ; j'en ai déjà tant vu ! et je sais ce que chacune d'elles jette de ruines dans le

sein d'un pays, et d'entraves à sa prospérité.

— Eh bien! ce qui vous épouvante, moi, je l'appelle de tous mes vœux!

— Ne parlez pas ainsi, mon frère, s'écria le général, ne souhaitez pas une autre révolution! Qui peut prévoir les maux qu'elle traînerait à sa suite? Qui sait ce que dans son passage, même rapide, elle laisserait debout de nos meilleurs citoyens et de nos institutions les plus chères?

— Des ruines!... en reste-t-il à faire, quand depuis quarante ans on a démoli pièce par pièce l'édifice de notre vieille monarchie, et jonché de ses débris le sol de la France?

On le voit, le marquis d'Épernay était un de ces types exceptionnels des vieux fidèles de la légitimité.

Les idées qu'il avait emportées en émigration, après vingt ans d'exil, il les avait rapportées intactes, sans que le temps ni l'expérience eussent pu les modifier.

Pour lui, la foi politique comme la foi religieuse doit être aveugle; tout doute est une impiété, tout examen un sacrilége, et la moindre dérogation aux anciens principes une honteuse et coupable apostasie. Ces hommes-là ne sont-ils pas cent fois plus dangereux

que les ennemis les plus acharnés? Une fois le roc de la foi la plus aveugle gravi par eux, rien ne peut plus les y atteindre, le bruit des passions humaines et des tempêtes politiques passe inaperçu et sans échos.

La vie humaine, hélas! est une balance, celle des rois comme celle des hommes; l'infaillibilité n'appartient à personne sur la terre.

— Ne jetez pas le désordre dans la vie présente, dit le général d'une voix triste et amère, par le regret ou l'amour du passé; ne tuez pas les générations actuelles pour orner le tombeau des générations éteintes. L'avenir est à Dieu seul.

— L'avenir, reprit le marquis, est à Dieu et aux hommes énergiques et fidèles.

— Arrêtez, mon frère, s'écria le général d'une voix éclatante, bénissez le ciel d'avoir mis sur le trône, au sortir de la tempête révolutionnaire, un roi sage et grand, qui a cimenté la paix avec l'Europe, et grandi la France par la prospérité intérieure; remerciez, au lieu de l'accuser, l'homme courageux qui, au mépris de son repos, de sa popularité, de sa vie peut-être, a voulu ramasser, pour le soustraire à la colère, à la folie du peuple qui l'aurait pour jamais brisé, le sceptre de saint Louis; remer-

ciez le prince qui, pour réhabiliter la royauté dont d'ignobles attaques et d'odieuses calomnies avaient presque détruit le prestige et terni la majesté, s'est fait et a fait des siens le constant exemple de tous les nobles sentiments, de toutes les saintes vertus de famille.

Mais le marquis d'Épernay avait une de ces consciences de bronze inabordables aux raisonnements ; jamais il n'avait su ni voulu faire la part des événements. Les exigences de position, les nécessités de circonstances n'étaient pour lui que des mots vides de sens ou d'hypocrites excuses ; et il jugeait les faits sans avoir égard à leurs causes, sans songer à leurs résultats.

Aussi répondit-il en haussant les épaules :

— La vraie fidélité ne se marchande ni ne se rogne.

— Hélas ! hélas ! murmura le duc, qui jusqu'alors avait gardé le silence, d'Épernay vient de mettre le doigt sur la plaie saignante de notre malheureuse époque. Il n'y a plus de croyance dans les cœurs, plus de convictions dans les esprits ! Siècle de doute et d'égoïsme, où chacun vit sans se souvenir de la veille, sans espérer au lendemain.

Il n'en fallait pas davantage pour que le

marquis se laissât aller à toute son irritabilité politique, passée chez lui à l'état nerveux.

— Oui, repartit-il, lancé à toute bride sur son terrain favori, on transige avec sa conscience, on déserte le vrai culte, on pactise avec les méchants! Concessions coupables, funestes, que je ne comprendrai jamais; je le répète : c'est...

— Mon frère! mon frère! interrompit le général d'une voix brève, vous recommencez une ancienne querelle, et il m'est triste que vous en fassiez notre vieil ami le témoin; car je suis de ceux que vous enveloppez dans votre anathème; je suis de ceux qui, en continuant de servir, ont fait une de ces concessions coupables dont vous parlez.

— Général, s'empressa de dire le duc d'un ton plein d'une noble bienveillance, il y a longtemps que mon opinion sur votre compte est fixée. Ce que vous avez cru devoir faire, je ne l'eusse pas fait peut-être, je vous le dis franchement; mais je ne me sens ni le droit ni le courage de vous blâmer, car en Afrique, où vous avez vaillamment combattu depuis quinze ans, j'ai appris à vous estimer et à vous aimer.

Le général s'inclina et reprit :

— Vous connaissez mes opinions et savez où

est toujours restée l'affection de mon cœur. Personne, plus que moi, n'a le respect de la fidélité, la religion du serment, et jamais l'intérêt ou l'ambition ne m'auraient fait commettre, je ne dirai pas une trahison, vous m'en savez incapable, mais une faiblesse. J'étais en Afrique, avec le grade de capitaine, lorsque éclata la révolution de juillet. Frappé au cœur par cette douloureuse nouvelle, car l'affection de tous les miens, les rêves et les respects de mon enfance entouraient cette vieille royauté de tant de siècles, à laquelle j'étais dévoué plus encore par reconnaissance que par devoir, j'envoyai ma démission au maréchal de Bourmont.

— A la bonne heure! interrompit le marquis, il fallait persévérer.

— Plusieurs officiers avaient suivi mon exemple; le vieux maréchal nous fit appeler.

« — Messieurs, nous dit-il, je n'accepte pas vos démissions; à côté de la royauté il y a le pays, que vous oubliez! »

— Pardieu! l'éternel refrain des caméléons.

« — Le pays, auquel tous les hommes de cœur, tous les bons citoyens se doivent; vous êtes jeunes, l'avenir est devant vous; croyez-moi, ne brisez pas votre épée, servez bravement la

France en combattant ses ennemis, et, soyez-en certains, du fond de son exil, le roi que vous pleurez vous en sera reconnaissant. Réfléchissez donc, messieurs, et dans quinze jours revenez me voir.

« Ces sages paroles nous firent rentrer en nous-mêmes et lever les yeux sur la France dont nous étions aussi les enfants ; nous continuâmes de servir, en ne voyant que le pays... Si c'est là un crime, je l'ai commis, mais je m'en honore, car ma vie n'a point été inutile, je l'espère.

— Belles paroles ! grommela le marquis en hochant la tête.

— Belles paroles et bons services, ajouta le duc.

Et sans transition aucune, comme s'il eût oublié le démenti qu'il donnait à une partie de sa vie, il reprit d'une voix triste :

—Hélas ! que deviendrait notre chère patrie si des hommes courageux ne se vouaient à la défendre contre l'esprit de désordre et d'anarchie qui l'agite? Oh ! ma belle France ! ces prôneurs insensés d'utopies criminelles parviendront-ils donc encore à souiller ton noble front ?

— Cher duc, dit le général d'une voix lente

et ferme, vous aimez la France, eh bien! croyez-le, les dix-sept années qui viennent de s'écouler seront de nobles pages dans son histoire.

Sur le visage du marquis, il était facile de lire le sentiment qui l'animait. Il allait répondre ; le duc se retourna vers lui, et dit aussitôt avec une souriante gravité :

— La politique, c'est la vraie Thébaïde, qui engendrerait encore des frères ennemis. Étéocle, la main à Polynice, je vous en prie... et traitons un plus agréable sujet, parlons du mariage de votre charmante nièce qui nous procure le plaisir de vous voir à Paris , et qui nous permettra, je l'espère, de vous garder quelque temps.

— Oh ! mon cher duc, ce mariage est encore, entre mon frère et moi, un sujet de querelle des plus terribles. Il ne me pardonnera jamais d'avoir accepté un autre gendre que celui qu'il me proposait.

— Le mien était de haute et ancienne naissance, vous avez préféré un gendre riche, vous être libre.

— Mais M. de la Vrillière, interrompit le duc, n'est-il pas un parti très-honorable?

— C'est un parvenu... D'où vient-il ?... qu'est-ce qui le connaît ?...

— Son plus grand défaut aux yeux de mon frère est d'avoir trois millions.

— Et le général pétitionne déjà pour son gendre, riposta le marquis avec une railleuse amertume ; on ne voit que lui dans les antichambres ministérielles ; du moins, et c'est ce qui me console, je ne ratifierai pas par ma présence une union que je blâme, je le dis très-nettement.

— Comment, mon cher marquis, fit le duc avec étonnement, vous ne serez pas à Paris pour le mariage de votre nièce ?

— Un procès de très-haute importance, s'empressa de répondre la marquise, nous rappelle immédiatement en Dauphiné.

— Un procès se retarde, mon cher marquis, et vous êtes le chef de la famille.

Le marquis hocha la tête et ne répondit rien.

Le général s'était assis de son côté sans prononcer un mot.

La pauvre marquise était sur les épines, car elle connaissait l'entêtement inébranlable de son mari.

—M. le duc, dit-elle, vous offrirai-je une tasse de thé?

Et, tout en servant le thé, elle ajouta pour changer la conversation :

— Ce cher Arthur, ne le verrons-nous pas ce soir ?

— Il devrait être ici ; mais, vous le savez, marquise, dès que les oiseaux ont des ailes, ils s'envolent.

— Si on les tient en cage.

— Jamais, marquis ; enchainer la jeunesse, entraver sa liberté, c'est amollir son cœur et tuer son énergie !

— Dites plutôt que c'est lui éviter bien des dangers et la soustraire à bien des embùches.

— Il est certains principes, mon cher marquis, sur lesquels nous avons toujours différé d'opinion ; je ne veux pas pour Arthur de cette facile vertu qui reste pure, parce qu'elle n'a jamais eu d'épreuves à subir... Arthur n'habite pas mon hôtel, il a pris un appartement dans le quartier des écoles, dont il doit suivre les cours.

— Arthur de Savernoy suit les écoles, ce Pandémonium de toutes les corruptions où s'apprennent tous les vices, où s'oublient les bons principes et se perdent les saines traditions. Les écoles ! où ces messieurs de vingt ans s'érigent en réformateurs de la société, oubliant que quelques mois avant, assis sur les bancs de bois d'un collége, ils faisaient, sans

oser murmurer, un pensum, ou subissaient, en pleurnichant, une retenue.

— Pardieu ! dit le général, jusqu'à quel âge faut-il donc qu'on les tienne sous la férule ?

— Vous voudriez, n'est-ce pas, cher marquis, reprit le duc en souriant, que l'on eût quarante ans avant d'en avoir vingt; c'est-à-dire la maturité avant la jeunesse, l'expérience avant d'avoir étudié la vie; c'est impossible. Arthur suit les écoles, parce qu'aujourd'hui noblesse n'est plus un privilége, mais une obligation ; ce que tout le monde apprend, celui que sa naissance a mis au-dessus de tous le doit savoir. Arthur n'habite pas cet hôtel parce que, ne pouvant à mon âge espérer longtemps lui servir de mentor, j'ai voulu que de bonne heure il apprît à se conduire seul, et à compter sur lui-même.

— Et vous ne craignez pas les mauvaises liaisons, les pernicieux conseils, les funestes exemples?

— La peur est bien souvent la mère du danger. Arthur se souviendra du nom qu'il porte. Il y a des leçons, croyez-moi, qui sont tout apprises au fond de l'âme, et que les cœurs bien placés n'oublient pas.

— Il y a aussi, reprit le marquis d'une voix fortement accentuée, des doctrines funestes, si perfidement enseignées, qu'elles corrompent le meilleur naturel et pervertissent l'esprit le plus généreux.

— Que voulez-vous dire, marquis? reprit le duc d'une voix brusque, et après un effort sur lui-même.

— Ma foi! mon cher duc, il vaut mieux prévenir que voir arriver le mal; et si, en vous parlant comme je le fais, je vous mécontente, n'en accusez que les craintes de ma vieille amitié.

— Arthur!...

— Arthur, si j'en crois certaines paroles qui m'ont été répétées, est atteint de cette folie du siècle, et rêve, avec ses condisciples du quartier Latin, progrès, réformes sociales; c'est ce qu'on apprend maintenant à l'école de droit.

— Mon frère, interrompit le général, songez que...

— Eh! mon Dieu! continua celui-ci, vaut-il mieux le laisser courir à l'abîme plutôt que de l'arrêter sur la pente, lorsqu'il en est encore temps?

Le duc avait pâli. Ses traits s'étaient subitement altérés, une sueur froide et abondante

mouillait son front vénérable ; ses yeux étaient fixes, et sa bouche entr'ouverte, qu'agitait un frémissement nerveux, semblait murmurer ces mots :

— Mon Dieu ! éloignez de moi ce calice.

Le marquis lui-même fut frappé de cette altération et de la pâleur du duc de Savernoy. Il hésitait à continuer.

Le vieillard se redressa dans son fauteuil.

— Ce que vous me dites aujourd'hui, murmura-t-il lentement, je l'avais déjà entendu dire. Arthur, n'est-ce pas, se fait le chef d'un parti de fous qui s'enivrent de ces fausses idées que des bouches misérables leur jettent sans cesse aux oreilles ; n'est-ce pas ?... n'est-ce pas ?...

— Il ne faut pas... non plus... s'exagérer le mal..., balbutia le marquis, qui ne savait que répondre.

— Le mal est quelquefois une lâcheté !... s'écria le duc, et l'on ne transige jamais avec une lâcheté ! Parlez !... parlez !... vous en avez trop dit pour vous taire.

Au même instant la porte s'ouvrit, et Arthur parut sur le seuil.

Il arrivait dans un mauvais moment.

Pourquoi Arthur, après la scène de la Chau-

mière, était-il venu chez le duc de Savernoy ? Pourquoi ? Parce qu'il était trop agité, trop ému pour rentrer chez lui, parce que sa pensée avait besoin d'air, de mouvement , et que tout naturellement, en face de cette querelle inattendue, pour laquelle il jouait sa vie le lendemain , son cœur l'avait conduit là où pour lui, si vite orphelin dans la vie, se résumaient toutes les affections de famille, toutes les douces joies et les sérieuses pensées du foyer paternel. C'est que pour avoir tout son courage, toute sa force et toute son énergie, il lui fallait serrer la main de ce noble vieillard dont la vie avait été dévouement et sublime résignation , et qui lui avait servi de père ; c'est que le bras est plus fort, la main plus ferme et plus habile, quand la garde de l'épée abrite tous ces mâles et généreux sentiments du cœur.

Et cependant il était bien résolu à ne rien dire à son grand-père de ce qui lui était arrivé.

Le vieux duc releva la tête.

— Ah ! c'est vous, Arthur, lui dit-il d'une voix dont le timbre était sévère.

— Oui, mon père.

Et le jeune homme leva sur le vieillard un regard interrogateur. La sévérité avec laquelle

on le recevait l'étonnait, car, parmi les personnes présentes, nul ne pouvait lui avoir appris les événements de la soirée, trop récents pour qu'aucun autre ait pu l'en instruire.

— La vieille et solide amitié du baron d'Épernay, continua le duc, celle de son frère, font que je les regarde comme de la famille, et que je puis parler devant eux. Arthur, je ne suis pas content de vous.

— De moi, mon père ?

— Non, Arthur ; vous êtes le seul qui restiez de la famille, le seul sur lequel s'appuiera le nom des Savernoy, et Dieu, qui a donné à ma jeunesse de si cruelles et si douloureuses épreuves, ne veut pas que j'attende dans ma vieillesse calme et confiante l'heure où il me rappellera à lui. Vous oubliez que les Savernoy sont les plus vieux serviteurs peut-être de la royauté ; la fièvre insensée qui dévore aujourd'hui cette jeunesse inactive et sans foi, brûle aussi votre sang. Vous vous étourdissez comme les autres avec des mots sonores, et vous faites des rêves qui n'aboutissent et ne peuvent jamais aboutir, sachez-le bien, qu'à des trahisons !

La voix du duc, tout en parlant ainsi, avait pris une gravité et une accentuation qui ne lui

étaient pas ordinaires ; penché en avant, appuyé d'un bras sur la table, il avait relevé l'abat-jour vert qui lui couvrait la vue, pour que ses yeux, qui semblaient avoir retrouvé tous leurs regards, pussent parler aussi à celui auquel il s'adressait.

Arthur de Savernoy allait répondre, le vieux duc fit un mouvement de la main.

— Laissez-moi parler, reprit-il ; ce n'est pas une discussion politique que je veux avoir avec vous. A quoi donc sert aux jeunes gens l'étude de l'histoire, pour qu'ils n'y voient pas qu'il n'y a eu de noms noblement illustres et éternellement honorés que ceux des serviteurs fidèles et dévoués dont le sang s'est répandu autour de la couronne du roi ? Les autres, quelque glorieux qu'ils aient fait leurs blasons, y ont trouvé une tache au fond. Souvenez-vous, Arthur, qu'à côté du vieillard qui vous regarde sur la terre, il y a votre père et votre mère qui vous regardent dans le ciel. Les désastres de notre pauvre France ne sont pas si loin qu'on ait le droit de les oublier. C'est le progrès aussi que l'on rêvait, c'est le mot *libéralisme* qu'on inscrivait sur son drapeau, et on a abouti à la Convention et à l'échafaud, et l'on a fait de la patrie un charnier où l'on

jetait par milliers dans de la chaux vive des troncs décapités. Le progrès... c'est le masque de l'émeute; l'émeute, c'est le premier pas dans le sang. Trahison, que tout cela, trahison !

— Est-ce trahir, mon père, se hasarda de dire Arthur, que de marcher avec les idées de son siècle et de ne pas vouloir l'immobilité?

L'expression qui passa sur la physionomie du vieillard est impossible à décrire. Ce n'était pas de la colère, c'était plutôt du découragement, mais du découragement sans résignation.

— Oh!... le sang du conventionnel !... murmura-t-il entre ses dents, mais si bas, si bas que nul ne pouvait l'entendre, le sang du conventionnel !...

Ses doigts qui s'agitaient froissèrent un instant le bras de son fauteuil, puis il passa la main sur son visage.

Les autres personnes présentes n'osaient parler.

Le général seul s'approcha du jeune Savernoy et lui prit la main comme pour l'engager au silence.

— Je vois que l'on ne m'avait pas trompé, reprit le duc, en me disant qu'à l'école vous étiez le chef d'un parti.

Il y eut après ces mots quelques secondes de silence.

— Je suis avant tout, reprit Arthur un instant après, en s'avançant vers le vieillard, un fils respectueux; votre main, mon père? Et ne me parlez pas avec cette voix dure et ce visage sombre.

Le vieillard prit cette main que lui tendait le jeune homme, son front se dérida, et il lui dit avec une expression à la fois attendrie et douloureuse :

— Les guerres civiles ont impitoyablement moissonné notre famille ; en 1794 elles ont tué mon père, en 1835 elles ont tué le vôtre. Arthur, les guerres civiles portent malheur au pays et aux familles, et c'est vers elles que vous marcherez sans le savoir.

Puis ce fut tout; le vieux duc retomba affaissé sans prononcer une autre parole.

Le marquis d'Épernay avait pris un journal pour se donner une contenance.

Arthur, qui avait dans le cœur ces bonnes et saintes traditions du respect de la famille, se pencha sur le fauteuil, et baisant le front dégarni du vieux gentilhomme :

—Je vous aime et vous respecte, mon père, lui dit-il.

Cette scène avait ému tout le monde ; le marquis d'Épernay, attristé de cette scène qu'il avait provoquée, tournait et retournait son journal dans ses mains ; la marquise mettait six morceaux de sucre dans la même tasse de thé.

Cependant, de tout ce qui pouvait survenir, le silence était la pire des choses, car le silence est le travail de la pensée.

— Et notre partie d'échecs? dit le marquis tout à coup.

— C'est vrai, votre partie d'échecs, vous l'oubliez, s'empressa de dire la marquise qui alla prendre le jeu d'échecs et le plaça sur un petit guéridon qui était devant le fauteuil du duc.

Celui-ci secoua la tête, comme voulant rejeter loin de lui le fardeau douloureux de ses souvenirs, puis il se mit à ranger ses pions et ses cavaliers avec une vivacité qui avait quelque chose de fébrile.

Arthur alors s'éloigna du fauteuil de son grand-père, et passant près du général :

— Deux mots, lui dit-il tout bas en ayant soin de n'être entendu que de celui auquel il s'adressait.

Tous deux allèrent s'asseoir à l'autre extrémité du salon.

VII

— Général, dit Arthur à voix basse, quelque étonnement que puisse vous causer ce que je vais vous dire, prenez bien garde que personne ici ne s'aperçoive de rien.

Le général fit un signe de tête affirmatif et se pencha vers le jeune Savernoy, pour que celui-ci pût même encore baisser davantage la voix en lui parlant.

— Je me bats demain matin, reprit Arthur.

Le comte d'Épernay ne put retenir un mouvement de surprise.

Arthur lui posa doucement la main sur le bras comme pour lui rappeler sa promesse.

— C'est ma première affaire, ajouta-t-il, et ce doit être une affaire sérieuse. Par amitié pour mon grand-père, par affection peut-être aussi pour moi, voulez-vous, général, me servir de témoin?

— De grand cœur, mon ami.

— Merci, général.

— Ne pensez-vous pas que des explications loyales de part et d'autre...?

— Je ne le crois pas; demain matin en allant vous prendre je vous raconterai tout ce qui s'est passé.

— A quelle heure?

— A huit heures au plus tard.

— Je serai prêt à partir, et, je l'espère, nous arrangerons tout cela. Quel est votre second témoin?

— La querelle a eu lieu ce soir, je n'ai eu le temps de voir personne; mais comme on ne sait pas ce qui peut arriver, j'ai voulu avant tout venir serrer la main du grand-père.

— C'est bien, c'est bien, fit le général en se levant; à propos, en fait d'armes, savez-vous quelque chose?

— Je sais que j'ai du cœur, dit Arthur d'une voix sérieuse.

Le jeune homme s'était rapproché de la table où le duc et le marquis jouaient leur partie d'échecs.

— Ah! mon père, dit-il, votre roi est en prise.

— Aussi tout est perdu, répondit le vieux duc en regardant Arthur et en renversant de la main le reste de ses cavaliers.

Un quart d'heure après, Arthur de Savernoy sortit.

Il mit à rentrer chez lui deux fois le temps qu'il eût fallu en marchant d'un pas ordinaire; c'est qu'il s'arrêtait souvent pour écouter l'écho tumultueux de ses pensées et les battements de son cœur.

Étrange bizarrerie!...

Des deux événements qui lui étaient arrivés dans la même soirée, le premier était futile, le second était grave. Il ne pensait cependant qu'au premier et oubliait à peu près le second. Le visage de cette femme avec ses longs cheveux noirs et ses sourcils sévèrement arqués comme ceux des Circassiennes, ce visage subitement apparu et subitement disparu sans laisser sa trace, cette voix à peine

entendue, ce dernier sourire, ce rôle de chevalier belliqueux que le hasard lui avait donné ; n'y avait-il pas là de quoi bouleverser une jeune tête et agiter un cœur de vingt ans?

Pourquoi aurait-il aimé cette femme?

On n'aime pas l'oiseau qui passe dans l'air, la feuille que le vent emporte ; on s'en souvient tout au plus, voilà tout. Et d'ailleurs cette femme n'était-elle pas seule à la Chaumière, sans même un homme auprès d'elle? A la Chaumière! Arthur savait de longue date quel était le personnel de ces réunions. Mais la tête et le cœur ont-ils le loisir de faire tant de calculs et de raisonnements?

Minuit était sonné quand Arthur rentra chez lui.

Son portier lui remit une lettre.

Deux amis de Mathias lui donnaient rendez-vous pour le lendemain, à huit heures du matin, à Montmartre. Sans cette lettre, il ne se serait peut-être pas souvenu de Mathias.

Tout en montant l'escalier, il froissait dans sa main le papier qu'il venait de recevoir ; car ce papier lui rappelait l'impertinence de l'étudiant, sa voix ironique et railleuse et sa grossière brutalité. Il venait de sonner à la porte de son appartement lorsque celle du vieux

Vancelay, qui, on le sait, habitait sur le même palier, s'entre-bâilla et laissa voir la figure du vieillard.

— Ah ! c'est vous, M. Arthur? dit-il.

— Pas encore couché, M. Vancelay?

— Vous savez que le sommeil et moi nous ne sommes pas souvent d'accord, répondit le vieux en ouvrant entièrement sa porte et en regardant avec une attention toute particulière le jeune étudiant adossé contre le mur. Le portier vous a-t-il remis une lettre que deux amis de M. Mathias ont apportée?

— Ah ! ils sont venus eux-mêmes?

— Ils ont même bien recommandé qu'on vous la remît ce soir.

— Vous les avez vus, M. Vancelay?

— J'étais en bas quand ils sont arrivés. Ils ont parlé de rendez-vous, je crois, de... querelle ; ce mauvais sujet de Mathias a encore, j'en suis sûr, fait quelque coup de sa façon.

— Mathias est un impertinent et un butor, dit Arthur d'une voix brève en jetant à terre, avec un mouvement marqué de colère, la lettre qu'il avait froissée dans ses doigts en montant l'escalier ; et comme il fallait évidemment en finir par là, un jour ou l'autre, je suis enchanté que ce soit tout de suite.

— Comment, tout de suite, M. Arthur? Est-ce que ce serait vous, par hasard, qui auriez eu une querelle avec ce Mathias?

— Oui, mon cher M. Vancelay, dit Arthur souriant à demi, j'ai eu une querelle avec ce grand héros du quartier Latin.

Vancelay releva la tête et regarda avec une douloureuse inquiétude le jeune Savernoy dont le visage était éclairé par la lumière qu'il tenait à la main.

— Vous ne parlez pas sérieusement?

— Très-sérieusement, mon cher M. Vancelay!

Et sans rien ajouter de plus, Arthur de Savernoy rentra chez lui.

M. Vancelay resta sur le palier.

— Très-sérieusement, murmura-t-il à demi-voix, je ne m'étais pas trompé.

Puis tout à coup, comme si Dieu eût oublié de lui rappeler le fardeau de ses quatre-vingts ans, il poussa la porte d'un mouvement brusque et rapide et rentra dans son appartement. L'obscurité la plus complète régnait autour de lui.

Presque aussitôt il reparut tenant une lumière à la main; et s'appuyant sur la rampe de l'escalier pour soutenir son corps qui se

ployait avec peine, il chercha le papier qu'Arthur de Savernoy avait jeté à terre. Pas un des mouvements du jeune homme n'avait échappé au vieillard.

Ce papier, ce devait être la lettre qu'Arthur venait de recevoir. M. Vancelay la ramassa et l'ouvrit avec précipitation.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... dit-il aussitôt qu'il eut parcouru les premières lignes.

Et il resta comme anéanti, tenant sa lumière d'une main, la lettre de l'autre.

Les vieillards ont l'expérience du regard comme ils ont celle du cœur, et l'agitation intérieure d'Arthur ne lui avait point échappé; seulement, il l'attribuait à une autre cause et à une autre pensée.

Pourquoi donc cet homme étranger à Arthur l'aimait-il ainsi?

Il l'aimait, sans nul doute, comme parfois la vieillesse aime la jeunesse, de cette affection sans égoïsme qui est détachée de tous les liens de la vie. Arthur, de son côté, il faut l'avouer, avait ce don précieux si rare aujourd'hui, le respect des cheveux blancs; et il ne se passait pas un jour qu'il ne serrât la main à son vieux voisin, avec cette respectueuse et

franche cordialité qui est comme un écho du cœur.

Du reste, depuis que le jeune Savernoy avait quitté l'hôtel du duc son aïeul, le hasard, ce grand arrangeur de toutes choses, avait toujours réuni l'étudiant et le vieillard.

Tout à coup, soit que celui-ci eût entendu quelque chose, soit qu'il eût obéi à une impulsion subite de son cœur, il s'approcha de la porte, et collant contre le bois son oreille attentive, il écouta; à l'intérieur, on allait et venait.

M. Vancelay frappa deux petits coups à la porte. Presque aussitôt le domestique vint ouvrir.

— M. Arthur n'est pas couché, Pierre ?

— Oh ! non, M. Vancelay, il écrit : je crois qu'il a quelque chose.

— Et moi, j'en suis sûr, mon brave Pierre, laisse-moi avec lui.

Tout en parlant ainsi, le vieillard frappait affectueusement sur l'épaule du domestique.

— Je ne demande pas mieux M. Vancelay, car vous êtes un bien brave homme, et depuis le portier jusqu'aux mansardes, tout le monde vous aime ici. J'attendrai que monsieur m'appelle, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

Le vieillard entra.

Arthur était devant une table et écrivait.

Il ne vit pas la personne qui entrait, ou plutôt il n'y fit nulle attention, pensant sans doute que ce devait être Pierre.

Aussi le vieillard, adossé contre le bahut gothique, le regarda longtemps sans parler.

Éclairée par la lumière qui brûlait sur la table, la figure d'Arthur avait une expression douce et triste à la fois; douce, parce que son cœur, animé par l'apparition subite de cette femme, rayonnait tout entier sur son visage; triste, parce que sa mère était morte en lui donnant le jour, et qu'il était bien enfant encore lorsque l'on avait rapporté son père tué dans les troubles de la Vendée. N'y a-t-il pas toujours un nuage de vague douleur sur le front de ceux dont les premiers pas dans la vie n'ont pas été entourés de cette double et inaltérable affection?

M. Vancelay resta longtemps silencieux et pensif.

— C'est donc bien vrai, M. Arthur, dit-il tout à coup, vous vous battez demain avec ce Mathias?

Arthur était si loin de s'attendre à cette

voix qui venait se jeter ainsi dans le tumulte de ses pensées, qu'il tressaillit involontairement.

— Pardon de vous déranger, M. Arthur, dit le vieillard en s'approchant, mais voyez-vous, cela m'inquiète beaucoup.

Le jeune Savernoy se pencha un peu en arrière pour lui tendre la main.

— Vous êtes bien bon, M. Vancelay, et vous savez bien que vous ne me dérangez jamais.

Le vieillard prit cette main que le jeune homme lui tendait, et la serra étroitement dans les deux siennes.

— M. Arthur, lui dit-il, rien ne me donne le droit de vous interroger, si ce n'est mon âge et l'intérêt bien grand que je vous porte. Mais cette querelle est-elle donc sérieuse? Ne peut-on concilier...?

— Je ne le veux pas, interrompit fièrement Arthur.

— Mon ami, laissez-moi vous parler comme un homme qui a bien longtemps vécu, et qui a beaucoup vu. C'est du devoir de tout homme, et de tout cœur bien placé, de répandre son sang et de donner sa vie pour défendre son honneur; mais il est de ces querelles futiles,

inavouables souvent, qui ne valent pas une seule goutte du sang précieux que l'on a dans les veines. Je vous parle sévèrement, mon ami, parce que je vous aime et que le cœur parle toujours ainsi.

L'expression que M. Vancelay avait mise dans ses paroles était grave ; son visage, toute sa personne, par un changement subit, avaient pris un aspect de dignité calme et sérieuse qu'Arthur ne lui avait jamais vu, et que peut-être il n'avait jamais soupçonné en lui.

— Ce n'est pas une querelle futile, répondit-il après un instant de silence, comme s'il eût voulu laisser entrer plus profondément en lui les paroles qui résonnaient encore à ses oreilles. Entre Mathias et moi, il existe une haine instinctive, un fiel longtemps contenu et longtemps caché. Je vous remercie d'être venu, M. Vancelay, asseyez-vous et écoutez-moi un instant.

Le vieillard fit de la tête un signe affirmatif et s'assit en face d'Arthur.

— Vous savez, M. Vancelay, qu'à l'école j'ai quelques amis ; ils sont nombreux même ; à ma voix, ils viendraient tous autour de moi ; c'est ce que les autres appellent le parti aristocratique ; ils m'aiment, je les aime ; et je

suis heureux et fier de l'empire que j'ai pris sur eux, car cet empire, c'est par mon intelligence, par l'énergie de ma pensée et de mon cœur que je l'ai conquis.

A travers le calme avec lequel M. Vancelay écoutait les paroles d'Arthur, il y eut tout à coup comme un éclair qui rayonna dans ses yeux et sur son visage. C'était peut-être un souvenir de sa vie passée qui revenait au vieillard.

— Les hommes sont ainsi faits, murmura-t-il à voix demi-basse, ils dominent ou ils sont dominés; l'indépendance et la liberté sont des mots avec lesquels on ne fait que des esclaves.

— L'influence que j'ai, continua Arthur, Mathias l'a de son côté sur ceux qui mènent la même vie que lui; mais il comprend bien que l'intelligence de la pensée domine la paresse de l'estaminet. Entre nous, il ne fallait qu'une étincelle. Hier il a insulté une femme qui était seule; j'ai pris la défense de cette femme; il m'a provoqué devant tous mes camarades de la façon la plus grossière, et nous avons pris rendez-vous pour demain matin. Et puis encore, continua Arthur qui s'animait en parlant et en énumérant tous ses griefs cachés contre Mathias, n'est-il pas le mata-

more, le spadassin de l'école? Chaque jour, à chaque heure ne parle-t-il pas des leçons qu'il prétend avoir données? Déjà il a eu plusieurs duels; je ne me suis jamais battu, moi. Ils croiraient tous que j'ai peur, lui le premier! il se vanterait dans ses estaminets de m'avoir fait reculer. Vous voyez bien que c'est impossible! D'ailleurs, ne faut-il pas toujours avoir une première affaire? La conscience est tranquille et l'on a le bon droit pour soi quand on se bat pour la défense d'une femme.

— Je comprends toute votre irritation, reprit le vieillard d'une voix calme; je vous ai bien écouté et je vous ai bien compris; notre âge souvent n'est pas si éloigné du vôtre que vous le croyez. Qui avez-vous choisi pour vous accompagner?

— Le général d'Épernay, que j'ai vu tout à l'heure chez mon grand-père.

— C'est bien, Arthur, d'avoir pris un homme grave et sérieux comme le général; et quel est votre second témoin?

— Je n'ai eu le temps encore de prévenir personne; je compte écrire à un de mes camarades.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Vous, M. Vancelay?

— Ma demande vous étonne, M. Arthur, reprit le vieillard avec un sourire qui donnait à sa physionomie une étrange expression ; le vieux père Vancelay n'est plus bon à rien avec ses quatre-vingts ans? mais soyez tranquille, si la vieillesse mine les forces du corps, elle ne touche pas à celles du cœur. Je vous en prie, laissez-moi vous accompagner.

Arthur regarda M. Vancelay. Les yeux du vieillard étaient humides, mais tout son corps s'était redressé, et avait pris une attitude subite de fermeté et d'énergie qui étonna le jeune homme.

— Avec plaisir, M. Vancelay, lui dit-il, mais à une condition ; c'est que sur le terrain vous ne chercherez pas à empêcher le combat.

Le vieillard avait fait un mouvement de joie et ses deux mains à la fois avaient serré celles du jeune Savernoy.

— Le général est un vieux soldat, répondit-il, et moi je sais ce que commandent un premier duel et le juste amour-propre d'un jeune homme. La pensée et le souvenir sont deux mots qui ne vieillissent pas. N'ayez donc aucune crainte.

Après un moment de silence, et comme Arthur le regardait, visiblement étonné de voir

si énergique de cœur et de corps ce vieillard d'ordinaire courbé, morne et taciturne, il ajouta :

— Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas, M. Arthur, de ma demande? Je ne suis que votre voisin, un pauvre vieux bien triste, bien sombre, mais je vous aime, vous, je vous aime parce que... parce que vous êtes bon et généreux, parce qu'il y a de nobles sentiments dans votre cœur, et que nous autres, qui avons beaucoup vécu, nous savons qu'ils sont rares; je vous aime, pour ce que vous avez fait ce matin, et puis... M. Arthur...

Ici le vieillard hésita; il semblait que sa voix tremblât à tel point sur ses lèvres qu'il lui était impossible de parler.

— Parce que..., murmura-t-il en mettant la main devant ses yeux, parce que j'ai eu un fils aussi... moi, un fils que j'aimais de toutes les forces de mon âme; ce fils... est mort... mais... mais...

Ici Vancelay passa une de ses mains sur ses yeux, pendant que l'autre s'appuyait sur ses lèvres. On eût dit qu'il voulait comprimer les élans de son cœur.

Il reprit d'une voix plus basse :

— Quand je vois un brave jeune homme,

plein de cœur comme vous l'êtes, il me semble que c'est lui, il me semble que je le vois, j'ai envie de l'embrasser comme j'embrasserais mon pauvre enfant. Oh! n'ayez aucune crainte, votre honneur est en bonnes mains. A mon fils, je dirais ce que je vous dis : Tu es jeune, tu as du cœur, tu as pris la défense d'une femme qu'on insultait, tu as bien fait, c'est le devoir d'un homme. Et pardieu! un duel! On en voit bien d'autres dans la vie. Le grand Mathias n'a qu'à bien se tenir, nous le mènerons par un petit chemin qui n'aura pas de pierres.

Il est impossible de rendre par des mots l'expression du visage et de la voix avec lesquelles ces dernières paroles furent prononcées ; il y avait une sorte de tristesse enjouée et de gravité moqueuse qui pour des yeux plus exercés que ceux d'Arthur eût révélé l'inquiétude mortelle qui mordait le cœur du vieillard.

— Allons, reprit-il de la même voix, il est tard ; dormez tranquille, M. Arthur; demain matin, je viendrai vous éveiller moi-même, mais surtout couchez-vous, ne pensez à rien ; il faut avoir bien dormi pour que le poignet soit sûr et le bras ferme.

M. Vancelay, après avoir prononcé ces pa-

roles, serra une dernière fois les mains du jeune étudiant, et rentra dans son appartement.

Mais quand il fut seul avec lui-même, quand il ne sentit plus Arthur qui le regardait et l'écoutait, toute sa fermeté apparente disparut, et se laissant tomber dans son vieux fauteuil, il murmura avec un sentiment de profonde douleur :

— Demain !... s'il allait être tué...

Les heures se passaient, et le vieux Vancelay, le front dans ses mains, ne faisait aucun mouvement. La lumière qu'il avait posée sur la cheminée s'éteignit consumée, et il ne s'aperçut même pas de l'obscurité qui l'enveloppait. Les premiers rayons du jour le réveillèrent seuls de sa méditation silencieuse. Il s'habilla à la hâte, regarda l'heure, et, sortant de son appartement, il alla frapper à la porte d'Arthur.

Pierre vint lui ouvrir.

— M. Arthur?... lui dit-il.

— Je crois qu'il vient de se réveiller.

En effet, Arthur s'habillait lorsque M. Vancelay entra.

M. Vancelay jeta sur lui un regard rapide. Rien ne décelait l'inquiétude; mais Arthur avait peu dormi; il avait tant rêvé.

— Déjà levé, M. Vancelay? dit le jeune homme.

— A vos ordres, mon cher M. Arthur.

Un silence de quelques instants succéda à ce peu de mots.

Arthur continuait sa toilette; il était bien facile de voir que sa pensée était loin de lui et courait dans les champs immenses des rêves et des illusions.

— Pardon, M. Arthur, dit tout à coup le vieillard de cette voix qui indique un violent et pénible effort sur soi-même, de quelles armes comptez-vous vous servir?

— De l'épée, je pense, à moins que mon adversaire n'élève quelque discussion à cet égard; alors, comme je suis décidé à les éviter toutes, j'accepterai l'arme qui lui conviendra.

— C'est selon, c'est selon, il ne faut pas comme cela abandonner son droit. Il y a une grande différence entre l'épée et le pistolet.

— Pas pour moi, répondit Arthur du ton le plus naturel en cachetant une lettre, je ne sais pas mieux me servir de l'une que de l'autre.

— Ah!... fit M. Vancelay dont le visage se

décomposa, vous... ne savez... vous servir... ni de l'épée... ni du... pistolet?

— J'ai pris quelques leçons d'escrime au collége, voilà tout.

M. Vancelay s'était levé; ses mains tremblaient, et son visage, tout à l'heure pâle, était devenu presque pourpre.

— Comment, M. Arthur, vous ne savez pas manier une épée? A votre âge!... Oh! les jeunes gens!... Les imprudents! les coupables!... Ils passent leur vie à monter à cheval, à fumer, à courir de plaisirs en plaisirs; et ils ne pensent pas un seul instant à sauvegarder leur vie, et empêcher le premier lâche ou le premier insolent de les tuer. Oh! c'est bien cela!... et parce qu'ils ont du courage, de l'énergie, qu'ils sont hommes de cœur, ils croient que tout est dit quand ils savent se jeter sur la pointe d'une épée. Mais je ne le veux pas! je ne le veux pas, moi!... Arthur!... Oh! les jeunes gens!... les jeunes gens!... Pierre... Pierre, décroche ces fleurets, ces épées.

— Que voulez-vous donc faire, M. Vancelay?

— Je veux savoir ce que vous ont appris ces quelques leçons d'escrime au collége.

— Bien peu de chose, mais ce qui nous sauve, mon cher M. Vancelay, c'est que les

autres n'en savent ordinairement pas davantage que nous.

— Et qui vous dit que ce Mathias n'a pas passé une partie de sa vie à ferrailler? Allons M. Arthur, je vous en prie... prenez ce fleuret et mettez vous devant moi.

C'était vraiment un spectacle étrange et touchant que de voir ce vieillard de quatre-vingts ans relevant son corps courbé par l'âge et sa tête blanchie comme s'il eût retrouvé les premières années de sa jeunesse, éclair échappé du cœur et qui rayonnait en lui. Il tenait son fleuret sans qu'on le vît vaciller dans ses doigts ; le regard de ses yeux était vif et rapide.

Et comme le jeune Savernoy hésitait à se mettre devant lui :

— Allons, M. Arthur, lui dit-il en essayant de sourire, vous voyez que le vieillard n'est pas encore trop mal sous les armes.

Arthur prit un fleuret, se plaça devant M. Vancelay et se mit en garde.

— La pointe à la poitrine!... au nom du ciel! M. Arthur, lui cria le vieillard en saisissant de la main gauche le fleuret du jeune homme. Qu'elle soit là... là... qu'elle menace toujours votre adversaire!... Allons, je vous

attaque... parez!... parez!... mais parez donc! Touchez, M. Arthur! touchez-moi... je vous presse, rompez, tendez le fer... tendez donc!... tendez donc!

— Savez-vous, M. Vancelay, que vous seriez un rude adversaire? dit Arthur en souriant.

— Vous m'avez bien compris, M. Arthur, continua le vieillard tout entier à sa pensée, toujours la pointe au corps; n'attaquez pas! quand on n'est point de première force, c'est un grand désavantage; attendez, attendez. Voyons, prenez ces épées; vous ne vous êtes jamais battu, m'avez-vous dit, il faut que votre œil s'habitue à regarder une pointe de fer.

Et il tendait au jeune homme une des épées nues.

Ce que M. Vancelay avait déjà fait avec des fleurets, il le recommença avec les épées.

Décidément Arthur ne savait rien; ses quelques mois d'escrime lui avaient appris tout au plus qu'une épée se tenait par la poignée et non par la pointe. Le regard du vieux Vancelay suivait tous ses mouvements, et si Arthur eût été moins occupé à ce qu'il essayait de faire, il eût pu lire sur la physionomie du vieillard toute la douleur que lui inspirait cette cruelle inexpérience.

— Allons, allons, dit-il en cherchant à cacher ses craintes sous une parole enjouée, ça n'ira pas trop mal, ayez confiance, mon jeune ami.

— La confiance ne me manquera pas, M. Vancelay.

Dans le même moment, sept heures et demie sonnèrent à la pendule.

— Vite, Pierre, dit Arthur, une voiture, nous avons juste le temps d'aller prendre le général d'Épernay et d'arriver au rendez-vous à l'heure fixée.

Puis il s'approcha de M. Vancelay, qui tenait encore dans sa main l'épée dont il venait de se servir.

— M. Vancelay, lui dit-il en lui tendant un papier cacheté ; il se peut que je sois... blessé, et il se peut aussi qu'une personne... dont je ne sais pas le nom, envoie ici... Une femme... c'est une folie que je vous dis là, car cette personne... ignore mon adresse, et mon nom ; mais enfin, si cela arrivait, voici un petit mot que vous lui feriez remettre.

— Je vous comprends, dit le vieillard en prenant la lettre.

— S'il m'arrivait... malheur, j'ai laissé là, sur ma table, quelques lignes pour mon grand-

père ; le général d'Épernay les lui remettrait. Maintenant, mettons ces épées dans leurs fourreaux et descendons, car la voiture ne peut tarder à arriver.

M. Vancelay était tellement ému qu'il n'osa pas répondre, dans la crainte que le tremblement involontaire de sa voix n'ôtât à Arthur de Savernoy la confiance si nécessaire en de semblables occasions.

Tous deux descendirent silencieux.

Le vieillard pensait à Arthur. Arthur pensait à la princesse Pallianci.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant la porte du général d'Épernay.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

LE
MONTAGNARD
OU
LES DEUX RÉPUBLIQUES
1793—1848.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 – 1848

Par de Bazancourt.

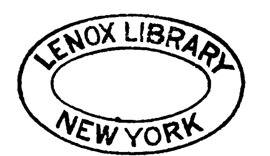
TOME VI.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1851



SECONDE PARTIE.

1848 (SUITE).

VIII

Laissons Arthur de Savernoy et M. Vancelay monter chez le général d'Épernay (car nous savons parfaitement tout ce qui doit y être dit), et transportons-nous au lieu de rendez-vous désigné par Mathias et ses amis.

Une fois à Montmartre, en prenant un petit sentier qui tourne à gauche, lorsqu'on est arrivé aux excavations de la deuxième car-

rière, maintenant abandonnée, on rencontre un petit mur blanc, autour duquel tourne un chemin plat. Abrité et caché d'un côté par des inégalités de terrain, de l'autre par le mur lui-même, ce chemin, s'il n'aboutissait par un circuit extérieur à une porte d'entrée ou plutôt de dégagement, tant elle est basse et en mauvais état, semblerait avoir été pratiqué pour servir de rendez-vous à ces tristes rencontres.

Déjà Mathias et ses deux acolytes y sont : grande tenue d'estaminet, casquettes sur le coin de l'oreille, pipes à la bouche. Mathias a le même costume que nous avons essayé de peindre au commencement de cette histoire. Pour peu que l'on ait analysé son caractère, on doit comprendre que la variété d'habillement ne pouvait entrer dans ses habitudes.

Les deux amis qui l'accompagnaient s'appelaient, l'un Auguste Raman, c'est celui auquel il donnait à la Chaumière le petit nom d'amitié *Guguste*, l'autre Jules Beauforait.

Auguste tient sous son bras deux épées enveloppées dans un morceau de serge verte déchirée en plusieurs endroits.

— Guguste, dit Mathias tout en bourrant sa pipe d'un mouvement brusque et saccadé,

dépose donc les susdites colichemardes; tu ne nourris pas le dessein de les promener sous ton bras en long et en large jusqu'à l'arrivée de ces messieurs?

— Crois-tu qu'il sache un peu tirer?

— Mathias ne se préoccupe pas de ces futilités, répondit l'étudiant d'une voix arrogante; on fait son affaire chacun de son côté. Le plus maladroit reçoit l'atout, et voilà.

— Ah çà! dit Jules, j'espère bien que tu vas lui travailler carrément les côtes, au freluquet.

— On essayera, Julio, et l'on tripottera la ferraille de son mieux; c'est égal, c'est vexant d'avoir bu son champagne!

— Le champagne se boit partout où il se trouve.

— Ceci est une vérité incontestable, reprit Mathias en caressant sa barbe rousse avec une certaine coquetterie de manières; mon observation était oiseuse. Messieurs, ajouta-t-il après une pause, n'oublions pas que nous représentons ici l'école : de la tenue, et du mordant dans le dialogue; si le petit muscadin fait du talon rouge ou de l'OEil-de-bœuf, il ne sera pas dépourvu d'opportunité de lui river quelque peu ses clous dorés.

— Suffit, Mathias, on sait le mot d'ordre, et on sera à la réplique.

— Sapristi ! fit l'étudiant, l'air est frais ; j'aimerais assez que ces messieurs apparussent à l'horizon.

Mathias avait à peine achevé cette phrase qu'Arthur de Savernoy et ses deux témoins parurent tout à coup; ils n'étaient qu'à une trentaine de pas tout au plus ; car le terrain qui montait devant eux les avait cachés jusque-là aux trois étudiants.

Mathias, Auguste et Jules s'étaient arrêtés tous trois au même moment comme s'ils se fussent tenus par la main.

C'est que tous trois venaient de ressentir la même impression à la vue de ce jeune homme qui s'avançait vers eux, ayant à sa droite un vieux soldat, moustaches grises, ruban rouge à la boutonnière, démarche noble et froide; à sa gauche, un vieillard dont les derniers cheveux blancs couraient comme des fils argentés sur le col de sa redingote, et auquel Dieu, dans sa bonté, semblait avoir donné tout ce que la vieillesse a de noble et de respectable.

C'était un spectacle étrange, et Arthur de Savernoy, sous cette double auréole de che-

veux blancs, avait un aspect de douce sérénité qui donnait tout à coup à cette scène un cachet grave et solennel.

Les étudiants étaient si loin de s'attendre à ce qu'ils venaient de voir, qu'ils ne purent maîtriser cette émotion instinctive qui est au fond de chaque cœur honnête ; les paroles railleuses s'éteignirent malgré eux sur leurs lèvres, et, obéissant tous trois à la même impulsion magnétique, ils se découvrirent.

Pour la première fois peut-être, le spectacle qui s'offrait à leur vue frappait leurs pensées insouciantes et venait tout à coup leur apprendre ce qu'il y avait de sérieux, de coupable souvent dans l'action dont ils s'apprêtaient à faire un jeu et une moquerie. Pour la première fois peut-être ils comprenaient ce que valait la vie de deux hommes qui venaient se mettre en face de la pointe d'une épée.

Le général, M. Vancelay et Arthur de Savernoy saluèrent également.

Mathias ne savait quelle contenance tenir ; il était hors de son terrain. Son embarras visible pour tous, son trouble, l'émotion étrange qu'il avait ressentie malgré lui et qui le dominait encore, toutes ces impressions inattendues, involontaires, despotiques, le

blessaient dans son amour-propre et le rendaient honteux. Aussi fit-il ce que l'on fait toujours en semblable occasion : il se roidit contre lui-même, et, pour couper court à ces *fadaises* de son cœur et de sa pensée, pour s'empêcher de réfléchir, il jeta à terre sur le revers du chemin sa casquette, qu'il tenait à la main, et ôta son habit.

Auguste et Jules allèrent chercher les armes qu'ils avaient apportées.

— Ce sont des fleurets démouchetés, dit le général auquel ils venaient de les présenter ; je ne les accepte point. Voici des épées.

Le ton avec lequel ces quelques mots furent prononcés était si grave, que les deux témoins ne répondirent rien au premier moment.

— Cependant... monsieur, dit Auguste, ce sont nos armes.

— Vos armes, monsieur, reprit le général d'Épernay de la même voix ; s'il s'agissait de cette question, je vous ferais observer ce que vous savez déjà sans aucun doute, c'est que tous les droits sont de notre côté, la provocation et l'insulte étant venues du vôtre ; ensuite des fleurets démouchetés ne sont pas des armes reçues en duel, à moins d'accord mutuel. Voici deux épées, veuillez choisir, ainsi

que celui de ces deux gants d'armes qui vous conviendra.

Auguste prit une des épées et s'en retourna vers Mathias.

Le général s'approcha d'Arthur, qui était prêt et attendait calme et tranquille.

— Mon ami, lui dit-il en lui tendant l'épée, j'ai obéi à ce que vous m'avez demandé, je n'ai tenté aucune explication.

— Je vous en remercie, général.

— Maintenant, Arthur, du calme, du sang-froid, laissez venir à vous, et si votre adversaire se lance avec trop d'impétuosité, rompez pour être libre du terrain, mais pas assez pour qu'il puisse croire vous avoir intimidé. Votre main, mon ami, et confiance et courage.

Arthur tendit une main au général, l'autre à M. Vancelay, et les serra toutes deux sans dire un mot, puis il prit l'épée.

M. Vancelay était pâle. Il ne pouvait détacher sa main de celle d'Arthur.

— La pointe au corps, murmura-t-il à voix basse.

Le jeune homme lui fit un léger signe de tête affirmatif et fit deux pas en avant.

— A vos ordres, monsieur, dit-il en s'adressant à Mathias.

— Ça y est, répliqua celui-ci en retroussant jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise.

— Messieurs, dit le général en se mettant entre les deux épées, vous savez que les corps à corps sont défendus, et que l'on ne doit en aucune façon écarter ou toucher l'épée de la main gauche. En garde! messieurs.

— La main gauche est morte, dit Mathias en tombant en garde; elle sait bien qu'elle n'a rien à faire ici qu'à regarder.

Auguste et Jules se mirent à la droite et à la gauche de Mathias; le général et M. Vancelay à la droite et à la gauche d'Arthur de Savernoy, et le combat commença.

Dès le premier moment, il était facile de voir que l'un avait une grande habitude du fer; l'autre, au contraire, une grande inexpérience. Partie inégale, comme cela arrive presque toujours en semblable rencontre.

Mathias était pour ainsi dire couché sur lui-même, le bras tendu et faisant décrire à son épée des feintes successives. Arthur parait au hasard.

Quelques secondes se passèrent; mais le jeune Savernoy était d'une nature trop bouillante, trop hardie pour accepter ce rôle passif dans lequel il se sentait tout le désavantage.

Et puis d'ailleurs, le sentiment d'instinct personnel vient toujours dans certains moments prendre sa place et dominer toutes les prévisions.

Rester plus longtemps sur la défensive, c'était donner à un adversaire déjà supérieur le temps de connaître à fond toute sa faiblesse.

Et puis cette pointe d'épée qui venait sans cesse le menacer et qui déjà plusieurs fois avait effleuré sa chemise, irritait Arthur. Ses deux témoins, immobiles, étaient attentifs aux moindres mouvements, car le combat durait depuis une minute à peine.

Arthur se redressa tout à coup, et cherchant à frapper violemment sur l'épée de Mathias, il s'élança ; mais Mathias, soit hasard, soit adresse, évita le coup, et tandis que l'épée du jeune Savernoy battait l'air dans le vide, il lui présenta à la poitrine la pointe de la sienne.

Ce fut un éclair, un éclair rapide comme la pensée.

Arthur était lancé, confiant dans l'audace de son attaque : aussi le fer de son adversaire devait inévitablement lui traverser la poitrine.

M. Vancelay vit le coup, coup mortel, et, par un de ces élans que l'on ne peut réprimer et qui forcent pour ainsi dire même la volonté,

il se précipita assez à temps pour empêcher que l'arme de l'étudiant ne perforât la poitrine d'Arthur, mais pas assez pour l'empêcher de traverser le bras et de déchirer la poitrine, sans toutefois y entrer profondément.

La douleur fut si vive que l'épée échappa de la main d'Arthur.

Mathias avait jeté la sienne en l'air, et s'était élancé. Son visage exprimait la plus poignante inquiétude.

— Sapristi! s'écria-t-il sur tous les tons, nom d'un petit bonhomme!... Ça n'est rien, n'est-ce pas?... Hein!... parlez donc... vous savez ça mieux que moi, vous autres. Tout ce sang m'effraye, je n'y vois plus...

Le vieux Vancelay serrait Arthur dans ses bras, et l'on voyait dans ses yeux des larmes qui roulaient.

— La blessure n'est pas profonde heureusement, dit le général en regardant la poitrine.

Mathias était devant Arthur, plus pâle que lui.

—Dire que si l'ancien n'avait pas eu l'idée..., répétait-il d'une voix dont l'accent révélait toute l'émotion véritable qu'il ressentait. Merci, merci ; donnez-moi votre main... En v'là une

inspiration de là-haut... Je ne sais pas votre nom, mais je vous vote des remerciments unanimes.

Toutes ces paroles brusques et saccadées se succédaient les unes aux autres avec une volubilité étrange.

Il prit la main d'Arthur.

— V'là du propre que j'allais faire; je suis un gredin, un chenapan; quand j'ai un demi-bol de punch dans la tête, je ne vaux pas les quatre fers d'un chien, je chicanerais le bon Dieu en personne, c'est connu, on le sait; mais ce que l'on sait aussi, c'est que je suis un brave garçon et que j'ai un bon cœur; quand j'aime, j'aime bien. Arthur, donne-moi ta main, dis-moi que je suis un animal, un propre à rien; mais tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas? A la vie, à la mort!... tu peux compter sur Mathias.

— Merci, Mathias, dit Arthur d'une voix émue devant la douleur et la franche cordialité de l'étudiant; voici ma main, et de grand cœur!

Le général et M. Vancelay se retournèrent vers Mathias, et tous deux lui tendirent aussi la main.

— Vous avez raison, reprit Mathias; le fond

vaut mieux que l'enveloppe. Nom d'un nom!... comme il est pâle!

Arthur, en effet, venait de s'évanouir dans les bras de M. Vancelay. On le transporta dans la voiture qui les attendait sans qu'il eût repris connaissance.

La faiblesse occasionnée par la perte du sang avait causé l'évanouissement.

Le médecin qui fit le premier pansement dissipa toutes les inquiétudes qui pouvaient rester.

M. Vancelay, debout près du lit, regardait avec une expression d'infinie tristesse le visage pâle du jeune homme.

— Vous êtes bien bon, M. Vancelay, lui dit Arthur en soulevant de son lit une de ses mains, et la tendant au vieillard.

Celui-ci la prit et la serra.

—Souffrez-vous? lui dit-il bien doucement.

— Un peu, voilà tout; mais je me sens bien faible.

— Lè médecin a recommandé un grand repos; je vais fermer les rideaux, tâchez de vous endormir, le sommeil vous rendra des forces.

— Le général est parti?...

— Il est allé chez le duc de Savernoy dans

la crainte que votre grand-père n'apprît par un autre ce qui vous est arrivé et ne s'en inquiétât outre mesure.

Arthur ne répondit que par un signe de tête, et ferma les yeux.

Quelques instants se passèrent pendant lesquels M. Vancelay écoutait dans le silence si la respiration du blessé était oppressée et inégale, lorsqu'à la porte de la chambre, restée entr'ouverte, apparut bien timidement une tête de jeune fille. Elle avait de beaux cheveux presque noirs, lissés sur les tempes, de grands yeux d'une expression douce et mélancolique, et dont le regard était à demi voilé par les réseaux soyeux de ses cils ; ses lèvres d'une couleur pâle donnaient à son visage une tristesse indicible.

C'était la fille du vieux soldat qui demeurait à l'étage supérieur.

Elle resta quelque temps immobile à la même place, car le vieux Vancelay, penché sur le lit, avait les yeux fixés sur Arthur.

Elle n'osait avancer.

Le vieillard la vit enfin, et devina quelle touchante et reconnaissante inquiétude il y avait au fond de son cœur. Il lui fit signe d'approcher tout doucement.

Alors la jeune fille, marchant sur la pointe du pied, fit quelques pas dans la chambre ; on sentait, pour ainsi dire, le battement de son cœur soulever sa petite robe grise.

— Ça nous a fait bien de la peine, allez, M. Vancelay, dit-elle d'une voix basse, quand on nous a appris que M. Arthur, si bon... Nous étions bien inquiets, allez.

Pendant qu'elle parlait, des larmes roulaient dans ses yeux.

— Heureusement ce ne sera rien, dit le vieillard ; il repose avec calme.

— Papa aurait voulu descendre ; mais, vous savez, il est encore si faible.

Vancelay prit les deux mains de la jeune fille, et, comme, malgré la demi-obscurité qui régnait dans la chambre, il vit les larmes qui mouillaient ses yeux, il l'attira à lui, et, la baisant au front, de ce baiser paternel que Dieu a mis sur les lèvres des vieillards :

— Chère enfant, lui dit-il, ces deux larmes qui sont dans vos yeux valent plus que ce que vous pourriez dire et faire.

— Oh ! voyez-vous, M. Vancelay, je serais si heureuse de pouvoir être utile ou bonne à quoi que ce soit, et mon pauvre père en serait si content.

Dans le moment, Pierre fit un signe à M. Vancelay.

— Qu'y a-t-il? dit celui-ci bien doucement.

— M. le duc envoie pour savoir des nouvelles, répondit le domestique à voix basse.

— J'y vais.

Et se tournant vers la jeune fille, il ajouta :

— Restez un instant près de son lit, ma chère enfant; s'il s'éveillait, vous m'appelleriez, n'est-ce pas?

— Oui, M. Vancelay.

Sans faire de bruit, elle alla s'asseoir sur une chaise qui était près du lit.

M. Vancelay sortit, et la jeune fille resta seule.

A la regarder ainsi, silencieuse et attentive au moindre mouvement, on eût cru voir une de ces saintes filles que la douce pitié d'un cœur plein d'amour et de charité attache au chevet des malades.

Arthur dormait, mais son sommeil d'abord calme devint inquiet et agité; ses joues pâles s'empourprèrent; et il faisait parfois des mouvements subits, tandis que des mots, trop faiblement prononcés pour qu'ils fussent intelligibles, erraient sur ses lèvres, que la fièvre

colorait. Ce n'était pas de la souffrance, mais ce n'était plus du repos.

Madeleine, c'était le nom de la jeune fille, le regardait et l'écoutait avec une attentive préoccupation ; appuyée près du chevet, elle était prête à obéir au moindre signe, et ses yeux observaient le visage du malade que faisaient tressaillir des frissonnements intérieurs.

— Comme il est agité !... murmurait-elle tout bas, le pauvre jeune homme, c'est la fièvre... si j'appelais M. Vancelay ?...

— Personne... pers... onne... n'est venu... prononça tout à coup Arthur d'une voix plus distincte en soulevant de son oreiller sa tête dont les yeux étaient fermés, personne... pers... Je... l'avais... bien es... péré... cepen...dant... oh !...

Puis sa tête retomba lentement et ses lèvres cessèrent de s'agiter.

Madeleine était tout émue, toute tremblante, les deux mains jointes. Elle avait peur de ce sommeil si agité et du silence qui succédait aux paroles inachevées ; les yeux fixes, le visage immobile, elle était à demi agenouillée devant le lit, tant elle s'était penchée en avant pour suivre avec inquiétude les moindres mouvements.

Tout à coup Arthur de Savernoy ouvrit les yeux et promena autour de lui son regard vague et indécis.

Le jour pénétrait à peine dans l'appartement à travers les rideaux croisés.

Il aperçut la jeune fille, et sur son visage tout à coup rayonna une expression de joie indicible. Il se dressa à moitié sur son lit, en tendant vers elle le seul bras qu'il pût soulever.

— Oh ! merci !... dit-il d'une voix basse, comme si c'eût été le murmure de sa pensée qui venait mourir sur ses lèvres.

La jeune fille n'avait fait aucun mouvement. Était-il éveillé ?... Était-ce une hallucination de son sommeil ? Son cœur battait à lui faire mal.

Arthur s'était soudainement arrêté ; le bras qu'il tendait était retombé le long de son corps, et pendant que ses doigts froissaient les draps de son lit, sa tête se rejeta en arrière, et il murmura avec un accent de profond découragement :

— Ce n'est pas elle... je m'étais trompé !

— Vous souffrez, monsieur ? lui dit la jeune fille d'une voix bien douce, ma présence... vous contrarie... peut-être... Pardon... j'étais venue pour... et M. Vancelay...

— Oh, non..., dit Arthur en secouant la tête faiblement, je ne sais pas... je rêvais... C'est vous, n'est-ce pas... la fille du vieux militaire... là-haut?... vous êtes bien bonne, au contraire... d'être venue... je vous en remercie... mais j'ai la fièvre ; sais-je ce que je dis ?... je ne vous ai pas vue entrer... je dormais donc?

Pendant qu'il parlait, sa tête s'affaissa entièrement sur son oreiller, et il ferma à demi les yeux.

— Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur? dit la jeune fille en se levant, voulez-vous que j'appelle M. Vancelay?

— C'est inutile, murmura Arthur en regardant Madeleine; mais cela vous ennuie, sans doute... appelez Pierre... il restera près de moi.

— Ah! monsieur, mais je resterais toute la nuit à vous veiller, et bien heureuse encore!

— Merci... merci, répéta deux fois Arthur d'une voix de plus en plus faible... Votre père va mieux?

— Mon père et moi nous avons bien prié Dieu ce matin pour vous.

Arthur leva sur la jeune fille son regard reconnaissant et vit deux larmes qui humectaient ses paupières.

— Vous êtes bonne ! dit-il en lui tendant sa main que celle-ci pressa avec un profond sentiment de reconnaissance.

Quelques instants de silence s'étaient à peine écoulés que M. Vancelay entra.

Il s'avança tout doucement jusqu'au lit dans la crainte de réveiller Arthur qu'il croyait endormi.

— Je ne dors pas, M. Vancelay, murmura à voix basse le jeune homme.

— Ma chère enfant, dit le vieillard à la jeune fille, me voici maintenant prêt à rester auprès de notre cher malade, vous pouvez remonter près de votre père; c'est un malade aussi.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? ajouta Arthur en la remerciant du regard.

— Oh ! certainement, monsieur, je suis bien toute à votre service. M. Vancelay, vous n'avez qu'à m'appeler sur l'escalier, vous savez?

— J'irai voir le papa Dominique, ma chère petite voisine, dit Vancelay en lui frappant amicalement sur les joues.

Dès que la jeune fille fut partie, il s'approcha d'Arthur.

— Comment allons-nous?

plus faire de mouvements comme ça, elle viendra...

— Elle va venir !... elle ! oh ! M. Vancelay ! s'écria le jeune homme.

— Eh bien ! pourquoi donc ne viendrait-elle pas ? Pour qui avez-vous reçu ce coup d'épée, s'il vous plaît ? Elle attend de vos nouvelles chez moi.

— Comment a-t-elle su mon adresse ?

— Mon pauvre innocent ! dit M. Vancelay d'un air narquois, les femmes savent tout ce qu'elles veulent savoir. Je vais aller la chercher.

Le sang d'Arthur bouillonnait dans ses veines, la fièvre de l'impatience et du bonheur palpitait en lui.

Une minute après, la princesse Olympia entrait conduite par le vieux Vancelay.

Dans la demi-obscurité de cette chambre, son teint pâle et ses longs cheveux noirs avaient un reflet magique.

Arthur, en la voyant, se sentit froid jusqu'au cœur, tant son émotion était grande. Ses joues devinrent aussi blanches qu'elles étaient rouges tout à l'heure.

Comment, en effet, la princesse Pallianci avait-elle su l'adresse d'Arthur de Savernoy,

et appris qu'il était blessé : car elle le savait avant d'arriver chez lui.

Elle avait reçu la lettre que voici :

« Chère princesse, vous aimez la jeunesse, et la jeunesse vous le rend. Votre valeureux chevalier de la Chaumière s'appelle Arthur de Savernoy, lequel est le seul fils et l'unique héritier du duc de Savernoy immensément riche, et de plus orné de quatre-vingts ans. Ce matin, votre chevalier s'est battu en duel et a été blessé. Vous voilà, ma belle princesse, en plein roman, et je sais que vous les aimez ; s'il vous amusait de feuilleter celui-là, vous le trouverez rue des Postes, 19.

« Je baise vos jolies mains.

« De Leufroy. »

Une heure après, la princesse Olympia était à l'adresse indiquée.

Quelle pensée la guidait ?

— Venait-elle de la tête, du cœur, de l'esprit ou d'un calcul d'intérêt ?

Quoi qu'il en soit, la présence inattendue de cette femme avait rayonné dans l'âme d'Arthur

et fait bondir son cœur avec la joie suprême d'un bonheur inespéré. Il faut si peu de chose pour se croire heureux, et le drame dans lequel s'épuise notre vie s'attache si souvent à un fil léger!

Elle resta seulement quelques instants, mais ces quelques instants valaient un siècle pour le cœur qui les dévorait.

Quand la princesse s'éloigna, Arthur suivit du regard la trace de ses pas et murmura tout bas :

— Merci, Seigneur!...

Il y avait bien des pensées dans ces deux mots, bien des croyances et bien des illusions.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, Olympia dit, tout en lissant devant un miroir ses longs cheveux d'ébène :

— C'est un gentil garçon, la pâleur lui va à ravir.

Et elle se laissa tomber nonchalamment sur sa soyeuse ottomane.

A quoi pensait-elle? Aux réformes sociales, à Arthur ou à son passé? Le cœur est un mystère dans lequel ne pénètre pas qui veut.

Peut-être pensait-elle à ses oiseaux qui

gazouillaient, aux fleurs diaprées qui couraient en girandoles au-dessus de sa tête dans son élégant boudoir ; peut-être même ne pensait-elle à rien.

IX

Les démagogues régénérateurs, pleins de fiel et de haine, continuaient sourdement leur œuvre de démoralisation et de ruine ; ils cherchaient à étendre leurs réseaux dévastateurs et à conquérir ce métal tant désiré, le nerf des révolutions et le patriotisme des révolutionnaires; mais, hélas! la caisse de ces ardents défenseurs de la patrie, de ces vertueux Catilinas, ne résistait pas longtemps à leurs appétits dévorants. La liberté future agonisait sur ses débris, et les patriotes avaient grand'peur de la voir incessamment mourir de faim.

Aussi l'on doit penser de quel œil de convoitise étaient couvés les millions de ce cher la Vrillière. L'attirer dans leur antre et le dévaliser au nom de la patrie expirante, c'était certes une pensée merveilleuse et pleine d'à-propos, mais elle était bien près de venir se briser sur le seuil d'un consulat général et sur le marchepied d'une voiture armoriée.

Marini était homme de ressources, très-fort en additions et en soustractions, les deux règles les plus indispensables de l'arithmétique. Et comme ses petits calculs d'intérêt privé, pour fixer honnêtement sa vie sur quelque plage de la Méditerranée, lui ordonnaient impérieusement d'alimenter une idée si productive et si féconde, il surveillait de tous ses yeux et de toute son intelligence son lingot d'or, pour qu'il ne lui échappât point.

L'arrivée du vieux Benoist à Paris était un coup de maître; il ne s'agissait plus que de préparer habilement une péripétie foudroyante. Déjà l'on avait combiné le drame, préparé le dénoûment, distribué les rôles; et les jours s'écoulaient remplis de fièvre et d'impatience pour tous.

N'est-ce pas là l'histoire et le résumé de la vie presque tout entière?

La douleur, le désenchantement, la cupidité ou la trahison veillant dans l'ombre à côté du bonheur, de l'espérance et de la crédulité. C'est l'écueil qui brise le navire au milieu des mers, la lame cachée qui déchire la vie au milieu de ses plus chères illusions.

La Vrillière, au comble de l'ambition et de l'orgueil satisfaits, dorait son avenir des rêves les plus éclatants.

Si les événements de cette histoire ne nous pressaient point à chaque ligne, à chaque mot que nous écrivons, combien nous aimerions à le suivre dans ce jardin enchanté de ses espérances et de ses joies! Il voulait faire ruisseler l'éclat de ses millions, et environner son mariage de toute la splendeur du capitaliste prodigue ; aussi commandait-il des voitures avec les armoiries et la couronne du comte de la Vrillière d'Épernay, entassant pour la corbeille de la mariée soie, velours , cachemires et diamants. Toutes ces parures, dignes d'une tête couronnée, reflétaient son amour-propre et sa vanité; nouveau Narcisse, penché sur l'or qu'il jetait à pleines mains, il se mirait dans les flots de ses richesses.

Enfin les dernières formalités étaient accomplies, et le contrat devait être signé chez le

général comte d'Épernay le mardi suivant.

La société la plus brillante et la plus aristocratique avait été conviée.

Le duc de Savernoy et le ministre de la guerre devaient signer au contrat, comme témoins de mademoiselle d'Épernay. M. de Rouveaux, chef du cabinet du ministre des affaires étrangères, et un élégant de la vie parisienne, le marquis de Montlaur, étaient les témoins de la Vrillière.

Oh ! combien les heures pour lui étaient longues et interminables ! combien le soleil parcourait lentement sa carrière !

La Vrillière avait raison ; *le monde* se laisse prendre bien souvent par les yeux ; et dans le cercle de la société à laquelle appartenait la future mariée, on ne parlait déjà plus que du faste inouï de la corbeille, et chaque jeune fille enviait le bonheur de mademoiselle d'Épernay ; car les poëtes, les penseurs et les amoureux ont beau se récrier, ce que l'on appelle dans cette vie le bonheur s'achète bien plus avec de l'or qu'avec le cœur.

Le mardi, dès huit heures du matin, la Vrillière était debout ; l'attente des choses heureuses trouble et inquiète autant que celle des événements les plus sinistres. Il allait, venait,

et donnait à son valet de chambre dix ordres par minute; son visage rayonnait et son front semblait porter la couronne orgueilleuse de tous ses rêves accomplis.

Et cependant le mauvais génie de sa destinée attendait de son côté dans l'ombre et le silence; le drame touchait à sa fin.

De Leufroy avait prévenu Marini jour par jour, heure par heure, de tout ce qui se passait; les oiseaux de proie avaient les ailes étendues.

Pendant que la Vrillière plaçait artistement dans un magnifique coffret de bois de rose les parures de sa fiancée, un homme enveloppé dans une large houppelande, et le haut du visage à moitié caché par les rebords de son chapeau, marchait d'un pas rapide vers la rue des Prouvaires; il s'arrêta devant le numéro 2. Une sorte de portier était au bas de l'escalier, ayant l'air de nettoyer un paillasson, peu habitué à de semblables prévenances.

— M. Benoist? demanda l'homme.

— Au quatrième, au fond du corridor, la porte en face.

L'homme monta.

Quand il fut entré, et qu'il eut refermé la porte sur lui :

— Est-ce vous, M. Benoist? dit-il à un petit vieillard qui lui avait ouvert.

— C'est moi.

— L'ancien serviteur du comte de Castelnois?...

Celui auquel cette question s'adressait fit un signe de tête affirmatif.

— L'heure est arrivée, dit l'autre d'une voix brève.

Le vieillard, dont le corps était courbé par l'âge, se releva soudainement, comme si ces trois mots eussent été trois pointes acérées qui le frappaient au cœur.

— Je suis prêt, répondit-il sourdement.

Et ses yeux étincelèrent.

— Qui que vous soyez, reprit-il, vous qui avez prononcé ces mots : « L'heure est arrivée, » soyez béni!

— Ce soir, à huit heures précises, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil.

— J'y serai.

— Quelqu'un s'approchera de vous, et vous dira : « *Venez;* » vous suivrez cet homme et vous ferez ce qu'il vous dira de faire.

— C'est bien.

— Soyez exact.

Un sourire étrange passa sur les lèvres dé-

colorées du vieillard, ses deux sourcils se contractèrent, le regard de ses yeux se plomba, et il répondit :

— Je serai exact.

— N'oubliez rien.

— Oh ! soyez tranquille, je n'oublierai rien, ni mes souvenirs ni ma haine.

— A ce soir.

— A ce soir.

L'homme fit un pas pour s'en aller ; le vieillard l'arrêta par le bras.

— Il y a dans tout ceci quelque action ténébreuse et sinistre, n'est-ce pas ?

— Que vous importe ?

— Quelque machination terrible ?

L'homme regarda en face le vieillard, et lui dit d'une voix sèche :

— Vous avez demandé que l'on vous mît face à face avec le fils du sabotier Barasson, ce soir vous serez en face de lui.

— Oui !... oui !... vous avez raison, dit le vieux Benoist, dont les joues étaient devenues couleur de sang au nom seul du sabotier, et dont tout le corps tremblait ; que m'importe ce que vous voulez faire et ce que vous tramez dans l'ombre ? Ce que je veux, moi, c'est dire devant vous tous au fils de ce misérable :

Votre père était un traître et un assassin !...

— Eh bien ! soyez tranquille, répondit l'homme qui tenait d'une main la serrure de la porte, ce soir l'occasion sera belle. A huit heures, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil.

— A huit heures, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil, répéta Benoist comme un écho.

L'homme sortit et le vieillard resta seul.

Après un instant de silencieuse méditation, il leva tout'à coup ses deux bras au-dessus de sa tête et les joignit comme pour une prière.

— Mon père !... mon père !... murmura-t-il, ce soir dresse-toi dans ta tombe et écoute-moi.

Combien cette journée, pour tant de personnes indifférente et semblable à toutes les autres, cachait de mystérieuses angoisses, de sombres préoccupations, d'inquiétude et de serrements de cœur !

La nuit vint. La Vrillière, pâle de bonheur, revêtu d'habits de fête, portant sur son front le diadème étincelant de ses espérances réalisées, attendait dans son salon le moment où il devait se présenter chez le comte d'Épernay, lorsqu'on lui annonça M. de Leufroy.

La Vrillière alla à lui avec cette spontanéité

cordiale que donne, même aux plus égoïstes, la certitude d'un bonheur impatiemment attendu.

— Tu vois, mon cher ami, dit de Leufroy, que j'ai voulu te serrer la main le premier dans ce jour solennel.

— Merci, c'est une preuve d'amitié dont je te suis très-reconnaissant.

— Il n'est bruit dans tout Paris que de la merveilleuse corbeille que tu as envoyée à mademoiselle d'Épernay.

— Vraiment! dit la Vrillière avec un sourire de satisfaction.

— Depuis les richesses féeriques des *Mille et une Nuits,* on n'a rien vu de pareil. Aussi, ajouta de Leufroy en riant, je n'ai pas manqué de dire partout : *Mon ami la Vrillière;* cela m'a assuré un crédit illimité dans tous les quartiers où j'ai passé.

— Sais-tu, mon cher républicain, que c'est un beau trait d'amitié, de venir ce soir chez le général, comte d'Épernay?

— Oh! je suis un républicain qui attend patiemment et qui espère de même, répondit de Leufroy sur le même ton, je suis l'aristocratie de la république, je m'assois au banquet des vanités et des grandeurs...

— Pour mieux en apprécier les puérilités, interrompit la Vrillière.

— Comme tu dis, cher ami, j'aime l'étude et j'étudie.

— Alors tu étudieras ce soir.

— J'ai idée que je m'amuserai beaucoup, répliqua de Leufroy d'une voix ironique, qui eût frappé tout autre qu'un homme entièrement absorbé par sa propre pensée.

— De Leufroy, dit la Vrillière, je veux te marier.

— Allons donc!

— J'entends te bien marier.

— On ne se marie jamais bien, passablement tout au plus. Et ma liberté?

— La liberté accepte volontiers un peu d'esclavage.

— Nous causerons de cela demain, dit de Leufroy en regardant la Vrillière entre les deux yeux.

— Quels regards! tu m'effrayes.

— Les gens heureux n'ont peur de rien, mon cher la Vrillière, huit heures et demie viennent de sonner.

— Je te conduis chez le comte.

— Avec plaisir, je ferai suivre ma voiture.

Quelques instants après, l'élégant coupé du futur comte de la Vrillière d'Épernay se dirigeait vers la rue du Bac.

Quand la voiture passa devant la rue de Verneuil, de Leufroy se pencha à la portière.

— Le vieux est à son poste, dit-il tout bas en se laissant retomber nonchalamment sur les coussins.

La maison du comte d'Épernay était brillamment éclairée; des gardes municipaux à cheval faisaient prendre la file aux voitures.

Sous la porte et le long de l'escalier le chemin était tracé par une bordure de fleurs.

La Vrillière, en descendant de voiture, sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Lorsque les portes s'ouvrirent à deux battants, et que le premier valet de pied annonça d'une voix haute : « M. de la Vrillière! » tous les regards se portèrent sur lui, et il y eut, dans les salons déjà remplis d'une société brillante, un mouvement de curiosité attentive.

Le général lui prit la main et le présenta au duc de Savernoy et au ministre de la guerre, les deux témoins de sa fille.

Les d'Épernay étaient de haute et ancienne noblesse; et bien que le faubourg Saint-Ger-

main n'approuvât pas cette alliance en dehors de ses habitudes et de ses principes, il portait en trop grande estime le caractère du général pour ne s'être pas rendu à son invitation. Les plus récalcitrants, seuls, avaient prétexté une maladie, et le marquis d'Épernay avait été cacher sa mauvaise humeur dans le fond du Dauphiné.

Les amies de mademoiselle d'Épernay formaient autour d'elle une étincelante corbeille de fleurs animées; de tous côtés de frais et charmants visages, ou d'austères et graves figures portant sur leur front la noblesse de leur naissance et celle de leur vie.

Le comte d'Épernay venait de présenter son futur gendre aux personnages les plus importants, lorsque la porte s'ouvrit, et un vieillard, inconnu à tous ceux qui étaient présents, entra. Son visage était pâle, et, sur son front chauve, on voyait de larges rides; la simplicité de ses vêtements, l'étonnement général que causa son apparition inattendue, son extérieur qui indiquait une des classes inférieures de la société, tout enfin dénotait qu'il ne pouvait être un des invités.

Il resta un instant sur le seuil, muet et immobile, comme s'il n'osait point faire un pas

plus avant dans ce salon resplendissant de lumières et inondé de fleurs.

Cet homme, le lecteur l'a sans doute déjà deviné, c'était le vieux Benoist, l'ancien serviteur du comte de Castelnois.

Comment, au milieu de cette réunion d'intimes, lui, inconnu de tous, étranger à tous, était-il parvenu à entrer dans le salon du comte d'Épernay? Comment les valets qui étaient dans l'antichambre ne s'étaient-ils pas opposés à son passage? Soit hasard, soit fatalité, soit que tout fût habilement préparé à l'avance et que les obstacles fussent calculés par ceux-là mêmes qui ourdissaient depuis longtemps ce drame ténébreux, nul ne songea à arrêter le vieux Benoist lorsqu'il monta l'escalier en prononçant d'une voix ferme le nom du général, comte d'Épernay.

Au moment où cet événement inattendu suspendit les conversations et attacha tous les yeux sur le vieillard immobile devant la porte, un homme accoudé dans une embrasure de fenêtre avait une expression étrange : sa physionomie n'exprima pas l'étonnement, et sur ses lèvres passa comme un sourire ironique que la force de sa volonté comprima soudainement.

Cet homme, c'était de Leufroy; spectateur du drame dont il avait amené les péripéties, il attendait l'effet du dénoûment.

Le vieillard s'était avancé.

— Quel est celui de vous, dit-il d'une voix ferme, qui s'appelle le général comte d'Épernay?

— C'est moi, monsieur, répondit le comte en faisant un pas vers l'inconnu.

Il y a dans la vie des moments où les événements inattendus, avant même qu'ils aient amené aucun résultat, se traduisent dans la pensée par un sentiment douloureux; car Dieu n'a donné à personne la confiance dans le bonheur; et plus le cœur s'ouvre à l'espérance, plus cette inquiétude, innée en nous, palpite et tressaille. Dans le tumulte des scènes imprévues, comme dans le silence des méditations, sa voix nous parle douloureusement.

Aussi mademoiselle d'Épernay s'était rapprochée de son père, et sa main, que glaçait un effroi involontaire, prit celle du comte et la serra.

Autour d'eux un profond silence.

La Vrillière était debout devant la cheminée; il regardait, lui aussi, avec un étonnement inquiet cet étrange visiteur.

Le vieux Benoist fit un pas encore ; on eût dit la statue du Commandeur dans la salle du festin de don Juan.

— Quel est celui d'entre vous, reprit-il d'une voix plus forte, qui s'appelle Léon de la Vrillière ?

— C'est moi, dit celui-ci.

Aucune plume, aucun pinceau ne pourra exprimer ce qui se passa sur le visage du vieux serviteur, quand il entendit ces deux mots : « C'est moi. » Depuis si longtemps un sanglant souvenir pleurait tout bas dans son cœur ! Le fantôme hideux du passé se dressait tout à coup devant lui.

Ses lèvres, dont le sang semblait s'être retiré, tant elles étaient blêmes, se serrèrent l'une contre l'autre, et ses dents claquèrent sous le frisson d'une fièvre soudaine ; ses joues, déjà si pâles, pâlirent encore, et ses yeux lancèrent sur celui qui venait de parler deux éclairs terribles.

Un instant, suffoqué par ses propres émotions, il resta silencieux à regarder l'homme qui était devant lui.

A le voir ainsi livide, menaçant dans son silence et dans son immobilité, on pressentait qu'il allait se passer quelque chose d'effrayant

et de lugubre. Toutes les respirations étaient haletantes et suspendues.

Le vieillard marcha droit au jeune homme, et lui posant la main sur l'épaule :

— Cet homme, dit-il d'une voix qui résonna comme une malédiction venue d'en haut, cet homme est le fils d'un lâche et d'un dénonciateur!... Cet homme est le fils d'un assassin!

Un cri d'horreur sortit à la fois de toutes les bouches, et la jeune fiancée tomba éperdue, sans mouvement, dans les bras de son père.

Le visage de la Vrillière était aussi blême que celui de Benoist, on eût dit deux spectres en face l'un de l'autre.

— Cet homme est fou!... s'écria le jeune homme d'une voix éclatante; s'il n'avait des cheveux blancs, je lui briserais le crâne contre le marbre de cette cheminée! cet homme est fou!... fou!...

Chacun s'était levé avec une anxiété croissante.

Les uns entouraient la Vrillière, les autres le comte d'Épernay, qui serrait dans ses bras et sur son cœur sa fille évanouie.

Dans ce salon, tout à l'heure si joyeux, préparé pour une fête, resplendissant de lumiè-

res, et parmi ces femmes parées de fleurs et de diamants, c'était un tumulte confus de voix.

Le vieux Benoist tenait toujours ses yeux attachés sur la Vrillière.

— Ce que vous faites et ce que vous dites est doublement infâme!... s'écria celui-ci avec fureur; voyez!... elle se meurt... misérable!... misérable!...

Et les deux bras levés, les poings fermés, il se précipita sur Benoist.

Quelques-uns des assistants s'élancèrent au-devant de lui et l'arrêtèrent.

— Mais quel est donc cet homme? criait-il, tordant ses mains; qu'il sorte!... qu'il sorte!...

— Je suis le fils du plus vieux serviteur du comte de Castelnois, assassiné aux portes d'Avignon.

A ce nom prononcé, la Vrillière s'arrêta comme s'il eût été frappé de la foudre, et ses deux bras retombèrent lentement le long de son corps.

Alors au milieu de la foule interdite, un autre vieillard s'avança la tête haute, portant sur son front dégarni par les années le juste orgueil d'une vie sans reproche.

C'était le duc de Savernoy.

— Le comte de Castelnois était un des plus chers amis de mon père, dit-il d'une voix grave; parlez, monsieur.

Et comme avait fait Benoist à la Vrillière, lui aussi posa sa main sur l'épaule du vieux serviteur.

Mademoiselle d'Épernay avait repris connaissance ; blême, la poitrine soulevée par les sanglots, les yeux noyés par les larmes, les lèvres tremblantes, elle se dressa à son tour, à moitié soutenue dans les bras de son père, en face de cet homme qui venait de jeter à son bonheur cette terrible et sanglante malédiction.

L'expression de profonde douleur qui contractait son visage était si déchirante que Benoist se sentit frémir jusque dans les entrailles, et mit sa main sur ses yeux : toutes ses résolutions de haine et de vengeance étaient prêtes à l'abandonner.

Mais elle aussi répéta d'une voix frémissante les paroles du duc de Savernoy.

— Parlez, monsieur !... parlez !...

Ce fut au tour du général d'Épernay.

— Vous, dit-il en tendant un de ses bras vers l'accusateur, vous, qui dans ce jour de fête et de bonheur venez jeter le deuil et la

désolation; parlez donc, monsieur!... parlez donc!...

Devant ces interrogations menaçantes, l'ancien serviteur du comte de Castelnois retrouva toute la force de son courage.

— Oh! dit-il d'une voix haute et ferme, il faut remonter à des temps bien sinistres, à cette époque maudite où tout ce qu'il y avait de noble, de grand et de généreux était voué à l'échafaud ou au massacre. J'étais jeune alors; mais mon père m'a raconté trop souvent cette sanglante histoire pour que je puisse l'oublier jamais. Vous m'interrogez, écoutez donc. Près du château du comte de Castelnois, domaine seigneurial, qui depuis plus d'un siècle appartenait à la famille, il y avait un village, et le comte de Castelnois, ainsi qu'avaient fait ses ancêtres, en regardait les habitants comme ses enfants. N'est-ce pas, cela est vrai, M. le comte de Savernoy? N'est-ce pas qu'un jour où la foudre avait incendié ce hameau, il fit rebâtir les maisons brûlées et les donna à ceux qui avaient tout perdu?... Oh! le nom de Castelnois était connu et béni dans la Provence entière.

— Oui!... oui!... dit le duc de Savernoy; livré par un ancien serviteur de sa maison,

lorsqu'il s'échappait sous un déguisement, il a été massacré.

— L'homme qui l'a dénoncé, reprit le vieux Benoist, l'homme qui l'a livré à de lâches assassins qui ont traîné dans la boue son corps mutilé, c'est le père de celui qui est là devant vous. Mais maintenant, savez-vous ce que le comte de Castelnois avait fait pour cet homme? Il l'avait élevé et nourri, et pour que l'orphelin pût au moins conserver morts ceux que Dieu lui avait enlevés, il avait acheté un coin de terre dans le cimetière du village, et y avait posé côte à côte les deux cercueils et les deux croix... Oh! écoutez encore, ce n'est pas tout... Quand l'enfant fut devenu presque un homme, il lui donna l'argent nécessaire pour apprendre un métier et l'exercer honorablement. Eh bien! quand la révolution est venue, le château de mon vieux maître a été le premier brûlé et saccagé : poursuivi, traqué comme une bête fauve par ces misérables qui traînaient partout après eux le deuil et la désolation, le comte de Castelnois erra sans asile pendant des jours entiers, se cachant dans les fossés et au milieu des buissons d'épines. Vous vous rappelez tout cela, M. le duc de Savernoy, vous, poursuivi aussi, voué à la

mort avec votre glorieux père, par ces mêmes assassins qui ont fait couler tant de sang?... O temps funèbres !

Le vieux serviteur se tut un instant, serrant sa poitrine de ses deux mains.

On eût dit qu'il voulait comprimer les souvenirs douloureux qui saignaient dans son cœur.

Le duc de Savernoy était debout à côté de lui.

Toutes les douleurs de ce passé sanglant se lisaient, pour ainsi dire, sur les traits du noble vieillard, car la voix de cet homme réveillait en lui bien des jours de deuil et de désolation, l'assassinat de la *Maison-Jaune,* le massacre dans les prisons de la ville d'Arles, où il avait vu le jeune Castelnois tomber sous ses yeux, couvert de sang, mais muet et résigné.

La Vrillière s'était approché de Benoist.

— Monsieur, lui dit-il à voix basse, au nom du ciel, silence!... silence pour cet enfant que vous tuez !... Tout ce que vous voudrez, je le ferai; mais, par pitié! pas un mot de plus...

Le regard que lui lança le serviteur du comte de Castelnois était la plus implacable des réponses.

— A qui pouvait-il demander secours et hospitalité, reprit-il d'une voix haute, si ce n'est à ceux qui, depuis tant d'années, vivaient par lui seul? Il se dirigea donc un jour vers ce village dont chaque maison rappelait un de ses bienfaits et devait être pour lui un refuge sacré. C'était à la tombée de la nuit; une porte était entr'ouverte, celle de l'homme dont chaque jour, chaque heure de la vie étaient une dette de reconnaissance envers le comte. Il ne s'appelait pas la Vrillière alors, il s'appelait Barasson le sabotier. Le comte entra. « C'est moi, lui dit-il plein de confiance, je viens te demander asile. » Barasson le cacha dans un grenier où le comte passa le reste de la nuit; le lendemain, le sabotier lui dit que sa maison n'était pas un refuge assez sûr et qu'il le conduirait à Avignon chez un homme au dévouement duquel il pourrait entièrement se fier. Le comte crut à ses paroles; vous le savez bien, messieurs, les nobles cœurs ne se méfient jamais, ils ne peuvent supposer une lâcheté ou une trahison, et cependant c'était à la boucherie que le menait ce misérable! Il avait vendu le comte pour une somme d'argent!... le comte, son bienfaiteur, le sauveur de son enfance!

Un cri d'indignation s'échappa de toutes les bouches, et, par un mouvement instinctif, ceux qui étaient près de la Vrillière s'éloignèrent de lui.

Celui qui eût regardé mademoiselle d'Épernay l'eût prise pour une statue de marbre; elle tenait ses deux mains appuyées sur le bras de son père, et le long de ses joues livides coulaient silencieusement de grosses larmes.

— Ce n'est pas vrai!... ce n'est pas vrai!... s'écria la Vrillière d'une voix tonnante, cet homme a menti!

— Ce n'est pas vrai! répéta Benoist en s'avançant d'un pas vers lui, vous allez voir!... Mon père devait être assassiné, lui aussi; la volonté de Dieu seule a pu le sauver. Il avait été chargé par le comte, avant de quitter le village, d'un message pour son fils, et comme Barasson l'assassin, le dénonciateur, après avoir livré la victime, s'était échappé, nul autre que lui parmi ces bourreaux ne connaissait mon père!... Oh! je l'entends encore, me racontant cette scène affreuse... Il arrivait... des cris confus, sortant de la maison, le glacent d'effroi... il se précipite... le comte, qui perdait déjà tout son sang par d'horribles blessures, était debout encore, se débattant contre ses assassins; au

moment où mon père entrait, il tombait sans pousser un cri ; mais ses yeux démesurément ouverts se fixèrent sur son vieux serviteur, et ses doigts tout rouges de son propre sang semblèrent lui montrer une partie de ses vêtements. Au milieu de la confusion, mon père put, sans être remarqué, s'approcher du corps qui était étendu à terre. A l'endroit indiqué, il y avait un papier, et sur ce papier, percé par des coups de couteaux, ces seuls mots écrits à la hâte :

« Barasson m'a dénoncé, vendu pour une somme d'argent, prenez garde à... »

« Il n'avait pu en écrire davantage, les assassins étaient venus!... Ce papier, le voilà, M. Barasson de la Vrillière, le voilà!... Ici, l'écriture du comte de Castelnois!... Là, son sang!!... »

Et Benoist, le visage terrible, les yeux menaçants, tendit au jeune homme le sanglant papier.

On ne saurait exprimer ce que contenait le cri d'indignation qui sortit à la fois de toutes les poitrines.

Lui continuait d'une voix ardente :

—Aussi, Barasson l'assassin ne pouvait manquer de faire brillante fortune sous la république ; il a vite monté en grade et en honneurs, il a laissé des millions à son fils, des millions !... et ce papier !... Maintenant, ajouta le vieux serviteur d'une voix sourde en parcourant du regard le cercle des assistants muets et stupéfaits, que justice soit faite !

Et il sortit.

Il se fit un long silence plein d'angoisses et de consternation.

La Vrillière était atterré, ses joues étaient livides, ses lèvres blêmes et frémissantes. Debout, immobile, il promenait autour de lui des regards qui ne s'adressaient à personne ; mais chacun déjà s'était éloigné, comme si le souffle et le contact de cet homme eussent dû porter avec eux la malédiction céleste.

La Vrillière s'avança enfin d'un pas lent vers le comte d'Épernay.

Le comte d'Épernay détourna la tête.

Il tendit à sa fiancée sa main qui tremblait.

La jeune fille se cacha dans le sein de son père avec un douloureux gémissement.

Alors il se tourna vers chacun de ces visages

qui lui souriaient avant cette scène terrible : tous se détournèrent. Il tendit ses bras, et ses bras retombèrent dans le vide, sans qu'une main osât toucher sa main maudite.

— Tous !... tous !... murmura-t-il d'une voix comprimée. Ils jettent au front du fils le sang du père !...

Et toujours silencieux et pâle, il s'avança vers le comte d'Épernay. Une seconde fois, il lui tendit la main.

Mais près du général dont les yeux étaient humides, et qui avait posé ses deux mains tremblantes d'émotion sur la tête de sa fille, il y avait le duc de Savernoy. Lui, qui avait tant souffert, lui abreuvé par de si rudes épreuves, il venait avec ses cheveux blancs et son cœur tant de fois déchiré à l'aide du pauvre père près de défaillir de douleur.

— Courage, ami, lui dit-il de sa voix calme et grave en serrant fortement une des mains du comte, n'ayez pas les yeux gonflés de larmes, la voix faible, le cœur tremblant en face de cet homme, souvenir du meurtre et de l'infamie. Relevez, relevez votre front ! Ils m'ont tué mon père à moi !... Ils ont brisé ma jeunesse par les plus odieuses persécutions ! Ils ont traîné ma pauvre sœur devant leur tribunal infâme !...

Mais ils n'ont jamais fait trembler mon cœur ou faiblir mon courage. Leurs pères !... ajouta-t-il d'une voix retentissante en tendant un de ses bras vers la Vrillière, qui l'écoutait pâle et immobile, leurs pères ont semé la honte, la misère, le pillage, l'assassinat, que les fils récoltent le mépris et le dégoût! leurs pères ont jeté par tombereaux dans des fossés immondes les corps mutilés de tous ceux qui nous sont chers et sacrés, que les fils aient aujourd'hui le prix du sang! Ils n'ont pas eu de pitié, nous n'aurons pas d'oubli ! Rejeton de Caïn, éloignez-vous !

Le vieux duc alors fit un pas en avant.

— Mais toi !... toi qui es venu effrontément au milieu de nous, qui nous as tendu la main, qui voulais t'asseoir à notre foyer, ne vois-tu pas que le sacrilége et le meurtre respirent en toi? Notre échafaud, à nous, c'est le mépris!

La plume ne peut rendre l'expression du visage et de la voix avec laquelle le vieillard, que grandissait la colère de ses souvenirs, avait prononcé cette terrible malédiction.

La Vrillière avait de grosses gouttes de sueur sur le front. On entendait ses dents claquer, et l'on voyait ses lèvres tressaillir fébrilement.

— Oh ! M. le duc de Savernoy !... s'écria-

t-il d'une voix stridente en lançant sur lui ses regards injectés de sang, c'est trop!... c'est trop!...

— Fils d'un traître et d'un assassin! dit le général d'Épernay d'une voix lente, mais sans détourner la tête, éloignez-vous! éloignez-vous!...

Comme l'écho du tonnerre qui gronde dans les montagnes, cent voix répétèrent :

—Fils d'un traître et d'un assassin, éloignez-vous!...

Il y a de ces heures terribles où l'humiliation est si sanglante, la désolation si profonde, que toutes deux bondissent dans le cœur comme un flot irrité.

La Vrillière s'était pour ainsi dire agenouillé devant chacun ; silencieux et suppliant, il avait demandé merci à tous, il avait interrogé tous les cœurs, tous les regards, tous les visages ; maintenant, comme Satan, le dieu des damnés, il se relevait plein de fiel devant toutes ces malédictions qui l'accablaient.

— Société insensée et implacable!... s'écria-t-il, qui attaches l'infamie à un berceau, prends garde!... prends garde!... Tu évoques sur ta tête le génie fatal de la haine et de la destruction... A votre tour, tous soyez maudits!...

De Leufroy, immobile, accoudé à la même place, le visage froidement ironique, avait suivi toutes les péripéties de cette scène sinistre.

— Il est à nous !... murmura-t-il à demi-voix avec un sourire glacé.

Et comme la Vrillière, après avoir jeté ces dernières paroles de vengeance et de haine, atteignait le seuil de la porte, il alla à lui.

— Tu as oublié, lui dit-il, de me tendre la main?

— De Leufroy !... dit celui-ci en se retournant. Oh ! merci !... merci ! toi qui ne m'abandonnes pas, viens avec moi.

Tous deux descendirent rapidement l'escalier.

Quand il fut dans la rue, la Vrillière s'arrêta. Tout son corps tremblait, et des larmes longtemps contenues, larmes de rage, de colère, de désolation, coulèrent de ses yeux.

— Enfant! lui dit de Leufroy.

— Oh! oui, je pleure les dernières larmes qui restaient à mon cœur.

Un instant après, il essuya brusquement, du revers de sa main, ses joues humides, et s'écria en levant la tête vers les fenêtres éclairées de l'appartement du comte d'Épernay :

— Mes beaux rêves d'ambition et d'orgueil,

comme ils vous ont brutalement brisés et traînés dans la boue!... Si près du port, être rejeté si loin!... O Seigneur mon Dieu!

Puis, sans ajouter un mot, comme s'il eût été seul, il s'élança par une des rues avoisinantes, et disparut dans l'obscurité de la nuit.

De Leufroy suivit un instant du regard la direction qu'il avait prise.

— Va, va, dit-il, tu emportes avec toi le trait empoisonné !...

Et, tirant fort tranquillement son porte-cigares de sa poche, il prit un cigare qu'il alluma, et rejoignit sa voiture.

Un petit groom fort élégamment vêtu lui jeta un manteau sur les épaules.

— Au Cercle, lui dit Leufroy en fermant soigneusement les vitres du coupé et en s'étendant sur les coussins de velours avec cette aimable nonchalance d'un cœur satisfait. Allons, murmura-t-il entre deux bouffées de fumée, je crois que notre pièce, ce soir, a eu un beau succès.

Pendant que de Leufroy allait achever au Cercle son œuvre si consciencieusement élaborée, une scène d'un autre genre se passait.

Le vieux Benoist avait quitté l'hôtel du général d'Épernay, et, tout entier encore aux

terribles émotions et aux cruels souvenirs que la vue de cet homme avait remués en lui, il s'acheminait d'un pas lent vers la rue des Prouvaires.

Trois hommes débouchèrent du coin de la rue de Verneuil; un des trois le montra aux deux autres.

— Le voici, dit-il.

— C'est bien.

— Vous le fouillerez et vous lui prendrez des papiers qu'il a sur lui.

— S'il se défend?

— C'est un vieillard.

— Il y a des vieillards qui sont encore durs à cuire, dit un des hommes en hochant la tête, mais on fera pour le mieux.

— Allez! répond celui qui paraissait commander aux autres.

Les deux hommes prirent chacun un côté de la rue pour ne pas éveiller les soupçons de celui qu'ils suivaient, et le troisième se tint à dix ou quinze pas d'eux par derrière.

Il était impossible de voir sa figure, car un chapeau à larges bords était rabattu sur ses yeux, et il était enveloppé jusqu'au nez dans un manteau dont les plis tournaient autour de son visage.

Ils marchèrent ainsi assez longtemps : le vieux Benoist avait traversé le pont Royal, la place du Carrousel, et appuyant sur la droite, il venait de s'engager dans la petite rue étroite et obscure de Saint-Nicaise, pour gagner la rue Saint-Honoré, lorsque tout à coup sur un signe qu'ils se firent, les deux hommes se rapprochèrent et se jetèrent à la fois sur le vieillard. Un le saisit par le bras, pendant que le second avait soin de lui tenir un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris, précaution d'usage, à laquelle ne manque jamais un homme quelque peu familiarisé avec ce genre de travail.

Benoist essaya de se débattre, mais ses agresseurs étaient de forts gaillards, aux bras de fer, et il lui fut impossible de faire le moindre mouvement.

— Tu vois, mon petit vieux, lui dit un des deux d'une voix mielleuse, qu'il ne faut pas chercher à faire du tapage : ça ne sera pas long, procédons.

Et, en un instant, les poches furent fouillées et retournées avec une promptitude de mouvements qui décelait une grande habitude dans ceux qui agissaient ainsi.

L'homme au manteau s'était rapproché.

Un des fouilleurs lui tendit quelques papiers : celui-ci les parcourut rapidement.

— Le voilà, dit-il tout à coup, en en prenant un qu'il examina attentivement à la clarté du réverbère, dans la crainte de se tromper ; remettez les autres à ce brave homme.

Puis, celui qui avait parlé ainsi tira un petit masque noir qu'il se mit sur le visage, et fit signe aux deux hommes de rendre la liberté de ses mouvements au prisonnier.

— N'aie aucune peur, lui dit-il, d'une voix dont le timbre était altéré par prudence ; on n'en veut ni à ta vie ni à ta bourse. Seulement, si tu tiens à ce qu'il ne t'arrive pas malheur, ne dis à personne un seul mot de ce qui vient de t'arriver ; il est prudent pour toi que tu quittes Paris au plus vite, tu n'as plus rien à y faire. Demain, tu recevras l'argent nécessaire pour la route. Maintenant continue ton chemin, et ne cherche pas à savoir qui nous sommes.

— C'est ce papier !... n'est-ce pas ? c'est ce papier que vous m'avez volé !... dit le vieux Benoist dont tout le corps tremblait. Par grâce ! rendez-le-moi !...

— Continue ton chemin, répéta la voix brève de l'inconnu.

— Allons, vieux, dirent les deux hommes,

tourne les talons, et file, si tu ne veux pas qu'on te torde le cou.

Et joignant le geste à la parole, l'un des deux le prit brusquement par les épaules et le retourna.

— Maintenant, tu connais la consigne, en avant, marche!

L'inconnu fit signe aux hommes de le suivre et disparut au détour de la première rue, puis il s'arrêta, et attendit un instant pour bien s'assurer que personne ne les suivait.

— Avancez, vous autres, dit-il à demi-voix.

Les hommes s'approchèrent comme des chiens dociles à l'appel du maître.

— Voici ce que je vous ai promis; c'est votre compte, n'est-ce pas?

— Parfaitement, bourgeois, à vos ordres.

— Allez-vous-en par ici, moi par là.

Et l'homme au manteau s'éloigna d'un pas rapide.

X

La Vrillière, épuisé par la violence de ses émotions, écrasé par ce coup inattendu qui brisait à la fois toutes ses espérances, s'était enfermé dans sa chambre.

Les pensées qui couraient de sa tête à son cœur étaient tumultueuses et confuses. Tantôt c'était de la douleur et de l'anéantissement, tantôt au contraire de la rage et de l'orgueil poussé jusqu'au dédain le plus superbe. Une mate pâleur avait remplacé les couleurs habituelles de ses joues, et l'on eût dit que sur les

plis de son front était gravé l'outrage sanglant qu'il avait reçu.

— Oh ! cet homme est sorti de l'enfer ! murmura-t-il en enlaçant les uns dans les autres ses doigts crispés.

Il faisait jour lorsqu'il se jeta sur son lit à demi habillé, appelant à son aide le sommeil pour calmer tant de fièvre et d'agitation ; mais il ne put trouver un seul instant de repos.

Neuf heures n'étaient pas encore sonnées, que malgré l'ordre qu'il avait donné de ne laisser entrer personne, on frappa à sa porte.

— Qui est là? dit la Vrillière d'une voix rude.

— C'est moi, fit de Leufroy du dehors.

La Vrillière s'élança de son lit, retira le verrou et ouvrit la porte.

De Leufroy entra.

D'un coup d'œil rapide, et dont nul n'eût pu deviner ni même soupçonner l'intention cachée, il interrogea sur le visage de la Vrillière les traces du désastre de la veille.

— Hier, lui dit-il, je t'ai tendu la main lorsque tous te repoussaient, mon cher la Vrillière, j'ai voulu être le premier à serrer la tienne aujourd'hui.

— Merci de Leufroiy, répondit la Vrillière,

je n'oublierai jamais cette preuve d'affection.

— Allons donc, mon cher, laisse de côté les grands mots ; tu n'oublieras jamais ; d'abord que n'oublie-t-on jamais ? je voudrais bien le savoir. Le beau mérite d'être venu à toi quand toutes ces sottes gens se rengorgeaient et criaient comme de vieux paons déplumés.

— Les orgueilleux !... les impitoyables !... murmura la Vrillière sourdement.

— Oh !... quel son de voix lugubre ! quel visage pâle et défait ! est-ce que tu y penses encore ?

La Vrillière regarda de Leufroy avec un profond étonnement.

— Ne raillez pas, lui dit-il d'une voix sèche.

— Je ne raille parbleu pas !

— Quel affront !... quelle honte ! quelle humiliation !...

— Je suis parfaitement de ton avis ; mais tout ce que tu diras n'y fera rien.

— Avec quelle brutalité ils se sont tous éloignés de moi !... Tu ne veux pas que leurs paroles de mépris et de malédiction retentissent encore à mes oreilles ?

— Le fait est qu'ils t'ont lestement tourné le dos, répliqua de Leufroy d'un ton dégagé ;

que diable ! aussi, mon cher, quand il existe des petits papiers de ce style-là dans la poche de quelqu'un et que l'on possède des millions, on les achète et on les brûle.

— Je tuerai ce misérable !... s'écria la Vrillière en serrant les poings.

— A quoi bon ? Avant, à la bonne heure ! mais après ; il te dirait comme au cinquième acte de tous les mélodrames : *Je meurs vengé.*

La Vrillière se mit à marcher dans sa chambre à grands pas en prenant son front dans ses mains.

De Leufroy, fort nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les jambes croisées, et en apparence fort indifférent, n'en observait pas moins avec une subtile attention l'effet de ses paroles sur sa victime déjà déchirée en lambeaux. Car cet homme venait jouer une scène de comédie après le drame de la veille.

— Je le tuerai !... répétait la Vrillière entre ses dents.

De Leufroy se leva, et tout en allant chercher, selon son habitude, un cigare dans le coffret de bois de rose, il répliqua :

— Cela empêchera-t-il que tout le monde sache que tu t'appelles la Vrillière-Barasson,

et que tu sois le fils du sabotier de Fontevieille?

La Vrillière fit un bond et regarda en face de Leufroy; celui-ci allumait fort tranquillement son cigare.

— Voilà d'excellents *panatellas*, dit-il en se rasseyant. Mon cher, reprit-il un instant après, la philosophie a été inventée pour s'en servir, voilà pour toi le moment d'être philosophe; chacun a de ces moments-là dans la vie. Surtout, ne te calfeutre pas, cela manque de dignité; si tu ne te sens pas la force d'avoir de belles couleurs, mets-toi du rouge; je te parle en ami véritable. Raisonnons: Tout le monde sait aujourd'hui ton histoirc sur le bout du doigt, c'est une affaire faite; donc, brave *tout ce monde;* tu as ce qu'il faut pour cela; de l'or dans ton secrétaire et des chevaux dans tes écuries. Combien envieraient ta position!... Parbleu!... le coup a été rude, je ne dis pas non; adieu le titre de comte! Il faut rayer les armoiries de tes belles voitures; adieu les consulats généraux! les ambassades en perspective! Mais au résumé, tout cela vaut-il mieux que cette cendre blanche que je fais tomber, avec mon doigt, du bout de mon cigare?

A mesure que de Leufroy versait sur cette plaie saignante ses paroles de serpent, les joues de la Vrillière s'empourpraient d'une couleur fiévreuse ; il était immobile.

L'*ami dévoué* avait compris l'effet de son allocution, et s'était rejeté dans son fauteuil en murmurant à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Oui, c'était un beau rêve, et il n'a fallu qu'une minute pour le briser ! Ainsi va le monde, ou plutôt ainsi vont les hommes qui se sont arrogé le droit de juger !

Il se tut, et comme la Vrillière, semblable à une statue, restait toujours muet et sans mouvement, il sentit qu'il était important, pour ne pas perdre ses avantages, de ne point laisser languir la conversation, et il reprit presque aussitôt d'un son de voix net et parfaitement calculé :

— Parbleu ! mon cher, avoue-le, je n'étais pas si fou avec ce que tu appelais mes déclamations ; les voilà bien près d'être des vérités. La philosophie est sur le seuil du socialisme.

Cette fois, on le voit, l'attaque était directe.

— La société dans laquelle nous vivons, continua-t-il, est un composé d'erreurs, de

préjugés et de froid égoïsme, d'injustices perpétuelles et de despotisme odieux. Pourquoi, tous, sommes-nous sans cesse les moutons d'un troupeau ? Parce que cela nous plaît, et que nous courbons la tête par indolence et par vieille habitude ; parce que...

— Oh ! oui !... interrompit la Vrillière avec un éclat de voix étrange, nous sommes tous des imbéciles et des lâches !... Quand donc mettra-t-on le pied sur la gorge à cette société orgueilleuse et sans entrailles, quand donc ?...

— Voilà le grand mot, quand donc ?... N'est-ce pas, la Vrillière, ce serait joie et bonheur de détruire, pièce à pièce, ce vieil édifice et de reconstruire une société nouvelle sur ses débris amoncelés ?

— Ce jour viendra, de Leufroy.

— Chacun parle, comme tu le fais en ce moment, dans des jours d'humiliation et de désespoir, mais personne ne veut ou n'ose mettre la main à l'œuvre. Ce serait pourtant chose si belle, si glorieuse, et en même temps si facile, comme me le disait, il y a quelque temps, un Italien, un nommé Marini, je crois... Qu'importe le nom ? Les Italiens, tu le sais, sont nos maîtres en révolution, ils conspirent pour conspirer ; celui-là, je le parie-

rais, est un agent secret des sociétés patriotiques, s'il n'en est le levier, ce qui se pourrait bien. Tu me connais, la Vrillière, je ne suis pas enthousiaste de ma nature, je suis froid, railleur, sceptique; je rêve révolution par oisiveté, par désœuvrement, par amour de l'inconnu, absolument comme on désire une nouvelle maîtresse. Eh bien! le croirais-tu? ce diable d'Italien avait fini presque par me donner une conviction et me faire révolutionnaire de bonne foi... Il pleuvait... Nous marchions tous deux et, sans m'en apercevoir, je l'ai accompagné jusqu'à la rue... dans un quartier affreux!... Comment donc appelle-t-il cette rue?... Sainte-Croix... de la Bré... Bretonnerie. De la boue jusqu'aux genoux, des odeurs méphitiques à effrayer... un égoût. Eh bien! je pataugeais au milieu de tout cela, sans y faire attention. Il m'a mené ainsi, moi l'écoutant, heureusement au numéro deux; il aurait pu aller jusqu'au numéro deux mille que je ne m'en serais pas aperçu. J'aurais voulu que tu l'eusses entendu, mon cher la Vrillière. Ce Marini est très-fort, il m'a démontré que j'avais une opinion.

Tout cela avait été dit d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, avec une nonchalance

ou une animation jouées, dignes d'un comédien de premier ordre.

La Vrillière, adossé contre la cheminée, avait croisé ses bras et écoutait.

— Et que disait donc cet Italien? murmura-t-il d'une voix lente et sans même lever les yeux.

— Il disait que si des gens de cœur se réunissaient, donnant à la même pensée tout ce qu'ils ont d'énergie, de volonté, d'intelligence, de résolution audacieuse, se servant des masses, que l'on a toujours pour soi, quand on les appelle avec certaines fanfares sonores, comme on se sert d'une épée pour frapper, ces hommes-là seraient, dans un temps donné, les maîtres de tout. Mais j'oublie, mon cher la Vrillière, que tu n'es pas républicain comme monsieur ton père, je suis bien bavard... Déjà onze heures!... comme le temps court!... Je me sauve bien vite, j'ai un rendez-vous de... fantaisie, j'allais dire d'amour. La Vrillière, mon ami, par grâce, ne fronce pas les sourcils comme cela, tu ressembles horriblement à un certain Lyonnais dont je ne te ferai pas faire la connaissance... Maintenant, voici l'ordonnance du médecin : fais-toi friser, monte ton superbe *Hercule*, et va faire un tour au bois; si tu ren-

contres, ce qui est probable, quelque grimacier qui ne te fasse pas bonne mine, n'oublie pas que tu as Pons pour maître d'armes, et que tu es d'une jolie force à l'escrime.

La Vrillière lui tendit machinalement la main et le laissa partir sans avoir prononcé un seul mot.

— C'est égal, dit l'autre en traversant l'antichambre et en s'enveloppant avec un soin minutieux dans son paletot, il n'oubliera ni le nom ni l'adresse de mon Italien.

De Leufroy était parti, et la Vrillière était resté à la même place; il écoutait ses pensées.

— La princesse Pallianci, Marini, murmura-t-il entre ses dents, voilà deux noms qui doivent se toucher de bien près.

Tout à coup il sonna.

— François, dit-il à son valet de chambre, faites atteler mon coupé et dites à Adrien d'aller m'attendre avec *Hercule* à la porte Dauphine, il montera *Favorite*.

On voit qu'il s'apprêtait à suivre l'ordonnance du médecin.

En sortant, il se rendit directement chez Édouard de Ronvaux, au ministère.

Il remit sa carte à l'huissier. Comme celui-ci le connaissait pour l'avoir vu fort souvent, il

alla tout de suite porter cette carte au chef du cabinet.

M. de Ronvaux fit répondre qu'il était désolé, mais qu'il lui était impossible de recevoir M. de la Vrillière en ce moment.

— A quelle heure pensez-vous que je puisse revenir? dit celui-ci.

— Le chef du cabinet sera très-occupé toute la journée, répondit l'huissier.

La Vrillière se mordit les lèvres et tourna brusquement le dos.

— Allons, allons, dit-il en descendant rapidement l'escalier, je tiens le calice, il faut le boire jusqu'à la lie.

— Au club, dit-il en se jetant dans sa voiture.

Il arriva bientôt rue Grange-Batelière.

Ses joues étaient pâles et son cœur battait.

Sur l'escalier, il rencontra deux personnes qui descendaient : il les connaissait particulièrement toutes deux et était avec elles dans les meilleurs termes. Comme il allait à leur rencontre, ces personnes, soit qu'elles fussent réellement pressées, soit qu'elles voulussent éviter toute conversation avec celui qui les abordait, continuèrent de descendre les marches de l'escalier après avoir salué la Vrillière

assez froidement, mais cependant avec une politesse irréprochable.

Celui-ci resta un instant sans mouvement, les poings fermés, les lèvres pâles et frémissantes, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu ; alors il secoua la tête avec un mouvement brusque, presque convulsif, et entra au club.

Il y a dans ce monde où nous vivons mille manières de flageller cruellement l'amour-propre d'un homme, sans manquer aux lois du savoir-vivre. Aussi, chacun lui rendit son salut, répondit à ses paroles, mais, sous le moindre prétexte, on s'éloignait de lui, et il se trouvait seul... seul... comme la veille dans le salon du général d'Épernay : si on ne lui jetait pas au visage les mêmes mots d'insulte et de répulsion, il voyait se faire autour de lui un isolement glacial. Une parole, un regard, un signe qu'il eût pu mal interpréter... et il se fût vengé ; mais rien... rien... que des yeux qui se détournaient, et des visages glacés.

— Toujours!... dit-il en s'élançant hors du club, toujours... partout et de tous repoussé!... De quelque côté que je me retourne, je trouve une lame qui me blesse. Sous la politesse des uns est marquée l'insulte ; le dédain sous la

froideur des autres. Oh !... le sang de mon père se remue et s'agite en moi !...

Une sueur froide coulait entre ses cheveux et le long de ses tempes ; sa respiration était si oppressée qu'elle l'étouffait.

Il se jeta dans sa voiture et se fit conduire porte Dauphine.

Là, ses chevaux l'attendaient ; il partit au galop d'*Hercule* et fit le tour du bois sans s'arrêter ; il avait besoin d'air, de mouvement, de bruit. Son cheval ruisselait d'écume, tant sa course avait été rapide ; enfin il s'arrêta.

Il était tellement plongé dans les douloureux replis de sa pensée qu'il ne vit pas deux cavaliers venir par la même allée que lui au grand trot de leurs chevaux. Au bruit qu'ils faisaient, il leva cependant la tête.

Les deux cavaliers tournèrent brusquement par une allée à droite.

— Le baron de Rollan, le comte de Martell, murmura sourdement la Vrillière en tordant dans ses mains les rênes de son cheval ; hier ils fussent accourus au-devant de moi ; aujourd'hui, aussitôt qu'ils m'aperçoivent, ils me fuient... Hommes implacables !... hommes implacables !...

Et, d'un mouvement furieux, il enfonça ses

deux éperons dans les flancs d'Hercule ; Hercule fit un bond et partit comme un trait. On eût dit un cheval emporté.

La Vrillière, les joues blanches comme celles d'un mort, la poitrine bondissante, regardait les arbres de la route, et eût remercié le ciel si son cheval, en passant, lui eût brisé le crâne contre l'un d'eux.

Si son cœur déchiré, et non la torture de son orgueil humilié eût gémi en lui, cet homme eût été digne de toutes les compassions et de toutes les pitiés, mais c'était le sang de sa vanité souffletée qui s'était retiré de son visage et qui avait blémi ses joues.

La nuit venue, il rentra chez lui, sa figure était effayante ; le tumulte de ses pensées et de sa colère avait bouleversé ses traits. Il se laissa tomber sur un fauteuil en serrant dans ses deux mains comme dans un étau de fer son front prêt à se briser.

— Oh ! je me vengerai !... je me vengerai !... dit-il tout à coup d'une voix fiévreuse en se levant brusquement, vous m'avez repoussé... foulé aux pieds !... Courage !... courage !... réveillez en moi le sang des révolutionnaires. Eh bien !... tout est fini !... lutte entre nous, lutte éternelle !... Vous m'avez

donné la honte et l'humiliation, je vous rendrai en échange la ruine et la mort!... Société! société! je te maudis!... Je voudrais te tenir tout entière dans mes mains pour te briser d'un seul coup.

Parlant ainsi, il marchait à grands pas dans sa chambre; son front s'était relevé plein d'orgueil, le fiel de son cœur ruisselait sur ses joues. C'était l'expression vivante de Satan au regard cynique, au rire venimeux.

— Oui, reprit-il en frappant dans ses deux mains avec une joie convulsive, de Leufroy a raison... le piédestal de cette statue d'argile n'est pas si fortement scellé dans le sol que l'on ne puisse le renverser. Venez à moi, conspirateurs d'instinct et de métier, j'ai de l'or à jeter à pleines mains!... venez à moi, j'ai de la haine! Que m'importent les moyens pour arriver au but!... Je ramasserai la lie des carrefours... j'empoisonnerai le travail honnête de l'ouvrier... je creuserai cette boue infecte que toute population traîne après soi, et j'y trouverai une armée d'émeutiers prête à ne laisser sur son passage que du sang et des ruines... A moi!... à moi!... je suis le génie de la destruction!...

Et il retomba épuisé par l'excès de sa propre fureur.

La nuit qui suivit fut sans sommeil, il la passa tout entière perdu dans le dédale de ses projets insensés.

Quand le jour vint, son front, plus calme en apparence du moins, avait l'empreinte d'une résolution fermement arrêtée. Il ne restait plus d'hésitation dans son esprit, le dernier soufflet était tombé sur la joue de son orgueil, sa dernière espérance était brisée, et avec elle la dernière digue de ce caractère ambitieux et jaloux ; il avait tout essayé, tout tenté, tout voulu, tout demandé ; il avait frappé sur toutes les cordes de l'ambition humaine ; il avait approché sa lèvre ardente de toutes les sources, et chacune s'était tarie à son approche.

Le dernier mot était dit entre lui et cette société vers laquelle ses désirs ardents s'étaient tendus sans pouvoir y atteindre. Maintenant il ne voulait plus rien que bouleversement et ruine, il se relevait dans son humiliation et dans sa haine. Il lui fallait surtout du bruit, du mouvement, de l'agitation pour échapper à ses pensées.

Huit heures venaient à peine de sonner... Son cabriolet attelé attendait au bas de l'escalier.

Il prit son portefeuille qu'il bourra de billets de banque, et sortit de sa chambre.

Il se jeta brusquement dans son cabriolet, saisit les rênes avec une vivacité fébrile, et sans se rappeler que le cheval attelé était vif et fringant, il lui lança un vigoureux coup de fouet.

L'animal peu habitué à de semblables façons d'agir fit un bond et partit au galop.

La Vrillière le laissa aller à son gré, tantôt au trot, tantôt au galop, le dirigeant à peine, ne voyant et n'écoutant que la tempête qui grondait en lui.

Pourtant, il venait de traverser sans encombre la partie si populeuse des halles qui avoisine la pointe Sainte-Eustache et allait entrer dans la rue aux Fers, lorsqu'à l'encoignure du marché des Innocents il se trouva en face d'une groupe nombreux.

Deux hommes se battaient, et au milieu d'eux une femme hurlait et arrachait indifféremment les cheveux de l'un ou de l'autre des deux combattants.

Pour la population de Paris, tout est un

spectacle et un amusement; aussi la foule, sans chercher à intervenir, regardait et riait.

Le cheval était lancé; la Vrillière n'eut que le temps de se cramponner aux rênes d'un mouvement si brusque, que le cheval se dressant sur ses jarrets nerveux battit l'air de ses pieds de devant et fit à demi pirouetter le cabriolet, dont les roues renversèrent une échoppe et brisèrent plusieurs étalages; fruits, volailles, graines et légumes roulèrent pêle-mêle sur le pavé.

Alors ce fut un tumulte de cris et un désordre effrayant.

L'espace était peu large; hommes, femmes et enfants se pressaient avec effroi les uns sur les autres, tandis que le cheval, dont les jambes étaient embarrassées par les débris épars des étalages renversés, bondissait et faisait jaillir autour de lui sur le pavé d'éclatantes étincelles.

Le domestique avait sauté à bas du cabriolet et cherchait à calmer l'animal impatient qui blanchissait son mors d'écume.

— Gare !... gare !..., criait la Vrillière debout dans son cabriolet, et qui sentait le cheval prêt à lui échapper.

Chacun s'était jeté de côté; le fer des roues

broyait les fruits et les légumes qui gisaient à terre.

La terreur avait été le premier sentiment de cette foule; après la terreur vint la colère, et comme toujours, en tout lieu, se glissent ces hommes à venin, instinctivement haineux, qui ont à la bouche injures et vociférations toutes prêtes, des cris et des menaces s'élevèrent, semblables à l'orage qui gronde avant d'éclater, et une sorte de garçon boucher, les manches de chemise retroussées, le tablier maculé de sang, s'élança insolemment à la tête du cheval et saisit, d'un de ses bras nerveux, la bride à la hauteur du mors.

Pour les masses surtout, cette vérité est incontestable : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Les masses, corps multiple, sans énergie et sans résolution, obéissant au premier cri qui se pousse, au premier élan qu'on lui donne, et faisant avec la même joie et la même ingratitude des héros ou des victimes.

Aussi déjà vingt personnes entouraient la voiture, se pendant les unes après les harnais du cheval, les autres après les ressorts du cabriolet, tandis que des gamins se hissaient sur les marchepieds; tous hurlaient des injures et montraient les poings.

La Vrillière n'était pas du peuple par ses allures, ses goûts et ses habitudes, mais il en était encore par sa nature robuste, son torse d'athlète, ses bras d'acier. Tout son sang, déjà violemment agité par une sourde colère, comprima son cœur en s'y entassant et remonta à son visage; il rejeta loin de lui les rênes inutiles qu'il tenait à la main, et d'un bond s'élança hors du cabriolet. Déjà il avait saisi le garçon boucher et l'étreignait dans ses mains de taureau, mais à la fois, comme une meute déchaînée, tous les bras l'enlacèrent avec des hurlements de bêtes fauves et des cris furieux; cela devenait la bataille de tous contre un seul, et le futur démocrate, après tant d'humiliations déjà subies, tant d'outrages reçus, se voyait exposé aux insultes et aux brutales violences de ceux dont il voulait devenir l'adulateur rampant, et faire les servants de sa haine et les instruments de sa vengeance.

La Vrillière, par un de ces instincts de nature qui vous prennent à l'improviste, avait oublié la pensée nouvelle qui germait en son cœur ulcéré, le but unique de son orgueil écrasé, de son ambition déçue; et insouciant du péril qui le menaçait, il eût certes, tant sa colère grandissait, étranglé le garçon bou-

cher, si l'arrivée d'un nouveau venu n'eût changé l'aspect de cette scène.

Cet homme, vêtu d'une longue redingote boutonnée jusqu'au cou, avait de longues moustaches entièrement blanches et, en travers du front, une profonde cicatrice; sa mise, aussi propre qu'elle pouvait l'être, cachait mal l'usure des vêtements, mais l'aspect mâle et sévère du visage en faisait oublier la pauvreté, si elle ne la dissimulait pas entièrement. A l'une des boutonnières de la redingote, un vieux ruban rouge, noué là depuis bien des années, indiquait que c'était un vieux soldat.

A son bras était une jeune fille vêtue d'une petite robe grise; sa mise, des plus simples, avait une irréprochable propreté.

— Eh bien donc! qu'y a-t-il? et que veut-on de cet homme?... s'écria-t-il d'une voix tonnante en s'élançant au milieu du groupe qui vociférait contre la Vrillière, après avoir rapidement fait signe à la jeune fille de s'éloigner un peu de cette scène de tumulte.

Les masses ont un respect inné pour tout ce qui ressemble à la vieillesse; aussi les moustaches grises de celui qui parlait ainsi, l'expression grave de son visage, fixèrent sur lui les yeux de tous.

Avec ses deux bras il s'était déjà frayé un passage.

Un de ceux qui étaient les plus acharnés (car chaque foule a son meneur comme chaque meute a son limier) s'écria :

— C'est un aristocrate!... un faiseur d'embarras!... Nous avons par-dessus la tête de ces gens-là!...

— Voyez!... cria un autre, comme il a brisé nos étalages et renversé nos marchandises.

— Il s'en est bien peu fallu, dit une femme en montrant les poings, qu'il n'écrasât mon petit; je lui aurais arraché les entrailles!

— Est-ce sa faute si son cheval s'est emporté et si cette bride, que je vois pendante, s'est brisée?... répondit froidement le vieux soldat; a-t-il refusé de payer les dégâts qu'il avait commis?... Le lui avez-vous seulement demandé?... En tout cas, cinquante contre un seul!... c'est une lâcheté!...

Toutes ces paroles, brèves et fermes, s'étaient succédé rapidement, et pas une voix n'avait répondu; car s'il faut un souffle pour soulever la colère de la foule, il suffit souvent aussi d'un souffle pour l'apaiser. Le cœur est bon, la tête est folle.

Déjà chacun s'éloignait et les cris s'éteignaient dans les poitrines.

Le vieux Dominique (nos lecteurs l'ont reconnu sans doute) regardait avec un visage moins sévère ceux qui l'entouraient.

— Allons donc !... dit-il, vous êtes de braves gens, et vous alliez commettre une mauvaise et criminelle action.

Il s'approcha alors tout à fait de la Vrillière.

— Je suis convaincu, dit-il, que monsieur a trop de justice dans le cœur pour vouloir que de pauvres gens perdent ainsi le fruit de leur travail.

— Vous avez raison, monsieur, dit celui-ci, ce que la violence n'eût jamais obtenu de moi, j'étais prêt à le faire de mon propre mouvement... J'ai voulu montrer seulement que les bras que couvre cet habit sont aussi forts et aussi nerveux que ceux de ce boucher.

Tout en parlant, il avait tiré de son portefeuille un billet de banque.

— Voici mille francs, veuillez les distribuer entre ceux auxquels, bien involontairement, j'ai causé quelque dommage ; si cette somme ne suffit pas, que celui qui aurait encore à souffrir de cet accident se présente rue de

Provence, n° 19, et demande M. de la Vrillière; jamais réclamation juste n'y sera repoussée, jamais un malheureux n'y viendra en vain.

— Eh bien!... vous voyez!... dit le vieux soldat en élevant le billet de banque au-dessus de sa tête et le montrant à tous.

Un murmure de joie succédait déjà à la tempête si furieuse qui grondait tout à l'heure.

La Vrillière promenait autour de lui son regard interrogateur; un sourire indéfinissable était sur ses lèvres. Il étudiait.

Qu'il prenne garde! le peuple est une épée à deux tranchants qui blesse souvent la main qui veut s'en servir. C'est un instrument parfois, mais un despote toujours. Capricieux et ingrat enfant, que l'on s'aliène avec des bienfaits réels, que l'on séduit avec de fausses promesses, et que l'on passionne toujours avec de grands mots; mais arrive une heure où la justice et la vérité remontent à la surface, et tous ces faux et lâches déclamateurs de liberté retombent dans la boue d'où ils sont sortis.

La Vrillière avait parlé à voix haute et d'un ton plein d'emphase; aussi ses paroles avaient-elles produit l'effet qu'il en attendait. L'admiration est si près de la colère! Encore quel-

ques mots sonores, quelques belles phrases pompeuses, et il eût été porté en triomphe avec son cheval.

— C'est un brave homme, au résumé, dit l'un des plus acharnés en tendant sa main calleuse à la Vrillière, n'est-ce pas, vous autres?

Un hourra d'acclamations accueillit ces paroles. La Vrillière allait devenir un héros.

— Adrien, dit-il à son domestique, dont les vêtements avaient eu à souffrir de la lutte, reconduis mon cabriolet, j'irai à pied.

Puis il se retourna vers le soldat qui était allé rejoindre sa fille et cherchait à calmer son émotion.

— Merci, monsieur, lui dit-il, du service éminent que vous m'avez rendu en empêchant une lutte déplorable; permettez-moi...

Dominique, d'un mouvement brusque et rapide, arrêta la main de la Vrillière, qui entr'ouvrait déjà son portefeuille, et montra le vieux ruban rouge attaché à sa boutonnière.

— Pardon, dit la Vrillière, mais que je puisse au moins reconnaître...

— Ce que j'ai fait pour vous, monsieur, en pareille circonstance faites-le pour un autre, voilà tout.

— Au moins, votre nom, votre demeure?

— A quoi vous serviraient mon nom et ma demeure? reprit le soldat avec un sourire plein d'amertume; si vous les saviez, je vous demanderais, au contraire, de les oublier. Car tout nous sépare : vous êtes riche, généreux, je le vois; je suis pauvre, mais fier. Je vais remettre à qui de droit ce billet de mille francs pour être distribué, et je continuerai mon chemin.

— Soit donc, dit la Vrillière qui regarda plus fixement le vieux soldat, mais je vous répète une seconde fois mon nom : la Vrillière, mon adresse : rue de Provence, n° 19. Si jamais, pour vous ou pour votre fille, vous avez besoin de moi, n'oubliez, je vous prie, ni l'un ni l'autre.

— Je vous suis reconnaissant, monsieur, de vos offres de service et de vos bonnes paroles. Mais Dieu n'abandonne jamais les malheureux, et Madeleine et moi nous croyons en Dieu.

La Vrillière lui tendit la main, Dominique y mit la sienne.

Il allait s'éloigner.

— Ah! monsieur, dit-il en se retournant, *un* conseil, si vous voulez bien me le permettre : quand vous viendrez dans des quartiers aussi

populeux que ceux-ci, ayez un cheval moins ardent, et surtout servez-vous de guides plus fortes.

Puis Dominique embrassa au front sa fille Madeleine, et se dirigea vers la boutique qui faisait le coin du marché, et devant laquelle se tenait un des gardiens préposés à la surveillance.

Les différentes scènes que nous venons de raconter avaient été rapides, mais, par leurs contrastes si étranges, elles avaient fortement émotionné la Vrillière. La démarche qu'il voulait faire demandait tout le calme, le sang-froid et la subtilité de son esprit; aussi, au lieu de suivre le chemin direct, il se dirigea vers les quais pour laisser l'air du matin rafraîchir son front brûlant, et lui rendre le calme nécessaire.

Il marchait tantôt lentement, tantôt d'un pas rapide, ou bien s'arrêtait et posait sa main sur sa poitrine, comme s'il eût ressenti une douleur soudaine.

Celui qui l'eût regardé quelque peu attentivement eût deviné ou pressenti peut-être la tempête intérieure qui grondait en lui; mais chacun dans la vie n'a-t-il pas sa propre agitation? et tous passaient, courant, comme

lui le faisait, après le rêve de leurs pensées.

Enfin, après avoir marché près d'une heure, il s'arrêta devant le n° 2 de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

On le voit, de Leufroy avait raison : la Vrillière n'avait oublié ni le nom ni l'adresse de l'Italien Marini.

XI

La Vrillière monta l'escalier d'un pas rapide et sonna comme jamais peut-être on n'avait sonné à la porte de cette demeure conspiratrice.

Aussi notre Italien, qui était accoudé sur son bureau, fit un bond de frayeur. Il y a des consciences douteuses que le moindre bruit inaccoutumé fait tressaillir.

— Diable!... murmura-t-il en serrant précipitamment dans une petite cachette pratiquée au fond d'une armoire divers papiers épars devant lui : voilà quelqu'un qui s'annonce en maître.

Il alla ouvrir.

— Marini? dit brusquement la Vrillière, aussitôt que l'Italien se présenta à la porte.

— C'est moi, dit celui-ci en jetant un regard oblique et scrutateur sur le visiteur étranger.

— Pouvons-nous causer?

— Tant qu'il vous plaira.

— Alors, fermez votre porte et asseyons-nous.

— Monsieur a quelque chose d'important à me communiquer? reprit Marini qui avait refermé la porte et approchait une chaise.

La Vrillière le regarda un instant fixement, comme s'il eût voulu lire sur sa physionomie la manière dont il devait engager la conversation.

— Vous êtes réfugié politique?

— Je suis agent d'affaires.

— Signor Marini, je viens ici sachant parfaitement qui vous êtes et voulant aller droit au but; ainsi, parlons franchement.

— Je ne demande pas mieux.

— La Vrillière s'assit en homme qui sait chez qui il est, et surtout ce qu'il veut.

— Écoutez-moi bien, signor Marini.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— J'ai six millions de fortune.

— Joli denier, monsieur.

— Et sur ces six millions, il y a deux cent mille francs pour celui qui me servira avec dévouement, intelligence et discrétion. Il ne tient qu'à vous d'être cet homme.

Marini se redressa en ouvrant de grands yeux; sa figure se dilata, un sourire glissa sur ses lèvres minces et effilées, et un léger tressaillement parcourut ses membres, comme ce frisson que donne la fièvre. Deux cent mille francs sont un assemblage de chiffres et de mots qui frappent bien rudement le cerveau d'un homme; mais notre Italien, par race et par habitude, savait contenir ses joies et cacher ses émotions.

— Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? dit-il.

— Je vois que vous aimez à prendre vos précautions.

— Je suis prudent.

— C'est de bon augure.

— J'ai l'honneur, riposta l'Italien, de parler à...

— Je ne tiens pas à garder l'incognito; je me nomme la Vrillière.

Marini releva subitement la tête et arrêta ses yeux sur le visiteur, mais son visage habitué à être l'esclave de sa volonté n'exprima aucun étonnement.

— Ah ! la Vrillière... répéta-t-il d'une voix pleine de bonhomie. Je connais ce nom-là... Monsieur votre père ne s'appelait-il pas aussi... Barasson... je crois ?

La Vrillière eut un saisissement qui le prit à la gorge ; il se mordit les lèvres jusqu'au sang et ne répondit pas.

L'Italien continua :

— M. Barasson, ancien munitionnaire de l'armée de la Moselle... C'était un Provençal exerçant autrefois, si je ne me trompe, l'état de...

— Oui, interrompit brusquement la Vrillière : mon père était munitionnaire de l'armée de la Moselle.

La physionomie de l'Italien avait complétement changé d'aspect. La préoccupation soupçonneuse qui en assombrissait les traits s'était enfuie, car il savait maintenant le terrain sur lequel il marchait.

— Il n'y a rien de tel que de se connaître pour bien s'entendre, reprit-il presque aussitôt, en passant ses mains sur ses cheveux coupés ras. Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas, et de mes petits services? C'est évident ! De quoi s'agit-il ?

— Tu es intelligent et discret ? répliqua la

Vrillière avec une familiarité subite dans le ton et les manières.

— C'est mon métier.

— Je payerai bien.

— C'est votre garantie.

On voit que l'Italien marchait, à son tour, droit au but.

— Tu es affilié aux sociétés secrètes?

— C'est possible.

— A la tête de ces sociétés, et comme lien entre la France et l'Italie, il y a la princesse Pallianci ?

— On le dit.

— Tu la connais?

— Un peu.

— La princesse, sous l'enveloppe d'une femme gracieuse, cache toute l'énergie d'un homme et entretient une correspondance directe avec les chefs de la *Jeune Italie*.

— Vous en savez beaucoup sur le compte de la princesse, répondit Marini avec un demi-sourire.

— Pas autant que je veux en savoir.

Marini, pour la première fois, regarda la Vrillière en face.

Celui-ci continua :

— La princesse se sert de toi?

— Qui vous l'a dit?

— Que t'importe? je le sais.

— Continuez, Eccellenza.

— La princesse ne peut te payer le quart de ce que je te payerai. Sois donc à moi avant d'être à elle.

— Vous raisonnez avec une grande logique, M. Barasson, dit l'Italien en plongeant son regard dans celui de son interlocuteur (car les yeux parlent aussi bien que la bouche, et disent souvent ce que les lèvres n'osent pas exprimer).

Le front de la Vrillière se plissa.

Il n'était pas encore habitué à ce nom de Barasson, qui faisait fermenter tout le fiel amassé au fond de son cœur.

— La princesse est puissante dans son parti? reprit-il.

— Les femmes sont puissantes toutes les fois qu'elles le veulent.

— Tu réponds comme un Italien. Allons, signor Marini, dites-moi tout ce que vous pouvez savoir sur la princesse; et comme il y a des paroles qui se payent au poids de l'or, voilà de quoi payer les vôtres.

Tout en parlant, Barasson avait retiré dix mille francs de son portefeuille et les avait

posés sur le bureau à côté duquel était assis Marini.

L'Italien appuya sa main sur les billets avec une vivacité fébrile et murmura à voix presque basse :

— Vous voulez que je vous dise ce que je sais sur la princesse, afin d'avoir barres sur elle, n'est-ce pas ?

— Je vois que tu comprends à demi-mot.

Marini avança quelque peu sa chaise.

— M. Barasson, ou M. de la Vrillière, je ne tiens pas au nom, ajouta-t-il en voyant le tressaillement involontaire qui crispa les traits de celui-ci, les pauvres diables comme nous, qui n'ont pas à leur disposition des millions à remuer à la pelle, sont adroits et prudents par métier et par instinct ; je prévois que nous nous entendrons à merveille. Dites-moi donc nettement ce que vous voulez, et jouons cartes sur table... sans tricher?

Il y eut un instant de silence.

— Je veux, reprit tout à coup la Vrillière d'une voix brève, être à la tête de vos sociétés secrètes ; je veux les dominer par ma volonté; elles sont pauvres, je les ferai riches ; mais...

— Vous voulez tenir tous les fils dans votre main... hommes et choses ; je comprends.

La parole calme de Marini contrastait étrangement avec la voix stridente de la Vrillière, avec ses gestes brusques et son visage tour à tour pâle ou empourpré.

L'Italien ne perdait pas un seul de ses regards ni un seul des mouvements de sa physionomie et avait placé sa main crispée sur les dix mille francs, dont le contact le brûlait comme une flamme ardente.

— Je sais peu de choses sur la princesse, dit-il, parce que je n'avais pas d'intérêt personnel à rien savoir de très-particulier sur elle, et que je n'aime pas la besogne inutile; mais il y a eu sur son compte, autant que je peux le croire, des histoires assez variées à différentes époques, de petits scandales à Naples et à Florence; mais, ajouta-t-il en plissant sous ses doigts les billets de banque, avec les mots puissants que vous avez prononcés tout à l'heure, on sait dans ce monde tout ce que l'on veut savoir, et je vous aurai, si vous le désirez, les détails les plus précis et les plus circonstanciés.

— Cela ne peut jamais nuire; détails et pièces authentiques, s'il y en a, j'y tiens.

— Il y en aura, reprit Marini avec un sourire de serpent. Je commence. La princesse

est une très-belle personne pour les uns : les autres sont d'un avis contraire ; car sa beauté est tout entière dans un des types italiens le plus fortement accentués ; mais ses yeux, quand elle le veut, ont une puissance irrésistible ; la preuve, c'est que peu y ont résisté, et que son char a traîné bien des victimes ou bien des esclaves. La princesse est d'un esprit très-fin, très-énergique et très-simple ; les meneurs les plus importants de notre *Jeune Italie*, les Mazzini et autres, ont une très-grande confiance en elle, et s'en servent comme d'un agent secret qui inspire moins de défiance. C'est, comme vous l'avez dit, le trait d'union révolutionnaire entre la France et l'Italie. La princesse, sous une enveloppe pâle et rêveuse, a un brasier dans la tête ; son cœur est de feu, ses paroles sont de flamme ; il y a dans cette nature, en apparence maladive, une puissance de volonté que rien n'abat et qui lutterait contre un mur de fer ; mais elle est, à son gré, froide ou enthousiaste. N'allez pas croire au moins qu'elle ait toujours eu des penchants démagogiques et égalitaires aussi nettement développés ; quel est celui, en ce monde changeant, dont le présent est le calque ou même la déduction du passé ? La princesse est née d'une des familles

les plus aristocratiques de l'Italie ; elle a aimé le bal, les fêtes, le luxe, les joies sans fin que donne l'argent, l'orgueil sans limite que donne la naissance ; elle a fait parler d'elle de toute façon ; mariée de très-bonne heure, comme le sont souvent les Italiennes, son mari est la seule chose à laquelle elle n'ait jamais pensé ; il le lui rendait avec usure ; nous sommes ici, n'est-ce pas ? pour parler net ; c'était une débauche à partie double. Maintenant je manque de détails ; mais le résumé est que la société italienne, peu farouche et tracassière de sa nature sur ces sortes de choses qui lui importent fort peu, a cependant fini par se scandaliser un beau jour, et l'a mise à la porte. Pendant ce temps-là, son mari, qui était venu en France avec les réfugiés politiques que notre chère Italie vous envoie de temps en temps, s'était créé, de son côté, une autre femme de contrebande ; mais la princesse avait le cœur d'une Italienne, haineux et vindicatif ; elle afficha le scandale. C'est comme cela que, d'amants en amants, de passions en passions, quoique bien jeune encore, puisqu'elle a de vingt-six à vingt-sept ans, elle s'est jetée à bras ouverts dans le parti révolutionnaire, par amour peut-être de l'imprévu et de l'aventure,

plutôt par haine de cette société qui l'a repoussée, honnie; les portes étaient fermées là-bas, ouvertes ici ; le choix n'était pas difficile.

De Leufroy avait raison : Marini était un homme de premier mérite; il savait hurler avec les loups, mais hurler d'une façon toute particulière, et il avait soin d'attiser, par ses paroles adroitement combinées, la pensée secrète de jalousie et de haine qui brûlait le cœur ulcéré de la Vrillière. Il avait eu le soin d'appuyer vers la fin de la phrase avec une netteté d'accentuation toute particulière sur chacun des mots pour qu'ils pénétrassent plus profondément et plus sûrement, mais son regard fort indifférent n'avait aucune expression.

Celui-ci avait laissé tomber sa tête sur sa main et réfléchissait profondément.

— C'est bien ! dit-il en se relevant brusquement.

— Mais je vous l'ai dit, et je vous le répète, reprit l'Italien, elle a beaucoup de charme, d'attraction ; vous croirez la dominer, elle vous dominera.

Un sourire dédaigneux plissa les lèvres de Barasson.

— Maintenant, dit-il, quels sont les hommes importants de votre association ?

Marini regarda la Vrillière dans le blanc des yeux.

— Nous jouons cartes sur table, signor Marini, reprit avec hauteur la Vrillière.

— C'est juste! je l'avais oublié, répliqua l'Italien en souriant à sa façon. Il y en a trois en ce moment : Faustin , Vauthier et de Leufroy.

— Ah! de Leufroy, fit la Vrillière.

—Vous le connaissez? riposta Marini de l'air le plus naturel.

— Un peu.

— Vous le connaîtrez beaucoup quand vous voudrez.

La Vrillière se leva.

— Marini! dit-il d'une voix brève et quelque peu rude, je veux lire complétement dans la vie de ces trois hommes, savoir ce qu'ils sont réellement et ce qu'ils valent. Tu me comprends?

— Parfaitement! Vous saurez s'ils sont de cuivre ou d'or.

— Tu ne parleras à personne de ma visite et de notre conversation.

— Le silence est la meilleure de mes qualités.

— Tu as donc des qualités, signor Marini?

— J'ai celles dont j'ai besoin, M. Barasson,

riposta l'Italien fort paisiblement ; je ne m'occupe pas des autres, car j'estime que celles-là sont des fantaisies d'hommes riches, et je suis pauvre.

La Vrillière ne put s'empêcher de jeter sur l'Italien un regard plein de dédain. Celui-ci s'en aperçut sans doute, mais n'y fit nulle attention ; il y avait si longtemps qu'il s'était mis au-dessus des préjugés.

La Vrillière, que nous appellerons dorénavant aussi bien Barasson (puisqu'il a l'avantage de posséder ces deux noms), se plaça devant Marini.

— Je veux, lui dit-il, être affilié à cette société dont ces hommes sont les chefs cachés.

— Rien de plus facile.

— Par en haut, bien entendu.

— Je n'oserais pas vous proposer autre chose, répliqua l'Italien avec son même sourire.

— Je veux que ces hommes viennent à moi, et non pas aller à eux.

— Vous avez l'origine et la fortune, ils n'ont ni l'une ni l'autre ; ils iront à vous.

— Prends mon adresse sur ton calepin.

— Je n'écris pas, j'apprends par cœur, c'est plus prudent.

— Rue de la Chaussée-d'Antin, n° 19.

L'Italien s'inclina respectueusement.

— Dans peu de jours, dit-il, je me présenterai à votre hôtel, si vous voulez bien me permettre cet honneur.

Barasson fit un signe de tête affirmatif, prit son chapeau, remit son manteau sur ses épaules et sortit.

— Allons, allons, dit Marini en se frottant les mains dès qu'il fut seul, ma fortune est faite. Haine et orgueil ! ce sont deux mines d'or, je les exploiterai.

Tout en parlant ainsi, il comptait un à un les billets de banque que Barasson avait posés sur son bureau. Il les serra avec un soin minutieux qui dénotait à quel point il les appréciait et les chérissait ; puis appuyant ses deux coudes sur la table et son menton dans ses deux mains, il se prit à réfléchir ; car la fortune était venue à lui, comme elle vient toujours, soudaine et inattendue.

Après quelques instants de méditation, il releva son front ; ses yeux avaient des regards ardents, et ces seuls mots errèrent sur ses lèvres comme le murmure intérieur de sa pensée.

— Eux par lui !... lui par eux !... Alerte, Marini ! avec de l'adresse et de l'énergie, l'avenir est à toi. Allons voir la princesse Pallianci.

Cette belle princesse serait capable de m'en vouloir, si elle m'avait entendu. *Patienza, ma diva,* j'en sais bien d'autres sur votre compte, une certaine histoire surtout qui vous ferait bien frissonner; ah!... ah!... ah!... il ne faut pas brûler toute sa poudre le même jour. Décidément, les sociétés secrètes ont leur mérite.

Un ricanement aigu sortit des lèvres de l'Italien; puis tout à coup ses deux sourcils se froncèrent et son visage prit une expression de dureté étrange.

— Et toi!... dit-il, comte manqué de la Vrillière, toi qui viens à nous par orgueil, toi qui veux nous dominer tous, tu as aussi ta place dans le casier de l'Italien Marini. *Patienza, per Dio!... patienza!*

Tout en grommelant entre ses dents ces derniers mots puisés dans sa langue maternelle, il s'enveloppa d'un vieux manteau dont la trame grisâtre remplaçait par endroits le drap usé, et enfonçant jusque sur ses yeux un chapeau dont il faut renoncer à peindre les couleurs variées, il se dirigea vers la maison où demeurait la princesse Pallianci.

L'appartement de la princesse était un véritable Eldorado.

L'Italienne se souvenait de sa belle et lascive

patrie, de son doux *far-niente,* de ses soirées tièdes et embaumées; elle se souvenait des gondoles de Venise, du ciel bleu de Florence, et de Rome, la ville antique; de Naples, que baigne mollement la mer; de toutes les douces heures passées à rêver et à attendre; elle se souvenait des sérénades qui sont la voix des amoureux. Aussi avait-elle réuni tout ce qui parlait à ses souvenirs; partout des fleurs, dont les tiges montaient le long des murs comme des serpents azurés, et dont les branches retombaient demi-penchées; on eût dit un bosquet.

Au milieu de ces fleurs diaprées et odoriférantes, des oiseaux de tous les pays voltigeaient en liberté au milieu des feuillages et faisaient entendre leur souple et harmonieux gazouillement; des rideaux de brocatelle, de molles ottomanes, des tapis dans lesquels les pieds se perdaient comme s'ils eussent marché par un beau jour d'été sur le gazon d'une verte prairie, des aquarelles et des peintures de Calamatta, de Wyld, de Joyant; et au milieu de tout cela, comme un joyau dans un écrin, la princesse, belle et brune Italienne, tantôt énergique à l'excès, tantôt, au contraire, étendant sur la soie ou le velours ses membres indolents.

Elle était ce jour-là à demi couchée dans un grand fauteuil.

Autour de ses petits pieds, chaussés de mules brodées, couraient les dessins étranges et fantastiques d'un beau tapis de Turquie; devant elle, sur une petite table en bois de rose, des papiers épars, des livres ouverts, des pages à moitié écrites, tout ce qui indique ou le désordre de la pensée ou l'essai du travail. Elle rêvait, la belle princesse, enveloppée dans une robe de chambre doublée de soie grise, les boucles de ses longs cheveux noirs souples et lustrés étaient répandues sur ses épaules et sur son cou; son teint olivâtre et ses sourcils noirs, si bien marqués, qu'on les eût dits faits avec un pinceau, donnaient à sa physionomie un aspect indéfinissable.

Elle jouait nonchalamment d'une main avec un des bouts de sa ceinture, tandis que de l'autre elle tenait une petite cigarette allumée qu'elle approchait parfois de ses lèvres; ses oiseaux gazouillaient leurs mélodieux concerts, lorsque la porte de son boudoir s'ouvrit, et donna passage à un homme qui entra fort cavalièrement le chapeau sur la tête, avec ce sans-façon d'allure qui indique une grande intimité.

— Décidément, mon cher Faustin, dit la

princesse en se soulevant à moitié, vous êtes un homme incorrigible; vous entrez toujours comme un ouragan; voyez plutôt, vous avez effrayé mes oiseaux, ils ne chantent plus.

Celui-ci prit la main de la princesse qu'il porta à ses lèvres.

— Faustin, dit celle-ci en s'étendant de nouveau sur son divan, vous avez un beau front, votre chapeau m'empêche de le voir.

— Pardon, répondit Faustin, qui comprit parfaitement le sens véritable de la phrase.

— Vous avez l'air bien préoccupé aujourd'hui.

— Et je le suis; le renouvellement au journal a été détestable; de plus, les souscripteurs se font tirer l'oreille.

— On a bien du mal à éveiller chez vous autres Français le sentiment du patriotisme et de l'indépendance, reprit la princesse d'une voix traînante.

— Si l'argent venait d'abord, le patriotisme viendrait après.

— Et les faubourgs, est-ce qu'ils ne donnent plus rien?

— Les faubourgs sont des instruments bien plus que des ressources.

— Décidément, dit la princesse en souriant

à demi, le mois est mauvais. Mazzini m'écrit de son côté la même chose; la *Jeune Italie* est pleine de cœur, me dit-il, mais elle n'a pas d'argent, elle compte sur la France. Si on laisse le feu s'éteindre, le foyer sera désert.

Faustin avait ses deux mains sur son front et réfléchissait.

— Je suis de bon conseil, reprit l'Italienne en lui frappant doucement sur l'épaule, il ne nous reste qu'une ressource extrême : allez à la chambre, faites une interpellation au ministère sur la première chose venue, et soyez d'une excessive violence, ça ne peut jamais nuire; pendant ce temps-là, je vais faire un article pour notre journal qui ne pourra manquer de le faire saisir. Quelque bonne volonté qu'y mette le jury, le gérant ira en prison, *le Réformateur* sera condamné à dix mille francs d'amende, il ne pourra pas payer, et tombera avec honneur en criant vengeance au nom de la patrie muselée.

— Vous êtes admirable, princesse; tenez, regardez-vous dans ce miroir, votre teint est animé, vos yeux brillants et pleins de feu.

— C'est que cette tyrannie est insupportable! reprit l'Italienne en rejetant d'un mouvement brusque de la main les longs cheveux noirs

qui inondaient son cou, c'est qu'il est temps enfin que le vieux monde s'écroule pour faire place à un monde nouveau! .. âge d'or, âge béni, où tous les hommes seront frères dans le grand principe de l'égalité sociale; alors le bonheur, et non pas la misère, appartiendra au travail, l'affranchissement aux esclaves; alors le dernier mot sera dit au despotisme des tyrans! N'est-ce pas, mes frères, à toute heure nous sommes prêts à être soldats, à toute heure nous sommes prêts à être martyrs?...

Faustin l'écoutait et la regardait avec ce sourire indéfinissable qu'il avait toujours sur les lèvres et qui était comme le miroir de l'incrédulité de son âme.

— Écrivez!... écrivez tout cela, ma belle pythonisse, dit-il de sa voix railleuse; que je vous aime ainsi, avec votre beau visage d'inspirée! Quelle divine tragédienne vous eussiez faite! Avec quelle promptitude électrique vous entrez dans votre rôle! Vous avez toujours sur le seuil de vos lèvres un enthousiasme de commande qui ne vous fait jamais défaut; c'est beau, ma belle Italienne, mais c'est difficile.

— Faustin, vous n'avez pas le feu sacré.

— Et je serais bien fâché de l'avoir; rien n'est dangereux comme une conviction, avec

elle on ne fait que des bêtises ; c'est la sœur de l'aveuglement.

La princesse était appuyée contre un beau meuble de Boule ; une de ses mains était cachée dans les touffes épaisses de ses cheveux qui ressemblaient à un nid de serpents d'ébène ; ses yeux semblaient jeter des flammes.

— Ce sera un beau jour ? n'est-ce pas, reprit-elle de la même voix sans paraître s'apercevoir de l'interruption peu patriotique de Faustin, que celui où l'on verra tomber en poudre tous les vieux mensonges et tous les vieux préjugés de cette société vermoulue !

— Oh ! ce jour-là, s'écria Faustin qui posa majestueusement sa main dans son habit boutonné, comme s'il eût été à la tribune de la chambre ; ce jour-là, nous serons les vrais rois de la France, et vous en serez la déesse. Je vous promets, ma belle princesse, de vous faire promener par tout Paris dans un char triomphal sur lequel je ferai inscrire en lettres d'or : *Déesse de la liberté et de la résurrection*.

— Alors !... continua celle-ci, dont l'exaltation d'abord factice grandissait malgré elle, comme il arrive à ces imposteurs de métier qui s'habituent à soutenir un mensonge avec la voix et presque la conviction de la vérité ;

avec quel regard dédaigneux je te foulerai aux pieds, société orgueilleuse et impure à la fois, pudibond fantôme de toutes les vertus, pandemonium de toutes les corruptions.

— Bravo !... bravo !... *brava la diva !...* dit Faustin en riant et en prenant la main de la princesse, c'est fort beau !... mais, parlons un peu de choses sérieuses.

— Oh ! mon cher, vous me faites de la peine.

— C'est que je suis fort inquiet, je vous le jure.

— Vous pensez toujours à l'argent.

— Je pense, ma belle amie, dit Faustin, qu'il faut des diamants à votre front, des bijoux à vos bras, de la soie, du velours et des fleurs à votre charmant boudoir. Avez-vous vu Marini ?

— Hier, quelques instants.

— Où en est la société secrète ? Les sections travaillent-elles ? Que disent les correspondances ?

— On attend.

— Attendre ! ce sera notre mort ; la seule maladie qui tue le patriotisme, c'est la langueur ; je le dis tous les jours à nos amis. Voilà pourquoi il faut de l'argent à jeter dans les faubourgs ; sans cela, croyez-moi bien, tous nos beaux projets s'en iront en fumée, et nous ferons des conspirations avortées, à la façon

des Barbès et des Flocon. Adieu. Ah ! je suis d'honneur un étrange étourdi, j'allais oublier votre loge pour l'Opéra. Ce soir, petit souper, n'est-ce pas ? Prévenez Augusta et Caroline ; il faut bien se distraire un peu, sans cela on mourrait à la peine.

Faustin avait pris son chapeau ; il fit un pas pour se retirer.

Les oiseaux gazouillaient, et les fleurs, que n'agitait aucun vent, retombaient gracieusement en pendentifs et entouraient l'Italienne de leurs verts feuillages, comme si elles eussent voulu d'elles-mêmes se poser sur son front.

Faustin s'arrêta.

— Vous êtes adorable aujourd'hui, Olympia, lui dit-il ; prenez garde, car je pourrais devenir amoureux de vous, et ce serait déplorable.

— Vous vous vantez, fit l'Italienne en soulevant un des coins de ses lèvres par un demi-sourire dédaigneux, et, comme vous le dites, ce serait déplorable.

Faustin s'était rapproché.

— On aime avec la tête souvent bien plus qu'avec le cœur.

— Oh ! oh !... quelle pose sentimentale, mon

cher!... Vous allez devenir fade. Allez, allez à la chambre.

— Merci, princesse, dit Faustin en lui baisant la main ; avec vous, on est sûr de ne faire jamais fausse route. Votre main est charmante, Pradier se mettrait à genoux devant.

Olympia laissa aller sa tête sur le coussin de son ottomane.

— J'ai vu hier, dit-elle, chez Marlé, je crois, un bracelet qui m'a séduite; c'est une couronne de chêne parsemée de diamants.

— Vous l'aurez ce soir à votre bras, ma divine!

— Toujours galant! Mais je croyais la caisse vide?

— La caisse fera un miracle. Allons, chassez-moi, princesse; je ne serai jamais prêt pour la chambre, et vous m'avez électrisé ce matin, je veux les foudroyer!

Dans le même moment, il se fit un bruit presque imperceptible ; si léger qu'il fût, l'Italienne l'entendit, et sa figure devint attentive.

Après un instant d'interruption, le bruit continua, mais plus faible encore qu'il ne l'avait été en commençant.

— Faustin, dit Olympia, allez, je vous prie, me chercher dans le salon le troisième vo-

lume du deuxième rayon de la bibliothèque.

— A vos ordres, fit celui-ci.

Aussitôt qu'il fut sorti, la princesse se leva, s'assura d'abord que la porte était bien fermée, puis poussant un ressort qui fit s'ouvrir une petite porte fort habilement cachée par des touffes de feuillage :

— Entrez vite, Marini, dit-elle d'une voix brève.

On ne voyait pas encore l'Italien, on le soupçonnait seulement au mouvement des branches; habitué qu'il était à de semblables évolutions, il apparut tout à coup sans avoir même froissé le plus petit pétale, et il était debout devant la princesse, lorsque Faustin rentra.

XII

L'Italien s'inclina fort respectueusement.

— Tiens, Marini, dit celui-ci en s'arrêtant tout court et en le regardant avec étonnement, par où donc est-il entré?

— Comme tout le monde entre, fit la princesse de sa voix la plus naturelle, par la porte.

— Par la porte, répéta Marini comme un écho.

— Pardieu! dit Faustin de la même voix, tout en parcourant le boudoir d'un regard rapide, c'est évident, par la porte. Marini, avez-vous vu *les Pilules du Diable?*

— *Les Pilules du Diable!* répéta l'Italien

fort peu initié aux mystères du Cirque-Olympique.

— C'est un ouvrage du premier mérite, et, de plus, fort instructif : on entre par les plafonds et on sort par les serrures. Allez le voir, signor Marini.

Marini ne parut pas s'apercevoir de l'étonnement de Faustin ni comprendre l'intention railleuse de ses paroles.

— Je n'aime ni les féeries, ni les pilules, répondit-il de l'air le plus naturel, et j'ai peu de goût pour le Cirque-Olympique.

Puis, sans transition aucune et comme parfaitement sûr de l'effet qu'il allait produire, il ajouta :

— J'apporte de bonnes nouvelles.

— Elles n'ont jamais été plus nécessaires, M. Marini, dit Faustin.

— Quelles sont ces nouvelles ? reprit la princesse indolemment couchée sur son divan et en attirant à elle, du bout effilé de ses doigts, une des branches flexibles qui formaient au-dessus de sa tête un berceau de verdure.

— Vous avez appris les événements dramatiques d'hier soir ?

— Chez le général d'Épernay ? pardieu !

— Ils ont porté leurs fruits.

— Leurs fruits? dit Faustin en posant sur un meuble son chapeau qu'il tenait à la main.

— M. de la Vrillière m'a fait, ce matin, l'honneur d'une visite.

— Vraiment!

— Nous le tenons pieds et poings liés, par son orgueil et par sa haine.

— Il a des millions, m'a-t-on dit, reprit la princesse de sa même voix indolente, tout en effeuillant un camélia dont elle s'amusait à jeter çà et là, autour d'elle, les feuilles empourprées.

— Nous nous étions de prime abord trompés sur le chiffre; au lieu de trois, c'est bien véritablement cinq ou six millions, répliqua Marini d'une voix tout aussi tranquille que s'il se fût agi de cinq ou six mille francs.

Le visage de Faustin devint plus rouge que les feuilles des camélias qu'effeuillait la princesse.

Il se retourna vivement :

— Ce sont de ces erreurs pardonnables, dit-il. Et tu crois qu'il est disposé...?

— Il est disposé à tout. Nos amis auraient-ils seuls composé les salons du comte d'Épernay, ils n'eussent pas mieux donné la réplique pour notre petite comédie; ils ont mis, sans

pitié, les deux pieds sur la gorge de son ambition et de sa vanité, et Dieu sait si le fils du sabotier Barasson avait des rêves d'ambition et de vanité!

— Alors, dit Faustin radieux, nous sommes sauvés.

— Il était temps, la caisse sonnait fort creux, répliqua Marini avec un sourire.

— Faustin, fit Olympia, vous ne ferez pas vos interpellations.

— Je les remets à un autre jour, il faut réserver ses munitions; ma foi, ils se disputeront aujourd'hui à la chambre sans moi, je me sens comme vous, ma chère Olympia, d'humeur nonchalante.

La princesse lui tendit la main en se renversant en arrière.

— Et votre article? ajouta Faustin, n'allez pas l'envoyer au moins.

— C'est dommage! il eût produit un grand effet.

— Avec les millions de la Vrillière nous en produirons bien davantage. Voyons, Marini, raconte-moi cette histoire.

— Elle est ce matin dans tous les journaux.

— Vraiment! déjà?

— Certainement. Les journaux sont d'ex-

cellents colporteurs pour ces petits services d'amitié. Grâce à eux, ce cher la Vrillière, pour peu qu'il ait voulu se récréer ce matin à son réveil, aura trouvé sous la rubrique d'un *fait-Paris* dramatisé pour la circonstance son histoire avec les initiales obligées. Ce sera aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, on racontera... on commentera... et ces *innocentes* narrations seront autant de coups de poignard qui viendront déchirer le cœur de la Vrillière, autant de gouttes d'huile brûlante sur sa blessure.

La princesse Pallianci se releva d'un mouvement brusque.

— Faustin, dit-elle, il ne faut ni indolence ni oubli, maintenant que le hasard vient à notre secours; hier, ce matin encore, nous étions condamnés à l'inaction; aujourd'hui il faut nous réveiller. Ce projet mûri depuis si longtemps et que nous ne pouvions, faute de ressources, mettre à exécution, occupons-nous-en sans relâche, et que l'année qui va venir soit l'ère de notre triomphe. Il faut écrire à nos frères d'Italie, d'Allemagne, de Suisse. Oh! *Madona!... Madona!...* s'écria-t-elle en levant les yeux vers une petite statuette de plâtre.

Chez les Italiens ce mot *Madona* veut tout dire : bonheur, désespoir, joie, souffrance, crainte, espérance ; c'est à la fois le cri de l'amour et le cri de la haine.

En passant par les lèvres de la princesse Olympia, il donna à tout son visage une expression indéfinissable de dureté.

— Marini, continua-t-elle, le sang de notre chaude Italie ne s'est pas encore glacé dans tes veines, n'est-ce pas? Toi, le servant fidèle des plus intrépides patriotes, à l'œuvre, Italien, à l'œuvre !

— Je vous demande pardon, madame la princesse, répondit Marini fort paisiblement, le sang de notre chaude Italie s'est complétement glacé dans mes veines. Je n'ai plus d'enthousiasme, ce qui ne m'empêche pas d'être entièrement à votre service.

Faustin avait la tête appuyée sur sa main et écoutait le murmure intérieur de ses pensées. Il aurait eu bien envie d'oser ; mais chaque fois qu'il se sentait approcher d'un moment décisif, il était incertain, plein de doute et d'hésitation.

Si nous voulions définir en quelques mots sa véritable nature, nous dirions que c'était un faux émeutier, prétentieux et bavard, aussi

fanfaron que craintif, ne donnant que ses mains, jamais son cœur aux *fraternisations* démagogiques. Mais ces hommes-là sont surtout dangereux, ils ne s'emportent et ne se fanatisent jamais, ni pour aucun homme, ni pour aucune idée; pilotes bien plus prudents que hardis, ils calculent d'avance, pèsent les chances, interrogent le vent et sondent à chaque heure qui s'écoule la puissance des courants d'envie ou de haine qui existent dans les bas-fonds. L'insurrection devient pour eux un calcul mathématique.

— Oui, la princesse a raison, dit Faustin en se levant aussi et en plissant son front comme un homme assiégé par de profondes préoccupations, il ne faut pas attendre, il faut nous hâter. D'ailleurs, l'esprit démocratique a besoin d'une manifestation qui réveille en lui l'instinct révolutionnaire. Oh! ajouta-t-il en appuyant une de ses mains sur les bras de son fauteuil, pendant qu'il cachait à demi son regard fauve sous les plis de ses paupières, les idées me viennent en foule. Oui, *les banquets* agiteront les masses, pendant que nos agents remueront dans les départements les foyers d'insurrection.

— Je crois que vous ferez bien, dit tran-

quillement Marini; sans cela il est à craindre que notre association ne meure d'une mort piteuse. Quelques sacrifices que soit prêt à faire le fils du sabotier, il sera bientôt à sec, si nous continuons à arroser stérilement la semence des idées sociales ou socialistes, comme vous voudrez. Je vous demande pardon de vous donner si crûment mon avis, mais les patriotes dans les besoins viennent souvent demander *la carità*, et quand *la carità* ne leur est pas immédiatement octroyée, ils se fâchent.

— On leur jettera des os à ronger, dit Faustin, et ils se tairont.

Dans le même moment on annonça que M. de Leufroy et une autre personne attendaient dans le salon.

La princesse se leva, cueillit une fleur dont elle mâchura les feuilles, et quitta le boudoir.

— Marini, dit Faustin en faisant signe à l'Italien de le suivre, tu n'as pas oublié qu'il est important d'avoir sous la main un homme énergique et résolu?

— J'y ai pensé et j'y pense, répondit Marini.

On était entré au salon.

De Leufroy présenta à la princesse Pallianci la personne qui était avec lui.

— Pardon, madame, lui dit-il, ma visite est peut-être indiscrète ; mais je savais que Faustin devait avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui, et désirant lui présenter immédiatement monsieur, qui a des lettres *pressées* pour lui (il appuya sur cet adjectif), je me suis permis de le relancer jusqu'ici.

— Vous avez bien fait, M. de Leufroy, répondit Olympia avec aménité et avec non moins de politesse dans la voix, toute personne qui vous accompagne est sûre d'être bien accueillie ici.

Et elle tendit la main à de Leufroy.

— Messieurs, ajouta-t-elle, je vous en prie, que je ne vous dérange en rien, causez de vos affaires, et pour que vous soyez plus à votre aise, je vous demande la permission de me mettre à mon piano.

Le nouveau personnage qui accompagnait de Leufroy était un jeune homme *charmant;* ses cheveux blonds élégamment frisés ornaient ses tempes aux veines bleuâtres, les bouts de ses moustaches étaient relevés en pointe; son regard était caressant et le timbre de sa voix plein de douceur.

Il arrivait d'une ville d'Alsace avec les meilleures recommandations. Évidemment il visait

au Saint-Just et devait s'efforcer de dire les choses les plus monstrueuses avec le sourire sur les lèvres. C'était une étude *des grands hommes de* 93 pleine d'à-propos.

Au moment où Faustin approcha, il parlait à de Leufroy ; la présentation faite, il reprit, en tortillant négligemment entre les doigts de sa main droite les poils lustrés de ses favoris blonds.

— Je vous disais donc : Pour émotionner le monde, il faut frapper la tête ; en révolution les moyens extrêmes sont les meilleurs. Les bouchers, quand ils tuent un mouton, n'écoutent pas s'il bêle.

Rien n'était plus étrange que d'entendre sortir de cette bouche souriante et juvénile de semblables paroles.

— Nous autres, au fond de notre province, reprit-il, nous ne comprenons pas les lenteurs et les belles paroles, et nous pensons qu'il serait de toute utilité, pour sortir de ce bourbier, de renouveler avec plus d'adresse et une meilleure stratégie la *machine infernale* de la rue Saint-Nicaise, en s'aidant de celle de Fieschi, qui avait du bon aussi.

— Diable ! fit Leufroy, l'Alsace n'y va pas de main morte.

— Qui veut la fin, veut les moyens, continua le jeune homme d'une voix douce, et je me chargerai volontiers du côté périlleux de l'affaire, si le projet que je viens vous soumettre avait votre approbation. On aurait plusieurs machines toutes prêtes sur les différents points où doit passer, selon toute probabilité, la famille royale, et l'on choisirait son jour. Ne trouvez-vous pas que la princesse Pallianci a une voix magnifique? Ce morceau est certainement une des plus heureuses inspirations de Verdi.

— Je crois, répondit Faustin, qu'une pareille tentative mettrait contre nous les bourgeois, et à Paris la bourgeoisie est une force qui pourra, à une heure dite, nous venir puissamment en aide.

Le jeune Alsacien leva les épaules.

— Le bourgeois, dit-il avec un plissement de lèvres dédaigneux, doit se ressembler partout. Il n'est jamais pour personne; il est pour lui seul. Vous comptez sur lui, il ne fera jamais un pas ni pour attaquer ni pour défendre. Boire froid l'été, se tenir les pieds chauds l'hiver, et tâcher de mourir le plus gras possible, c'est la pensée unique du bourgeois et du boutiquier.

Marini, qui écoutait, approuva par un hochement de tête significatif.

De Leufroy et Faustin se regardèrent avec un sourire.

Le jeune homme s'était approché du piano.

— Princesse, dit-il, que vous seriez bonne de recommencer cette délicieuse cavatine!

Olympia, sans se faire prier davantage, recommença le morceau.

Tandis que de Leufroy avait été s'accouder à côté du jeune homme blond, Faustin avait fait un signe à Marini et l'avait amené dans une embrasure de fenêtre.

— Marini, lui dit-il, as-tu fait le relevé des souscriptions trimestrielles pour les différentes caisses patriotiques?

— J'ai justement sur moi ce petit travail. Le voici :

« Caisse centrale des associations secrètes.	11 fr.	95 c.
« Caisse des secours mutuels pour l'avenir.	7	05
« Caisse noire.	9	»
« Caisse des condamnés politiques et de leurs familles. .	4	30
« Caisse de la propagande socialiste et libératrice. . .	1	75
« Total. .	34 fr.	05 c.

— Ce n'est pas possible! s'écria Faustin avec un découragement visible; comment! les quêtes à domicile n'ont produit que cela? Trente-quatre francs en trois mois! Et ils parlent de patriotisme!

— Mais c'est un bon trimestre, dit Marini imperturbablement, les caisses qui demandent sont moins fréquentées que celles qui donnent; c'est de toute justice.

— Il faut nous hâter!... il faut nous hâter!... murmura Faustin les dents serrées.

— C'est aussi mon avis, répliqua de Leufroy qui s'était rapproché.

L'Alsacien avait aussi quitté le piano.

— Je vous apporte, dit-il, un nouveau procédé pour des canons économiques. L'invention est bonne; je vous la recommande; de nombreux essais ont parfaitement réussi. Au moins, s'ils ont leurs canons, nous aurons les nôtres. Le moyen est bien simple : on prend un tuyau de poêle, que l'on ferme d'un bout par un double morceau de tôle; cela fait, on entoure le tuyau de feuilles de papier collées une à une, soit à la colle forte, soit à la colle de farine, jusqu'à une épaisseur de trois à quatre centimètres, chaque feuille bien lissée au polissoir. Avec cela, on peut mitrailler Paris

de fond en comble, s'il veut faire le méchant ou le rétif. La génération a besoin d'être renouvelée.

La princesse Olympia venait de terminer un chant plein d'amour et de mélancolie, et le jeune homme blond, tout en racontant l'ingénieux procédé qui devait servir à *renouveler la génération,* en suivait la mesure harmonieuse avec une expressive oscillation de tête.

— Voilà, reprit-il, un *cantabile* délicieux. Aimez-vous la musique, M. de Leufroy? C'est ma passion, à moi.

On frappa dans le même moment à la porte.

C'était Zerline, la femme de chambre de la princesse. Elle venait remettre une carte.

— Fais entrer dans mon boudoir, dit Olympia après avoir jeté les yeux sur la carte qui venait de lui être remise.

— Dans le boudoir? fit de Leufroy avec un sourire expressif; au milieu de vos oiseaux et de vos fleurs?

— Je ne peux rien faire de moins pour mon généreux chevalier, répondit en riant la princesse.

— Ah bah!... M. de Savernoy?

— Cela vous étonne?

— Du tout.

— Vous aviez eu la bonté de me donner son adresse, ajouta l'Italienne avec une intention moqueuse.

— Toujours à votre service, répondit sur le même ton de Leufroy.

Et, s'approchant d'Olympia, il ajouta à demi-voix :

— Le roman est donc commencé?...

— Quel roman? dit celle-ci d'un air étonné.

— Celui qui a eu pour prologue une idylle pastorale à la Chaumière.

— Je lis les romans, mais je n'en fais pas. Ça regarde Augusta.

— Ma chère Olympia, reprit de Leufroy toujours à demi-voix, on ne sait pas ce qui peut arriver, faites une exception à la règle dans l'intérêt de...

— Dans l'intérêt de...? répéta la princesse.

— De la chose publique. Qui sait? c'est peut-être le second volume de l'intéressant ouvrage que nous avons esquissé hier chez le général d'Épernay. Voyons, notre jeune guerrier est-il amoureux?

— On ne sait pas.

— Il l'est, je le parie.

— Merci de votre bonne opinion, M. de Leufroy.

— Il faut bien que son coup d'épée lui rapporte quelque chose.

— Ce jeune homme m'intéresse, dit la princesse d'une voix traînante.

— Vous vous gâtez décidément, ma chère Olympia.

— Et vous, décidément, mon cher de Leufroy, vous avez été envoyé sur la terre par Satan en personne.

Et la princesse Pallianci sortit du salon.

Pendant cette conversation entre Olympia et de Leufroy, le jeune marquis Arthur de Savernoy avait été introduit dans le boudoir de l'Italienne.

Ce n'était pas la première visite d'Arthur ; aussitôt qu'il avait senti ses forces quelque peu revenues, il s'était levé, malgré l'ordre exprès du médecin, pour se rendre chez la princesse ; car les dix jours pendant lesquels il avait dû forcément rester alité avaient été pour lui des heures douloureuses et interminables. Lorsque la fièvre de sa blessure venait à se calmer, celle de son cœur empourprait ses joues, et donnait à son visage une animation étrange.

C'est que pendant ces dix jours sa pensée avait incessamment bouillonné dans sa tête,

avec ces mille divagations que donne la folie ou l'amour. Si la blessure faite par Mathias était cicatrisée, une autre était toujours saignante; car, hélas! la première passion qui s'empare d'un cœur jeune et plein d'illusions y creuse une plaie plus profonde et plus dangereuse que ne le peut faire la pointe d'une épée.

Il était chez Olympia, chez cette femme, dont la vue seule, par une de ces fascinations qu'on ne peut expliquer, avait bouleversé sa nature auparavant si insouciante.

Aussi avec quel recueillement, quelle joie ineffable il touchait chaque objet sur lequel pouvaient s'être arrêtés les regards de sa bienaimée; ainsi qu'eût fait un enfant, il parlait aux fleurs qui tombaient nonchalamment le long des tentures, comme si elles eussent pu l'entendre et lui répondre; il les animait du souffle de son amour.

Oh! souvent notre cœur est notre plus grand ennemi, il habite en nous, il se nourrit de notre sang le plus chaud, de nos croyances les plus chères!

Si Arthur eût été moins jeune, moins ardent, moins confiant, si la réflexion eût pu se faire jour à travers le tumulte de son esprit,

peut-être un regard, un mot, une expression, que sais-je? du visage de cette femme, lui eût appris que là n'était pas ce cœur passionné capable de comprendre les purs et radieux élans d'un premier amour. Peut-être eût-il vu la princesse Pallianci à peu près ce qu'elle était, au lieu de la voir comme elle pouvait être. Alors il se fût adressé à la femme au lieu de chercher à parler à l'âme, et de vouloir réveiller des cendres éteintes dans ce foyer désert.

Malgré lui, quand l'écrivain se trouve en face d'une de ces fatalités qui doivent peser inexorablement sur toute une destinée, il laisse aller sa plume au gré de sa pensée; car tout cœur a reçu sa blessure; mais à quoi servent de froides réflexions? N'y a-t-il pas dans la vie des rêves heureux, impossibles même, que l'on ne voudrait pas voir s'évanouir, dût-on les payer par des larmes et des souffrances? Il y a des désillusions que l'on repousse, des mensonges auxquels on se rattache; la sécheresse pour le cœur est comme la sécheresse pour la plante, elle amène la mort.

Arthur, sans s'en rendre compte, pensait déjà tout cela. La passion a des racines si profondes et si vivaces!

La porte du boudoir venait de s'ouvrir et le jeune Savernoy, arraché brusquement à ses rêveries, resta immobile, les yeux fixés sur la princesse qui venait d'entrer.

C'est que jamais peut-être Olympia n'avait été plus belle avec ses beaux et longs cheveux noirs ; sa démarche souple et lascive, son regard voilé par ses cils soyeux, sa bouche aux lèvres pâles, à demi souriantes comme celles d'une statue qui se fût subitement animée, lui donnaient un charme infini.

Elle tendit la main à Arthur qui n'avait pas encore fait un mouvement et se tenait appuyé contre la table couverte de papiers épars et des feuilles de camélias que la princesse, quelques instants auparavant, avait semées autour d'elle.

C'est qu'Arthur ne trouvait pas un seul mot à prononcer.

— Je vous ai fait un peu attendre, lui dit-elle.

— Je pensais, madame, répondit Arthur, et ce n'est plus être seul.

— Est-ce un compliment ou une phrase? reprit la princesse en s'asseyant sur le sofa et en appuyant sa tête sur sa main avec un de ces mouvements gracieux dont elle avait le secret.

— Oh !... je ne sais pas faire de compliments, madame, j'apprendrai cela plus tard.

Et sans transition aucune, il ajouta :

— Ne trouvez-vous pas que les choses inanimées prennent parfois un visage et une voix, qu'elles vous parlent et qu'on les écoute, car elles gardent en elles une trace que les yeux cherchent et retrouvent souvent ? Je regardais et j'écoutais vos fleurs, madame, je me demandais où était votre pensée lorsque vos doigts effeuillaient ces camélias ; puis, je ne sais pourquoi, je cherchais à comprendre le gazouillement de vos oiseaux.

— Et que vous disaient, monsieur le penseur, mes fleurs et mes oiseaux ?

— Qu'ils étaient heureux, puisque la fleur s'épanouissait et que l'oiseau chantait.

— M. de Savernoy, dit Olympia avec une raillerie souriante, seriez-vous poëte ou amoureux ?

Arthur s'attendait si peu à cette question que ses joues devinrent toutes rouges.

— Pourquoi cela? murmura-t-il à demi-voix.

— Parce que c'est là le langage d'un poëte ou d'un amoureux.

— La poésie, dit Arthur, est un songe creux.

— Et l'amour? reprit la princesse en tournant nonchalamment la tête.

— C'est un rêve toujours, une souffrance souvent, un bonheur quelquefois.

— Voilà une réponse avec laquelle le Dante ou le Tasse eussent fait deux bien beaux vers.

— Oh! ne riez pas, madame, dit Arthur avec une tristesse réelle, car rien de ce qui touche au cœur n'est risible. L'amour a inspiré votre grand poëte le Dante, l'amour a tué votre grand poëte le Tasse.

Et Arthur, ce qu'il n'avait pas osé encore, fit un pas pour se rapprocher de la princesse, puis s'asseyant devant elle.

— Tenez, madame, dit-il en la regardant avec un de ces regards, miroirs de notre âme, je n'ai jamais peut-être tant réfléchi et tant pensé dans ma vie qne depuis ces dix jours, car j'avais deux grands auxiliaires, la solitude et la fièvre. Eh bien! madame, je me disais que si j'aimais une femme, et si Dieu permettait que cette femme m'aimât, non-seulement ma vie entière lui appartiendrait, mais toutes mes croyances, tous mes rêves; sa main ou ses pieds me traceraient la route où je devrais marcher, je la regarderais comme on doit re-

garder un ange, et j'écouterais chacune de ses paroles les mains jointes.

— Mais vous aviez la fièvre, dit la princesse avec un demi-sourire, et vous rêviez.

— Oui, mais la fièvre a une voix qui laisse un long écho dans le cœur; il y a, madame, de ces convictions que la fièvre ne donne pas, qui sont dans notre vie, dans notre sang, dans notre âme; demandez à l'histoire, demandez au passé! Pour oser, pour pouvoir de grandes choses, il faut aimer; mais malheureusement, madame, comme l'a dit je ne sais plus quel poëte, l'amour est le dialogue des cœurs, et il ne faut pas être tout seul à le parler, car alors on paraît ridicule, exagéré, enfant, et celle qui vous écoute sourit comme vous faisiez tout à l'heure.

Olympia n'avait pas quitté des yeux Arthur pendant qu'il parlait; elle avait suivi sur son visage le sillon qu'y traçait pour ainsi dire chacune de ses paroles avant de passer sur ses lèvres. Et Arthur, si pâle qu'il était encore, les joues amaigries, ayant un de ses bras en écharpe, souvenir vivant de cette lame d'épée qui avait été si près de lui traverser le cœur; Arthur avait un aspect touchant et plein de poésie.

Le cœur de l'Italienne, pour avoir passé à travers tous les événements de sa vie, était devenu semblable à ces objets fragiles qui, trempés dans une certaine eau, se durcissent et se pétrifient. Soit par volonté arrêtée, par calcul, par désillusion ou par douleur, elle s'était faite de marbre, et sur elle glissaient sans s'y arrêter toutes ces ardentes inspirations de l'âme, tous ces chaleureux élans de la pensée qui semblent parfois de la folie

On n'eùt pu mieux la comparer qu'à ces statues adorées autrefois par les païens. Elles étaient muettes, impassibles, sans regards dans leurs yeux, sans paroles sur leurs lèvres, sans battements de cœur sous leurs poitrines glacées, et devant elles coulaient toutes les larmes, suppliaient toutes les prières, gémissaient toutes les douleurs et tous les désespoirs.

Cependant, par un étrange contraste avec sa nature, ou plutôt peut-être par un ressouvenir d'elle-même, Olympia se sentait émue malgré elle en écoutant Arthur de Savernoy, et en le voyant ainsi tremblant, penché vers elle, plein d'espérance et de foi.

Il y eut, après les paroles qu'il avait prononcées, quelques instants de silence.

— Je souriais, M. de Savernoy, lui dit-elle, parce que je suis votre aînée par le cœur et par l'âge, parce que tous ces beaux et grands sentiments s'effacent souvent en nous sans même laisser leurs traces, semblables à ces oiseaux dont on suit à peine le vol sur nos belles lagunes de Venise; parce que, jeune comme vous l'êtes, on ne s'est encore blessé à rien dans la vie, et que l'on ne sait pas combien sont fragiles et prêtes à se briser ou à s'enfuir sous un souffle toutes ces croyances que vous dites si profondes et si inaltérables; je souriais, M. de Savernoy, parce que... parce que... je ne crois pas à l'amour.

En prononçant ces derniers mots, le visage d'Olympia avait pris tout à coup une expression farouche, ses deux sourcils noirs s'étaient rapprochés l'un de l'autre comme deux serpents qui veulent s'enlacer, ses lèvres pâles avaient eu un frissonnement, et elle s'était jetée en arrière sur son sofa.

— Comment ! s'écria Arthur en se penchant tout à fait vers la princesse avec un élan dans la voix, une expression dans le visage impossibles à rendre; comment ! vous ne croyez pas à deux existences qui peuvent s'attacher l'une à l'autre !... à deux âmes qui

vivent par les mêmes inspirations, à deux cœurs qui ont les mêmes battements!... mais, madame, c'est se tuer soi-même!... Vous ne croyez pas qu'un homme puisse s'agenouiller devant une femme comme devant une divinité, et l'aimer à ce point, de ne se sentir vivre que par elle! elle seule!... et qu'elle, ainsi aimée, conduise cet homme à son gré, sur un geste, sur un mot, sur un signe, sur un regard, à l'abîme si elle le veut, sans qu'il fasse entendre une plainte, sans qu'il retourne même la tête! Vous ne croyez pas à ce dévouement sans bornes, à ces amours qui recèlent même au milieu des larmes et des douleurs les plus terribles des joies inconnues et des bonheurs immenses! Oh! vous êtes bien malheureuse, madame!!!

— Je crois, M. de Savernoy, dit la princesse Pallianci, qui était encore plus pâle que d'ordinaire, je crois que vous êtes un noble cœur et un généreux jeune homme, car vous avez pris la défense d'une femme inconnue; en agissant ainsi, vous avez risqué votre vie, et votre sang a coulé pour elle; je crois que c'est une noble action, et je vous en suis grandement reconnaissante.

Elle se leva et lui prit la main.

— M. Arthur, lui dit-elle, vous êtes bien jeune encore, et vous m'avez effrayée en parlant comme vous venez de le faire. Oh ! écoutez-moi, je vous en prie à mon tour, au nom du service que vous m'avez rendu ; car c'est la seule fois peut-être que je vous parlerai comme je le fais en ce moment : un semblable amour serait terrible, fatal ; croyez-moi, croyez-moi... ne donnez pas en aveugle tout votre cœur à une seule croyance, ne vous jetez pas tout entier à la merci d'une femme, la vissiez-vous vous-même descendre du ciel et venir sur la terre. Et, si jamais vous aimez ainsi, fuyez!... fuyez ! comme si le sol tremblait sous vos pieds, comme si cette femme devait être le génie néfaste de votre ruine et de votre destruction.

Les paroles sortaient saccadées et brûlantes des lèvres d'Olympia, sa poitrine oppressée soulevait violemment le léger tissu qui la recouvrait, et ses yeux attachés sur ceux d'Arthur avaient des regards qui plongeaient en lui.

Elle retomba épuisée, haletante, brisée par cet effort immense qu'elle avait fait sur elle-même.

— Oh ! madame madame, dit Arthur, en balbutiant et en portant la main à son cœur,

ce que vous venez de me dire est affreux!...

Et comme il se sentait chanceler, si faible qu'il était encore, il s'appuya à un meuble.

Il y eut alors un long silence.

Olympia, la tête dans une de ses mains, était profondément méditative. Tout son corps tremblait.

— Madame, murmura Arthur d'une voix basse, pourquoi donc m'avez-vous parlé ainsi?

La princesse releva la tête ; son regard avait quelque chose de vague et d'indécis. Elle passa lentement sa main sur son front ; puis ce même sourire, celui qui avait accueilli les paroles d'Arthur de Savernoy, reparut sur ses lèvres.

— Voilà, dit-elle, une conversation bien sérieuse et bien grave pour... un convalescent.

— Madame, dit le marquis de Savernoy, dans votre vie vous avez donc bien souffert, pour dire ce que vous dites ?

La princesse Pallianci retint un frissonnement nerveux qui parcourut tous ses membres.

— Le passé est une tombe qu'il faut rarement ouvrir, dit-elle avec une expression de dureté indicible.

— Oh ! fit Arthur comme se parlant à lui-même, s'il fallait ainsi désespérer de tout, étouffer ses pensées, écraser son cœur, ne croire à rien, la vie vaudrait-elle la peine qu'on se donne à la disputer à la mort ?

Et tout à coup il porta ses deux mains à sa tête et se renversa en arrière en fermant les yeux.

— Vous souffrez, M. de Savernoy ? s'écria la princesse en s'élançant vers lui.

— Pardon..., murmura Arthur ; je suis honteux... ce n'est rien... une faiblesse seulement... j'ai perdu beaucoup de sang... et...

— Tenez, respirez ce flacon, les sels qu'il contient vous feront beaucoup de bien.

— Merci, madame... merci... je ne sais ce qui m'a pris... c'est comme un vertige... Vous voyez... je me sens tout à fait bien... Combien je vous demande pardon !...

Et en rendant le flacon à la princesse Olympia, il prit une de ses mains qu'il porta à ses lèvres.

— M. de Savernoy, dit celle-ci en retirant lentement sa main, je vous en prie, restez quelques jours sans revenir, vous êtes faible... très-faible... encore... Pour votre entier rétablissement vous avez besoin de repos.

Arthur la regarda avec une expression de triste inquiétude.

— Vous ne me défendez pas de revenir? reprit-il avec une intonation de voix presque suppliante.

Olympia ne parut pas comprendre tout ce qu'il y avait de prière cachée dans ce peu de mots et elle répondit :

— M. de Savernoy sera toujours le bienvenu et le bien accueilli dans la maison de la princesse Pallianci.

— Merci, dit Arthur qui s'était levé.

Il venait de prendre son chapeau.

Olympia le regardait : elle était immobile.

Par un mouvement nerveux, elle secoua la tête, ce qui agita autour d'elle comme les ailes d'un corbeau ses longs cheveux noirs, et s'approchant du jeune homme, elle lui posa gravement la main sur l'épaule :

— M. de Savernoy, reprit-elle, ce que je vous ai dit tout à l'heure vous a paru... étrange, incompréhensible... Et vous avez raison... C'était un cri... un sanglot peut-être... échappé malgré moi de ma poitrine... Je m'interroge... et je ne me comprends pas moi-même; aussi, je vous le répète, jamais! oh! non, jamais je ne vous parlerai comme je

l'ai fait aujourd'hui... Une émotion indéfinissable, inattendue, m'a prise soudainement... Ne me parlez pas de ce que je vous ai dit... de ce que vous avez entendu.

Elle laissa retomber sa main et ajouta :

— Autrefois les mères éplorées, quand leurs fils partaient en guerre, leur tendaient un bouclier pour le combat ; il y a des paroles, quand on ne les oublie pas, qui peuvent servir de bouclier.

Et sans prononcer un mot de plus, sans regarder Arthur qui l'écoutait avec une stupéfaction croissante, elle prit une fleur qu'elle détacha de sa tige et se mit à en déchirer les corolles entre ses dents, pendant qu'elle laissait tomber à ses pieds les feuilles vertes.

— Je n'aime les fleurs, dit-elle, que pour m'amuser à les semer autour de moi.

Certes, si quelqu'un fût entré, il n'eût pu deviner que la voix de celle qui parlait ainsi était tout à l'heure tremblante d'émotion.

Les éclairs en passant dans le ciel laissent-ils leurs traces?

Arthur la regardait, et se demandait si c'était bien une femme ou une vision. Il fût resté longtemps ainsi, mais la pendule qui sonna quatre coups le rendit à lui-même.

— Adieu, madame la princesse, dit-il en s'inclinant.

— Adieu, M. de Savernoy, répondit Olympia avec le plus gracieux sourire.

Au moment de sortir du boudoir, Arthur feignit de laisser tomber son gant pour ramasser une des feuilles qui avaient touché les lèvres de la princesse Pallianci. Et comme s'il eût craint qu'elle ne se fût aperçue de cette petite ruse, il s'éloigna bien vite sans détourner la tête.

La princesse Olympia était seule depuis quelques instants, et cependant elle n'avait pas encore fait un seul mouvement. Seulement elle continuait à semer de fleurs déchirées le tapis de son boudoir.

Elle leva la tête et se regardant à une glace qui était devant elle :

— Comme je suis pâle! murmura-t-elle entre ses dents. Vraiment, reprit-elle, je viens d'éprouver ce que depuis bien longtemps je n'avais pas ressenti. Un instant, il m'a semblé... Allons donc!... j'étais folle!

Elle se frappa la poitrine.

— Seulement ceux qui sont morts ont une dernière convulsion : voilà tout. Non, mon cœur!... tu as été bien brisé, bien tué tout

entier!... Comme il était ému, tremblant, presque sans voix!

Elle se mit à marcher rapidement.

— Qu'il ne revienne plus! Je ne veux plus le voir!... Qu'une autre déchire ce jeune cœur crédule et confiant; qu'une autre le foule aux pieds, puisqu'ils doivent tous être déchirés et foulés aux pieds!...

Presque aussitôt on frappa, fort discrètement, deux petits coups à la porte du boudoir.

La princesse se retourna avec le mouvement brusque et simple d'une jeune panthère.

— Qui est là? dit-elle.

— Deux amis, répondit une voix; Faustin et de Leufroy.

— Entrez.

La porte s'ouvrit.

— Nous craignions, dit de Leufroy qui entrait, d'interrompre un doux entretien.

La princesse ne répondit pas; mais l'expression ironiquement souriante de son visage parlait plus que ne l'eussent fait des paroles.

Faustin s'approcha d'elle.

— Savez-vous, ma belle Olympia, dit-il, que vous paraissez tout émue?

— Émue... De quoi?

— C'est la question que j'allais vous faire.

— Je gage, reprit de Leufroy en jouant nonchalamment avec une brochure de Jean-Pierre Proudhon, que le valeureux chevalier de la Chaumière vous a fait une déclaration en règle?

— Vous perdriez peut-être.

— Je ne crois pas.

— Mon valeureux chevalier est un charmant jeune homme, dit Olympia en s'asseyant de l'air le plus indifférent; il a du cœur.

— Faustin, garde à vous! dit de Leufroy en riant.

— Je croyais, ajouta Faustin avec une voix railleuse, que vous n'aimiez pas qu'on en eût.

— C'est selon l'enveloppe sous laquelle il se trouve, répondit dédaigneusement l'Italienne.

— Merci bien, ma chère Olympia; vous êtes de mauvaise humeur, je le vois; pourquoi cela, s'il vous plaît? J'avoue en toute humilité que le cœur de ce cher de Leufroy et le mien ne peuvent pas lutter avec un jeune cœur de vingt et un ans, ardent et tendre, plein de douces illusions, de délicieuses croyances, d'amour frais et chaste. Hélas! Olympia, trois fois hélas! c'est là le secret et le résultat de la vie, n'est-ce pas?

— Olympia rajeunit, dit de Leufroy.

— Olympia, messieurs, ne donne jamais un louis d'or contre un sou.

— Mais Olympia aimerait donner un sou contre un louis d'or, riposta une seconde fois de Leufroy, plus fort que Faustin sur la réplique.

Le regard que lui lança Olympia était fauve et incisif comme celui d'une hyène.

— M. de Leufroy, dit-elle, vous oubliez que vous êtes chez la princesse Pallianci.

— Pardon, ma chère princesse, reprit de Leufroy en souriant, je courbe la tête, j'ai tort, j'ai fait de l'esprit; mais que voulez-vous? Vous en avez tant, que l'on a toujours peur d'avoir l'air d'un sot auprès de vous.

— De Leufroy est un grand criminel auquel il faut pardonner, ma chère princesse, ajouta Faustin : certainement, votre jeune et vaillant défenseur doit être amoureux de vous ; c'est la loi commune... Parlons d'affaires ; voulez-vous ?

— Parlez, dit Olympia qui avait pris dans ses mains un de ses petits oiseaux et s'amusait à se faire becqueter les lèvres.

— On nous a renseignés sur le marquis de Savernoy ; car il est marquis. Il a l'esprit

exalté, la tête chaude ; ce serait pour notre cause un puissant appui et une victoire d'amour-propre égale aux plus hauts faits de l'antiquité.

— Vraiment? dit la princesse en se soulevant un peu.

— Attirez-le donc dans vos filets, belle Armide, et il ne pourra s'en échapper.

— Voyons, dit de Leufroy, soyez bonne et charitable personne. A-t-il été bien sentimental, bien tendre, bien expansif, et l'avez-vous enchaîné à vos pieds par un de ces regards qui vont si loin, quand vous le voulez?

La princesse avait rendu la liberté au petit oiseau. Elle se releva à moitié ; son visage avait une expression grave.

— Tenez, Faustin, tenez, de Leufroy, dit-elle, écoutez-moi ; je vais bien vous étonner. Je n'aime pas ce jeune homme, car je ne puis, je ne veux pas aimer; mais je ne puis non plus oublier que, sans me connaître, lorsque vous tous vous occupiez de votre sûreté personnelle, il a pris généreusement ma défense contre un de ses camarades, et que le lendemain, pour moi, pour moi, une étrangère! il a exposé sa vie, et que sa poitrine a été déchirée par la lame d'une épée.

— Allons donc! interrompit de Leufroy, c'est lui avoir rendu service : il s'est battu pour quelque chose, au lieu de se battre pour rien, comme nous le faisons tous.

— Oh! fit Olympia, ne m'arrachez pas la seule émotion douce et bonne que j'aie ressentie depuis bien longtemps! Ne m'enviez pas ce sentiment inconnu, respectable, que la vue de ce jeune homme, si pâle, si maladif encore, a fait naître en moi! Je vous le répète, je ne l'aime pas, mais je lui suis reconnaissante de ce qu'il a fait et de ce que j'éprouve pour lui.

Faustin et de Leufroy, certainement aussi étonnés de leur côté qu'elle avait pu l'être elle-même, l'écoutaient sans l'interrompre.

Elle continua, en donnant, à mesure qu'elle parlait, plus d'expression et plus de sonorité à sa voix :

— Et pour prix de son généreux dévouement, pour prix du sang qu'il a versé, je l'attirerais traîtreusement, je lui ferais croire à un sentiment qui ne peut exister, à un sentiment que je hais!... Car vous le savez bien, vous autres qui me connaissez, je ne puis plus aimer... Je n'ai plus de cœur!... je n'ai plus de cœur!...

Ses joues pâles s'étaient légèrement colorées, et ses yeux, dont l'expression avait quelque chose de sauvage, étaient effrayants à regarder. Elle tenait ses deux mains enlacées l'une dans l'autre, et le corps penché en avant, les narines gonflées, les lèvres frémissantes, elle semblait une fille de l'enfer.

Tout autour d'elle, ses oiseaux gazouillaient harmonieusement en sautillant de branche en branche.

— Oh! s'écria-t-elle avec une désolation furieuse, je vous le dis, à vous, une femme dont on a mutilé le cœur et l'âme à ce point qu'elle soit devenue plus froide que le marbre d'une statue, plus insensible qu'un morceau de granit, cette femme est un monstre hideux, une vipère dont la morsure est mortelle... Cette femme, c'est le poison! c'est le meurtre! c'est l'assassinat! Mais le poison qui se cache sous le sourire, l'assassinat qui se cache sous les baisers!... Oh! celui-là aura raison, cent fois raison! oh! celui-là sera bien inspiré, qui lui écrasera la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi!... c'est moi, Olympia, moi, la princesse Pallianci, moi, la chassée de Florence! moi!... moi!!!...

Elle se frappa la poitrine de ses deux mains.

Ce n'était plus cette femme qui, semblant s'être fait un pavois de l'immoralité et du vice, marchait, au milieu de tous, le cœur desséché, mais le front haut et le dédain sur le visage. Par un de ces hasards étranges que le ciel se plaît à faire naître parfois dans les natures même les plus avilies, il lui revenait comme une inspiration de sa nature première, et elle reculait épouvantée devant ce regard jeté sur elle-même. C'était un dernier cri, peut-être, de sa conscience mourante, le dernier gémissement de son ange gardien qui fuyait en détournant les yeux.

Devant elle, ces deux démons, rêveurs impitoyables du mal et de la ruine, l'écoutaient avec leur cynisme inexorable, plissant leurs lèvres par un sourire plein de dédain, car il y avait longtemps qu'ils n'étaient plus capables d'une telle faiblesse.

Les regards de la princesse se fixèrent sur eux, et les paroles qui ruisselaient sur ses lèvres s'arrêtèrent glacées. C'était la fascination hideuse du serpent, et elle eut la rougeur au front de ce débris de sa conscience qui s'était ressuscité malgré elle.

— Ah! ah! ah! dit-elle avec un rire convulsif en passant à la fois sur son front ses

deux mains trempées de sueur. Ah ! ah ! ah ! la bonne folie! Croiriez-vous que toutes ces pensées-là me sont venues un instant... à moi !... oui !... à moi !... C'était risible et ridicule, n'est-ce pas?... Quelles figures stupéfaites!... J'ai voulu voir ce que vous diriez à entendre Olympia parler de la sorte... Je parie que vous m'avez prise au sérieux ?

— Oh ! non, ma chère, dit de Leufroy ; nous étions étonnés, voilà tout.

— Et nous allions vous faire exorciser, ajouta Faustin.

— N'est-ce pas ? il ne me manquerait plus alors que de me revêtir d'un cilice et de retourner à Naples ou à Florence, pieds nus et couverte de cendres.

— Vous aimez donc à jouer la comédie, répliqua Faustin en lui baisant la main.

Mais Olympia, dont le visage un instant coloré avait retrouvé toute sa pâleur mate et maladive, retira sa main brusquement et agita le cordon de sa sonnette.

La femme de chambre entra.

— Zerline, dit-elle, apportez-nous du marsalla et des verres.

— A la bonne heure ! dit de Leufroy en arrangeant le nœud de sa cravate devant un

charmant miroir de Venise ; vive Olympia !... vive la princesse Pallianci !

On avait apporté le marsalla, et les verres étaient pleins.

La princesse vida le sien avec une vivacité fébrile.

— Du vin !... du vin !... répéta-t-elle en tendant son verre.

Et elle se mit à chanter, d'une voix qui glissait frissonnante entre ses dents serrées, ce premier couplet d'une chanson florentine :

La Biondina in gondoletta
Altra sera io menai,
Dal piacer la poveretta
La sen buta adormenzar.

— Bravo !... bravi !... Quel jour nous présentez-vous le marquis de Savernoy ? dit de Leufroy.

— Quand la victime sera prête et de fleurs couronnée, répondit Olympia avec un rire forcé. Du marsalla !... du marsalla !...

Et elle se reprit à chanter :

Eva in cielo mezz ascosta
Fra le nuvole la luna,
Era calma la laguna,
Era il vento buon aza...

— Messieurs, vos verres sont pleins, faites-moi donc raison.

Faustin n'avait pas pris le change, et la regardait attentivement.

— Ma chère Olympia, fit-il en se levant et en faisant signe à de Leufroy de le suivre, il se fait tard, je vais chercher le bracelet dont vous m'avez parlé; une couronne de chêne semée de diamants, cher Marlé, n'est-ce pas?

— Chez Marlé ou chez Bassot, je ne sais pas au juste, répondit nonchalamment la princesse, qui était étendue sur son divan et tenait son verre vide à la main.

— A sept heures et demie je viendrai vous prendre pour l'Opéra.

Et tous deux sortirent.

— Ah çà! dit Faustin à son compagnon en descendant l'escalier, Olympia serait-elle amoureuse?

— Qu'est-ce que cela fait? dit de Leufroy. Si elle l'est, c'est une fantaisie qui ne lui durera pas longtemps. D'ailleurs, vous le savez, mon cher Faustin, on a toujours de petits moyens à sa disposition, et quand le moment sera venu on y mettra bon ordre.

Dès que la princesse Pallianci fut seule,

elle jeta violemment à terre son verre qui se brisa.

— Oh ! les cœurs lâches et misérables ! dit-elle, ils n'ont plus même ce que j'ai parfois, des remords !...

XIII

Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà bien des faits s'étaient accomplis. L'ambition, la haine et l'orgueil de la Vrillière avaient apporté une nouvelle vie à ce corps expirant des sociétés secrètes que les émeutiers traînaient dans la lie des carrefours ; mais sa vengeance ne pouvait se contenter des lenteurs d'une vague conspiration ; chaque jour qui s'écoulait faisait bondir son cœur impatient.

Déjà il s'était réuni avec Faustin, de Leufroy et les principaux chefs ; un plan des plus audacieux avait été combiné, des agents par-

couraient les provinces et prévenaient du signal qui devait, sur tous les points de la France, allumer à la fois l'incendie et la révolte, auquel répondraient aussitôt la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, ces trois foyers ouverts aux divagations révolutionnaires.

Le *nouvel alphabet* fonctionnait dans son plus parfait ensemble, et il faut avouer que c'était une invention ingénieuse.

Barasson-la Vrillière dominait cette tourbe dépravée et fangeuse par la puissance réelle, impérieusement absolue, que devait donner l'argent sur des mendiants affamés et cupides; car il appréciait à sa juste valeur le personnel de cette armée de brigands rangés sous la même bannière, et l'avait appelée à lui comme l'assassin appelle le poignard, l'empoisonneur le poison mortel.

Déjà, par ses soins, une commission d'action était organisée; chacun avait son rôle.

Oh! que la Vrillière était changé!

Celui qui, après l'avoir entendu il y a quinze jours, au milieu de ses rêves d'orgueil et de vanité, l'écouterait aujourd'hui, celui-là se demanderait comment la nature d'un homme peut changer ainsi, comment le cœur peut à ce point se tremper dans le fiel et dans le venin.

C'est qu'il avait marché sur une pente rapide où chaque caillou que touche le pied donne la pensée d'un crime; c'est qu'on ne peut pas entrer à demi dans les flots tumultueux de la horde démagogique; une fois là, on ne s'appartient plus; on est à la destruction, au pillage, à l'incendie, à la profanation de toutes les choses vénérées.

De son côté, l'Italien Marini n'avait pas été malheureux dans ses recherches, et douze ou quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis son entrevue avec le citoyen Barasson, qu'il arrivait un matin chez lui, porteur de trois dossiers, très en règle, puisés aux sources maternelles de la police.

Lorsque l'Italien demanda à être introduit, la Vrillière était dans un de ces moments de sombre méditation pendant lesquels les souvenirs du passé se remuaient en foule dans sa pensée; plus il se plongeait tout entier dans les bas-fonds de la société où l'avaient rejété le mépris et la répulsion de tous, et plus il lisait épouvanté dans tout ce qui l'entourait; alors parfois il s'arrêtait malgré lui, n'osant pas regarder en face son hideux cortége.

— Voilà, lui dit Marini avec ce son de voix qui lui était particulier, un petit dossier fort

intéressant, avec les pièces autographes à l'appui. Il n'est pas complet encore; car ces messieurs de la rue de Jérusalem ont une fièvre de probité incompréhensible; heureusement, ajouta-t-il en passant très-philosophiquement sa main sur ses cheveux coupés ras, la fièvre n'est pas un état normal, j'irai prochainement leur tâter le pouls.

— C'est bien, fit la Vrillière en prenant brusquement les papiers, c'est bien!

— Il y a du Faustin, continua l'Italien, du Leufroy, du Vauthier, etc., etc... Plusieurs de ces messieurs sont, en ce moment, en province ou à l'étranger pour *affaire de service;* mais un jour ou l'autre, vous aurez l'honneur de faire leur aimable connaissance, et il est souvent utile, par avance, d'avoir quelques notions sur ses nouveaux amis.

La Vrillière feuilleta machinalement les papiers.

— Il manque la biographie d'un de nos plus chauds patriotes; mais je n'ai encore rien découvert d'intéressant à son sujet.

— C'est qu'il n'y a rien, sans doute!

— Rien, répéta Marini avec une ironie marquée, ce mot-là n'est pas dans la nature. La probité et l'honnêteté sans taches sont deux

maladies qui ne tuent pas beaucoup d'hommes sur la terre.

— Tu ne crois donc qu'au mal, Marini?

— C'est-à-dire qu'il faut s'entendre sur la définition du mot *mal;* il est singulièrement élastique ; j'aime l'étude et j'ai profondément étudié l'organisation humaine.

La Vrillière le regardait. Il n'y avait pas eu, pendant qu'il parlait ainsi, le moindre mouvement sur la physionomie de l'Italien, tant de semblables réflexions étaient choses naturelles dans son esprit.

La Vrillière était épouvanté de cet homme dont il se servait, comme parfois doit l'être l'empoisonneur, des substances vénéneuses dont il fait ses instruments de mort. Il n'était pas depuis assez longtemps à cette école de toutes les corruptions, il n'avait pas encore assez vécu de cette vie de juif errant, de démolisseur implacable, et n'avait pas encore appris la langue de cette horde hideuse au milieu de laquelle l'avaient poussé son ambition déçue et le sentiment haineux de sa vengeance.

Il attacha sur Marini ses yeux scrutateurs.

— Italien, lui dit-il, l'honneur, la loyauté, le dévouement, le patriotisme, sont donc pour toi des mots vides de sens?

— A peu près, répondit celui-ci en tirant de sa poche un mouchoir à carreaux avec lequel il s'essuya les tempes ; ce sont des appâts dorés avec lesquels on essaye de prendre quelques dupes et quelques sots. Demandez à Mazzini s'il croit au patriotisme, il vous rira au nez ; demandez à Sterbini s'il croit à la loyauté, il haussera les épaules ; à Saffi s'il croit à l'honneur, il vous tournera le dos, et cependant il est probable que dans leur jeunesse ils ont appris ces mots-là à l'école ; maintenant ils sont à la hauteur de la mission qu'ils se sont imposée, parce qu'ils ont foulé aux pieds, depuis longtemps, toutes ces chimères.

— Marini, tais-toi, dit la Vrillière en passant ses deux mains sur son front.

— Vous m'avez interrogé, je réponds. Je crois que chacun s'arrange pour vivre le plus commodément possible en ce monde, selon ses passions, son intérêt ou ses caprices. C'est le mobile de toutes les actions, depuis celles des plus grands héros jusqu'à celles des plus grands criminels. Les imbéciles sont ceux qui ne voient pas cela, et tendent le dos pour servir de marche pied aux autres.

— Oui!... s'écria la Vrillière en se levant avec impétuosité et en frappant du poing sur

la table, oui!... parle-moi toujours ainsi, Marini ; dis-moi que tous les hommes sont égoïstes et méchants ! dis-moi que toute cette société est pervertie et corrompue, et qu'elle a au cœur la racine du mal' et que tous ces hommes, ajouta-t-il en frappant sur les papiers que lui avait remis l'Italien, ne sont pas de hideuses exceptions.

— Ce sont, au contraire, des hommes charmants, d'un commerce fort agréable; ils ont leur place à la chambre des députés et leur loge à l'Opéra ; ils ont des femmes qui les trompent, des maîtresses qui les ruinent, et ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux.

— Es-tu bien sûr , Marini, de n'être pas le fils de Satan?

— Pas plus que votre grand philosophe Voltaire qui a été le plus grand ennemi de la religion pendant quatre-vingts ans, et bon chrétien pendant cinq minutes avant sa mort, juste ce qu'il fallait pour n'avoir pas le temps de se repentir de s'être repenti.

On le voit, Marini possédait une logique inexorable qui ne s'étonnait de rien et avait réponse à tout.

— Ce que je crois encore, ajouta Marini, c'est que vous vous divertirez en lisant un

petit rapport de huit ou dix feuilles concernant Olympia Balarmo, princesse Pallianci; c'est tout un roman des plus piquants, visant à la comédie et atteignant le drame. Si j'avais des goûts littéraires, je le publierais en feuilleton et ferais la fortune d'un journal.

— A la bonne heure, dit la Vrillière; maintenant que, grâce à toi, je vais la connaître *un peu,* j'irai chez elle.

— Ah! c'est notre pythonisse à nous; notre Norma! Elle a le regard inspiré, la parole ardente, le geste puissant; elle a le feu d'une âme italienne; mais pour le quart d'heure la *Norma* a trouvé son *Pollione,* elle roucoule des chants d'amour.

— Bah! la princesse est amoureuse?

— C'est une maladie, à ce qu'il paraît, dont les femmes ne guérissent jamais entièrement.

— Elle s'ennuyait; l'amour est une distraction.

— Comme vous dites, elle joue au sentiment. *Te voglio ben' assai,* dit la chanson napolitaine. Le petit Savernoy est en bonnes mains.

— Savernoy! s'écria la Vrillière en attachant sur l'Italien des yeux devenus couleur de sang; tu as dit: Savernoy!...

— Son valeureux chevalier de la Chaumière.

— Mais, réponds-moi donc!... quel est ce Savernoy?

— Le fils ou plutôt le petit-fils du duc de Savernoy, pair de France.

— Le petit-fils du duc de Savernoy!... Oh! ma vengeance!... ma vengeance!... Et il aime la princesse?

— De toute son âme, le pauvre garçon.

La Vrillière s'était appuyé contre la cheminée, car l'émotion subite qui s'était emparée de lui était si violente qu'il se sentait chanceler.

— Oh! mon cœur, murmura-t-il d'une voix comprimée, ne bats pas si vite! J'étouffe, tu me tueras!... Marini, maintenant je te connais assez pour savoir que tu peux tout ce que tu veux... Écoute bien ce que je vais te dire.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— Il faut que cet amour grandisse; il faut qu'il dévore, qu'il déchire le cœur de ce jeune homme!... il faut qu'Olympia!... Oh! la belle vengeance!... Marini! Marini!... quelle est l'adresse de la princesse?

— Rue d'Anjou, 27.

— Et dans ces papiers, n'est-ce pas, je trouverai tout ce que je veux savoir?

— Oui!

— Laisse-moi seul que je les lise.

Marini pendant toute cette scène était resté fort tranquillement assis; il se leva.

— Je me retire, dit-il en s'inclinant.

La Vrillière s'approcha et lui posa la main sur l'épaule.

— Surveille-les tous deux; que je sache jour par jour, heure par heure, minute par minute, ce qu'ils feront.

— Soyez tranquille.

La Vrillière s'était élancé vers son secrétaire et avait ouvert son tiroir.

— Marini, dit-il en présentant à l'Italien une poignée de billets de banque qu'il avait pris au hasard, je suis content de toi, et je veux que tu le sois aussi de moi, continue à me bien servir.

— Je continuerai, répondit Marini en enfonçant dans ses poches les précieux papiers.

— Tu m'as dit rue d'Anjou?

— Numéro 27.

— C'est bien!

L'Italien s'inclina et sortit.

Tout en regagnant la rue Sainte-Croix de la

Bretonnerie, il disait à part lui, en se frottant les mains :

— Je vois que nous nous entendrons très-bien avec M. Barasson de la Vrillière.

Aussitôt qu'il avait été seul, la Vrillière s'était jeté sur les papiers, comme la panthère affamée se jette sur sa proie.

Le nom de Savernoy faisait apparaître devant lui toute cette scène terrible de mépris et de malédiction ; il revoyait, fantôme implacable, le vieux duc debout devant lui, et il lui semblait entendre résonner, une à une, autour de lui, toutes ces voix pleines d'imprécations. Un instant il resta immobile, les papiers à la main, le regard fixe, la respiration oppressée; car il sentait remuer en son cœur ulcéré la haine et le fiel si près de déborder. Puis, il fit un geste de profond dédain, et se mit à lire.

Peu à peu son visage changea d'expression; il lisait ; des sourires inachevés passaient sur ses lèvres, desquelles des mots entrecoupés s'échappaient comme tombent les gouttes d'eau d'un verre trop plein.

A peine avait-il parcouru la dernière page, qu'il sortit sans se donner même le temps de demander sa voiture, et courut rue d'Anjou.

Avant de frapper à la porte extérieure, il s'arrêta, car les battements de son cœur le suffoquaient, et il lui eût été impossible de prononcer un seul mot.

Quelques instants après, il monta l'escalier qui conduisait aux appartements de la princesse.

— Veuillez faire savoir à la princesse Pallianci que M. de la Vrillière désire lui parler, dit-il en remettant sa carte à la première personne qu'il rencontra.

Il ne tarda pas à être introduit ; car, depuis longtemps, il eût été présenté à l'Italienne, sans des retards et des prétextes qu'il avait fait naître lui-même, ne voulant pas, comme nous l'avons vu par la scène précédente, voir la princesse Olympia avant d'avoir reçu de Marini les détails que celui-ci avait promis de lui apporter. Maintenant, il pouvait se présenter sans crainte ; il était muni de ses armes, prêt à la défense comme à l'attaque.

Il trouva la princesse préparée, de son côté, à tout événement, car elle se doutait bien que cette visite inattendue devait avoir un but sérieux.

Quand la Vrillière entra, elle s'inclina légèrement et lui fit signe de s'asseoir.

Celui-ci la salua avec une courtoisie sans reproche; mais, dans son attitude, dans la manière même dont il s'assit, il était facile de voir qu'il ne venait pas demander une faveur, mais plutôt parler en maître.

La princesse avait trop de finesse dans l'esprit, trop de perspicacité dans le regard pour n'avoir pas saisi cette nuance.

La Vrillière prit le premier la parole.

— Bien que n'étant pas encore connu de vous personnellement, madame la princesse, dit-il, j'ai pensé que mon nom ne vous était pas assez étranger pour m'interdire de me présenter seul.

— En effet, monsieur, répondit Olympia avec un demi-sourire qui souleva faiblement les coins de sa bouche, j'ai souvent entendu parler de vous par nos amis communs.

— Si je n'ai pas eu encore l'honneur de vous voir, interrompit la Vrillière impatient d'arriver à la conversation qu'il voulait avoir, je me suis bien souvent entretenu de vous, car j'ai longtemps habité l'Italie.

— Ah! fit la princesse.

— Florence et Naples. Vous avez principalement habité ces deux villes, n'est-ce pas?

Une légère rougeur colora subitement le pâle visage de la princesse.

— Ce sont deux belles villes, n'est-ce pas, madame? reprit-il en appuyant sur chaque syllabe des mots, et elles laissent dans la pensée de ceux qui les ont quittées des souvenirs ineffaçables.

La Vrillière, après avoir prononcé ce peu de paroles avec une accentuation particulière, se leva tout à coup et s'approcha de la princesse.

— Tenez, madame, lui dit-il d'une voix qui semblait être malgré lui l'écho de toutes les agitations de son cœur, je vais droit au but : car si je sais pourquoi dans le fond de votre âme vous avez juré haine éternelle à la société, vous savez, vous aussi, que j'ai reçu le plus sanglant affront qui puisse marquer au fer rouge le visage d'un homme. La vengeance et la haine nous conduisent tous deux par la main ; il n'y a pas plus ici de princesse Pallianci qu'il n'y a de la Vrillière ; il y a Thérésina l'Italienne et Barasson le fils du sabotier de Fontevieille.

Olympia se leva toute droite.

Le sang qui avait un instant coloré ses joues s'en était retiré ; elle était blanche

comme un spectre. Ses lèvres bleuâtres s'agitaient.

— Thérésina l'Italienne!... murmura-t-elle d'une voix étouffée ; qui êtes-vous?... vous qui avez prononcé ces deux mots?

— C'est un terrible secret, n'est-ce pas?

— Thérésina l'Italienne!... répéta la princesse en retombant assise et en inclinant sa tête sur sa poitrine.

— Comment j'ai su cela ! reprit la Vrillière; mais comment ont-ils déterré, eux, ce secret enfoui depuis plus de cinquante ans, pour me jeter au visage un papier taché de sang? C'est que la tombe parle, ou que les vivants n'oublient jamais! Honte pour honte ! Haine pour haine!... Donnez-moi la main, princesse Pallianci.

Et il saisit d'un mouvement convulsif un des bras d'Olympia.

La main de la Vrillière souleva ce bras, sans que la tête immobile se fût relevée.

C'est que, pour cette femme, tout le passé venait de se réveiller sous le souffle d'une seule parole, et ce passé l'écrasait, après bien des années, comme si ce souvenir n'eût eu qu'un seul jour.

— Madame, dit la Vrillière, dont le front

était inondé de grosses gouttes de sueur, écoutez-moi : Nous voulons nous venger tous deux, et nous nous vengerons, soyez-en certaine. Pourquoi je suis venu vous parler ainsi, je vais vous le dire. Vous connaissez un jeune homme appelé Savernoy, le petit-fils du vieux duc de Savernoy?

— Oui, dit la princesse machinalement.

Et relevant brusquement la tête avec un mouvement de dédain orgueilleux :

— Je suis folle..., murmura-t-elle.

La force de la volonté était si puissante chez cette femme quand elle se roidissait contre elle-même, que son visage, dont les traits tout à l'heure étaient bouleversés, avait repris son immobilité sereine.

— Oui, je connais M. de Savernoy, répéta-t-elle.

— Ce jeune homme vous aime?

— Le sais-je?

— Et vous, l'aimez-vous?

— Pourquoi cette question?

— Je vous la fais pour que vous me répondiez franchement; je vous la fais, parce que si j'entre en lutte avec votre cœur, vous me tromperez.

— Et si je l'aimais?...

— Si vous l'aimiez !... mais non !... vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimez pas!

— Non! s'écria-t-elle tout à coup, je ne l'aime pas. Celle que vous avez appélée *Théré-sina l'Italienne* ne peut plus aimer... elle ne peut que haïr!

— Olympia, dit la Vrillière debout devant elle, les traits contractés par une expression de férocité, pour bien comprendre ce que j'attends de vous, écoutez... écoutez ce que je vais vous dire : Le jour où une révélation terrible, inattendue, est venue briser mes rêves et mes espérances, au milieu de toutes ces malédictions qui m'accablaient, de tous ces visages irrités qui me regardaient, et de toutes ces voix implacables qui me criaient : « Fils d'un traître et d'un assassin !...» le vieux duc de Savernoy s'est avancé ; je le vois... je le vois encore! avec son expression d'accablant mépris. Il a été sans pitié, cet homme! il a foulé à ses pieds, écrasé, mutilé l'homme déjà brisé et qui tendait ses mains. Outrages sanglants, imprécations terribles, il a tout amoncelé sur moi sans pitié! je vous le dis, sans pitié!... sans pitié!... Ah! quelle nuit!... quelle nuit!... Ils m'ont chassé, madame, honteusement chassé! Aussi, il faut que je me venge

sur eux, et sur lui surtout!... Me comprenez-vous, maintenant?... comprenez-vous pourquoi je vous demande si vous aimez Arthur de Savernoy, et si, lui, vous aime? Il faut que cet amour soit ma vengeance; il faut que vous l'enchaîniez à vous, que vous en fassiez votre esclave, entendez-vous? votre esclave!... et que vous le jetiez au milieu de la lie la plus infecte des sociétés secrètes!... Ce sera superbe!... Comme je rirai, le jour où je dirai à cet implacable vieillard : « Voici ton fils, ne cherche pas son cœur, il a été brisé, traîné dans la boue; ne cherche pas son honneur, je le lui ai arraché. »

La Vrillière avait oublié que la princesse était devant lui.

Ce n'était plus à elle qu'il parlait, c'était à lui-même, à sa vengeance, à sa haine, et les paroles débordaient de son cœur comme les flots impétueux d'un torrent que rien ne peut arrêter ni contenir.

Olympia l'avait écouté froidement. Sa vie, si remplie de tempêtes, de douleurs cachées et de haine aussi, était depuis longtemps habituée à ces orages subits de colère indomptable.

— Ainsi donc, dit-elle en levant par un mouvement involontaire ses yeux vers le ciel,

ainsi donc, telle est la destinée de tous, innocents ou coupables ! Ainsi donc, une volonté inexorable nous poursuit et nous condamne! La pitié n'est nulle part, la douleur est partout. Le serpent se glisse doré, mais venimeux ; il répand sur chacun sa bave empoisonnée, sur l'enfant qui croit, sur la femme qui espère ! Ainsi donc, il n'est pas un noble sentiment, une croyance sainte, un rêve heureux qui soient respectés ! Hier ces deux hommes, aujourd'hui celui-là.

Ce fut au tour de la Vrillière d'écouter avec étonnement.

— Oui, vous avez raison, dit-il avec une ironie marquée et en attachant ses regards sur Olympia. Giulio le Napolitain, Giulio l'enfant, avait de nobles sentiments, des rêves heureux, des croyances saintes ; et cependant... une femme a détruit tout cela, et le pauvre Giulio est mort en blasphémant Dieu et en maudissant sa mère.

— Oui, je l'ai fait !... oui, je l'ai fait... s'écria-t-elle, parce que... parce que...

Elle mit ses deux mains sur sa bouche, comme si elle eût eu peur que des paroles s'en échappassent malgré elle.

— Sur votre âme ! monsieur, dit-elle après

un moment de silence, ne me parlez jamais de cela, vous me rendriez folle!...

— N'est-ce pas, dit la Vrillière d'une voix sombre, il faut que toute destinée s'accomplisse?

A regarder Olympia, les yeux fixes, sans mouvement, on eût dit une froide statue de marbre.

Les paroles de la Vrillière avaient tordu son cœur et en avaient arraché les dernières semences généreuses; l'éclair de douce pitié qui avait passé en elle, venait de s'éteindre et de disparaître entièrement; la froide immobilité de son visage descendait jusqu'à son sang, un instant réveillé, et le glaçait; Olympia redevenait bien la femme sans cœur, sans conscience, implacable envers les autres, comme on l'avait été envers elle-même.

— Qui a parlé de pitié? dit-elle d'une voix lente et glacée; de la pitié!... moi!... des remords! moi!... De l'amour! moi!... Allons donc!... ah! ah! ah!

Et elle se mit à rire d'un rire nerveux, sans que ses yeux perdissent rien de leur fixité, sans que les traits de son visage participassent au mouvement de ses lèvres.

Le petit livre de Marini était un puissant

talisman, et chaque coup que la Vrillière frappait avec les pages de ce livre avait un profond retentissement.

Dans le même moment, un des oiseaux qui voltigeaient en liberté au milieu du feuillage qui tapissait les murs, vint se percher, au-dessus de la tête de la princesse, sur l'extrémité d'une branche tellement flexible que cette branche, quelque léger que fût le poids de l'oiseau, s'inclina sur le front d'Olympia en l'effleurant de ses feuilles comme l'eût fait une couronne.

Olympia ne bougeait pas, et l'oiseau, tout en se balançant, continua son gazouillement harmonieux.

Les paroles que la Vrillière allait prononcer s'arrêtèrent devant ce tableau inattendu, et regardant cet oiseau aux plumes diaprées, il se mit, sans savoir pourquoi, à écouter son chant, mélodie pure et douce au milieu de cette tempête déchaînée des passions et des souvenirs ; car cet oiseau, tout faible et craintif que Dieu l'avait fait, semblait être venu là pour protéger sa maîtresse contre cet homme qui remuait ainsi les cendres brûlantes et maudites de son passé.

— Princesse, dit la Vrillière après quel-

ques instants, et d'une voix telle qu'un étranger qui fût entré n'eût pu soupçonner la scène qui venait de se passer, une partie de vos biens, si je ne me trompe, a été confisquée, et vous vivez, ce me semble, bien médiocrement avec l'autre. Faustin et de Leufroy, ajouta-t-il avec un demi-sourire, sont deux hommes charmants; mais ils attendent l'avénement de la démocratie pour devenir riches. Je ne suis pas ingrat, et, en retour du petit service que je vous demande, permettez-moi de vous donner ce luxe que vous aimez et qui doit vous appartenir, ce luxe que vous aviez en Italie, et qui vous rendra cent fois plus belle; il faut que, dans cet hôtel restauré à neuf, vous donniez des fêtes splendides auxquelles chacun s'empressera d'accourir; mais que ce pacte fait entre nous soit un secret inviolable, que nul, même vos plus *chers* amis, n'en soit jamais instruit. Pour tous, vos biens confisqués vous auront été rendus, ou bien vous inventerez telle autre fable que vous voudrez. Vous aurez chez Rothschild un compte ouvert, et comme votre crédit ne sera pas limité, il vous aura en parfaite estime. Est-ce convenu?

Olympia le regardait avec étonnement.

— Serait-ce à vous, reprit la Vrillière, ce

berlingot de louage que j'ai aperçu dans votre cour, attelé de deux chevaux étiques? Bel équipage, sur ma foi, pour la princesse Pallianci ! Demain, écrivez à Crémieux; il vous donnera des chevaux; à Clochez, il vous donnera un coupé digne de vous; faites venir Monbro et Meurice, et jetez par terre toutes ces vieilles tentures que j'ai vues en entrant.

La Vrillière avait pris tout à l'heure Olympia par la terreur, il la prenait maintenant par l'orgueil. Ce luxe dont il voulait entourer mademoiselle d'Épernay par calcul d'ambition, il le jetait par haine et par vengeance aux pieds de l'Italienne.

— Mais, ajouta-t-il en se penchant sur elle, vous enchaînerez ce jeune homme à vous, vous ferez qu'il ne vivra, ne respirera, ne pensera que par vous seule?

Un sourire satanique passa sur les lèvres d'Olympia. Ce fut sa réponse.

La princesse Pallianci était bien complétement elle-même.

— Et quand vous en aurez fait le hochet de votre caprice et de votre volonté, vous le jetterez, aveugle et désarmé, dans notre antre révolutionnaire, lui!... lui! le marquis de Savernoy!... lui! le fils d'un duc et pair! et vous

lui attacherez ce boulet de fer aux pieds!... par lui et avec lui le bouleversement de la société!

— Oh oui! dit Olympia en se levant avec exaltation, la vengeance est une douce chose, elle console de la haine.

La Vrillière passa ses deux mains sur son front et serra dans ses bras nerveux sa poitrine oppressée, puis s'inclinant devant Olympia :

— Princesse, lui dit-il, permettez au plus dévoué de vos adorateurs de vous baiser la main.

L'Italienne lui tendit sa main, qui était aussi pâle que son visage.

— Surtout, ajouta la Vrillière, n'oubliez pas d'écrire à Crémieux, à Clochez et à Meurice; c'est le plus pressé. Ce soir vous recevrez un avis de Rothschild. Adieu, chère princesse, demain j'aurai l'honneur de venir vous présenter mes devoirs, si vous voulez bien m'y autoriser.

Et il sortit après avoir salué une dernière fois la belle Olympia.

XIV

C'en était fait d'Olympia, du dernier cri de cette conscience avilie. Éteint, le dernier rayon de son âme! étouffé, le dernier battement des ailes de son ange gardien! Elle appartenait désormais tout entière au mal, à la perversité, à la corruption. Il eût fallu, dans ce suprême et dernier effort, une main pour la soutenir, une voix pour lui parler; elle n'avait trouvé que le cynisme glacial de ces hommes sans cœur, ou la violence furieuse de celui qui s'était fait le génie du mal. Va donc, âme perdue, accomplis ton œuvre!

Et toi, pauvre enfant naïf et passionné, cœur aux douces illusions, aux rêves charmants, âme sans méfiance, prends garde! prends garde! La source où tu t'abreuves est pleine de fiel et de poison, l'autel devant lequel tu t'agenouilles est souillé par les plus abjectes passions; ce sentier si couvert de fleurs, si plein d'harmonies et de parfums, prends garde! oh! prends garde! il cache le piége et la trahison, il mène à l'abîme, au désespoir, à la ruine!

Mais, hélas! la voix qui parle ainsi n'est pas entendue; car il en est une plus forte que toutes, c'est celle d'un cœur qui aime. Le flot déchaîné d'un torrent est moins impétueux que l'élan aveugle, désordonné, d'une passion qui vous enveloppe et vous étreint.

Oh! la comédienne se parait de ses plus beaux atours, son masque était doré comme l'étaient les rêves heureux de ce cœur plein d'enivrement. Elle jouait son rôle en conscience; la courtisane la plus perfectionnée eût admiré sa douce langueur, sa coquetterie voilée, l'adroite réticence de ses regards, l'agitation contenue de sa poitrine, ces demi-mots échappés à ses lèvres frissonnantes et entr'ouvertes.

Et Arthur, chaque jour plus épris, enfonçait chaque jour plus avant le trait dont il était frappé. Il ne vivait que de son amour et attendait, plein d'inquiétude, d'angoisses et d'espérance, les heures où il lui était permis de se présenter chez la princesse.

Combien il avait laissé tomber en oubli ces grandes idées de réforme et de progrès, d'amélioration et de régénération, pivot autour duquel tourneront éternellement les idéologues, les utopistes et les émeutiers ! Il pensait à Olympia, et sa vie entière était dans sa pensée, comme la vie de George avait été dans la pensée de Jeanne.

Les années et les siècles passent, les générations se succèdent, la poussière du temps jonche les ruines amoncelées, et l'on retrouve toujours cette même jeunesse immaculée, ce même amour, ce même sentiment aussi pur, aussi radieux, l'amour du Tasse pour Léonore, l'amour de Paolo pour Francesca, de Pétrarque pour Laure, d'Abailard pour Héloïse, de Saint-Preux pour Julie, d'Arthur pour Olympia.

A peine s'il allait à de rares intervalles chez son grand-père le duc de Savernoy.

Cette affection, pour lui autrefois si vive, il

l'avait oubliée, et il s'ingéniait à trouver chaque fois des prétextes pour motiver ou excuser son absence. Souvenir du passé, espérances de l'avenir, tout était dans un seul mot, dans un seul nom.

Et cependant, Arthur souffrait. Ses nuits agitées et brûlantes étaient sans sommeil, car soit que ce fût hasard ou frayeur insurmontable, il n'avait pu encore ou il n'avait pas osé déclarer ouvertement sa passion à la princesse.

— Elle le sait!... se disait-il souvent dans les heures d'isolement et d'insomnie ; elle m'a deviné, elle m'a compris. Car mon amour est dans chacun de mes regards, dans chacun de mes mouvements, il est dans les paroles même les plus indifférentes.

Le drame était commencé ; il devait se dérouler jusqu'à la fin.

On doit le penser : la visite de la Vrillière avait porté ses fruits.

L'appartement qu'occupait la princesse Pallianci avait subi une complète transformation. En quelques jours, Meurice en avait fait une merveille de luxe et d'élégance.

De somptueuses draperies ombrageaient de leurs plis ondoyants et soyeux des meubles

de Boule, et sur le parquet de beaux tapis de Turquie entremêlaient leurs dessins gracieux.

L'ameublement, surveillé de près par la princesse, n'était peut-être pas d'un goût très-pur, mais il avait une originalité hardie qui attestait son origine italienne. Crémieux, de son côté, s'était chargé de s'entendre avec Clochez, et s'était engagé à présenter à la princesse, sous quatre jours, un équipage digne d'une tête couronnée; cette expression avait flatté la princesse qui s'en était rapportée entièrement au goût de Crémieux.

Le bruit courait par le monde que la princesse Pallianci avait reçu des sommes considérables.

Déjà l'on ne parlait que des fêtes brillantes par lesquelles la princesse comptait inaugurer ses salons, et Arthur, en face de tout ce luxe et de toute cette somptuosité, se sentait encore plus timide et plus tremblant; il lui semblait que cette richesse si grande était une barrière nouvelle jetée par le hasard entre cette femme et lui.

Il l'eût voulue pauvre, abandonnée de tous, délaissée, sans asile, sans soutien aucun, pour venir à elle, la relever dans son abandon, la consoler dans son isolement et dans sa misère,

et lui dévouer sa vie. Un cœur qui aime a de si beaux rêves de dévouement et d'abnégation! Ne lui parlez pas de la réalité; ne posez pas de limites à son amour; il lui faut l'immensité pour espace et l'éternité pour durée; sa pensée fait d'une masure obscure et inhabitée un palais féerique resplendissant de lumières.

Nous sommes bien impuissant à rendre tout ce qui se passait dans ce jeune cœur; mais que ceux qui nous liront interrogent une heure de leur vie passée ou attendent une heure de leur vie future!...

Un soir, la princesse avait réuni sa société intime, ses amis et amies démocrates. N'était-il pas de toute équité qu'ils eussent les prémices de sa nouvelle splendeur.

Est-il utile de dire qu'Arthur y avait été engagé?

Pour la première fois, depuis qu'il était si grandement amoureux, le pauvre garçon pensait à la coquetterie. La coquetterie, prise dans sa bonne acception, est le plus souvent la conséquence des impressions du cœur. Ses vêtements, auxquels il n'avait jamais fait attention, lui paraissaient honteusement coupés, ses chaussures ne faisaient point valoir son pied, ses pantalons avaient des plis disgra-

cieux, sa chevelure lui paraissait indisciplinée, et un beau jour qu'il se rendait chez la princesse, il se regarda dans sa glace et se dit, de l'air du monde le plus triste et avec le plus profond découragement :

— Mais je suis affreux !

De ce jour-là, il fit venir le tailleur le plus en renom, le bottier le plus célèbre, le coiffeur le plus à la mode, et il y eut dans sa personne, comme dans l'appartement de la princesse, transformation complète.

Aussi Arthur était un modèle d'élégance et de soins minutieux dans sa toilette, lorsqu'il se rendit à la soirée intime de la rue d'Anjou.

Pour lui, c'était une journée heureuse et bénie, car il avait vu Olympia le matin et il devait la revoir le soir ; car elle lui avait dit en lui tendant la main :

— Je compte sur vous, M. de Savernoy.

C'est une plus grande lâcheté d'abuser de cette foi candide et suppliante d'un cœur, que de frapper la nuit, au revers d'un fossé, d'une balle ou d'un couteau, le voyageur qui passe.

Il y avait déjà une vingtaine de personnes chez la princesse, lorsqu'on annonça le marquis de Savernoy.

Quelle charmante réunion de démocrates,

triés, choisis, épurés, hommes à double face, rêvant avec les allures les plus douces et les plus inoffensives le renversement de la société, et s'arrêtant avec un tact exquis dans les conspirations (du moins pour leur propre compte) à la limite prudente qui sépare le *citoyen-patriote* des bancs de la cour d'assises.

Que pouvait-on leur reprocher, à ces gracieux rêveurs de 93?

Ne se montraient-ils pas de la plus aimable composition qui se puisse rencontrer? Ils étaient chez une princesse et coudoyaient un marquis.

Quand le nom du marquis de Savernoy retentit dans le salon, la Vrillière, qui était assis entre Faustin et de Leufroy, sentit un frisson glacial courir dans ses veines; il se retourna d'un mouvement brusque, et ses yeux ardents se fixèrent sur le jeune homme avec la férocité d'une bête fauve qui voit venir sa proie; son regard rencontra celui d'Olympia et entra dans sa poitrine comme un fer aigu.

Dans le même moment, Arthur s'avançait vers la princesse; tous les tourments qu'il endurait dans son absence, toutes les agitations, toutes les voix tumultueuses qui criaient en lui, tout cela faisait silence quand il voyait le

pâle et expressif visage de l'Italienne, et que son regard, humide encore des pleurs silencieux qu'il avait versés, s'arrêtait, ou plutôt se retrempait dans celui de cette femme aimée!... Il avait préparé de charmantes et douces choses à lui dire en lui tendant la main, et déjà il les avait oubliées.

Olympia lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle.

— Combien je vous suis reconnaissant, madame, lui dit Arthur, de m'avoir compté parmi les quelques amis que vous avez réunis ce soir!

— Vous me croyez donc bien ingrate ou bien oublieuse? répondit la princesse avec une expression d'affectueux reproche.

Le front d'Arthur se couvrit d'un nuage, car les paroles de la princesse faisaient encore allusion à la scène de la Chaumière.

Les prévenances dont il était l'objet, l'affection qu'elle semblait lui montrer, la sympathie qu'elle lui témoignait, ce n'était donc que souvenir du service rendu, reconnaissance envers l'inconnu qui lui était venu en aide! Ce n'était donc pas à l'homme qui l'aimait passionnément qu'elle tendait la main, c'était à son défenseur : ce n'était pas le prix de son

amour, c'était la récompense de son sang versé.

— Oh ! madame, lui dit-il tristement, soyez, je vous supplie, oublieuse de ce passé. Laissez-moi espérer que je ne dois pas seulement à lui votre aimable accueil ; sans cela, vous me feriez croire, et j'en serais bien malheureux, je vous jure, que je m'impose à vous par la voix du souvenir.

— Enfant ! dit la princesse en souriant et en laissant tomber sur lui un de ces regards qui sont plus qu'une réponse et qui vont jusqu'au cœur.

Si Arthur eût été seul avec elle, il eût joint les mains et l'eût remerciée à genoux.

— Venez, lui dit-elle en se levant, que je vous présente à mes amis ; ils sont peut-être un peu démocrates pour vous, M. le marquis.

Parlant ainsi, elle prit le bras d'Arthur dont tout le corps frissonnait. L'amour, quand il part véritablement du cœur, rend si timide et si tremblant !

Qui sait !... Olympia l'eût présenté à des galériens traînant le boulet, que le pauvre Arthur, peut-être, n'eût vu ni la chaîne ni le boulet, et fût allé à eux comme aux plus honnêtes gens de la terre.

On devait faire chez la princesse un peu de musique, Olympia étant elle même très-bonne musicienne. En sa qualité d'Italienne, elle avait réuni dans son salon ses compatriotes du Théâtre-Italien, Mario, Ronconi, Lablache, la Grisi.

La Grisi et Ronconi venaient de commencer le beau duo du troisième acte de *Maria di Rohan*.

Les conversations cessèrent. Dans ce siècle où l'on aime si peu de choses, on aime encore assez la musique pour l'écouter.

Un cœur agité par une passion qui le domine et l'enveloppe, ressemble à ces terrains fertiles dans lesquels toute graine, qu'elle soit tombée même au hasard, germe et grandit; il s'entr'ouvre à toutes les émotions; ce qui le laissait froid et muet, le rend enthousiaste, car chaque chose porte un rayon ou un reflet de son amour.

Ainsi Arthur, debout près de la princesse, sentait pour ainsi dire le frôlement de sa robe soyeuse, et écoutait avec ravissement cette belle et grande musique si bien interprétée. Quand des accents passionnés de jalousie s'échappaient des lèvres brûlantes de Ronconi, il lui semblait que son cœur se tordait,

tout son corps tressaillait, et son âme paraissait suspendue à chaque note qui vibrait.

Olympia l'observait ; elle suivait du regard le frémissement de ses lèvres, elle lisait pour ainsi dire en lui. Elle comprenait quelle nouvelle puissance elle allait exercer.

Debout à l'autre extrémité du salon, la Vrillière avait aussi les yeux attachés sur Arthur de Savernoy. Sa haine avait deviné ce que ressentait cette âme que l'amour rendait si ardente et si enthousiaste.

Lorsque les deux célèbres artistes eurent cessé de chanter, la Vrillière s'approcha de la princesse qui, penchée sur le piano, serrait les deux mains de la Grisi.

— La musique passionne étrangement M. de Savernoy, lui dit-il à voix basse, et vous chantez admirablement, madame.

Puis il ajouta à voix plus haute :

— Princesse, n'aurons-nous pas ce soir le bonheur de vous entendre ?

Olympia, sans répondre, s'assit devant le piano en laissant tomber sur la Vrillière un regard significatif.

Et elle commença à chanter.

Sa voix était vibrante, pleine de sonorité et d'expression. Ses grands yeux noirs s'ani-

maient, les couleurs venaient à ses joues et remplaçaient la pâleur mate qui leur était habituelle, le sang de la vie et de l'animation ruisselait sur ses lèvres un instant auparavant blanches et froides. Toute sa nature première se réveillait, fantôme qui allait s'évanouir avec la dernière note.

Arthur sentait bondir les bruyantes palpitations de son cœur; sa respiration s'arrêtait dans sa poitrine, tout en lui écoutait; il ne s'appartenait plus, il appartenait à cette femme dont la voix le fanatisait. Oh! faiblesse et égarement de cœur! elle eût chanté le crime qu'Arthur fût devenu criminel.

Quand elle eut cessé de chanter, il lui sembla que quelque chose venait de se séparer de lui; une sueur brûlante coulait le long de ses joues.

Il voulut aller vers Olympia, mais ses jambes tremblaient, et il serait tombé, s'il ne se fût appuyé contre l'embrasure de la fenêtre. Ce qu'il éprouvait de bonheur contenu, d'enivrement à la fois douloureux et plein de charmes, nulle plume ne pourrait l'analyser, nulle voix ne pourrait le dire. Celui qui l'eût regardé eût vu son visage passer conti-

nuellement du pourpre à la pâleur, et déceler le bouillonnement et le reflux de son sang.

Tous entouraient la princesse.

C'était un tumulte confus de voix. Tout à coup le silence se fit.

Olympia venait de préluder au piano par de nouveaux accords ; mais ce n'était plus la plainte mélodieuse d'un chant d'amour et de douleur, c'était un chant patriotique dont chaque note puissante et énergique retentissait comme une fanfare sonore.

On doit le penser, l'assistance était dans l'enthousiasme le plus extrême; un murmure frénétique accueillait chaque phrase, et au milieu de tous ces regards fixés sur elle, Olympia n'en cherchait qu'un, celui d'Arthur; elle voulait enfoncer plus avant, dans le cœur de sa victime, le trait empoisonné; et pas une voix ne descendit du ciel, pas même celle de sa mère, pour dire à Arthur :

— Enfant, là est l'abîme, la douleur! là, pour toi peut-être, après... le déshonneur!

Les chants patriotiques italiens ont surtout une vigueur, on pourrait presque dire une rudesse d'expression tout exceptionnelle et qui leur est propre. Ils achevèrent de jeter le

trouble et le tumulte dans cette jeune tête déjà si bouleversée.

Arthur battit des mains avec un enthousiasme convulsif. La fièvre était sur ses lèvres, dans ses yeux, dans son cœur.

Elle était si belle ainsi la princesse Pallianci; ses yeux noirs avaient un si vif éclat, son visage avait quelque chose de si poétique, de si inspiré! Oh! s'il avait été seul avec elle en ce moment, il eût trouvé le courage qui toujours lui manquait; il lui eût dit tous les secrets d'amour, de dévouement, de foi inaltérable enfouis dans son cœur. Il sentait le délire lui monter au cerveau; il mit la main devant ses yeux pour s'isoler de la foule, rentrer en lui-même et reprendre l'empire de ses sens près de l'abandonner.

Quand il releva la tête, en laissant retomber ses deux mains, de Leufroy était assis auprès de la princesse et lui parlait bas avec une familiarité intime qui fit pâlir les joues d'Arthur. La jalousie entrait en lui; non pas cette jalousie qui est la défiance, le soupçon, mais celle qui est la douleur.

— Princesse, dit de Leufroy, votre beau chevalier nous regarde.

— Tant mieux! dit Olympia avec un sou-

rire des plus gracieux et sans regarder Arthur.

— Le chant patriotique l'a électrisé; je crois que nous en ferons quelque chose.

— Je le pense bien, dit la princesse.

— Princesse !

— Quoi ?

— S'il allait me chercher querelle?

— Vous ne vous battriez pas.

— Vous croyez?... il vient de me lancer un regard !

— Vous me disiez donc... ?

— Que vous aviez été entraînante, que vous n'avez jamais chanté avec plus de verve et de *brio*.

— Des compliments dans votre bouche !

— Je suis le courant... Regardez donc Faustin et la Vrillière ; ils conspirent là-bas avec acharnement.

— Faustin a la véritable vocation ; vous n'êtes qu'un conspirateur de contrebande, mon cher de Leufroy ; vous jouez un rôle.

— Si je le joue bien. Le marquis de Savernoy s'approche.

— Alors allez-vous-en, je n'ai plus besoin de vous.

— Grand merci du compliment ; puisque

vous me renvoyez, je vais aller conspirer avec l'ami Faustin, pour... faire quelque chose.

En effet Arthur approchait.

Quand de Leufroy se leva, il s'arrêta et respira plus librement. Sa poitrine, tout à l'heure si oppressée, lui semblait dégagée d'un poids immense.

— Allons, dit-il en passant la main sur son front humide et en serrant ensuite sa poitrine entre ses deux bras, allons, mon cœur!... du courage! Je veux tout lui dire... tout!... j'y suis décidé.

Et il fit brusquement les quelques pas qui le séparaient de la princesse.

Celle-ci, tout en paraissant avoir la tête tournée du côté opposé, le regardait venir.

Arthur était tout près d'elle; il ne lui avait pas encore parlé, qn'elle entendait déjà le souffle de sa respiration.

— Je ne viens pas, madame, lui dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, ajouter un compliment à tous ceux que vous avez déjà reçus; il y a certaines émotions que l'on ressent et qu'il est impossible d'exprimer, tant on comprend que toute parole les affaiblirait; je viens vous demander une grâce.

— Une grâce à moi, M. de Savernoy?

— Promettez-moi, je vous en supplie, de ne pas me la refuser.

— Mais savez-vous que le ton avec lequel vous dites cela est capable de m'effrayer?

— Madame, vous m'avez dit, rappelez-vous le, et pardonnez-moi de vous en parler, mais voici vos paroles « : Si jamais je puis quelque chose pour reconnaître le service que vous m'avez rendu... venez à moi en toute confiance. »

— Et je le dis encore.

— Eh bien! je vous en conjure à mains jointes, ce soir, quand tout ce monde qui vous entoure sera parti, accordez-moi quelques instants.

— Ce soir, dit Olympia, réellement étonnée de cette demande, mais je ne puis.

— Oh! ne dites pas, madame, que c'est impossible!... Si en acceptant vous me sauviez la vie, vous le feriez, n'est-ce pas? Eh! bien, faites-le!... faites-le!...

Arthur parlait à voix basse, mais son visage avait une expression suppliante impossible à rendre. On sentait que si ses genoux ne se pliaient pas devant elle, sa pensée, son âme étaient pour ainsi dire aux pieds d'Olympia.

— Venez demain, monsieur de Savernoy.

— Tout à l'heure, reprit Arthur, au moment où vous alliez commencer à chanter, je m'appuyais contre cette draperie ; une porte, sans doute mal fermée, a cédé ; elle donne, à ce que j'ai vu, sur une sorte de cabinet noir... Eh bien! quand personne ne regardera de ce côté, j'entrerai, moi, dans ce cabinet, et j'attendrai que vous me permettiez d'en sortir. Mais je vous en supplie, ne me refusez pas cette grâce.

— Qu'avez-vous donc à me dire?

— Vous consentez, n'est-ce pas?... Vous consentez?...

Olympia avait appuyé sa tête sur sa main, elle paraissait réfléchir.

—Écoutez, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre grave et sérieuse pour la circonstance, je vais vous montrer si j'ai gardé mémoire du service que vous m'avez rendu ; il y a dans votre voix une telle supplication que je ne me sens pas la force de vous refuser. Tout à l'heure, je vais sortir de ce salon ; quand je rentrerai, vous attendrez quelques instants, puis vous vous retirerez ; au bas de l'escalier, vous trouverez Zerline qui vous conduira dans mon boudoir où j'irai vous rejoindre dès que je serai seule.

Olympia avait dit tout cela avec une expression contrainte parfaitement jouée.

— Oh ! combien je vous remercie ! et que vous êtes bonne !...

— Je tiens ma parole, dit Olympia attachant sur le jeune homme un regard qui le brûla jusqu'aux entrailles.

— Dieu m'est témoin, madame, que tout mon sang est à vous.

La princesse agitait indolemment son éventail, et le vent qu'il faisait soulevait ses longs cheveux et laissait voir le dessin ferme et correct de son cou.

Elle se leva, causa quelques instants avec Augusta et une autre de ses amies, puis disparut.

Arthur n'avait pas bougé, mais il suivait du regard l'Italienne. Il la vit sortir du salon, puis rentrer ; alors il se leva à son tour, alla un instant regarder un ravissant tableau de Wyld, représentant une vue de la place Saint-Marc à Venise, se dirigea ensuite vers la porte et sortit. Il lui semblait que tous les yeux le regardaient et devinaient les palpitations pressées de son cœur.

Au bas de l'escalier il trouva Zerline qui l'accueillit avec un demi-sourire et lui fit signe de la suivre.

Arthur, au comble du bonheur, fit ce que font les amoureux en pareille occasion : il fouilla dans ses poches; il y trouva cinq pièces d'or qu'il donna à Zerline.

Celle-ci salua et ferma la porte.

Pendant ce temps, comme il était à peu près une heure du matin, les invités de la princesse s'en allaient peu à peu. Il ne restait guère plus que l'Alsacien (le jeune homme blond), Faustin, de Leufroy et la Vrillière.

Le jeune blond, fidèle à ses penchants, proposait un moyen infaillible : c'était de mettre le feu aux quatre coins de Paris, et puis aux Tuileries, après s'être partagé en sections les différents quartiers.

Chacun l'écoutait avec intérêt, car il avait la parole facile et parlait avec une *aménité maniérée* vraiment pleine de charmes. Il y avait bien là un patriote à longue barbe qui l'appelait l'aristocrate des démocrates, mais qui, cependant, était forcé de reconnaître que sa proposition avait du bon.

De Leufroy souriait selon son ordinaire.

La Vrillière s'approcha de la princesse.

— Tout marche bien, dit-il, rappelez-vous nos conventions. La vue de ce jeune homme,

le nom qu'il porte, ont ranimé en moi toute ma haine.

— Je n'oublie rien, dit Olympia.

—Dans dix jours, il doit y avoir une grande réunion, il faut que ce jour-là le marquis de Savernoy vienne y prêter le serment de mort qui l'enchaînera à nous.

— Il y viendra, répondit la princesse d'une voix fière. Emmenez ces messieurs.

— Vous êtes fatiguée?

— Non, mais quelqu'un m'attend.

— Quelqu'un? dit la Vrillière avec étonnement; où?

— Dans mon boudoir.

— Lui!...

— Lui, répéta Olympia avec un son de voix étrange.

— A la bonne heure, dit la Vrillière en serrant la main de la princesse Pallianci, vous êtes une adorable personne.

Arthur attendait, et se répétait tout bas les paroles d'amour dont son âme était remplie et qui affluaient sur ses lèvres comme viennent les flots sur la grève lorsque gronde la tempête. Oh! combien le cœur alors est ingénieux à interroger et à répondre tout à la fois.

— M'aime-t-elle? disait-il.

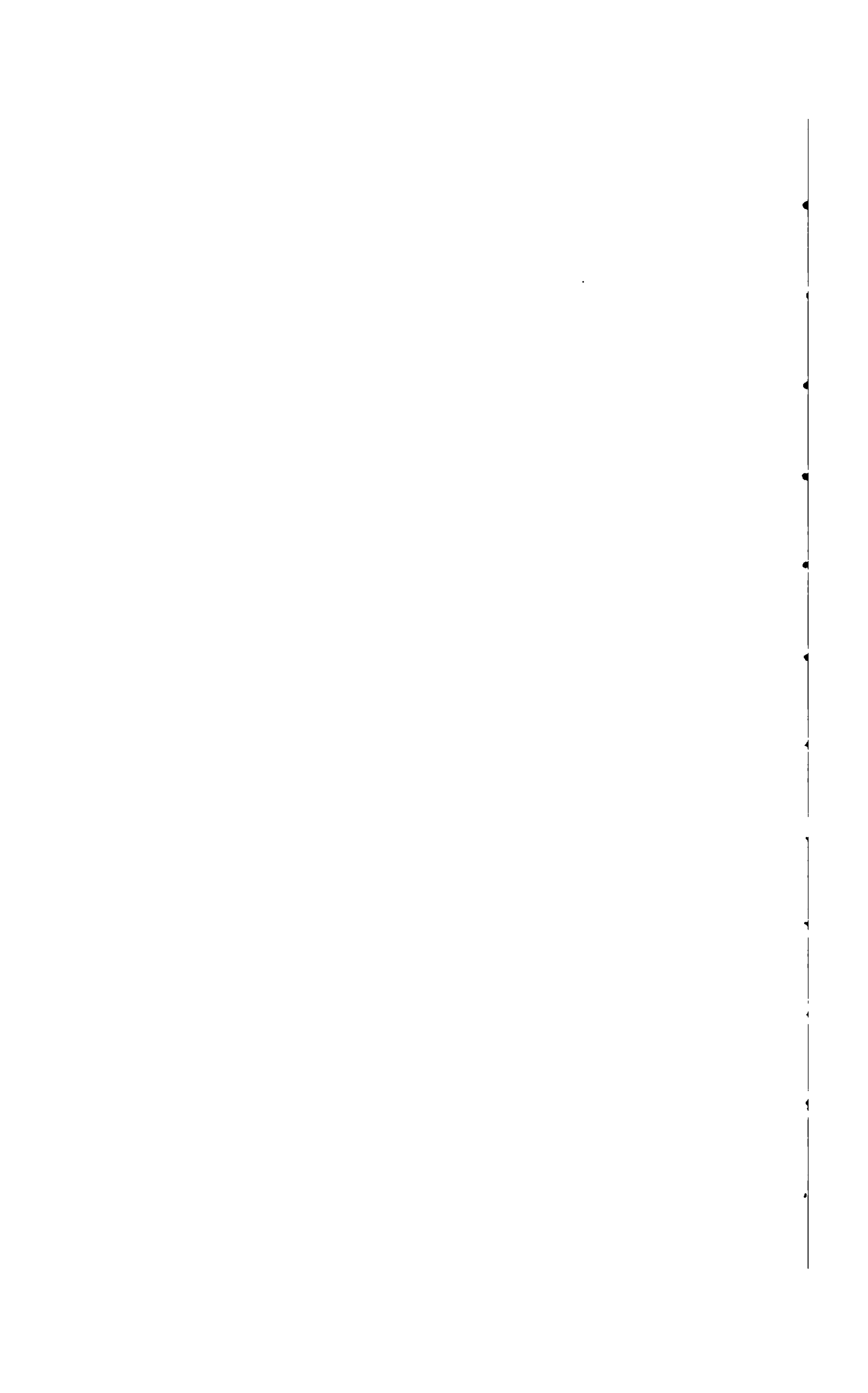
Et il répondait tout aussitôt :

— Elle m'aime!... Sans cela, eût-elle consenti à ce que je lui demandais?... Eût-elle accepté de me recevoir?... Et cependant... cependant!... si la reconnaissance seule qu'elle croit me devoir l'avait guidée?... si elle n'était qu'esclave de sa parole?... Oh! ce serait très-mal. C'est impossible!...

Ainsi tremblait et espérait tour à tour le pauvre Arthur.

Les minutes lui semblaient des heures. A chaque bruit qu'il croyait entendre, son cœur battait à l'étouffer; chaque meuble qui craquait dans le silence de la nuit le faisait tressaillir.

Enfin, la porte s'ouvrit et Olympia parut.



XV

Aussitôt que la princesse fut entrée, toutes les résolutions de son cœur, toutes les pensées de feu qu'il lui avait dictées, toutes les paroles entraînantes qui se pressaient sur ses lèvres se confondirent en un seul cri, et joignant les mains il s'élança vers elle, en disant :

— Je vous aime ! madame... je vous aime !

Olympia, qui venait de refermer la porte du boudoir, s'arrêta stupéfaite devant cet élan inattendu qui dérangeait tous ses calculs et la petite comédie qu'elle avait préparée dans son imagination.

Lui, ne comprit rien, ne vit rien, ne devina rien; il resta les deux bras tendus vers elle.

— Oh! je vous en supplie, s'écria-t-il, ne me répondez pas, ne prononcez pas un mot; laissez-moi... laissez-moi vous dire tout ce qu'il y a dans mon cœur. Mon dieu!... si vous saviez combien je vous aime!... si vous saviez!... vous êtes mon culte, ma prière et ma foi!... Non!... non!... avant de vous avoir rencontrée je ne vivais pas, je vous attendais... Que vous êtes belle!... Vos yeux, voyez-vous, sont deux étoiles!... Tenez, je suis fou!... je ne sais pas ce que je dis. Et cependant... je voudrais baiser le bout de vos pieds et vous parler le front contre terre. Souriez, souriez, bel ange de mes rêves et de ma vie; un sourire, voilà tout, et je l'emporterai comme un trésor.

Il se tut un instant, et comme il vit qu'Olympia allait lui répondre, il eut peur, et reprit:

— Ne m'en veuillez pas... de vous parler ainsi... depuis si longtemps ce secret était là... dans ma poitrine... il m'aurait tué.

Arthur, les mains jointes, s'était agenouillé devant la princesse.

— M. de Savernoy, dit-elle, je vous en supplie, relevez-vous.

— N'est-ce pas, continua Arthur en se le-

vant et en passant à la fois ses deux mains sur son front tout humide de sueur, c'est bien ridicule, bien enfant d'agir et de vous parler de la sorte; mais vous! vous dont l'âme ardente s'échappait tout à l'heure en accents si énergiques et si passionnés, vous devez comprendre que le cœur parfois a des moments de délire. Quand vous chantiez, et que tous dans votre salon, suspendus à vos lèvres, vous écoutaient avec enthousiasme, j'étais jaloux, furieux du bonheur que vous leur donniez, j'aurais payé d'une année de ma vie chacune des notes qui sortaient de votre bouche pour être seul à l'entendre... Oh! je vous en supplie, madame, ne me demandez jamais de venir les jours où tant de personnes vous entourent et vous admirent... Cela me fait trop souffrir.

On le voit, si la princesse Pallianci avait préparé un habile manége de coquetterie, une scène de comédie à la Marivaux, pleine de mots à double sens, de regards ingénieusement jetés, de demi-sourires, elle était prise au dépourvu. Le marquis de Savernoy, par une inspiration spontanée, par un cri qu'il n'avait pu retenir, avait tout déjoué; il s'était méfié de lui-même, il avait eu peur de ne

pas oser, s'il se donnait le temps de réfléchir, et il avait agi en cela comme font ces poltrons qui tremblent, reculent jusqu'au dernier moment, puis, tout d'un coup, par peur même du danger qu'ils redoutent, s'y jettent à corps perdu en fermant les yeux.

Mais Olympia n'était pas femme à se laisser longtemps déconcerter.

— M. de Savernoy, dit-elle en donnant à sa voix une expression sérieuse ; non, l'on n'est jamais ridicule de laisser parler son cœur, et il y a dans votre voix trop de sincérité pour que je puisse vous en vouloir.

— Oh! merci! merci!... s'écria Arthur en saisissant une des mains de l'Italienne et en la portant à ses lèvres.

Olympia le regardait à la dérobée.

Elle étudiait, pour ainsi dire, sur le visage d'Arthur les moyens d'entraîner plus aveuglément encore cette pauvre âme qui venait à elle si crédule et si confiante, semblable à ces spadassins sans cœur qui calculent froidement la place où leur épée frappera plus sûrement et plus mortellement.

Oh! le combat n'était pas dangereux, la lutte n'était pas difficile!

— Voyons, dit-elle en souriant, asseyez-

vous ici, M. de Savernoy; causons un peu tranquillement, si c'est possible. Je vois que c'est moi qui dois être ici la plus raisonnable.

— Laissons la raison, madame, à la vieillesse; elle n'a que cela pour se consoler de tout ce qu'elle a perdu! Oh! madame, ajouta-t-il en se rapprochant, ne détruisez pas, par un mot, le seul rêve de ma vie! Je suis si heureux!

La princesse le regarda un instant sans répondre.

Était-elle embarrassée de ce qu'elle allait dire, ou bien se servait-elle du silence comme d'une arme souvent meurtrière?

Arthur la regardait, frissonnant et plein d'émotions.

— Pourquoi ce silence? balbutia-t-il en attachant ses yeux humides sur ceux de la princesse.

— Parce que, répondit-elle lentement, c'est une belle chose que cette jeunesse d'impression qui fait tant croire à soi-même; parce que les quelques années qui séparent mon âge du vôtre m'ont appris de tristes vérités et m'ont ôté de douces illusions.

— Oh! oui! murmura Arthur, toujours

cette même pensée qui vient peser sur vous, n'est-ce pas?

— Laquelle? répondit nonchalamment l'Italienne en jouant avec son bracelet.

— Celle qui vous faisait, il y a quelques jours, me dire de si cruelles et si effrayantes paroles.

— Je vous ai dit d'effrayantes paroles? Sans doute, la nuit qui précédait ce jour, j'avais mal dormi ou fait de mauvais rêves. M. de Savernoy, ajouta-t-elle en souriant, croyez-moi, ne mettez jamais une femme en présence d'elle-même, c'est dangereux. On n'aime pas parfois à se souvenir, ou on ne... le veut pas. Un de nos poëtes a écrit: « La parole d'une femme, c'est l'eau courante d'une fontaine ou le vol d'un oiseau. » Peut-on suivre l'eau d'une fontaine qui va se perdant dans les hautes herbes d'une prairie? Peut-on suivre le vol d'un oiseau qui va s'égarant dans les airs?

Le ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées glaça le pauvre Arthur.

— Oh! mon Dieu! dit-il à demi-voix sans oser regarder la princesse, je vous ai déplu en vous parlant de cette conversation.

— Du tout! Seulement je vois que vous en avez peu profité... Oh! reprit-elle en riant

tout à fait, ne prenez pas un air triste; je ne vous en veux pas pour cela, mon amour-propre de professeur ne va pas si loin.

— Madame, je vous en supplie, ne me parlez pas avec ce ton d'ironie enjouée; prenez sérieusement ce que je vous dis sérieusement. L'esprit n'a rien à faire où est le cœur. J'ai eu tort... mais il faut me pardonner. Maintenant, vous le voyez, je suis calme comme vous désirez que je le sois.

Et Arthur porta ses mains à ses yeux, comme s'il eût eu peur qu'ils laissassent échapper des larmes.

— Pourquoi, reprit-il d'une voix basse, pourquoi suis-je venu à cette soirée? Pourquoi avez-vous chanté avec tant de passion? Mon pauvre cœur, pourquoi n'as-tu pas gardé ton secret?

Olympia se leva, alla à Arthur et posa une de ses mains sur les mains du jeune homme.

— Arthur, lui dit-elle d'une voix pleine d'émotion, vous n'avez pas compris pourquoi je vous ai parlé ainsi, avec *une raillerie enjouée*: c'est que, plus je croyais à vos paroles, plus je m'efforçais de rester calme et maîtresse de moi-même. Vous m'avez ouvert votre cœur; eh bien! puisque vous le voulez, je vais vous

ouvrir le mien. Parmi les heures de la journée, celles où vous veniez étaient les plus douces ; je les attendais avec joie, car j'aimais nos douces causeries, votre jeunesse si belle et si fière, et que rien n'avait encore arrêtée dans son vol; j'aimais à vous entendre... j'ai le cœur bien triste aussi de voir tout cela s'enfuir.

— S'enfuir!... murmura Arthur en levant ses yeux sur Olympia, dont le pâle visage était laissé dans une demi-obscurité par la lumière qui éclairait le boudoir.

— Oui, s'enfuir, car bien fatale peut-être serait la destinée de celui qui s'attacherait à moi!

— Fatalité! malheur! j'accepte tout!

— Et moi, dit l'Italienne avec un accent plein de gravité, je ne veux pas que vous les acceptiez.

Olympia s'arrêta et se laissa retomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le sofa qui était derrière elle.

— Vous parlez d'amour, reprit-elle en attachant sur le jeune homme ses yeux étincelants. Vous ne savez pas comment nous comprenons l'amour, nous autres Italiennes. Ce n'est pas ce sentiment égoïste, plein d'ardeur aujour-

d'hui, refroidi demain, qui se traîne languissamment dans les sentiers battus, et fait que l'on s'oublie à peu près d'un commun accord, chacun s'en allant de son côté le sourire à la bouche, l'oubli dans le cœur. Oh! non! non!... aimer comme cela, c'est mentir à l'amour!

— Vous avez raison!... s'écria Arthur dont les joues étaient pourpres, la respiration haletante, c'est mentir! c'est blasphémer! c'est traîner dans la boue honteuse de ses caprices le plus noble sentiment de l'homme; c'est s'avilir soi-même!... Oh! ne me confondez pas, je vous en supplie, Olympia, avec ces natures déshéritées ou perdues qui ne sentent plus rien remuer en elles, et font de leurs amours éphémères les passe-temps d'une vie indolente. Regardez-moi dans mes yeux, regardez-moi dans mon cœur, regardez-moi dans mon âme!... Je vous aime bien, madame, avec toutes les forces et tout l'amour que Dieu m'a donnés!

O vous, les reines du théâtre, vous, dont la vie se passe à chercher à découvrir par la puissance de votre art l'expression réelle du vrai, et à en reproduire jusqu'aux moindres nuances, que n'avez-vous assisté à cette scène de mensonge et de comédie! Que n'avez-vous

regardé, écouté et entendu la princesse Pallianci! Que n'avez-vous étudié l'expression de son visage, le timbre de sa voix, le jeu de sa physionomie mobile, ou la fixité de son regard, lorsqu'elle s'écria :

— Non!... non! que personne ne m'aime! que personne ne me demande d'amour! Laissez mon cœur muet et isolé, comme il est, et ne le rappelez pas à la vie! Oh! si j'aimais quelqu'un, mon existence, mon âme lui appartiendraient! mais aussi il faudrait que je fusse tout pour lui, passé, présent, avenir. Je serais jalouse de sa mère, jalouse de sa sœur; je lui demanderais compte de chaque battement de son cœur. Quelle que fût ma destinée ou la sienne, ensemble nous marcherions sans jamais nous quitter. Je voudrais qu'il fermât les yeux à sa vie, pour ne plus voir que dans la mienne. Je voudrais!... Oh! je suis folle!... j'ai la fièvre!... Qu'ai-je dit? Et pourquoi êtes-vous ainsi à mes genoux, devant moi... vos deux mains dans les miennes? Relevez-vous, M. de Savernoy!

Quel est celui d'entre nous, aimant et par conséquent plein de croyance et de feu, qui n'eût pas ressenti ce que ressentait Arthur?

— Vous avez dit, madame, s'écria-t-il, que

vous demanderiez un amour sans bornes, une foi aveugle ; vous avez dit que votre existence et votre âme entière appartiendraient à celui que vous aimeriez ; mais qu'il vous faudrait aussi en échange sa vie à lui et son âme. Eh bien ! je vous apporte tout cela, Olympia ; un cœur qui n'existera, qui ne pensera que par vous... Mes yeux, vous les fermerez avec des baisers !...

— Oh ! non, dit Olympia en se levant brusquement ; c'était un rêve que nous faisions tous les deux ; la réalité le repousse.

— Olympia ! Olympia, ne me parlez pas ainsi !...

— Tout nous sépare ; votre naissance, votre famille, vous-même et le but ardent de ma volonté. Je n'appartiens plus à la société qui existe, j'appartiens tout entière à celle qui se fera. Fuyez-moi !... fuyez-moi, Arthur de Savernoy... Je ne veux pas, je ne dois pas vous lier à ma destinée... Ne voyez-vous pas que je suis le génie du bouleversement social, tout entière, de corps, d'âme, d'esprit, d'instinct, à cette grande régénération que rêvent les peuples opprimés? Peut-être le sang coulera ; peut-être l'édifice que nous voulons élever s'écroulera sur nos têtes ; peut-être la proscrip-

tion, l'exil, la mort, nous attendent. Partez !... partez!...

— Je vous aime !... je vous aime !... répétait Arthur dont le cœur bondissait.

— Je vous dis que je suis liée par le cœur, par la volonté, à une tâche terrible, épouvantable peut-être! Je marche sur le bord d'un abîme, et si je vous aimais, je vous y entraînerais avec moi. Ne voyez-vous pas que la princesse Pallianci, l'exilée d'Italie, la conspiratrice, ferait tache au nom d'un Savernoy ? Ne voyez-vous pas qu'il est impossible que je vous aime et que vous m'aimiez ?

— Olympia!... Olympia !... s'écria Arthur en se relevant avec désespoir.

La scène tournait au drame, et la comédienne n'en était pas épouvantée.

Elle était dans le feu de l'inspiration. Le visage empourpré d'Arthur, sa voix qui tremblait, ses mains suppliantes, tout l'animait. Et puis, à son insu, la vérité avait pour ainsi dire pris la place du mensonge; ce qu'elle disait pour enflammer davantage encore l'amour d'Arthur, elle l'eût dit pour éloigner véritablement ce pauvre cœur qui allait s'engloutir dans une passion fatale.

Sa figure avait une expression sauvage qu'un

peintre eût trouvée magnifique. Elle avait jeté à terre sa couronne de fleurs, et les ondes noires de ses cheveux couvraient inégalement son front, images muettes et inanimées des serpents que l'on représente sur la tête des divinités infernales.

— M'éloigner! dit Arthur, parce que votre destinée est fatale, ce serait lâcheté!

Olympia se dressa pâle comme un spectre, et posant ses deux mains sur les épaules d'Arthur :

— Vous ne savez pas, dit-elle d'une voix demi-basse, qui passa entre ses lèvres comme un frissonnement, vous ne savez pas que je suis rivée à ces hommes par un serment de mort.

— Ce serment nous liera tous deux !... s'écria Arthur dont les yeux étaient hagards comme ceux d'un fou.

Et presque aussitôt il tomba les deux genoux contre terre, et cachant son visage dans ses mains:

— Oh! ma mère!... ma mère!... murmura-t-il d'une voix pleine de sanglots, pardonnez-moi!...

L'Italienne s'était arrêtée droite, les bras croisés; son regard plongeait sur le jeune

homme agenouillé, et ses traits, que crispait une contraction nerveuse, avaient une expression terrible, sa bouche un muet sourire digne de la mission qu'elle avait acceptée. Tout ce que sa nature contenait de méchant triomphait avec orgueil. Arthur de Savernoy était à ses pieds, écrasé par un vague remords qui pesait sur sa conscience ; mais, hélas! ce funeste amour l'entraînait malgré lui, et faisait courber le front à sa jeunesse radieuse et sans tache.

L'Italienne comprit qu'il fallait encore torturer ce pauvre cœur pour qu'il lui appartînt entièrement, et que, plus elle le repousserait, plus il s'attacherait à elle.

— Non, dit-elle d'une voix sombre en pressant ses tempes entre ses mains, non, je ne veux pas d'un sacrifice qui déjà vous effraye et vous fait demander pardon à la tombe de votre mère! Allez, Arthur... allez... oubliez cette femme qui n'aura passé dans votre vie que pour vous coûter du sang et des larmes. Tous vos beaux rêves, étouffez-les, comme moi j'étouffe les miens. Ne revenez plus ici!... Que pour la dernière fois j'entende votre voix, que pour la dernière fois j'entende bondir dans votre poitrine les battements de votre

cœur. Allez ! allez !... la vie est encore longue et large pour vous... Qu'importe que la mienne soit isolée et douloureuse ? Depuis longtemps je suis habituée à l'isolement et à la douleur.

Arthur leva la tête, ses yeux étaient remplis de larmes.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, murmura-t-il ; ne parlez pas ainsi, Olympia ! Vous me tuez !... vous me tuez !... vous me tuez !...

L'Italienne s'était penchée sur le jeune homme de telle sorte que les boucles de ses cheveux effleuraient son front, et que le souffle de son haleine glissait brûlant sur son visage.

— Arthur !... Arthur !... restez, dit-elle de cette voix qui pénétrerait dans les chairs refroidies d'un corps mort et ranimerait son cœur ; restez ! restez ainsi !... Hélas !... je ne peux plus... je ne veux plus vous revoir ! Non !... je ne le veux plus !... Oh ! malheureuse ! malheureuse ! Fermez les yeux, ami, et avant de partir, avant de nous séparer pour jamais... que je vous le dise au moins ; Arthur !... je vous aime !...

Ses lèvres s'appuyèrent sur les paupières d'Arthur et y imprimèrent deux baisers pleins de feu.

Avant que le jeune homme, ivre de ce bonheur inattendu, eût pu se relever et prononcer une parole, elle avait disparu.

— Olympia!...Olympia!...s'écria-t-il, d'une voix entrecoupée en tendant ses deux bras. Oh! mon Dieu!... le bonheur ne tue donc pas!... Ma bien-aimée!... disparue!... disparue!...

Il resta un instant immobile, comme serait un insensé qui chercherait en vain à retrouver les éclairs de sa raison perdue; puis il se laissa tomber sur un siége, écrasé, anéanti.

— Avant... de... nous séparer... pour jamais... a-t-elle dit!... je ne vous reverrai plus!... Olympia!... Olympia!... c'est impossible... Je rêve... Seigneur, mon Dieu! réveillez-moi!... ne plus la voir!... ne plus la voir!...

Il se mit à parcourir la chambre dans tous les sens.

— Olympia! vous êtes ici, n'est-ce pas? Parlez-moi! si vous saviez combien je souffre!

Il touchait de ses doigts les tiges des fleurs.

— Fleurs, fleurs qu'elle aime, parlez avec moi!... Conjurez-la de revenir!... si elle ne revient pas, je me brise la tête!... Ne plus la

revoir !... Elle sait bien que c'est impossible!... Olympia! Olympia!

Et ces deux derniers cris de désespoir s'éteignirent dans le silence.

Tout à coup il tressaillit, et une exclamation inaccoutumée de joie gonfla sa poitrine.

La porte du boudoir venait de s'ouvrir.

Mais ce n'était pas la princesse.

C'était Zerline. Elle tenait un flambeau à la main.

Arthur stupéfait la regarda sans prononcer un mot, sans faire un mouvement.

— Je suis aux ordres de M. le marquis, dit Zerline, qui était debout devant la porte, son flambeau à la main.

— La princesse... Où est la princesse?... balbutia Arthur à voix basse.

— Madame la princesse est rentrée dans sa chambre.

— Il faut que je la voie, Zerline, il le faut!...

— Mais c'est impossible; madame est enfermée et m'a envoyée pour éclairer M. le marquis.

— Je vous dis, répétait Arthur, qu'il faut que je la voie! Écoutez, Zerline, vous êtes une excellente fille?

— Certainement, monsieur.

— Vous avez du cœur?

— Je le crois, monsieur.

— Eh bien ! sentez mes mains, j'ai la fièvre... Je souffre plus que vous ne pouvez le comprendre ; je vous en supplie, faites que je puisse voir votre maîtresse !

— Mais, monsieur, je vous répète que c'est impossible.

— Oh ! vous n'avez pas de cœur alors !...

— Je vous assure que si, dit Zerline avec vivacité.

— Je ne peux pas cependant partir ainsi !...

— Vraiment, monsieur, ça me fait bien de la peine de vous voir si malheureux. Oh ! si c'était moi !...

— J'ai une idée, Zerline.

— Laquelle, monsieur?

— Cachez-moi dans ce boudoir.

— Impossible.

— Eh bien ! alors dans votre chambre.

— Encore moins.

— Ma petite Zerline, tout ce que vous me demanderez, je le ferai...

— Madame me chasserait demain.

— Oh ! c'est affreux !... c'est affreux !...

— Monsieur, soyez raisonnable, retirez-

vous. Trois heures viennent de sonner, c'est bien l'heure de rentrer chez soi.

— Vous êtes certaine qu'elle s'est enfermée?

— A doubles verrous.

Arthur s'assit et se prit le front dans les mains.

— Oh! mon Dieu!... dit-il.

— Eh bien! monsieur, vous vous asseyez?

Arthur se releva si brusquement que la camériste de la princesse laissa échapper un cri involontaire.

— Zerline, ma bonne petite Zerline, retournez auprès de la princesse, dites-lui que je ne veux pas m'en aller... que je suis fou!... que je me bats la tête contre les murailles... que je la supplie de venir un instant... un seul instant! tenez, le temps que mettra l'aiguille de cette pendule à compter une minute. Et puis je m'en irai, si elle me l'ordonne... sans un mot, sans une plainte. Dites-lui... dites-lui tout ce que vous voudrez, mais qu'elle vienne!... Zerline, qu'elle vienne!...

— Je le veux bien, monsieur, dit Zerline en allant vers la porte; mais c'est pour vous contenter, car je vous assure que madame ne viendra pas.

Zerline venait de sortir.

Arthur écouta le bruit de ses pas mourir le long du corridor.

— Ah! Seigneur, mon Dieu! dit-il en joignant les mains, vous permettrez qu'elle vienne.

Les minutes qui s'écoulaient lui semblaient interminables, car il en comptait les secondes avec les battements de son cœur.

Enfin, il devina, plutôt qu'il n'entendit, le bruit léger des pas de Zerline, et courut à la porte.

— Eh bien? eh bien? lui dit-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Voici ce que madame m'a dit de vous remettre, répondit la femme de chambre en présentant à Arthur un petit papier plié.

Arthur le saisit, et ses mains tremblaient pendant qu'il le dépliait.

Zerline, qui le regardait et le voyait trembler si fort, dit tout bas :

Pauvre garçon!

Sur le papier, il y avait ce peu de mots :

« Arthur, je vous l'ai dit : Je ne veux pas vous entraîner dans une destinée fatale peut-être; oubliez-moi!... adieu! adieu!... »

— Et moi, s'écria Arthur comme si Olym-

pia eût été là et qu'il lui eût parlé, je veux aller où tu vas!... souffrir ce que tu souffres, aimer ce que tu aimes!...

Il s'arrêta, car il venait d'apercevoir Zerline dont il avait complétement oublié la présence.

— En vous remettant ce papier, elle ne vous a rien dit?

— Si, M. le marquis, répondit celle-ci d'une voix attristée, elle m'a dit de ne pas vous recevoir quand vous viendriez, et de bien vous dire qu'elle ne voulait plus vous voir.

Le visage d'Arthur prit une expression désespérée. Son âme, ouverte tout à l'heure à de si douces espérances, était torturée par la plus cruelle douleur.

— Zerline, dit-il, votre maîtresse est bien cruelle!... oh! oui!... bien cruelle!... Écoutez-moi!... vous le voyez!... je suis calme maintenant; regardez, ma main ne tremble plus; eh bien! vous lui direz, et ceci est sérieux, que si demain, quand je me présenterai, sa porte m'est fermée, je me ferai sauter la cervelle.

— Oh! monsieur! qu'est-ce que vous dites là?

— Vous m'avez entendu, Zerline?

— Mais j'espère bien que vous ne le ferez pas !

— Sur mon âme et sur le nom de ma mère, je le ferai, Zerline.

Et Arthur, d'un pas calme et lent, sortit du boudoir.

Zerline à son tour était tout émue ; le flambeau qu'elle tenait à la main vacillait à chacun de ses pas.

Arthur avait atteint le pas de l'escalier, et n'avait pas prononcé une autre parole.

Zerline avait les larmes aux yeux.

— Dieu de Dieu ! murmura-t-elle à demi-voix quand elle fut seule, est-il possible de faire souffrir quelqu'un comme ça ? Ah ! c'est bien vrai ! madame n'a pas de cœur,

Et elle regagna la chambre à coucher de la princesse, où celle-ci l'attendait.

— Eh bien ? dit la princesse quand celle-ci fut entrée et qu'elle eut refermé la porte sur elle.

— Il est parti !...

— De quel ton tu me dis cela !

— Oh ! madame la princesse, il avait l'air si malheureux !

— Vraiment? dit Olympia en souriant et tout en lissant avec un peigne d'écaille les boucles de ses cheveux.

— Il a juré que demain, si vous ne le receviez pas, il se brûlerait la cervelle.

— On le dit souvent, mais on le fait peu, ma chère Zerline.

— Se brûler la cervelle, reprit la camériste, je ne sais pas, mais quelquefois on se tue.

Soit que Zerline eût mis quelque intention méchante en prononçant ces paroles, soit que la pensée qu'elles exprimaient rappelât un souvenir à la mémoire de la princesse, celle-ci jeta violemment son peigne et dit d'une voix sèche et brève :

— Je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous retirer.

Zerline ne répondit rien et sortit après avoir allumé une charmante lampe d'albâtre suspendue au plafond.

La princesse continua de s'occuper de sa toilette de nuit.

— Je crois, dit-elle à demi-voix et comme achevant une pensée, que ceci est de la bonne et haute comédie. Décidément, j'ai manqué ma vocation.

Elle se tut un instant tout en ajustant avec coquetterie un peignoir bordé de malines; puis elle reprit un instant après avec une expression triomphante :

— Maintenant il fera tout ce que je voudrai, et il le fera à genoux, les mains jointes.

Puis elle s'endormit fort paisiblement, comme l'eût fait l'âme la plus honnête, la conscience la plus tranquille.

Arthur, avant de rentrer, prit au hasard les rues qui se présentaient devant lui, marchant à l'aventure pour laisser le vent de la nuit rafraîchir son front brûlant et emporter les gémissements douloureux de sa pensée. Ce silence qui l'environnait allait au sombre désespoir de son âme, et ce vaste manteau noir dont la nuit l'enveloppait semblait le linceul qui devait emporter au ciel tous ses beaux rêves d'amour et de bonheur. Le bruit joyeux et l'agitation de la vie commune sont un sarcasme pour les cœurs qui souffrent.

Cinq heures étaient bien près de sonner quand il arriva à la rue des Postes.

A peine avait-il frappé à sa porte qu'elle s'ouvrit; car M. Vancelay, inquiet de ne pas avoir entendu Arthur rentrer, et poussé par ce pressentiment que donnent au cœur les grandes affections, avait deviné que ce n'étaient pas les joies d'une fête qui attardaient le jeune Savernoy. Il était descendu à la loge du portier.

Pendant qu'Arthur errait ainsi, tout entier à ses tristes résolutions de mort, combien il était loin de penser qu'un cœur ami, dévoué jusqu'aux dernières limites de l'abnégation, veillait et attendait!

Sa pensée était tellement absorbée par la douleur qu'il ne vit pas M. Vancelay qui était devant lui, et dont les yeux pleins d'anxiété interrogeaient son visage pâle et défait. Cette passion terrible, dont son cœur était bouleversé, effaçait en lui tous les autres sentiments. Et le suicide, cette lâcheté de l'homme contre les luttes de la vie, lui apparaissait comme le seul remède à son désespoir.

C'est qu'il y a certaines douleurs que l'on sent courir dans sa chair et dans son sang, qui assiégent le sommeil sans relâche et poursuivent au réveil de leurs morsures implacables. On est contre elles sans force et sans défense, comme l'enfant au berceau qu'entoureraient les replis tortueux d'un reptile. Alors, abreuvé sitôt au calice de la souffrance, notre pauvre cœur envie l'éternel et calme repos de ceux qui dorment dans la tombe.

Ainsi était Arthur. Déjà il ne pensait plus à vivre, il n'aspirait qu'à mourir.

M. Vancelay avait une trop grande expé-

rience de la vie pour se tromper à l'aspect de la douleur. Il s'appuya sur la rampe de l'escalier et resta longtemps ainsi, plongé, lui aussi, dans le dédale de ses pensées.

— Mon Dieu! dit-il enfin d'une voix où il y avait autant de supplications que de découragement, votre colère est donc éternelle, et l'expiation de ceux qui vous ont offensé est donc toujours incomplète! Ma vie, Seigneur, a été assez remplie de cruelles épreuves et d'isolement! Le vieillard courbé par l'âge, par le remords et par l'abandon, a remplacé l'homme que la fatalité avait jeté dans des luttes fratricides et sanglantes; voilà que vous le poursuivez encore dans la seule joie restée à son cœur tant de fois déchiré! Voilà que vous le faites encore souffrir par la souffrance de ce pauvre enfant qui entre à peine dans la vie, car vous savez, vous, mon Dieu! ce qui m'attache à lui; vous savez ce qui doit être un secret éternel entre le monde et moi!... Épargnez-moi, mon Dieu!... épargnez-moi dans cet enfant!...

Et pendant que le vieillard levait au-dessus de sa tête ses deux mains jointes, deux larmes échappées à ses yeux coulaient le long des rides qui sillonnaient ses joues.

Un instant après, il montait lentement l'escalier.

Il s'arrêta devant la porte d'Arthur, écouta, puis rentra chez lui.

Il faisait à peine jour : on sonna à sa porte.

Le vieux Vancelay courut ouvrir, car c'était bien étrange que l'on vînt chez lui à cette heure si matinale.

Ce ne pouvait être que le domestique de M. de Savernoy, ou Madeleine, la fille de Dominique.

Tout un monde de pensées traversa sa tête.

C'était Arthur.

— Comment, c'est vous, M. Arthur? dit le vieillard épouvanté de la pâleur répandue sur les traits du jeune homme; vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Je viens vous parler, M. Vancelay, dit celui-ci doucement en fermant la porte.

M. Vancelay ne trouva pas un mot à répondre, car le visage d'Arthur avait une tristesse si résignée que le pauvre vieillard sentit tout son corps trembler par le pressentiment d'un grand malheur imminent.

Il suivit Arthur, qui se dirigeait vers la petite pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

— M. Vancelay, dit-il en s'efforçant de donner à sa voix une expression calme et naturelle, vous savez que mon grand-père, le duc de Savernoy, a été appelé il y a huit jours à sa terre de Provence, pour des affaires importantes ; une réponse que je dois recevoir dans la journée peut nécessiter mon départ si subit que je n'aurai peut-être pas même le temps de rentrer chez moi ; c'est dans ce cas, M. Vancelay, que je viens vous demander un petit service : si demain matin vous ne m'avez pas revu, c'est que je serai parti ; alors vous voudrez bien faire parvenir cette lettre et ce petit paquet cacheté à mon grand-père.

Évidemment il fallait qu'Arthur eût préparé par avance ce qu'il voulait dire à M. Vancelay, pour avoir pu sans hésitation, et comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire, expliquer son absence probable ; mais M. Vancelay avait interrogé silencieusement la pâleur de ses joues et cette trace, imperceptible peut-être pour des yeux indifférents, que laisse toujours sur le visage une grande douleur, même puissamment contenue.

En toute autre occasion, M. Vancelay eût craint de blesser Arthur de Savernoy en paraissant vouloir entrer malgré lui dans le se-

cret de ses peines; mais devant cette voix calme qui recélait tant de souffrances, poussé par un mouvement irrésistible, il prit la main d'Arthur.

— Vous ne me dites pas la vérité, M. Arthur.

Arthur ne parut pas s'étonner et répondit en allant s'appuyer devant la cheminée :

— La vérité, mon cher M. Vancelay.

— Ah! ce n'est pas curiosité ou indiscrétion de ma part, répondit le vieillard; quand vous êtes heureux, je ne m'inquiète pas de votre bonheur, cela vous regarde; je prie seulement Dieu que ce bonheur dure le plus longtemps possible; mais quand vous souffrez, quand une douleur que vous cachez mal apparaît sur chacun des traits de votre visage, quand j'entends pour ainsi dire gémir malgré vous les palpitations de votre cœur, laissez au vieillard qui a bien souffert autrefois et qui peut enseigner la résignation, laissez-lui le triste droit de deviner, et peut-être... d'interroger!

— Eh bien! oui, M. Vancelay, je souffre... je suis malheureux... et c'est pour cela que je voudrais... que j'ai pris le parti de m'éloigner.

— C'est là ce que vous écrivez au duc de

Savernoy? reprit Vancelay en attachant ses yeux scrutateurs sur le jeune homme.

— Oui.

— Cela seulement?

— Pourquoi cette question?

— Parce que le cœur a des yeux qui devinent ce qu'ils ne peuvent pas lire, parce que, malgré vous, pauvre enfant qui n'êtes pas plus accoutumé à mentir qu'à souffrir, votre voix tremble.

— Ne m'interrogez pas, M. Vancelay, je vous en supplie, dit Arthur en posant sur la cheminée ce qu'il tenait à la main et en faisant un mouvement pour se retirer. Vous ferez demain parvenir ce petit paquet, n'est-ce pas?

— Et à moi, reprit le vieillard en se mettant devant lui, vous ne me dites rien, pas même quand vous reviendrez?

— Je... n'en sais... rien moi-même.

Arthur tendit la main à M. Vancelay, et attachant sur lui ses yeux humides, il ajouta :

— Vous avez été toujours bien bon pour moi, M. Vancelay, aussi je vous assure que je vous aime à l'égal d'un père.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Arthur, lui dit-il en prenant une des

mains du jeune homme et en la serrant étroitement dans les siennes, combien vous devez souffrir!...Une passion fatale vous dévore, oui, Arthur, et sans la connaître, sans que vous m'en ayez dit un mot, je l'appelle fatale, parce qu'elle vous rend ainsi malheureux et désespéré. Où sont les couleurs si fraîches de vos joues? Où est ce front rayonnant qui me faisait tant de plaisir à voir? Où sont ces yeux vifs et étincelants? Qu'est devenue cette voix vibrante que j'entendais souvent même à travers vos portes fermées? Qu'est devenue cette ardeur, inconsidérée peut-être, qui courait dans vos veines avec votre sang? Regardez-vous dans cette glace; bien peu de jours se sont passés; voyez votre visage pâle, voyez vos yeux éteints, voyez cet aspect de douleur cachée qui mine et détruit plus les forces et l'éclat de la vie que des mois entiers de maladie. O Arthur! mon ami, je suis un vieillard, j'ai quatre-vingts ans; mais, soyez-en sûr, je saurai vous comprendre, car, je vous le répète, j'ai bien souffert aussi moi, souffert à désespérer de la vie, et à vouloir me briser le crâne avec la balle d'un pistolet.

Arthur, malgré lui, tressaillit en entendant ces derniers mots. M. Vancelay ne l'avait pas

quitté des yeux, et il tenait toujours dans ses mains la main d'Arthur.

— Oui, reprit-il, cette idée, idée criminelle et lâche pour un homme, m'est venue bien souvent; mais je croyais en Dieu, Arthur, je levais les yeux au ciel, je me résignais; et alors en moi une voix me disait qu'il ne faut pas ainsi courber misérablement la tête devant une douleur, quelque immense qu'elle puisse être, et que Dieu a donné à l'homme la force et le courage pour se combattre soi-même aussi bien que pour combattre ses ennemis. Arthur, mon ami... vous êtes jeune... relevez la tête et espérez.

Arthur avait écouté M. Vancelay, et un instant son front s'était redressé. Mais il y a des moments sinistres où l'on prend la vie en tel dégoût que rien ne peut ranimer en vous le désir de vivre.

Arthur dégagea sa main de celles du vieillard, et la laissant retomber le long de son corps :

— Certaines organisations, dit-il, se sentent brisées au premier choc qui les abat, elles n'ont ni le courage ni la volonté de résister. Qu'importe ce qui doit ou ce qui peut m'arriver? Voyez-vous, tout est tué en moi, la foi.

l'espérance, la vie enfin; vous avez souffert, dites-vous, vous devez me comprendre; les douleurs que l'on n'ose confier à personne minent bien cruellement et creusent en nous une plaie inguérissable!... Oh! si j'avais ma mère!... le cœur d'une femme!... Dieu m'a retiré depuis bien longtemps ce bonheur! M. Vancelay, vous m'aimez, car vous voilà tout triste et tout abattu. Ah! oui, plaignez-moi!... Je suis bien malheureux! Hier, je croyais à tout, aujourd'hui je ne crois plus à rien; hier la vie était pour moi un trésor qui renfermait un monde entier de bonheur, aujourd'hui... Ah! le poëte Shakspeare avait raison — *To be, or not to be.* —Voilà deux heures que ma pensée roule et se débat dans le même cercle sans pouvoir en sortir. Tenez, je vous parle et je ne sais pas ce que je vous dis; tout ce qui vivait en moi est si loin d'ici... si loin... M. Vancelay, vous disiez tout à l'heure que se tuer c'était une lâcheté; un autre poëte anglais, Chatterton, a dit : — *Trouvez beaucoup de lâches qui se soient tués.* —Qu'importe, après tout, ce que d'autres disent ou pensent?... C'est la fin... Adieu, M. Vancelay... j'ai la fièvre... Si j'allais devenir fou!... Adieu, mon bon M. Vancelay.

Tout ce que nous venons de transcrire paraît froid, sans suite, sans intérêt peut-être. C'étaient des gémissements échappés à cette pauvre âme, et en passant sur les lèvres d'Arthur si pâles, si abattues, chacun de ces mots, dont, pour la moitié, les uns ne s'enchaînent pas avec les autres, disaient plus que bien de belles paroles ; sa tête, depuis cette scène si cruelle de la nuit passée, était un chaos.

M. Vancelay l'avait écouté sans l'interrompre, et comme Arthur s'approchait de la porte, il se redressa avec une énergie soudaine.

— Eh bien ! non, s'écria-t-il en barrant le passage à Arthur qui allait s'éloigner ; non, il ne sera pas dit qu'une femme pourra ainsi briser à son gré toute la vie d'un homme. Non !... il ne sera pas dit que cette princesse Pallianci...

— Mon ami, interrompit Arthur, ne parlez pas d'elle, je vous en supplie.

— Arthur, je sais maintenant ce que peut contenir cette lettre, je ne l'ouvrirai pas, et vous ne sortirez pas d'ici, ou je vous suivrai partout... Car vous êtes seul, votre vieux grand-père n'est même pas là pour vous tendre ses deux bras. D'abord, je saurai ce que c'est que cette femme...

— C'est une femme que j'aime de toute mon âme, dit Arthur avec exaltation ; elle me tue... en voulant me sauver. Ah ! je lui pardonne bien entièrement tout le mal qu'elle me fait ; mais, je vous en conjure, si vous m'aimez... gardez-vous de la flétrir par l'ombre d'un soupçon ou d'une injure... chaque lettre de ce nom chéri est entrée dans mon sang et fait partie de moi-même !... Voyez... je ne voulais rien dire... et voilà que, malgré moi... Ne me demandez pas pourquoi je l'aime ainsi !... parce que c'est ma destinée, et que chaque homme accomplit sa destinée ; demandez-moi aussi pourquoi le hasard m'a fait la rencontrer, et pourquoi, devant elle, inconnue, devant elle, dont j'ignorais même le nom, j'ai senti tout mon cœur bondir ; demandez-moi pourquoi, depuis ce temps, je n'ai qu'elle devant les yeux, et ne vis que par cette pensée ; demandez-moi pourquoi l'oiseau vole, pourquoi l'enfant grandit, mais ne me demandez pas pourquoi je l'aime !... Oh ! oui, la fatalité !... j'y crois... je suis bien malheureux !... Oh ! mon Dieu !

Et Arthur tomba comme anéanti sur une chaise.

— Pleurez, pleurez, mon ami, lui dit le vieillard en touchant cette tête inclinée ; Dieu

nous a donné des larmes, parce qu'il savait qu'il nous donnait à souffrir. Pleurez...

Et il ajouta à voix basse :

— Oh! ma pauvre Jeanne, si tu vivais!...

Dans le même moment, un violent coup de sonnette retentit à la porte.

Arthur releva la tête, et M. Vancelay, pensant que ce pouvait être Pierre apportant quelques nouvelles, s'empressa d'ouvrir.

Ce n'était pas lui, mais bien une de nos plus anciennes connaissances, Mathias, l'étudiant.

Son costume avait toujours la même bizarrerie pittoresque, et la forêt touffue de ses cheveux ardents était mal emprisonnée sous sa casquette à carreaux.

— Salut, M. Vancelay, dit Mathias, on m'a dit qu'Arthur était chez vous?

— Donnez-vous la peine d'entrer, M. Mathias; en effet, M. de Savernoy est ici.

— Il paraît que l'on se lève comme les moineaux, rue des Postes.

Et l'étudiant que précédait M. Vancelay entra dans la chambre où était Arthur.

Celui-ci avait bien reconnu la voix de Mathias, et avait passé à plusieurs reprises la main sur ses yeux et sur ses joues pour effacer la trace des larmes.

Vancelay était tout joyeux de l'arrivée de Mathias ; car il espérait beaucoup de l'entrain de son caractère et surtout de sa brusque et franche amitié. Il aurait bien voulu lui glisser un mot tout bas ; mais la porte était ouverte, et il aperçut Arthur les yeux tournés de son côté.

— Ah çà ! vieux, dit Mathias à ce dernier, je te croyais pour le moins aux Indes orientales ou occidentales au choix. Les amis, c'est jeté dans le sac aux oublis ; et ce pauvre droit romain, il est donc aussi renvoyé aux calendes grecques ?

— C'est vrai, mon cher Mathias, je suis bien coupable.

— Tu avoues ; péché avoué est à demi pardonné, me dit toujours Frisette. Voici ma dextre, et je t'absous.

Ce disant, Mathias serra cordialement la main d'Arthur, saisit par le haut une chaise en paille, la fit tournoyer au-dessus de sa tête comme un jouet d'enfant, et s'assit à sa manière qui n'était nullement celle de tout le monde.

— Maintenant, reprit-il sans laisser à Arthur le temps de parler, narre-moi, car tu dois avoir à narrer, et l'on n'abandonne pas les anciens

pour se promener solitairement sur l'asphalte. De combien se monte ta brochette de cœurs?

— Je n'ai absolument rien à te raconter, mon cher Mathias; j'ai été très-occupé; voilà tout.

— Tu as acheté des rentes ou visité tes nombreux domaines?

— Il a souffert, dit Vancelay à demi-voix, comprenant combien cette rude gaieté devait faire de mal au pauvre Arthur.

— M. Vancelay... dit celui-ci d'un ton de supplication.

— Tu as été malade? répliqua Mathias qui ne comprenait rien encore; ah çà! tu as donc fait un bail de trois, six, neuf, avec ton lit, et tu n'écris pas aux camarades? Voilà qui est bête!

Tout à coup le flot impétueux de paroles qui courait sur ses lèvres s'arrêta; car pour la première fois il venait de regarder attentivement Arthur, et la pâleur de ses joues, le cercle plombé de ses yeux l'avaient frappé.

— Quelle figure!... s'écria-t-il en se levant et en allant à Arthur; je passe l'inspection, regarde-moi; est-ce que nous aurions des chagrins domestiques? Est-ce que notre Frisette nous ferait des traits? Cette pâleur-là, ça vient

d'ici, ajouta-t-il en frappant le côté gauche de sa poitrine.

— C'est vrai, dit M. Vancelay qui s'empressa de couper la parole à Arthur, ce pauvre garçon est amoureux.

— Et malheureux, ça rime. Ah! bigre, ce n'est pas de jeu ; ça fait crânement mal, et quand on s'y laisse aller, on file à la dérive un peu lestement.

Arthur ne répondit rien, sa tête était tristement retombée sur sa poitrine.

— T'as pas besoin de parler, continua Mathias sur le même ton, je sais la chose par cœur, j'ai lu mes auteurs; ça suit invariablement la même marche comme les fièvres tierces. Je suis bien fâché de n'avoir point amené Frisette, elle t'aurait fait sur ce chapitre de sa connaissance une petite morale *ad hoc.*

Il prit la main d'Arthur, et tout à coup changeant de ton :

— Vieux, dit-il, il ne faut pas se laisser abattre quand ça vient ; le cœur n'est pas fait pour aller toujours sur un chemin parsemé de roses, ce serait trop commode ; voilà ce qu'il faut se dire, et alors on le prend, on le comprime, on l'étouffe pour l'empêcher de crier, et on rit, on rit jaune d'abord, et un peu mieux

après. Ah çà! voyons, Arthur, est-ce que nous sommes sourd? Je suis l'aîné et je veux qu'on m'écoute!

« Quand on est malheureux, et malheureux par le cœur, le silence vous fait mal, car il vous abandonne tout entier à vous-même, on recherche le bruit, l'agitation, le mouvement, et ce bruit, cette agitation, ce mouvement, quand on les a trouvés, il semble qu'ils aigrissent encore davantage votre douleur et viennent ironiquement en troubler le recueillement. »

— Mon cher Mathias, dit Arthur en secouant brusquement la tête, c'est vrai, je suis malheureux, je souffre; mais, je t'en supplie, parlons d'autre chose. Je sais très-bien ce qui arrive : ce que celui-ci regarde comme une plaie mortelle est pour un autre un enfantillage. On juge avec son cœur à soi, ce qui fait que l'on comprend rarement celui qui souffre; si on lui accorde ce triste droit, c'est à la condition qu'il secouera au plus vite les larmes qui l'étouffent, comme on secouerait les gouttes de pluie sur les feuilles d'un arbre. Allons, c'est convenu, parlons d'autre chose.

— Sapristi! non! ce n'est pas convenu du tout! De quoi donc veux-tu que je te parle? Du Grand Turc par hasard? Arthur, je t'avertis

que je suis entêté comme un diable. Tu ne veux rien dire, eh bien ! je devinerai. Ah ! si Frisette était là !... Est-ce que par hasard, la belle dame de la Chaumière, la duchesse... la princesse...

M. Vancelay lui fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai mis le doigt *dessure!* Eh bien ! merci ! faites-vous donc trouer la poitrine par un ami pour madame ! Est-ce qu'elle ne te trouve pas assez beau, assez jeune, assez riche, assez noble? Comment les lui faut-il ? On les lui commandera exprès !

— Mathias, je t'en supplie, interrompit Arthur, je l'ai dit tout à l'heure à M. Vancelay, je te le répète à toi : Il y a des douleurs saintes et respectables pour celui qui les endure, et tu ne peux savoir le mal que cela fait quand on vient les fouiller pour les injurier et les flétrir. Si vous connaissiez tous deux celle dont vous parlez ainsi, comme moi je la connais, vous sauriez qu'elle est digne de toute votre estime et de tous vos respects. C'est un noble et digne cœur, croyez-le, et si elle m'a repoussé, j'ai le droit d'en souffrir, de mourir si je veux, mais non pas de l'accuser.

— Eh bien ! je ne demande pas mieux que

de faire sa connaissance, surtout si elle est ce que tu dis : elle ne doit pas te laisser tourner au blanc comme ça.

— Ça n'est pas possible !... D'abord, pourquoi ne t'aimerait-elle pas ?

— Elle m'aime !... s'écria Arthur, dont le cœur, malgré lui, avait gémi ces deux mots sur ses lèvres.

— Elle t'aime !... et elle te repousse...

— M. Mathias, dit Vancelay qui, avec peine, avait gardé le silence jusque-là, savez-vous ce qu'il avait résolu quand il est entré ce matin chez moi, quand il m'a remis ces papiers qui sont là, sur ma cheminée ? il voulait se tuer !...

— Se tuer !...

— M. Vancelay !...

— Ah ! je vous avais deviné, Arthur, j'avais lu votre résolution de mort sur la pâleur de votre visage, je l'avais comprise au tremblement de votre voix !... Aussi je ne vous aurais pas laissé sortir d'ici, sachez-le bien.

— Se tuer !... répéta Mathias en saisissant le bras d'Arthur de Savernoy, en voilà une idée !... comme si ça remédiait à quelque chose.

— M. Vancelay se trompe, dit Arthur.

— Eh bien ! alors, ouvrez cette lettre adressée au duc de Savernoy !...

Mathias tenait toujours le bras d'Arthur, et son visage, d'ordinaire si commun, avait changé d'expression, tant il est vrai que le cœur a des ressources inconnues, et opère de subites et merveilleuses métamorphoses.

— Soit, dit-il, c'est vrai. M. Vancelay, qui est bien le plus brave homme qu'il y ait sur la terre, se trompe, tu ne veux pas te tuer; alors, que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Arthur.

— Je n'en sais rien, c'est un peu vague, reprit Mathias, il faut tâcher de trouver mieux que cela.

— Eh bien, oui !... s'écria Arthur avec une violence subite, c'est ma volonté. On est bien libre quand on le veut, ce me semble, de se mettre une balle dans la tête.

— Ceci, mon bon ami, dit l'étudiant, est un calcul d'égoïste.

— Je suis las de la vie.

— Déjà !

— Je me tuerai ! !! je me tuerai !!!

— Eh bien ! une idée, fit Mathias; je vais aller voir ta princesse, moi.

Un sourire effleura les lèvres pâlies d'Arthur.

— Tu crois que l'on ne sait pas, quand il le faut, se présenter en société? On a son petit

genre tout comme un autre. D'abord j'ai à lui dire, à ta Dulcinée, que j'ai été à son endroit un grossier personnage ; il y a longtemps que ça me tient sur le cœur. Il est bien entendu que tu ne sais rien de ma visite.

— Non ! non ! Mathias, répétait Arthur ; ce que tu veux tenter est inutile.

— Moi, je te dis que j'irai !... Se tuer !... voilà ce que c'est que d'aimer des duchesses... des princesses... Ma Frisette, ça n'a qu'une robe d'indienne, mais il y a du cœur dessous, et ça s'arracherait plutôt ses jolies petites dents blanches les unes après les autres que de faire pleurer son Mathias... Enfin !... où demeure ta duchesse ?

— Rue d'Anjou, 27, s'empressa de répondre M. Vancelay ; la princesse Pallianci

— Bigre de bigre ! pour un républicain, c'est un peu compromettant. Vous avez dit, vieux ?

— La princesse Pallianci.

— Pallianci... J'ai entendu ce nom-là. Au revoir, Arthur ; je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que je te rapporterai une bonne nouvelle. Que diable ! on est princesse, ça s'est vu, mais on n'est pas de granit.

Il prit la main d'Arthur qui, assis dans le

fauteuil de M. Vancelay, était retombé dans le silence douloureux de ses méditations.

— Écoute, mon bonhomme ; il faut quitter cet air triste. Je te dis que je réussirai !... je suis éloquent quand je m'y mets, et j'emporterai la place... je veux dire ta madame, d'assaut ; hein ! Arthur, quelle ripaille après !... Dessus ou dessous, comme feu les Spartiates ! Adieu, M. Vancelay, égayez-le-moi un peu, je vous en supplie.

Tout en parlant il ramassa sa casquette.

— Fichtre ! dit-il en la contemplant sur toutes ses faces, elle est peu radieuse, on est mal ficelé pour aller chez une *tra la la*... Ah bah ! *vil fourreau, bonne lame*, comme dit M. Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*.

Et Mathias campa majestueusement sa casquette sur le côté de sa tête ; puis, après avoir jeté avec une grimace expressive un dernier regard d'investigation sur sa personne, il sortit en disant :

— Rue d'Anjou, 27. C'est tout pavé.

M. Vancelay, sans vouloir troubler davantage par des paroles le silence dans lequel se recueillait cette pauvre âme désolée, vint s'asseoir près d'Arthur et ne prononça plus un mot.

Pendant ce temps Mathias se dirigeait vers la rue d'Anjou, en préparant à part lui le discours qu'il comptait prononcer à la princesse Pallianci ; et en marchant il gesticulait de telle sorte que chacun s'arrêtait et le regardait avec curiosité.

Dix heures sonnaient lorsqu'il s'arrêta devant le n° 27 de la rue d'Anjou.

Il écouta attentivement en les comptant les dix coups qui résonnaient un à un.

— C'est un peu matinal, se dit-il en hochant la tête, elle se livre peut-être encore aux pavots de Morphée. Si j'allais ingurgiter un petit verre pour me réchauffer légèrement le larynx ; je crois que l'idée n'est pas mauvaise, je n'en serai que plus éloquent ; l'alcool ne messied point à la chaleur du discours.

Cette réflexion sans nul doute lui parut digne de tous ses égards, car il rebroussa chemin et entra dans la rue de Suresne. Il ne tarda pas à trouver un cabaret où il put accomplir cette œuvre importante.

Une demi-heure après il se dirigea de nouveau vers l'hôtel de la princesse.

— La princesse Pallio... Pallianti? dit-il au concierge avec ce ton plein d'assurance qui le caractérisait.

— Vous voulez sans doute dire la princesse Pallianci ? répondit le concierge en toisant d'un regard stupéfait ce matinal et étrange visiteur.

— Pallianci !... c'est possible.

— Le princesse ne reçoit pas à cette heure.

— Vous dites ?...

— Que madame la princesse ne reçoit pas à cette heure.

— Ah bah !... elle me recevra.

La manière dont Mathias avait prononcé cette phrase était telle que le concierge ne sut que répondre.

— Dites-lui, continua l'étudiant toujours avec la même imperturbabilité, qu'il s'agit d'une affaire *très-pressée*, vous entendez bien cet adjectif au superlatif, *très-pressée*, et, j'ajoute, de la plus haute importance.

Le concierge de la princesse devait être (il ne faut pas en douter) un patriote de première veine ; à la tenue très-nettement démocratique de Mathias, à son allure digne des *meilleurs endroits*, à son ton si plein d'assurance, il pensa que ce devait être un *frère et ami* chargé de quelque mission politique.

— Alors, c'est différent... dit-il, je vais faire prévenir madame.

— Va, digne portier, répondit Mathias en s'asseyant dans la loge.

— Décidément, dit à part lui le concierge, c'est un *frère*.

Il allait monter l'escalier ; il revint sur ses pas :

— Vous n'avez rien à me remettre ? fit-il à l'étudiant d'une voix pleine de discrétion et de finesse.

— Rien.

— Ah !

Et le concierge monta l'escalier.

— Ah çà ! dit Mathias, il s'agit maintenant d'être rempli de dignité et d'entraînement ; c'est égal, ma tenue me taquine.

Et il se mit à relever et à lisser d'une main la pointe ardente de ses moustaches, pendant que de l'autre il essayait de donner un tour agréable aux mèches désordonnées de ses cheveux.

Le concierge ne tarda pas à revenir.

— Si monsieur veut me suivre, dit-il, je vais l'introduire.

Mathias s'assit carrément sur ses hanches pour donner à sa démarche quelque chose de gracieux, et monta l'escalier derrière le concierge.

Quant il fut dans la première pièce, le luxe qui y régnait lui fit jeter sur son costume un dernier regard. Le concierge sortit.

— Bigre de bigre! dit-il en contemplant le somptueux ameublement, il paraît que l'on se chauffe ici avec du bois première qualité.

Le valet de pied entra quelques minutes après.

— Madame la princesse, dit-il à Mathias, fait demander le nom de monsieur.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, répliqua l'étudiant, dites à votre princesse que je viens lui parler... *confidentiellement.*

Mathias appuya encore de telle sorte sur le mot *confidentiellement*, que le valet de pied fit ce qu'avait fait le concierge et répondit :

— Alors... c'est différent... Si monsieur veut me suivre...

— Je ne viens que pour cela, dit Mathias qui commençait à s'impatienter.

Le valet de pied lui fit traverser la salle à manger et le grand salon. Mathias était de plus en plus émerveillé.

— Je suis en plein conte des *Mille et une Nuits*, murmurait-il à demi-voix tout en marchant. Merci du peu! C'est moins joli que ça chez Frisette.

Celui qui l'introduisait venait d'ouvrir la porte du boudoir; Mathias donna lestement un dernier coup de main à sa chevelure rebelle, passa galamment l'extrémité de sa langue sur ses lèvres et prit un dandinement qu'il n'employait jamais que dans les grandes circonstances.

Ce fut ainsi qu'il entra.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

